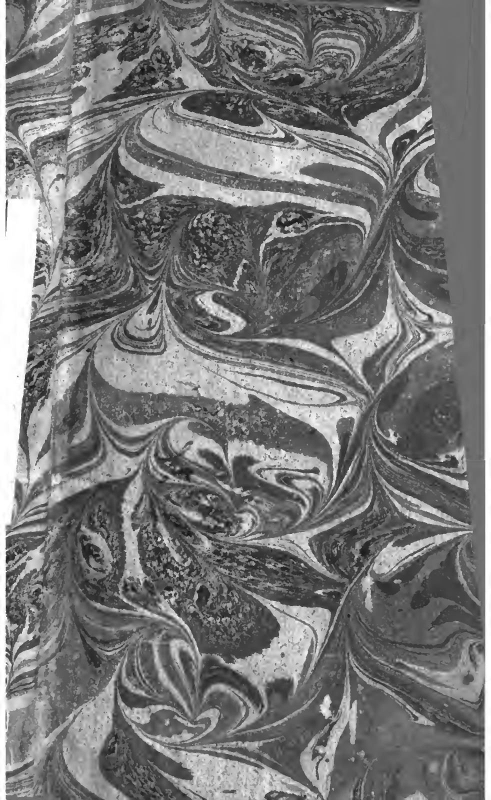



BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXVIII
Palchetto 6
Num.° d' ordine
Salsae
R. BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III
B. Prov.
I
59
NAPOLI




LUD·XV·D·G·FR·ET·NA·REX·
J. Robert Inv. et Sculpsit.
FORTUNATUS ET ILLE DEOS QUI NOVIT AGRESTES.
Virg. Georg.

LA THÉORIE
ET LA PRATIQUE
DU JARDINAGE
ET DE
L'AGRICULTURE, PAR PRINCIPES,
Et démontrées d'après la Physique des Végétaux ;

Le tout précédé d'un DICTIONNAIRE, servant d'introduction à tout l'Ouvrage, & qui forme le *PREMIER TOME.*

Par M. l'Abbé ROGER SCHABOL.

Avec Figures en taille-douce, dessinées & gravées d'après Nature.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez G. DESPREZ, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



PRÉFACE
OU
DISCOURS
SUR LE JARDINAGE,

Pour ſervir d'introduction à l'Ouvrage qui ſuivra le Dictionnaire.

La Méthode de l'Auteur déja comme publique.

I. ET Ecrit, comme ceux qui le ſuivront, ſont univerſellement attendus depuis plus de vingt ans, à la Cour, à la Ville, dans les Provinces & chez l'Etranger, par les Cultivateurs, & par les non-Cultivateurs. L'Ouvrage eſt déja comme public, dans un ſens, avant que d'être à l'impreſſion; d'abord parce que la méthode de l'Auteur eſt pratiquée avec un ſuccès toujours égal dans quantité d'endroits depuis près de 30 années, chez ce qu'il y a de

mieux dans l'Univers, avec un ſuccès toujours égal; enſuite, parce que pluſieurs morceaux faiſant partie de tout l'Ouvrage, même des Traités entiers, ont été par lui communiqués à nombre de curieux parmi les perſonnes du plus haut rang, qui les ont fait copier de ſon conſentement. Le Jardinage de l'Auteur étant auſſi différent de celui qu'on appelle *routine*, pratiqué juſqu'ici, que la Philoſophie nouvelle de celle du Lycée, nombre de perſonnes ont admis chez elles la méthode de l'Auteur.

Nul avancement dans le Jardinage depuis tant d'Ecrits.

Voici une réflexion bien ſimple à ce ſujet. Tous les Ecrivains du Jardinage traitent les mêmes ſujets. Tous, par émulation, donnent des préceptes pour les diverſes pratiques du Jardinage; on demande quelle réforme ont opéré tous ces Ecrits multipliés? Replante-t-on moins tous les ans? Les arbres ſont-ils meilleurs que ceux qu'on remplace? Les traite-t-on mieux, en meurent-ils moins? Croiſſent-ils davantage qu'auparavant? Donnent-ils plus, & de plus beaux fruits? N'y apperçoit-on pas la même quantité d'argots, chicots, onglets, fauſſes-coupes, chancres, gourmands provenans du vice de la taille, plaies ſur plaies, & ce que l'on appelle têtes de ſaules? Ont-ils ces arbres, ont-ils une figure plus réguliere? Sont-ils plus ordonnés & plus ſymmétriſés? Enfin ces Ecrivains ont-ils enſeigné quelques vérités intéreſ-

ſantes, ont-ils dit quoi que ce ſoit de neuf? Non, le Jardinage eſt toujours le même; & l'on peut dire en outre, que pluſieurs d'entr'eux ont enchéri ſur leurs devanciers pour pervertir le Jardinage, & qu'ils l'ont infecté de quantité de maximes erronées, & de pratiques vicieuſes, meurtrieres pour les arbres, comme on n'aura que trop d'occaſions de le faire voir dans le cours de l'Ouvrage.

Dans l'Ecrit de l'Auteur tout eſt neuf.

On peut dire, en aſſurance, qu'il n'en eſt pas ainſi de l'Ouvrage de l'Auteur. D'abord tout eſt neuf en lui-même, tant pour les idées, que pour la façon d'opérer. Si l'on excepte ce que l'Auteur a cru devoir admettre, d'après des Agriculteurs renommés, dont il ſera parlé ci-après, & ſur leſquels il a beaucoup enchéri; du reſte tout ce qu'il enſeigne pour parvenir à une plus prompte & plus heureuſe végétation que juſqu'ici, non-ſeulement n'eſt point pratiquée par le commun des Jardiniers, mais il ne ſe trouve dans aucuns des Ecrits de tant d'Auteurs, qui ſe ſont exercés à l'envi ſur la culture des arbres: enſuite le préſent Écrit, quoiqu'en apparence pour le Jardinage ſeul, s'étend néanmoins à tout ce qui eſt du reſſort de la végétation. Il traite ſubſidiairement, & comme par contre-coup, de l'Agriculture. Quoique dans l'Ouvrage on n'ait pas pour objet direct le Labourage, proprement dit, & la culture des grains, les récoltes & les moiſſons,

la plantation des bois, ainsi que le gouvernement des vignes pour faire le vin, &c. néanmoins les principes de tout l'Ouvrage, les maximes & les regles, les usages & les pratiques, ainsi que les diverses observations de tout l'Ouvrage, conviennent aux unes comme aux autres de ces sortes de professions. De plus, l'Auteur ayant recueilli, d'après des observations particulieres, sur ces divers sujets, d'excellens matériaux, se propose de les communiquer par la suite au Public.

Tout jusqu'ici s'est fait comme par instinct, & machinalement dans le Jardinage.

II. On s'est occupé jusqu'à présent à toutes les diverses opérations du Jardinage, on a labouré, semé, planté, taillé, ébourgeonné, palissé, fumé même & arrosé, &c. mais comment ? Est-ce d'après des regles en conséquence d'aucuns principes ? Par réflexion, & conformément à des raisonnemens suivis ? Quels sont les ouvriers qui, dans les diverses pratiques du Jardinage, se sont rendu compte, & à autrui, du fond & des raisons de leur travail ? Qui sont ceux encore qui ont étudié & suivi la nature, pour apprendre d'elle, pour faire d'elle seule la regle, le fondement, & la base de leur conduite dans le gouvernement des végétaux ? Une routine, des usages reçus sans examen, & qui ont passé des peres aux enfans, ont tenu lieu de regles & de loix; on a fait, parce que l'on a vu faire & comme l'on a vu faire. Nos

peres, dit-on encore aujourd'hui, & les Anciens avant eux, ont travaillé de telle & telle façon, & tous les livres n'enseignent pas autre chose, donc.

Mais enfin quelles raisons, & quelles preuves d'un tel travail plutôt que d'un tel autre ? Voilà sur quoi rien de positif encore, propre à nous guider. Dans le présent Ouvrage, on ose le dire, tout est prouvé & démontré. La Physique de l'Auteur est fondée sur des faits ; les raisonnemens ne vont qu'après ses expériences, que tous peuvent vérifier par eux-mêmes. Il ne veut point être cru sur sa parole ; quant à ses raisonnemens & à ses preuves, elles sont soumises de droit au jugement du Public.

On n'a point raisonné dans le Jardinage. Preuve.

Pour faire voir seulement en passant combien peu on a raisonné, même jusque sur les moindres opérations du Jardinage, voici un double exemple de ces mêmes opérations les plus simples & les plus communes de l'art ; savoir, l'arrosement & le fumage des arbres. Pour l'un & pour l'autre on fait un simple petit bassin ; mais où le fait-on ? On le fait autour du tronc, pas un seul Jardinier n'y manque, & là on répand l'eau, & l'on dépose le fumier ; quant à ce dernier, on le met aussi sur terre, pour ensuite l'enfouir. Ce procédé est bon, & il n'est ici question que de la premiere façon, qui est la plus ordinaire, & qui est vicieuse. Mais où l'Auteur met-il, & l'eau, & le fumier ? A un pied, ou environ en-deçà du tronc ; il laisse

une motte au tronc, & il creuſe en-deçà de cette motte un baſſin au pourtour en forme de tranchée, à peu près, jusqu'aux premieres racines; & là il fait ſon arroſement, & il dépoſe ſon fumier. On peut être aſſuré que l'un & l'autre feront effet ſoudain; le même ne peut avoir lieu dans la pratique ordinaire : mais pourquoi? Le voici. Le tronc eſt un inſtrument paſſif dans l'ordre de la végétation, & ſeulement quant au pompement des ſucs de la terre, comme notre eſtomac par rapport aux alimens à lui tranſmis après la maſtication & la déglutition. Ainſi que lui, le tronc eſt le vaſe commun, le dépôt général, & le récipient univerſel de tous les ſucs: en arroſant donc, & en fumant le tronc, qui n'eſt point fabriqué pour pomper les ſucs, mais pour les recevoir des racines, vos arroſemens ne peuvent opérer qu'à la longue, juſqu'à ce qu'ils aient eu le temps de pénétrer juſqu'aux racines, & paſſer de-là dans le tronc, puis dans tout le reſte de la plante. Cette même façon de travailler, uſitée dans le Jardinage, peche encore en ce que, comme on le fera voir en parlant du tronc, cet organe, n'étant point fabriqué, comme les racines, pour l'humide de la terre, l'eau ne lui convient point, ni l'humidité du fumier, non plus que la chaleur de ce dernier, quand on le met au pied d'icelui. Il n'y a qui que ce ſoit, pour peu qu'il ait de bon ſens, quoique non Jardinier, qui ne comprenne ceci. Jugez par-là du plus grand nombre des autres prati-

ques du Jardinage, elles ne sont pas plus réfléchiés. Le Jardinier, quand on lui fait part d'une telle réflexion, ouvre de grands yeux, & ne sait plus que dire.

Cause du dépérissement de l'Agriculture & du Jardinage.

III. Le Jardinage & l'Agriculture font partie de la Physique. Le premier est une des plus brillantes portions de l'Histoire Naturelle. Ses occupations riantes firent, dans tous les temps, l'amusement & les délices des personnages les plus recommandables. Mais, disons-le, il est fâcheux, qu'au lieu d'être pratiqué par des hommes de génie & de gout, il ait été, depuis un trop long-temps, & soit encore, le partage de gens sans lettres & sans science; hors d'état, par conséquent, d'être admis dans le sanctuaire de la nature, d'entendre d'elle-même ses oracles, de la suivre, de l'étudier, d'interpréter son langage, &c.

Pourquoi Virgile, Caton, Pline, Columelle, Varron, & tant d'autres, ont-ils écrit si pertinemment & si supérieurement sur l'Agriculture? C'est parce qu'ils étoient à la fois Cultivateurs & Gens de Lettres. Ce gout étoit de leur temps un reste de l'ancienne simplicité des mœurs. Les sciences, les arts, l'Agriculture & l'Art Militaire s'allioient ensemble, & se prêtoient de mutuels secours. La terre alors, suivant la description pompeuse de Pline, se félicitoit d'être labourée par des mains triom-

phantes, & d'être fendue par un soc chargé de lauriers (1). Voyez comment tous ces Auteurs s'expliquent, non-seulement quant à la spéculation, mais quant à ce qui est de pratique. Quoique de leur temps la Physique fût néanmoins fort bornée ; ils parloient & s'expliquoient d'ailleurs en maîtres de l'art & en Cultivateurs d'une expérience consommée. Suivez, entr'autres, Virgile dans ses Géorgiques, quels détails circonstanciés concernant les labours & les semences, la façon de herser, de moissonner, &c. par-tout ce sont des descriptions, des images les plus riches. La description, entr'autres, de la greffe, non moins élégante que naïve, dépose également & en faveur de l'Ouvrier entendu, & en faveur du Poëte sublime & de l'homme de génie. Mais quelle différence de langage & de façon de penser de tant de Savans illustres, qui, faute d'être Cultivateurs, ou n'ont débité que de brillantes chimeres, ou donnerent dans les plus dangereux écarts, quand ils se sont ingérés d'écrire sur ce qui est de pratique, & ce, faute de cette Physique instrumentale & expérimentale des bonnes gens de campagne, pour leur servir de guide dans leurs observations sur les phénomenes de la nature !

Nécessité de tenir pied à boule, comme on dit, dans le Jardinage.

Le Jardinage donc veut être suivi : il est

(1) *Gaudente terra vomere laureato & triumphali aratore.*

impossible de raisonner pertinemment sur la végétation, & d'approfondir les phénomenes de la nature, en travaillant seulement, comme à la volée, à quelques-unes des opérations les plus communes de l'Art, & n'étant que le témoin passager & superficiel des merveilles de la nature. Elle est, si on ose le dire, elle est une coquette décidée, qui veut qu'on lui fasse la cour: jamais elle n'est plus contente, que de voir autour d'elle une foule d'adorateurs assidus, toujours empressés à lui plaire, à la prévenir, à chercher tous les moyens de captiver ses bonnes graces & de mériter ses faveurs. Pour être initié aux grands mysteres de cette mere commune des végétaux, & être rendu participans de ses secrets, il ne faut point la perdre de vue, mais il faut l'interroger sans cesse, & n'écouter qu'elle seule. Le Physicien Observateur seulement, & le Jardinier simple Cultivateur ne peuvent parvenir à aucunes découvertes utiles; l'un sans cette Physique instrumentale & expérimentale, dont on fera voir la nécessité dans le cours de l'Ouvrage; & l'autre par défaut de génie & de gout: celui-là, il faut le dire encore, faute d'expérience des procédés de la nature, & ne se rapportant qu'à des essais trompeurs, en forçant trop souvent & violentant cette même nature; & l'autre aussi, faute de lumiere pour observer à propos: cette double vérité, sera plus d'une fois rappellée dans le cours de l'Ouvrage.

L'on peut dire à cet égard que l'une des

plus cuisantes disgraces du Jardinage, est de voir, d'une part, les hommes de génie donner tout au seul raisonnement, & d'autre part, les Cultivateurs opérer, sans raisonner, comme sans réfléchir. Ces derniers, quels qu'ils soient, privés, la plupart du temps, du nécessaire, ne sont occupés que des moyens de pourvoir à leur subsistance. Le découragement & le défaut d'émulation en sont les suites indispensables. Quand on n'est pas nourri, & qu'on manque d'une certaine aisance, on est, ce qu'on appelle, veule, ou lâche; le gout, l'industrie & l'ardeur se rallentissent, ou s'éteignent. Un Jardinier dans la misere, chargé de famille, ayant à peine du pain, ne pense à rien, ne s'évertue à chose au monde, & ne s'inventionne de quoi que ce soit : d'ailleurs les travaux corporels, poussés jusqu'à un certain point, appesantissent trop souvent l'esprit, énervent les couages & amortissent le génie. Il faut donc que le Jardinier ait au prorata de l'Ouvrage, des gages suffisans & autant de Coopérateurs, ou de Garçons, que sa place, la quantité de terrein & l'importance de la besogne le requierent, & alors ne lui faire grace sur chose au monde.

IV. Outre ces deux sortes de personnes s'appliquant au Jardinage, & à ce qui est du ressort de la végétation; savoir, les Physiciens simples Théoristes, & les Manouvriers qui, comme on l'a fait voir, n'ont pu jusqu'ici éclairer le Jardinage, les uns faute d'expé-

rience, & les autres par défaut de génie; il est quantité de gens parmi les Amateurs de cet Art qui font de ses occupations amusantes le sujet de leur application : car, on peut le dire, c'est une sorte de petite fureur de se dire & de prétendre être Jardinier; ces sortes de personnes, on les range en trois classes; savoir, en premier lieu des Curieux opulens, & de simple bon plaisir; en second lieu, des hommes de gout, quoique moins partagés des dons de la fortune, parmi lesquels il en est qui, passionnés pour cet Art, s'adonnent plus, ou moins à diverses pratiques, soit pour l'utilité, soit pour la décoration; en troisieme lieu, des Jardiniers par état : des uns & des autres de ceux qui composent les deux premieres classes, nul, si l'on en excepte un petit nombre, n'a fait du Jardinage une étude suivie, en travaillant d'arrache-pied, comme on dit, à la façon d'un Manouvrier à un Art aussi en discrédit que le Jardinage, par rapport à tant d'ames viles dont cette profession est le partage. Le mépris pour l'Ouvrier a passé à l'Art même : on n'entend point ici, il faut le dire, on n'entend point comprendre dans cette généralité de tant de sujets ineptes dans cette profession, ceux des Ouvriers, qui par leurs talents & leur bonne conduite en font l'ornement & la gloire; de ce mépris dédaigneux pour l'Art, on aura peine à le croire, l'Auteur a plus d'une fois éprouvé dans sa personne, & il éprouve souvent encore les marques

les plus décisives. Quelques-uns le regardent de mauvais œil, à raison de ce que pêle-mêle avec le commun des Ouvriers du Jardinage, il vaque à des exercices laborieux, le partage du Mercenaire. Pourquoi, dit-on, au lieu d'un exercice aussi vil que celui du Jardinage, ne vaque-t-il pas à nombre d'occupations honnêtes, faisant le noble amusement de tout ce qu'il y a de mieux dans la société? Le tour, par exemple, le dessein, la gravure, la tapisserie, &c. Pourquoi un tel choix aussi bizarre? Au surplus, ajoute-t-on, à quoi bon travaille-t-il lui-même? Que ne commande-t-il? Pourquoi ne pas laisser faire? Il faut avouer que notre siecle est monté sur un ton bien étrange. On rougit de ce qui faisoit jadis la gloire de nos peres, & celle de tout ce qui est de plus respectable dans l'antiquité.

On loue, on vante & l'on éleve jusqu'aux cieux, on qualifie de Héros quiconque, dans les grades les plus distingués de l'Art Militaire, ne rougissant point de combattre en qualité de simple soldat, affronte les fureurs du Dieu des combats, & ce, pour cueillir de fragiles lauriers : à de tels exploits on a attaché de la gloire & des récompenses. Au contraire, on regarde avec dédain celui qui, pour vivre heureux, coule ses jours paisibles, loin du faste éblouissant dans une profession honnête en elle-même, la plus utile, la premiere de toutes, en même-temps que la plus propre à former ce qu'on appelle l'homme

ſage, en mettant le calme dans ſon ame, & le rappellant ſans ceſſe à la Divinité. Mais quels ſont-ils ces gens aſſez peu équitables pour cenſurer ainſi une œuvre louable en elle-même, & qui n'a pour objet qu'un bien réel? Ce ne peut être, ou que gens peu aviſés dans quelque rang que ce ſoit, ou des gens du plus bas aloi. L'Auteur eſt bien dédommagé d'ailleurs par l'eſtime & l'affection dont il eſt honoré, par ce qu'il y a de mieux dans la Nation. Mais en conſidérant les choſes dans leur juſte point de vue, on reconnoîtra que, ſuivant le ſyſtême de l'Auteur, rien de mieux que d'être ſoi-même à la tête de ſes ouvrages par-tout où il eſt requis, d'abord pour toujours ſuivre, comme à la piſte, la nature, enſuite pour former & ſtyler les Ouvriers qui comprennent bien autrement en voyant faire, & par les divers éclairciſſemens à eux donnés ſur le tas même, que par l'inſtruction verbale. De plus l'Auteur (perſonne même ne l'ignore) ſait ne point ſe compromettre ; enfin nulle autre rétribution pour lui que beaucoup d'embarras & de fatigues.

Le Jardinage eſt un exercice des plus laborieux.

Indépendamment de ce qui vient d'être dit, ce qui rebute encore & qui dégoute quantité de gens de s'adonner tout-à-fait à cette profeſſion, ce ſont ces mêmes travaux corporels, les plus fatigans, qui en ſont inſéparables. Le Jardinage en effet eſt l'une des plus pé-

nibles occupations. Il ne ſuffit pas, pour étudier & ſuivre la nature, de la voir *ad extra* ſeulement dans ſon brillant éclat, lors de la belle ſaiſon, quand elle fait montre de ſes riches ornemens, en étalant à nos yeux ſa pompe verdoyante, les feuilles, les fleurs & les fruits; mais il faut, ne la quittant pas d'un inſtant, la conſidérer attentivement dans ſon négligé, pour ainſi dire, lors de l'âpre ſaiſon, durant que renfermant *ad intra* toute ſon action, elle eſt comme endormie, & ſemble être dans un profond aſſoupiſſement. Que de phénomenes alors ! que de merveilles cachées dont elle ne fait part qu'à ſes ſeules adorateurs ! Il eſt vrai qu'elle les fait acheter cher ces ſortes de faveurs; car les temps nébuleux où la terre & les plantes ſont abandonnées à la fureur des cruels hivers, ſont préciſément ceux durant leſquels les plus grands travaux & les plus importans ont lieu, à commencer dès l'Automne, juſqu'au retour des Zéphyrs au Printemps; alors même, & par après, quand l'air eſt en proie aux ardeurs dévorantes du ſoleil, que n'a-t-on pas également à ſouffrir ? Ainſi donc pour être ce qu'on appelle vraiment Jardinier, il faut braver toutes les intempéries de l'air, & eſſuyer, ſans diſcontinuer, les plus rudes fatigues : or tous, ou n'ont pas aſſez de courage, ou n'ont pas aſſez de vigueur & de ſanté pour ſoutenir tant de contre-temps fâcheux.

Quant à ceux des opulens, qui ſemblent avoir

avoir du gout & de l'inclination pour le Jardinage, rarement ils s'adonnent à aucune des pratiques de l'art. Ils ordonnent communément, & ils font faire. L'or est le plus puissant de tous les maîtres; rien ne lui résiste; rien d'impossible vis-à-vis de lui. Un riche commande, & dès lors la nature & l'art semblent de concert s'empresser à qui mieux mieux de le servir : il parle, & d'abord un terrein souvent le plus infertile est métamorphosé en un jardin superbe, tel que l'un de ceux si renommés dans la fable, ou dans l'histoire, & où Pomone & Flore versent à l'envi leurs plus riches dons. Mais le fortuné mortel, maître d'un lieu si délicieux, que fait-il du Jardinage? Il n'en a pas la moindre teinture; le seul plaisir de voir avec complaisance un endroit où il a entassé des monts d'or, lui tient lieu de tout mérite à cet égard.

Les autres curieux qui sont épris de belle passion pour le Jardinage, & qui s'appliquent à ce qui est du ressort de la pratique, de quelle utilité peuvent-ils être pour aucune découverte? On les voit, suivant le dire de Séneque, (1) se tourmenter beaucoup pour ne rien faire; ou, selon l'expression de Pline, pour ne faire que des riens. Leur Jardinier, qui trop souvent n'en fait guere plus qu'eux-mêmes, est leur oracle, & leur sert de guide. (2) Columelle

(1) *Operose nihil agunt.*
Agere nihil.

(2) *Infœlix ager cujus villicus magistrum non audit, sed docet.*

parlant de tels maîtres, a dit : Malheureux le champ où le Jardin (ils ne faisoient qu'un alors) dont le maître, au lieu d'enseigner son Jardinier, est lui-même enseigné par lui.

D'autres encore, & il en est bon nombre, ont pour toute science beaucoup de vanité, & ils sont fort avantageux ; pleins de bonne opinion pour eux-mêmes, ils prononcent d'un ton absolu sur le plus essentiel de l'art : à la faveur d'un air imposant & d'un babil qui ne tarit point, ils font impression à gens peu au fait du Jardinage, qui leur supposent gratuitement du savoir. Pour quelques vétilles auxquelles ils s'entremettent, comme quelques greffes en poupées, faites singuliérement au coin de leur feu, de peur de se morfondre dans le Jardin, & qui ont réussi, ils se croient autant de Laquintinie, ou des le Normand, Pere ; tel un Maçon, ou un Appareilleur, qui, pour savoir employer la pierre, ou la brique avec le mortier, ou le plâtre, se croient autant de Vitruves & de Mansards.

Il est en outre force curieux qui ne s'appliquent qu'à ce qui est de simple décoration, comme à cultiver des fleurs, des plantes exotiques, &c. On ne peut trop applaudir à leur gout & à leur zele infatigable pour étendre à ce sujet leurs connoissances ; mais quelqu'estimables que puissent être d'ailleurs ces Cultivateurs, néanmoins on ne peut les ranger dans la classe des Jardiniers proprement dits.

On se garde bien de parler ici d'un tas de

Jardiniers qu'on appelle Jardiniers-*Commeres* : le monde eſt plein de pareilles gens qui affligent le Jardinage, & qui ſont le fléau des Jardiniers, dont à tort à travers, ils critiquent le travail, ſans s'y connoître. Des Maîtres crédules ajoutant foi aux diſcours frivoles de ces hommes inconſidérés, tracaſſent le pauvre Jardinier, qui la plupart du temps, n'eſt pas en faute. Loin auſſi ces empiriques du Jardinage à ſecrets prétendus, qui ſe vantent d'avoir des recettes ſpécifiques pour guérir, préſerver & garantir les plantes de tous les fléaux de l'air, comme de ce qui peut leur être nuiſible d'ailleurs : il devroit être des punitions ſéveres contre de tels impoſteurs.

V. Reſte maintenant la troiſieme claſſe des Jardiniers par état. Il en eſt de pluſieurs ſortes ; les uns Jardiniers de hazard & par aventure, & les autres qu'on appelle Jardiniers de génération, comme ils diſent entr'eux, ou encore de pere en fils. On demande pourquoi parmi ces Jardiniers par état, il eſt tant d'Ouvriers ineptes ? Parlons de bonne foi, c'eſt d'abord parce que la profeſſion de Jardinier eſt le pis aller d'une foule de gens hors d'état de rien faire dans quantité d'autres. Un Valet d'écurie ſervant de Poſtillon, s'ennuie d'un métier auſſi fatigant & où les profits ſont trop modiques : il a tracaſſé dans le Jardinage en qualité de Journalier ; il ſe met en tête d'être Jardinier ; il eſt ſouple & inſinuant ; il trouve un bon homme de Maître qui n'y regarde pas de

ſi près, ou bien, il met la condition au rabais; il ſe préſente avec confiance, & il eſt reçu : comme donc, ſuivant le dire commun, *à force de forger, on devient forgeron*, il acquiert quelques notions ſuperficielles du Jardinage, & dès lors, il ſe perſuade être fort habile; en conſéquence, croyant mériter une meilleure place, il projette de faire briller ſes prétendus talens ſur un plus vaſte théâtre, & parce qu'il a ce qu'on appelle de l'entregent, il trouve par ſon patelinage des dupes qui le protegent, enfin il parvient; en eſt-il plus ſavant, même plus homme de bien? Non : toujours bouſilleur, paſſablement méchant, il eſt ce qu'il fut de tout temps, c'eſt-à-dire, fort mauvais ſujet.

Cet autre eſt un pauvre miſérable qui, comme on dit, ne ſait où donner de la tête; il n'a qu'un génie fort borné; mais il a vu faire; il ne ſait pas même lire, comme le plus grand nombre de ceux de cet art; il ſe perſuade auſſi n'avoir aucunement beſoin d'inſtruction; il prend une beche, un rateau, un hoyau, & de terraſſier mal-adroit, le voilà métamorphoſé en un Jardinier conſommé, parce qu'il ſait payer d'effronterie vis-à-vis de Maîtres qui ne ſavent rien de rien. Le Jardinier donc profitant de l'impéritie de ſon Maître, fourrage impunément tant & plus.

Quiconque curieux de remonter juſqu'à la ſource & à l'origine du plus grand nombre des Ouvriers du Jardinage, feroit des recherches

& des informations à ce ſujet, trouveroit qu'il en eſt ainſi du plus grand nombre. Ces ſortes de Jardiniers fortuits, & manqués par conſéquent, ſe marient, & font race : (car, graces au Dieu de la population, nulle Nation ne multiplie tant communément que la Nation Jardiniere) ils prennent copie ſur les eſpeces végérantes faiſant graine à l'infini, ou produiſant force boutures : telles gens ont des fils qui ſont Jardiniers, ainſi que leurs peres ; ce ſont autant de rejerons, qui, partant d'une même ſouche, ne peuvent valoir mieux. Ces fils pullulent à leur tour, & ont également d'autres fils formés par eux, & comme eux dans le Jardinage, & ainſi de race en race. De tout ceci tirez la conſéquence : la plus naturelle, c'eſt que de tels Jardiniers, comme autant d'automates, travaillent machinalement, ſans ſavoir pourquoi ils le font ; auſſi nul ne peut rendre raiſon de rien. Il n'en eſt pas de même dans les autres profeſſions.

Jardiniers ; en quoi entr'autres ils different des autres Artiſans.

Dans tous les arts & métiers, on fait un apprentiſſage en forme ; & ici, comme on vient de le voir, on eſt Jardinier formé d'abord. Dans tous les arts, encore l'Ouvrier eſt en état de rendre compte de ſon opération juſqu'à un certain point. Qu'on demande, par exemple, à un Menuiſier, à un Charpentier, à un Serrurier & à tous autres travaillant en bois

& en métal, quand ils font des pieces d'assemblage, pourquoi le tenon doit être juste avec la mortaise, & la cheville proportionnée à la grandeur du trou; de même qu'on demande à un Sculpteur pourquoi une gorge, une baguette, une moulure, une volute, &c. sont plus, ou moins fortes, plus, ou moins saillantes.... il n'en est pas un seul qui ne vous donne des réponses tirées des regles de proportion & des rapports de symmétrie, &c. Mais ne vous attendez pas au semblable dans le Jardinage. La routine, la coutume & les usages font loi; ils sont les seuls guides & l'unique fondement du travail : or donc c'est pour éclairer les Jardiniers, & instruire les Maîtres qu'on a entrepris le présent Ouvrage, pour apprendre aux uns à opérer avec certitude, & aux autres pour cesser d'être dupes, en dépensant beaucoup à pure perte & sans jouir.

Pourquoi tant d'Ecrivains sur le Jardinage.

VI. Une manie assez singuliere dans le Jardinage, de laquelle on n'a point, ou que très-peu d'exemples dans les autres professions, c'est la démangeaison d'écrire, soit dans les suppôts du Jardinage, soit dans les autres qui n'ont que des connoissances superficielles de ses pratiques. Cette démangeaison est une espece de tic, ou une frénésie qui, comme une maladie contagieuse, se gagne, & fait progrès. Un Manouvrier, à peine sachant lire, est applaudi, ou protégé; dès lors il se fait

Auteur ; il trouve un Libraire avide du gain qui sait le foible du Public pour ces sortes d'Ouvrages, parce que ce Public espere toujours trouver quoique ce soit de mieux que jusqu'ici : le livre s'achete ; on le lit, sans y rien comprendre, & l'on fait exécuter à son Jardinier, à telle fin que de raison ce qu'on croit y voir. Le Maître & le Jardinier n'en sont pas plus avancés, ni le Jardin mieux qu'auparavant.

Un Savant, un Physicien, si l'on veut, un homme d'esprit, quelqu'un qui a des talens & du génie, ou tout autre, est possédé du démon d'écrire : il a vu faire ; il a oui dire ; il a lu ; encore quoi, & comment ? car onc il n'a pratiqué ; il tente, guidé par sa seule imagination, quelques expériences fictives tendantes à rien, & le voilà bientôt un oracle du Jardinage. Vîte du papier, des Scribes, &c. pour tracer des volumes qui, comme les champignons des Jardins, paroissent à l'improviste. Voilà donc le Jardinage enrichi d'un nouvel Ecrit ; mais opere-t-on mieux d'après ce flux de paroles entassées ? C'est ce qui reste à savoir, & ce qu'on verra dans les extraits & les analyses des principaux Auteurs du Jardinage, lesquels formeront par la suite omme une bibliotheque jardiniere, faisant partie du présent Ouvrage, & telle est la raison pour laquelle nul exemple de ce que dessus n'est ici rapporté. A Montreuil, village composé uniquement de Jardiniers cultivant les seuls ar-

bres, & dont il ſera parlé ci-après, on eſt bien plus aviſé que tout ce monde-là. Plus empreſſé de bien opérer que de coucher par écrit; il n'a jamais pris fantaiſie à aucuns de ces Villageois de ſe faire Auteur. Mais de plus il ſeroit contre leur ſyſtême de divulguer une méthode que pendant plus d'un ſiecle, ils ſe ſont efforcés de cacher, & qui n'a tranſpiré que malgré eux.

Eclairer d'abord & inſtruire.

VII. Le but de l'Auteur dans cet Ouvrage, n'eſt rien moins que de complaire à quantité d'hommes frivoles & ſuperficiels, qui, n'ayant qu'une idée confuſe du Jardinage, ſe mêlent de dogmatiſer, ou de contenter une curioſité vaine, mais de former d'excellens Ouvriers; pour cet effet, il eſt queſtion d'éclairer d'abord, & d'inſtruire ſur quantité de points eſſenticls de l'art peu connus, ou même ignorés juſqu'ici, enſuite de preſcrire des regles pour opérer avec certitude: afin d'y parvenir, il donne des idées claires de tout, & des notions exactes; il réduit tout à des préciſions, & il le fait de façon à ſe faire entendre de chacun. On peut dire ici, en paſſant, que les perſonnes mêmes, qui nées pour faire la douceur & les charmes de la ſociété, ne ſemblent point faites pour braver dans les jardins les intempéries de l'air, ni pour vaquer à des occupations ſuivies & de longue halaine, ſaiſiſſent ſes principes & ſes raiſonnemens, que pluſieurs d'en-

tr'elles opérent avantageuſement juſqu'à un certain point d'après lui. Ces dernieres, il faut le dire encore, ſont celles qui n'ont pas fait montre de moins d'activité & d'impatience pour voir le Livre à l'impreſſion. Zélé Patriote, l'Auteur encore, par pure commiſération pour ceux de ſes Confreres dans l'humanité, ſeroit au comble de ſes vœux, ſi les fruits, qui ſont une des principales douceurs de la vie, pouvoient être également à la portée du pauvre comme du riche. L'Auteur n'a donc rien de plus à cœur que de voir renaître les beaux jours du Jardinage & de l'Agriculture. Ses vœux ſeroient ſatisfaits, ſi, d'après ſes principes & ſes leçons, l'Ouvrier, au lieu de travailler comme un pur automate, pouvoit ſe rendre compte de tout & aux autres : bientôt alors la profeſſion en honneur, & l'Ouvrier en recommandation recouvreroient leur ſplendeur antique ; on ſe flatte d'une telle métamorphoſe à la faveur de la méthode propoſée.

Mais cette heureuſe métamorphoſe, quelque déſirée qu'elle puiſſe être, ne peut être ſubite. Il n'eſt pas poſſible que dans un art auſſi délaiſſé, en apparence, depuis un ſi grand nombre d'années, & confié à tant de mains inhabiles, il ne ſe ſoit gliſſé nombre d'abus : ces abus, comme autant de mauvaiſes herbes, ont fait d'étranges progrès ; on ne ſe promet pas de réuſſir à les corriger d'abord. Il eſt queſtion de défricher à pluſieurs repriſes, en ſubſtituant à des pratiques vicieuſes, des pratiques

contraires, de déraciner enfin, si on peut le dire, une foule de préjugés accrédités par le temps, & comme sucés avec le lait dès l'enfance.

Préjugés dans le Jardinage.

Toujours la nouveauté plaît, quand elle favorise nos inclinations perverses & nos passions déréglées, & telle est la raison pour laquelle tant d'Ecrits pernicieux tendant à établir le libertinage de l'esprit & du cœur, ont été si favorablement accueillis dans ce siecle par un si grand nombre, & pourquoi, entr'autres, un Auteur le plus hardi dans ses sentimens, s'est fait, à la faveur d'un style séduisant, tant de partisans. Il n'en est pas de même dans les Sciences & dans les Arts. Ce qu'on appelle préjugés dans les unes & dans les autres, tient étrangement, ainsi que ceux de l'enfance. Voyez quelles rumeurs & quels soulévemens dans l'école au sujet de la Philosophie de Descartes! Ici le même pourroit bien avoir lieu, il n'en faut pas même douter; mais ce ne pourroit jamais être que de la part de ceux qui ne forment point la plus saine partie du Jardinage, au moyen de quoi la querelle seroit bientôt terminée. Du temps de Descartes, il s'agissoit de toutes opinions problématiques qui partageoient les Savans; ici, au contraire, ce sont tous faits & des vérités prouvées & démontrées, qu'on soumet au jugement d'un chacun pour en examiner la certitude; des regles enfin, des pré-

ceptes & des loix que tous peuvent également vérifier par eux-mêmes, en les mettant en pratique.

Vices d'habitude difficiles à déraciner.

Il eſt rare qu'on ſe défaſſe de ce qui a paſſé en habitude; l'habitude, dit-on, eſt une ſeconde nature. L'Ouvrier accoutumé à ce qu'on appelle bouſiller, ne peut s'habituer à travailler correctement, à moins toutefois qu'une force majeure, ou un intérêt perſonnel aſſez puiſſant, n'interviennent. Ce qu'on appelle routine dans le Jardinage, & qui n'eſt autre qu'un certain trantran d'opérer ſans réflexion, de tout faire ſuperficiellement, & à la légere, a un terrible aſcendant ſur les génies bornés. Le Jardinier qui ne ſait que tarabuſter les arbres, & qui, de tout temps, s'eſt habitué à bruſquer l'ouvrage, aura fortement à prendre ſur lui pour opérer par principes, & d'après une méthode réglée & ſuivie; mais rien n'eſt impoſſible à celui qui veut, & le temps eſt un grand maître.

Il eſt encore de bons Jardiniers, quoique rares.

VIII. Quoi qu'il en ſoit de ce qui eſt dit ici, & de ce qui ſera dit par la ſuite au ſujet des abus qui pervertiſſent le Jardinage, & des pratiques vicieuſes qui ſe ſont introduites dans cet art, il n'en faut pas, on le répéte, il n'en faut pas conclure qu'on ait pour but de comprendre dans la même claſſe tous les Jardiniers

& les Cultivateurs, parmi lesquels, comme il a déja été dit, il en est qui se distinguent par leurs talens, ni qu'on ait en vue de décrire la profession. Mais par quel privilege spécial le Jardinage seroit-il exempt de ce qui est un apanage de la nature humaine ; savoir, d'être sujet, plus ou moins, aux méprises & à l'erreur. L'Auteur ne fait autre chose dans le présent Ecrit, que ce que font dans la chaire de vérité les Orateurs Chrétiens, déclamant contre les vices, & non contre les personnes ; le même que dans le sacré. Tous les livres, au sujet des guides spirituels, disent un bon entre mille, & le suave François de Salles a enchéri en disant, un entre dix mille.

Zélateurs, ou fanatiques du Jardinage.

Quelques-uns ayant pris en mauvaise part ce qui a été dit jusqu'ici, tant au sujet des dépravations du Jardinage, que par rapport aux Physiciens simples spéculatifs, & par rapport aux Ecrivains de cet art, ont imaginé que l'Auteur avoit eu en vue diverses personnes ; sur quoi, il est de nécessité indispensable que l'Auteur s'explique vis-à-vis du Public. Responsable envers lui de ses sentimens & de ses procédés, il se croit dans l'obligation de lui faire une sorte de profession de foi jardiniere sur ce double sujet, pour le déprendre des impressions fâcheuses que ces personnes scrupuleuses auroient pu lui inspirer pieusement contre lui ; car toujours on a soin de motiver de

quelques ſpécieux prétextes ſon petit reſſentiment perſonnel.

Les Savans & les Hommes de Lettres, ainſi que ceux qui paſſent pour tout peſer au poids du ſanctuaire, ne ſont pas toujours exempts de ce qu'on appelle humeur, paſſion même. Le Parnaſſe & le ſanctuaire ne ſont que trop ſouvent les théâtres où ſe paſſent les ſcenes les plus vives de l'animoſité réciproque des uns & des autres. On peut dire d'eux, ce qu'on a dit des Poëtes, qu'ils ſont une nation *irraſcible.* (1) Il eſt à propos, quant à ce point, & quant à ce qui ſuit, d'informer d'abord le Public d'un fait particulier, dont il a été dit un mot au commencement de cette Préface (2); ſavoir, que les Ecrits de l'Auteur ſont déja comme publics en partie, pour avoir été communiqués à nombre de perſonnes, qui les ont auſſi communiqués à d'autres. L'Auteur a cru devoir s'expliquer ſur certains écarts groſſiers qui ont pu échapper à quelques Ecrivains, mais ſans nommer, ni déſigner perſonne. Quelques-uns ayant fait abus des paroles de l'Auteur, en ont fait des applications malignes. C'eſt ſur un tel fondement qu'ils ont cru pouvoir, en ſureté de conſcience, décrier l'Auteur comme un homme dangereux, & le dénoncer même aux perſonne en place, qui, connoiſſant l'Auteur n'en ont fait que rire. On a de plus menacé l'Auteur *d'écrire contre lui, & de le relever lui-même, lui qui, dit-on, releve ſi bien les autres.*

(1) *Genus irritabile Vatum.*

(2) Page 1, chiffre 1.

Sentimens & dispositions de l'Auteur.

Il faut dire d'abord que l'Auteur est bien éloigné de se croire infaillible. Il ne veut point de grace, mais il requiert justice ; il demande qu'au lieu de le chicaner sur des riens, & de donner un sens forcé à ses expressions, le faisant parler à rebours de sa pensée, on s'en tienne rigoureusement à ses termes ; du reste il donne carte blanche, sauf toutefois aigreur, animosité, passion ; & l'on peut s'assurer qu'il ne repliquera pas. Ensuite il déclare, quant à ce qui est de pratique actuelle dans le Jardinage, & qu'on appelle routine, mais qui n'est point pernicieux, qu'il est bien éloigné de censurer personne, non plus que pour ce qui est problématique ; de même tout ce qui n'est que méprise, bevue simple, erreur de peu de conséquence, ignorance légere, &c. On ne peut porter plus loin qu'il le fait les ménagemens & l'indulgence. A l'égard des abus grossiers qui partent de mauvaise volonté, d'entêtement & d'orgueil, ou d'ignorance volontaire, il n'est pas trop traitable ; il est le même, quant aux enseignemens pervers & aux maximes erronées ruineuses pour les arbres, & débitées d'un ton dogmatique, *tanquam ex cathedra*, de la part de ceux qui se sont ingérés d'écrire sans être avoués par la nature ; il est envers de telles gens sans miséricorde quelconque, mais *servatis servandis*, c'est-à-dire, avec toute décence, évitant tout ce qui est personnel. Il proteste même qu'il

verra toujours avec amitié & cordialité, tant ceux qu'il se trouve forcé de combattre, que ceux qui le releveront & qui le redresseront; ces derniers, il les verra avec reconnoissance, comme ses bienfaiteurs. C'est ainsi que dans les plaines de Mars des Guerriers magnanimes, sans se haïr aucunement, combattent l'un contre l'autre, chacun pour leur patrie: tels encore aux joutes du Barreau, de vaillans Champions dans un autre genre, s'escriment dans le sanctuaire de Thémis, pour soutenir les droits de leurs parties, sans cesser néanmoins d'être amis.

Loin donc ces hommes atrabilaires à l'humeur pédantesque, prétendant exercer sur les esprits un pouvoir despotique, & asservir autrui à leur façon de penser, tendant à établir une sorte d'Inquisition littéraire. Etes-vous de leur avis? Oh! le galant homme, diront-ils; n'en êtes-vous pas? épousez-vous un parti contraire? vous êtes honni & décrié par-tout.

On aura peine à imaginer jusqu'à quel point d'extravagance on a porté l'esprit de fanatisme dans le Jardinage, tant pour ce qui n'est que de simple opinion, que pour ce qui est du ressort de la pratique dans les points les plus essentiels de l'Art. En attendant que dans un autre Ecrit que celui-ci on administre les preuves de la présente proposition, il ne tient qu'à chacun de s'en convaincre par soi-même, en consultant les Ouvrages de ceux des Ecrivains qui se sont exercés le plus particuliérement sur

divers ſujets dont ils n'avoient pas les premieres notions. On y trouvera des paradoxes les plus inſoutenables, débités avec aſſurance pour des vérités certaines, des fantômes & des chimeres, de pures viſions & des rêveries donnés pour des réalités; & afin que certains génies préoccupés, qui ne veulent rien examiner, faute de lumieres, ne puiſſent ſe refuſer à l'évidence, on ſe propoſe de déférer le tout au tribunal du Public, mais en rapportant mot à mot les termes, avec guillemets à côté; ce qui ne pourroit avoir lieu dans la préſente Préface.

Quels remedes aux maux du Jardinage.

IX. Quels que ſoient les maux & la dépravation du Jardinage, ainſi qu'on l'a fait voir, cependant ils ne ſont point irrémédiables; & voici comme on le conçoit. Il eſt, tant au tour de Paris, que dans les Provinces, un bon nombre de Jardiniers zélés pour le progrès de leur profeſſion, qui, d'après ce qu'ils ont vu des pratiques de la méthode qu'il eſt queſtion d'établir, comme auſſi d'après ce que la renommée publie de toutes parts à ſon ſujet, ſont dans la plus vive impatience de voir l'Ouvrage imprimé; celle des Maîtres & des Cultivateur eſt bien autre encore. Tout par conſéquent eſt à eſpérer pour le ſuccès de la méthode. On la verra peu à peu s'établir, comme elle eſt déja dans une foule d'endroit, au tour de Paris, & dans Paris même. Enfin ſi des Jardiniers, trop ſervilement attachés à la vieille routine, ſe roidiſſoient

roidissoient contre, on n'en désespere point encore : bientôt entraînés par l'exemple du plus grand nombre, & voyant par eux-mêmes, ils ne tarderont point à se rendre.

Quel peut donc être le but de l'Auteur, sinon l'intérêt public, l'honneur & l'avancement de la profession ? C'est, en un mot, un curieux, un amateur, un Cultivateur, qui, passionné pour le Jardinage, a, pendant de très-nombreuses années, cherché la pierre philosophale de cet art si intéressant pour tous, & qui se flatte de l'avoir trouvée par des recherches sans fin, des essais réitérés & des expériences, dont il donne les résultats, & dont il fait juge tout l'Univers. Jamais on n'imaginera, à coup sûr, comment, & par quels moyens l'Auteur est parvenu au point de faire de cet art, jusqu'ici purement méchanique, une science proprement dite; comment il s'est retourné en toute occasion pour avoir, de la part de la nature elle-même, les éclaircissemens & les dénouemens rapportés dans le cours de ses Ouvrages. Le tout n'est rapporté par lui dans un certain détail, que pour styler les uns & les autres à faire le semblable : il imagine bien que d'après lui, on ira indubitablement fort au-delà. Quelques anecdotes, non moins curieuses qu'intéressantes pour le Public, & que ce Public ne peut improuver, donneront une juste idée du Jardinage de l'Auteur, de son travail & de sa méthode. Mais avant que de passer outre, il est un point essentiel sur lequel on ne peut se dis-

penser de prévenir le Lecteur ; savoir, sur l'accusation qu'on pourroit lui faire d'avoir donné, peut-être, dans le défaut, si justement reproché à Montagne, qui est de parler trop de soi. Mais en considérant attentivement les choses, & bannissant toute préoccupation d'esprit, on verra qu'il a été dans la nécessité d'en user de la sorte par rapport à ses recherches, ses inventions & ses expériences. Il proteste que, ni la vanité sotte, un fol orgueil, l'amour insensé de ses propres Ouvrages, & tous autres motifs semblables, n'y eurent jamais aucune part ; autrement il y auroit de l'indécence. Ceux qui sont liés intimement de longue main, avec l'Auteur, savent si telle fatuité fut jamais son défaut. Sa philosophie ne se repaît point de pareilles chimeres, ni d'une vaine fumée. Les faits qui vont être rapportés sont connus, en plus grande partie, par nombre de personnes.

Jardinage de l'Auteur, ses commencemens & ses progrès.

X. Il faut dire d'abord que l'Auteur est, peut-être, le plus ancien Jardinier de l'Univers. On va le voir. Il n'est point jeune, tant s'en faut, & il jardina dès l'âge de cinq ans. Ses pere & mere avoient un fort beau jardin dans un des fauxbourgs de Paris, à proximité de leurs affaires. C'est là que dès lors, singe du Jardinier, il le copioit en tout ce qui étoit à la portée de ses forces naissantes. Ce gout comme

inné pour le Jardinage, crut avec l'âge : il devint en lui une passion innocente, à laquelle il dut, on ne l'imaginera pas, tous les progrès qu'il fit par la suite dans les diverses sciences auxquelles il fut formé. Dans ce lieu si chéri, il étudioit ses leçons de classe, qui ne lui coutoient rien à apprendre, tant il avoit à cœur de gagner du temps pour se livrer aux travaux du Jardinage. Là les heures trop rapides passoient comme des éclairs. De même les intervalles des classes & des divers exercices auxquels il s'appliquoit, & les jours de congé étoient employés au Jardinage, & toujours il se mouloit, tant qu'il pouvoit, sur ce qu'il voyoit faire à ce Jardinier, rien moins que content des prouesses non réfléchies de son Disciple trop novice encore. Tels furent les commencemens de son apprentissage dans cet art. Destiné à l'état Ecclésiastique, il fut fait pensionnaire dans une maison fameuse alors à Paris, & protégé par le pieux Cardinal de Noailles (1). Cette Maison, fort voisine des Chartreux, mit l'Auteur à portée de faire connoissance avec un certain Frere François, leur Jardinier, & le directeur de leurs pépinieres, qui, pour être conduites par de saints Religieux, peuvent, à bon droit, pour cela même, être réputés plus méritantes qu'aucunes, quelles qu'elles puissent être. Ce Frere étoit fort en vogue dans son temps.

(1) Saint-Magloire, fauxbourg Saint-Jacques, appartenant aux Peres de l'Oratoire.

Membre d'une Communauté en renom, & payant au mieux de sa personne par tout ce qui annonce du mérite ; il n'est pas étonnant que ce Frere fût alors le Coriphée du Jardinage. Il est Auteur d'une espece de livre, intitulé : *le Jardinier Solitaire*, qui est, comme qui diroit, une sorte d'abrégé de M. de la Quintinie. Dispensé de parler sa langue par plus d'une raison, il ne prit point pour modele le Prince des Poëtes Latins (1) dans ses Ecrits champêtres. Après la mort du Frere François, l'Auteur a continué quelque temps sous le Frere Philippe, son successeur. L'un & l'autre ne purent montrer à l'Auteur, leur néophyte, que ce qu'ils savoient eux-mêmes ; savoir, la routine pratiquée de leur temps, & enseignée dans tous les livres. Durant ce temps, & jusqu'ici, son application, à ce qui est du ressort des Belles-Lettres & de la science de son état, alloit de pair avec son amour pour le Jardinage, & partagea son temps. Mais, parce qu'il est tout différent de travailler en chef & pour soi-même, que de travailler en second, & comme en sous-œuvre pour autrui, l'Auteur fit, à quatre lieues de Paris (2), l'acquisition d'une maison de campagne. Là s'appliquant également à l'étude de la nature & aux occupations manuelles & champêtres, il fut Observateur & Cultivateur tout ensemble. Pendant 28 ans, il fit dans ses jardins, & dehors en plein champ, des recherches

(1) Virgile.

(2) Sarcelles, Village fort renommé.

en tout genre, des essais, des expériences, des tentatives & des observations, dont on donne les résultats dans tout ce qui fera la matiere de l'Ouvrage qui suivra ce Dictionnaire. On ne dit point ici combien de millier d'arbres, d'arbustes & de plantes de toutes sortes, furent sacrifiés pour ses divers essais, & qu'il se fit par la suite Disciple de Verdier (1), afin de parvenir à la connoissance de l'organisation & du méchanisme des plantes : il fut merveilleusement secondé dans son travail en ce genre par un des Membres les plus expérimentés de ceux qui composent l'Académie renommée de Chirurgie à Paris (2).

Pendant ce long espace de temps, l'Auteur n'a rien laissé échapper de tout ce qui lui a paru singulier & extraordinaire, sans en demander raison à la nature elle-même, sans s'efforcer de pénétrer dans son sanctuaire obscur, sans l'interroger, l'interpréter, la deviner, & entendre d'elle-même ses réponses & ses oracles. En relation avec les Jardiniers les plus expérimentés, sur-tout avec M. le Normand, Directeur des potagers de Versailles, fonciérement Jardinier, tel qu'on pouvoit l'être alors, lequel étoit pere de celui qui remplit aujourd'hui si dignement sa place ; il les consultoit, & se concertoit avec eux : mais imbus, ainsi que l'Auteur lui-même, des vieil-

(1) Célebre Anatomiste, qui a fait un très-beau Traité d'Anatomie.

(2) M. du Bertrand.

les maximes de la routine aveugle ; ſucées comme avec le lait dès l'enfance, de quelle utilité pouvoient-ils être entr'eux ? Ils étoient comme autant d'aveugles, ſe conduiſant les uns les autres, en s'égarant & s'écartant de la voie. Ces Jardiniers, dont il eſt ici queſtion, étoient des hommes à voir, non comme ceux qui ont la brutalité & la férocité en partage, qui ſont le fléau de la ſociété & l'opprobre du Jardinage : ils ne ſe rendoient point odieux, ſur-tout aux gens de bien ; mais ils joignoient à des talents, des mœurs ſociables & honoroient leur profeſſion : quant à M. le Normand, il étoit vraiment digne de ſa place, en ſervant un Monarque.

Comment l'Auteur, eſclave de la routine, ſe réforma.

L'Auteur ne ſachant rien de mieux que les pratiques univerſellement uſitées dans le temps, n'imaginoit pas qu'il fût poſſible d'enchérir ſur lui. Ses arbres cultivés avec toute l'application imaginable, étoient exempts, il eſt vrai, de toutes mal-propretés & difformités choquantes, qu'on n'apperçoit que trop dans le plus grand nombre des jardins. Néanmoins, avec tout ſon travail & beaucoup d'arbres bien tenus en apparence, il n'avoit, comme tous autres, que médiocrement du fruit, en comparaiſon de ce qu'il devoit avoir : ſes arbres plantés par lui-même, & dont, ſuivant les préceptes de tous les livres, il maſſacroit les racines,

reprenoient difficilement, ne rapportoient qu'à la longue, & il lui falloit replanter sans fin. Il essaya donc de se réformer sur quantité de points : ce fut d'abord de planter des arbres les plus forts, au lieu de petits avortons, tels qu'alors, & comme aujourd'hui encore. Au lieu de les arracher stupidement, il les faisoit lever avec toutes racines de toute longueur, & il les replantoit de même ; il conservoit surtout les pivots, & les plantoit dans des trous fort amples avec bon remplissage. Il laissoit, autant qu'il se pouvoit, quelques branches à la tête, &c. On n'entre point ici dans un plus grand détail ; ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il fit une ample réforme, qui lui réussit à souhait. Tous les Jardiniers du lieu & des environs, ainsi que les maîtres, au lieu d'examiner toutes ces découvertes pour en faire leur profit, regardoient l'Auteur comme un homme singulier : on glosa & l'on plaisanta tant & plus sur son compte. Il laissa dire, comme il a toujours fait, & comme il est déterminé à faire par la suite : mais parce que l'erreur & le faux ne prévalent que pour un temps seulement sur le vrai, les Jardiniers du canton & ceux du voisinage, témoins des progrès rapides de tels arbres, revinrent de leurs préjugés, & ils rendirent justice à la méthode de l'Auteur ; mais nul n'osa l'embrasser par une fausse honte, à cause de leurs Confreres.

Quelque bien tenus & symmétrisés que fussent les arbres de l'Auteur, néanmoins ils étoient,

comme par-tout, dénués du bas; ils pouſſoient à outrance des gourmands que l'on coupoit ſans fin; quoique plantés fort près, ils ſembloient plutôt ſe fuir, que s'atteindre; ils étoient incommodés de quantité de maladies, ou que l'on regardoit comme incurables, ou qu'on négligeoit de guérir: enfin ils n'avoient pas plus de fruits que les autres.

XI. Il n'étoit point queſtion alors de Montreuil, ſinon dans les marchés, où les gens du Village & des contours étoient ſeulement connus par leurs fruits; mais nulle mention d'eux dans le Jardinage. Montreuil & les Villages circonvoiſins, dont l'Auteur aura occaſion de parler amplement, eſt un endroit où l'on cultive les arbres depuis plus de 150 ans, d'après un ſyſtême le plus ſuivi. Il ſera donné par la ſuite ſur ce Village & les Villages adjacens, une Diſſertation, laquelle a déja été imprimée dans le Journal Economique. Le ſeul M. Girardot, à Bagnolet, ancien Mouſquetaire, faiſant un trafic honnête de ſes fruits, & ſur-tout de ſes pêches, étoit en renom. Il cultivoit ſes arbres ſuivant la méthode de Montreuil (car il n'en eſt pas l'inventeur, comme quelques-uns l'ont avancé.) L'Auteur, juſques-là, avoit gouverné ſes arbres ſuivant l'uſage du temps, c'eſt-à-dire, en écourtant à force, en abattant tous les gourmands, en dénuant à l'ébourgeonnement, en appauvriſſant ſes arbres, & le peu de branches qu'on leur laiſſoit, étoit dirigé par voie de perpendicularité; enfin les rameaux

infortunés, échappés au tranchant meurtrier de la serpette, étoient, à mesure qu'ils s'allongeoient, arrêtés par les bouts, *pincés & repincés*, suivant la routine du temps, & suivant que l'avoient appris à l'Auteur les Jardiniers froqués & autres.

Découverte du systême de Montreuil.

Tel étoit alors le Jardinage de l'Auteur, lorsqu'un Particulier venu pour lui faire visite à sa maison de campagne, lui parla en ces termes: *Vous croyez*, lui dit-il, *savoir beaucoup, & vous ne savez rien: allez voir ces manans de Montreuil, & vous conviendrez avec moi que vous n'êtes qu'un ignorant.* L'Auteur donc qui, comme tout le monde alors, n'avoit jamais entendu parler de Montreuil, s'enquit exactement à ce Complimenteur assez brusque, de ce qu'il lui importoit de savoir à ce sujet. Il n'eut jamais rien de plus à cœur que d'apprendre, de quelque part que ce puisse être, il ne tarda point, sur le portrait avantageux à lui fait de ces Villageois, de se transporter sur les lieux. Quoique d'abord il n'eût pas été adressé à ce qu'il y a de mieux, (car tous ne sont pas également ouvriers à Montreuil) néanmoins, à force de voir, de réfléchir & de combiner, à force d'interroger, & à la faveur d'éclaircissement de la part des uns & des autres, il intercepta leur méthode, résolu de l'admettre chez lui.

Dans son jardin, non vaste, mais d'une

étendue assez ample, étoient beaucoup d'espaliers : il avoit au plus chaque année, 1400 u 1500 pêches & des autres fruits à proportion une quantité aussi modique : il commença par ôter un arbre d'entre deux. Ils étoient à six pieds l'un de l'autre : au lieu de monter les branches par voie de perpendicularité, comme il avoit toujours fait, il supprima le canal direĉte de la seve, leur faisant prendre la forme d'un V un peu ouvert, suivant la figure, tirant latéralement, tant qu'il lui fut possible, toutes les branches convenables, faisant sur-tout emploi des gourmands bien placés, qui avoient été épargnés à l'ébourgeonnement précédent ; au lieu encore de les écourter à la taille & de les dénuer, il leur fit prendre l'essor ; & cette même année, il eut quatre milliers de pêches & des autres fruits à proportion ; & le tout monta par la suite au double & au delà. Ses arbres tenus de la sorte, & dans un terrein avantageux, grossirent prodigieusement, & ne tarderent point à se joindre. Ses vignes non tenues de court aux espaliers, mais allongées de la sorte, non également rognées perpétuellement à la pousse, firent d'étonnans progrès.

L'Auteur, après avoir suivi pendant plusieurs années les gens de Montreuil dans toutes leurs diverses opérations, s'apperçut que leur méthode, quoiqu'avantageuse, avoit besoin d'être rectifiée, il s'appliqua tout entier à la perfectionner. On ne dit point ici quels furent les différens sujets de cette réfor-

me ; le détail en seroit trop long. Ces sujets sont entr'autres la distribution proportionnelle des branches & la forme réguliere des arbres, l'ordre & la symmétrie, la formation des buissons & leur direction, l'emplâtre d'onguent Saint-Fiacre sur les plaies, sur-tout aux arbres gommeux, la guérison des chancres, la cure de la maladie du blanc, l'intégrité des racines en plantant, la force & la vigueur des arbres renouvellés, ainsi que quantité d'autres pratiques, ou non connues, ou non observées ; ce qui n'empêche point que la méthode de ces habiles Cultivateurs ne soit d'ailleurs foncierement bonne.

Enfin l'Auteur, après vingt-huit ans d'un travail manuel le plus opiniâtre, (1) & tous les essais qu'il a pu imaginer, & dont il sera rendu compte dans le cours de l'Ouvrage, suivant les occurences, a jugé à propos de vendre sa maison de campagne. Depuis cette vente, les personnes qui furent témoins oculaires des effets de sa méthode, en visitant fréquemment ses jardins, daignerent l'appeller chez elles. Il n'a cessé, depuis ce temps jusqu'à maintenant, de travailler toujours luimême, soit pour suivre encore & observer la nature, soit pour former des sujets : à peine peut-il suffire à l'empressement des personnes de tous les différens ordres ; & comme il ne peut faire toute la besogne seul, il a associé à ses travaux nombre d'Ouvriers de Montreuil, lesquels il emploie avec une entiere satisfac-

(1) *Labor improbus.*

tion, si l'on en excepte quelques Particuliers, rien moins qu'estimés & chéris de leurs Compatriotes, & qu'il a cessé d'employer; les autres, on les considere par-tout comme de fortes honnêtes gens : ils sont accueillis & en recommandation auprès des Maîtres, & désirés non moins par les Jadiniers des lieux, qui, avec le secours de tels exemples, se forment & se stylent à la nouvelle méthode. Jusqu'ici ces Ouvriers n'ont essuyé que fort peu de contradictions, si ce n'est de la part de quelques fort mauvais sujets ayant pour Maîtres ceux dont parle Columelle (1).

XII. Le sieur Pepin est un personnage trop recommandable à Montreuil, pour ne pas faire ici une mention honorable de ses talens. L'Auteur, quelques années après la vente de sa maison, qui ne connoissoit que de réputation le sieur Pepin, le plus célebre de tous à Montreuil, trouva moyen de parvenir jusqu'à lui : il fut merveilleusement accueilli par cet Artiste, recommandable en son genre, & du sieur son fils, partageant avec lui les talens pour la direction des arbres : il ne rougit point de dire que d'une telle liaison il a tiré de grands avantages. Le sieur Pepin, pere, sur-tout, comme fort avancé en âge, avoit acquis une expérience consommée. L'Auteur l'annonça à tout ce qu'il y avoit de mieux à la Cour & à la Ville. Les Princes & les Princesses du Sang Royal entr'autres, à qui il fut annoncé par l'Auteur, se rendirent chez lui pour visiter

(1) *Cujus villicus magistrum non audit, sed docet.*

ses arbres, & ils s'en revenoient extrêmement satisfaits. Ils l'ont honoré jusqu'à sa mort de leur puissante protection. Cet habile Cultivateur faisoit un commerce de fruits, le plus considérable de tous. Il éleva, & pourvut convenablement sa famille, passablement nombreuse, & il a laissé une succession honnête. Sa mémoire enfin sera en recommandation à Montreuil & dans tout le Jardinage. Son fils ne jugeant pas à propos de succéder à son pere dans son commerce de fruits, a vendu presque tous ses héritages à divers Particuliers de Montreuil.

C'est donc après un travail manuel, durant un si long espace de temps, accompagné d'une étude & d'une application aussi profondes à suivre la nature, & en conséquence d'observations d'expériences, qui jamais ne se sont démenties, que l'Auteur entreprend aujourd'hui d'écrire. Quiconque veut réussir, en quelqu'art que ce puisse être, doit observer la marche de cette même nature; alors il ne peut manquer de bien faire; au lieu qu'on s'égare, quand on ne s'en rapporte qu'à soi. Il eût été fort aisé, par exemple, à M. Grew (1) & à M. Halles, (2) deux célebres Physiciens Anglois, qui ont écrit admirablement sur les plantes, de s'éclaircir par eux-mêmes au sujet des feuilles dissimilaires & des lobes des graines, ou

(1) Anatomie des Plantes.
(2) Statique des Végétaux.

par autrui, en faisant des informations aux moindres des Cultivateurs : ils n'eussent pas manqué de se réformer sur leur erreur à ce double égard ; erreur qui n'est point d'ailleurs préjudiciable dans la pratique, non plus qu'au mérite de ces deux grands hommes. Si également tant d'Auteurs célebres, qui se sont exercés comme à l'envi sur l'Agriculture & le Jardinage, avoient suivi & étudié la Nature, & s'ils eussent considéré toutes les productions de cette même Nature dans leurs parties, tant internes, qu'externes, ils eussent reconnu qu'il est dans les êtres végétans, une analogie décidée avec tous les êtres vivans, & que tout ce qui se passe dans les premiers, est une répétition de ce qui se passe dans les autres : alors quelle différence de langage, ainsi que du côté des procédés, quant à la pratique. Ce qui est dit ici de ces hommes célebres qu'on cite pour exemple de certaines méprises dont les plus grands hommes ne sont pas exempts, justifie la proposition de l'Auteur, au sujet de l'étude de la Nature : enfin quelqu'habile que l'on soit, quelqu'éminent savoir que l'on ait, on peut s'écarter quelquefois du vrai, sans le vouloir & sans le savoir. Mais il n'en est pas de même de ces autres, qui donnent tout à l'imagination & à l'esprit, faisant agir la nature à leur guise, non plus que de ceux encore qui, prévenus assez mal à propos en leur faveur, n'étant que simples manouvriers, se sont ingérés d'écrire.

L'Auteur n'a pas eu dans son temps les mêmes avantages pour son instruction que ceux dont on est à portée de jouir aujourd'hui. Il ne connoissoit point, ni Montreuil, ni les Pepins : il n'avoit alors, pour toute ressource, que les livres du temps, où il ne pouvoit puiser aucunes instructions solides. L'Ouvrage qu'il donne n'est, à proprement parler, qu'une sorte de tradition suivie, & comme une succession généalogique de toutes pensées, de réfléxions & d'inventions d'un Cultivateur passionné pour le Jardinage. Ce ne sont plus des opérations muettes, vagues, faites à l'aventure comme jusqu'ici, ni fondées sur de simples présomptions, sur des conjectures hazardées, ou d'après des opinions, non plus qu'en conséquence de préjugés d'art; ni enfin des pratiques isolées, dépourvues de principes, de raisons & de motifs; mais tout est lié, suivi, raisonné & conséquent.

Voici, pour justifier ce qu'on a avancé jusqu'ici, quant à l'étude de la nature, un seul exemple avec lequel on finit cette Préface : ce n'est qu'en attendant que par la lecture de l'Ouvrage, on en soit convaincu par une foule d'autres. Celui-ci est capital & comme la clef du Jardinage fruitier en espalier : c'est la suppression du canal direct de la seve & des branches verticales perpendiculaires au tronc & à la tige. On verra par cet échantillon la différence d'idées, de principes, de raisonnemens & de travail dans la nouvelle méthode, en la comparant

avec ce qu'on appelle routine, usitée jusqu'ici.

XIII. Depuis qu'il y eut des Jardiniers travaillant les arbres en espalier (car selon M. de la Quintinie, ils étoient fort récens de son temps) on n'a point imaginé de leur donner d'autre forme que celle d'un éventail, où tous les rayons partent d'un même point, comme ceux qui, dans un cercle partent du centre à la circonférence, ainsi qu'on peut le voir dans la figure. (1) Les branches verticales & celles qui montent perpendiculairement, plus ou moins, sortent immédiatement de la greffe : aussi sont-elles presque équivalentes en grosseur à la tige même, souvent plus grosses. Les branches latérales & obliques sont toujours foibles, souvent mourantes. Ceux-là parmi les Jardiniers ont été, & sont encore réputés les plus habiles, qui ont donné, & qui donnent aux arbres cette forme d'éventail la plus parfaite. Par ce moyen, vous n'avez eu jusqu'ici que des arbres, sinon manqués & estropiés, du moins très-imparfaits, dénués communément du bas & emportés du haut ; & il vous a fallu souvent replanter, & n'avoir, la plupart du temps, que des arbres squelettes, sur-tout en fait de fruits à noyaux. Ces arbres vous ont donné d'abord quelques fruits, mais non la centieme partie de ceux que vous en eussiez tirés, si la seve, au lieu de monter impétueusement par voie de perpendicularité, eût coulé obliquement, & par conséquent plus dif-

(1) Lettre B, page 75.

ficilement,

ficilement, plus péniblement & plus lentement; ce retardement opérant un séjour & une filtration dans les passages, opere aussi de toute nécessité une tamisation & une sorte d'affinage; elle est cuite & digérée pendant son séjour plus long par tous les bienfaits de l'air : c'est la différence d'un torrent impétueux d'avec le cours d'un ruisseau qui épanche ses eaux en serpentant sur la molle arene : alors donc, par ce retard & par l'écoulement pénible, cette seve est répartie dans toutes les branches par une distribution proportionnelle; au lieu que, parce que la seve se porte par irruption vers le haut, les branches surpassent de beaucoup le chaperon du mur, en pure perte. Ces arbres communément sont circonscripts. Ils auroient des 20, 30, ou 40 pieds d'étendue latérale, au lieu de 10, 12, ou 15 : la tige eût également grossi du double. Toujours à ces arbres fougueux, les branches verticales ont dévoré les latérales. La présente observation faites-la, sur tous les arbres des campagnes & des forêts que nous ne dirigeons point : en les considérant attentivement, l'on verra que dans ceux qui ont des branches verticales, les branches latérales sont toujours plus foibles. Ici encore la comparaison de l'eau vient à notre secours. La seve ayant une analogie parfaite avec cette derniere, la comparaison de l'une avec l'autre donne un grand jour au sujet que l'on traite. C'est ainsi que les eaux d'un ruisseau & de toute conduite d'eau,

dont le canal eſt droit, coulent avec plus de véhémence, que celles de tous autres dont le canal eſt tortueux. Un jet d'eau dont l'ajuſtage eſt perpendiculaire, fouette & lance ſes eaux avec une ſorte de fureur, & preſque à la hauteur de ſa ſource. Mais panchez, ou deverſez d'une ligne l'ajuſtage, l'impulſion du jet s'amoindrit de plus d'un pouce de haut, & à meſure que vous le penchez, l'impulſion diminue juſqu'à ne plus faire que baver, quand vous le couchez tout-à-fait.

En ſupprimant donc le canal direct de la ſeve, vous avez, comme il vient d'être dit, des arbres qui, en peu d'années, deviennent des coloſſes, en comparaiſon de ceux où ſe trouvent des branches verticales, leſquels demeurent toujours avortons. Faites au contraire prendre à vos arbres la figure d'un V ouvert, vous avez alors des arbres prodiges, qui durent des ſiecles, quand ils ſont tenus ſuivant les regles. Les deux parties de cette figure d'un V ouvert, forment les deux branches meres, deſquelles dérivent dedans & dehors toutes les branches groſſes, moyennes & petites : (voyez la figure *) ainſi donc au moyen de l'obliquité & du devers de ces deux branches meres, point d'irruption de ſeve ; la diſtribution s'en fait tant dans les branches montantes qui rempliſſent la capacité d'un membre à l'autre de l'V ouvert, que celles qui ſont deſcendantes au dehors d'un côté & d'un autre de ce même V.

* Page 72 du Dictionnaire.

Comment les gens de Montreuil ont-ils apperçu ce point d'importance ? & comment les la Quintinie ne l'ont-ils point connu, ni aucun Physicien de ceux qui ont traité des végétaux ? (1) Comment enfin ce point capital du Jardinage n'a-t-il point transpiré ailleurs ? Il faut sur ce sujet entendre les gens de Montreuil : ce ne sont point de doctes Ecrivains ; ils savent mieux manier la serpette, dresser & former un arbre suivant des regles, que la plume pour griffonner du papier. Leur raisonnement sur la suppression du canal direct de la seve & sur tout retranchement de toutes branches verticales, est admirable, quoique simple.

Pourquoi, disent-ils, quand on veut qu'une branche fournisse du bas, l'arrête-t-on par en haut, quoique d'ailleurs assez mal à propos, suivant la routine ? C'est pour empêcher, dit-on, qu'elle ne s'emporte. Pourquoi, disent-ils encore, quand on a des giroflées, des pois, des feves de marais, &c. qu'on veut faire, ou s'étendre des côtés, ou multiplier, les rabat-on par en haut ? C'est afin que, ni les uns, ni les autres ne s'étiolent, & ne s'emportent ; ce qui arriveroit indubitablement, si on les laissoit monter perpendiculairement. Qu'arrive-t-il de cette suppression du canal direct de la sève ; car la seve, quoi que vous fassiez à la tête de la plante, est toujours envoyée, de la

(1) Il sera répondu à ces questions dans la dissertation sur Montreuil.

part des racines, en même quantité, soit que vous arrêtiez par en haut, soit que l'on la laisse dans son entier ? Or voici ce qui arrive de toute nécessité. Cette seve arrivant toujours en même quantité que ci-devant, & ne trouvant plus à se déposer dans ces extrêmités supprimées, est forcée de se jetter de toutes parts ailleurs, & de se rabattre sur les yeux du bas, qui fournissent des bourgeons que vous n'auriez pas sans cette industrieuse invention. C'est pour la même raison, continuent-ils, que, quand on plante un arbre en buisson, on l'étronçonne, afin aussi que cette seve, qui ne formeroit que des branches verticales qui emporteroient l'arbre, soit divisée, partagée & répandue horizontalement. Que faisons-nous autre chose, disent-ils encore, que ce qui est usité d'ailleurs dans tout le Jardinage ? Nous avons vu, qu'en laissant les branches verticales, nos arbres s'emportoient du haut, & qu'ils se dégarnissoient du bas ; que la tige alors cessoit de profiter, ou qu'elle ne profitoit que foiblement ; que toutes les branches de côté maigrissoient & mouroient peu à peu ; & enfin que nos arbres fluets & sans étendue, ne nous donnoient pas la centieme partie des fruits que nous avions droit d'espérer. Nous avons transporté à nos arbres d'espalier cette pratique si salutaire, de la suppression du canal direct de la seve. Voilà un raisonnement bien sensé & décisif, sur-tout étant d'accord avec l'expérience depuis plus d'un siecle & demi dans une contrée nombreuse.

Telle eſt la formation premiere & la diſpoſition primordiale des arbres d'eſpalier, pour en tirer des avantages dont on a été privé juſqu'ici, faute de raiſonner & de faire attention à l'effet des branches verticales, de même qu'à l'effet de la ſuppreſſion du canal direct de la ſeve.

Ce ſeul exemple, qui n'eſt point traité encore dans toute ſon étendue, & où l'on rend des raiſons très-pertinentes de tout, eſt un échantillon léger de la façon dont tous les ſujets ſeront traités par la ſuite dans l'Ouvrage.

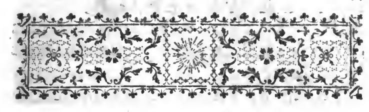
Concluſion de cette Préface.

On termine cette Préface par une réflexion importante, qui peut s'appliquer également à tout, comme à ce qui eſt du reſſort du Jardinage. Savoir qu'avec une excellente judiciaire, on ſe tire avantageuſement de tout. On propoſe une nouvelle méthode pour opérer déſormais dans le Jardinage; que preſcrit alors cette judiciaire? Eſt-ce de rejetter d'abord? Eſt-ce d'embraſſer ſans examen? Non, mais de combiner, de comparer & d'eſſayer : alors rien de plus aiſé que de ſe déterminer : mais qu'eſt-ce que c'eſt que judiciaire?

Ce qu'on appelle ici judiciaire eſt une de ces choſes que l'on ſent mieux qu'on ne peut définir : c'eſt l'art de ſaiſir le vrai par goût, & de rejetter le faux par diſcernement; & pour dire en un mot, c'eſt l'uſage du bon ſens paſſé

en habitude. Si jamais qualité de l'entendement fut requiſe pour quelque Art, c'eſt celle-là pour le Jardinage. Il n'eſt point d'occurrences les plus critiques du Jardinage, deſquelles, par ſon moyen, on ne ſe tire avantageuſement. Avec elle, & par ſon moyen, on combine du premier coup d'œil, on peſe tout murement, on conjecture à propos, & l'on prévoit ſagement, on preſſent ce qu'il eſt plus à propos de faire, ainſi que les ſuites & les effets d'une opération, d'une pratique & d'une tentative. C'eſt elle qui nous décide dans le cas douteux, elle nous éclaire dans les divers phénomenes où nous nous trouvons embarraſſés : avec elle encore on donne prudemment au haſard, comme on marche d'un pas aſſuré dans la pratique du vrai ; elle ſeule en un mot fonde ce qu'on appelle expérience. Qu'eſt-ce enfin qu'un bon Jardinier ? Sinon un bon gourmet du vrai.





AVIS
SUR
CE DICTIONNAIRE.

IL y a bien des Dictionnaires du Jardinage : on ne les détaillera point ; mais la plupart des définitions, on ne craint point de le dire, sont, ou louches, ou obscures, ou fausses. M. de la Quintinie, entr'autres, en a donné un ; mais il est en même-temps trop diffus & trop serré ; trop diffus, en ce qu'il donne les définitions de quantité de choses inutiles ; trop abrégé, parce qu'il omet quantité de choses nécessaires. On s'est appliqué, dans le présent Dictionnaire, à rendre plus clairement que jusqu'ici l'intelligence de tout ce qui peut intéresser davantage dans tout ce qui concerne le Jardinage. On s'est efforcé

de ſe rendre clair, en s'étendant le plus qu'il a été poſſible, & cependant évitant la prolixité.

Le but de l'Auteur n'étant point de former un corps complet de tout le Jardinage, mais bien de donner d'abord les principes de cet art, puis l'application de ces mêmes principes, il n'a pas jugé à propos de compoſer un Dictionnaire Univerſel en forme, à raiſon de quoi celui-ci eſt intitulé : *Dictionnaire* SUR *le Jardinage*, & non Dictionnaire Univerſel.

Qui eſt le Payſan qui ne ſait pas faire venir des pois, des feves, de lentilles, &c? Eſt-il quelque Jardinier aſſez ruſtaud, pour ignorer les façons qu'il faut donner à la terre, & comment il faut s'y prendre pour faire venir des choux, des panais, des carottes, de l'oignon, des raves, &c?

A l'égard des fleurs, c'eſt un gout particulier, & comme qui diroit un trantran auquel on eſt formé d'abord, dès qu'on a du penchant pour cette partie brillante de l'Agriculture.

On peut dire le même des plantes

grasses, ou exotiques qu'on n'éleve qu'à force de soins, pour les garantir des outrages de l'air. Dès que l'on s'adonne à ce genre d'agriculture uniquement curieuse & récréative, on en saisit bientôt l'esprit & le gout.

C'est encore une petite bénédiction que la quantité d'écrits, qui, comme une pluie inondante, ont assailli le Jardinage, tant pour les légumes, que pour les fleurs, & que tous nos Maraichers de Paris, d'Aubervilliers, du Bourget, ainsi que nombre d'autres Villages circonvoisins, de même encore que tous nos autres Jardiniers, faisant commerce de fleurs, entendent beaucoup mieux que pas un de ces sortes d'Ecrivains. On ne peut imaginer la quantité prodigieuse de légumes & de fleurs que de toutes parts on apporte chaque jour à Paris, rue de la Ferronnerie & rues adjacentes, sur le carreau de Halle & rueau Fer. C'est le spectacle le plus curieux; mais il faut y aller du matin.

Quant aux arbres fruitiers, on peut dire que c'est la perfection & le sublime

de l'art. Le Village de Montreuil, dont il a été parlé dans la Préface, & les Villages adjacens, ont été les ſeuls en ce genre qui ont travaillé par principes.

On a donné à ce Dictionnaire le nom d'*Etymologique & de raiſonné ſur le Jardinage & ſur la Végétation.*

II. Le nom d'*Etymologique* lui a été donné, à raiſon de ce que les termes du Jardinage ſont rappellés à leur origine. On y diſtingue les termes pris dans leur ſens propre & littéral, & ceux employés dans un ſens figuré, ou dans un ſens d'application. En voici un exemple. Le mot de *fumier* & celui d'*engrais*, que communément on confond dans le Jardinage, juſqu'à M. de la Quintinie lui-même (1), ne ſont rien moins que ſynonymes. Tout fumier eſt engrais, mais tout engrais n'eſt pas fumier. Ce mot de fumier vient du verbe fumer, ou rendre de la fumée. On entend par ce terme les ſtercorations, ou excrémens des animaux, leſquels rendent de la fumée, ſoit lorſqu'on les tire de deſſous eux, ſoit après

(1) Premiere Partie, p. 37 & 41.

qu'on les en a tirés. Or ces excrémens mis ſur la terre, l'engraiſſent, & la rendent meilleure. On les a appellés engrais & amendemens pour cette raiſon-là même: mais tout autre engrais & tout amendement qui ne rendent point par eux-mêmes de la fumée, ne s'appellent point fumiers, tels la terre neuve, les gazons, les feuilles pourries, les marnes, les boues des rues & des grands chemins, la vaſe des étangs, la bourbe des mares, les tripailles des boucheries, &c. toutes ces choſes, parce qu'elles ne s'échauffent pas au point de rendre de la fumée, ſont engrais & amendemens, mais non fumier: l'on parleroit improprement ſi l'on diſoit fumer la terre avec la marne, avec des terres neuves, &c. mais on s'exprime correctement, quand alors on dit engraiſſer & amender.

Voici maintenant l'un de ces termes pris dans un ſens figuré; c'eſt le mot de *fougueux*, en parlant de certains arbres, que jamais juſqu'ici le Jardinage commun n'a pu mettre à fruit, & qui pouſſent à outrance. Cette expreſſion eſt priſe du manege. On appelle cheval fou-

gueux, celui qui eſt rétif, difficile à dompter, & qui s'emporte. Le butord qui le monte, & qui ne ſait point le manier, n'en peut tirer de ſervice, tandis qu'un excellent Ecuyer le tourne comme à ſon gré.

On peut dire donc ici en paſſant, quant à ce point, que rien ne caractériſe davantage l'impéritie du Jardinage commun, que le traitement univerſel dont on uſe envers les arbres fougueux. On leur coupe de groſſes racines, on fait de part en part un trou de vilebrequin, ou même de terriere, & l'on y chaſſe à force une cheville de bois dur, on les rabat ſur le gros bois pour leur en faire pouſſer de nouveau. On en a vu d'aſſez fous pour employer, à l'égard de ces arbres, le vif-argent; enfin que ne fait-on pas? & toujours en pure perte, juſqu'à ce que ces arbres infortunés ceſſent d'être ſans avoir rapporté. Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter ce point. Nous donnons ailleurs les moyens ſûrs de mettre à fruits ces arbres intempérans, mais ſans les tourmenter aucunement.

Ce terme de fougueux pris dans ce ſens, eſt beau, & il préſente une grande image. Il ſemble voir en effet un courſier impétueux entre les mains d'un maladroit cavalier, ſe ſoulever d'abord, gambader, ſauter, caracoler, puis s'emporter, ſe fatiguant beaucoup ſans avancer chemin : au contraire ſous un Ecuyer expert on penſe voir l'animal indomptable en apparence, peu-à-peu s'adoucir, & enfin, après être réduit, avancer à grands pas. Cette image eſt d'autant plus expreſſive, qu'elle a plus de rapport avec ce qui ſe paſſe, tant de la part du traitement uſité envers ces arbres appellés fougueux, que de la part de la réſiſtance marquée de ces mêmes arbres pour ſe donner à fruit, comme on vient de le voir dans cette légere ébauche ſur ce double ſujet. Virgile, parlant de cette intempérance de ſeve dans les bleds, ſe ſert d'un mot fort élégant, c'eſt celui de *luxure*. (1)

III. Il eſt un grand nombre de termes de nouvelle invention, inuſités juſqu'ici

(1) *Luxuriam ſegetum.* Georg.

dans le Jardinage, & employés seulement, soit par l'Auteur, soit par les gens de Montreuil. De ces termes encore il en est beaucoup qui sont employés dans un sens d'application, & pris des arts, tels, entr'autres, les suivans.

Rappeller un arbre, pour dire le soulager, en le mettant sur les bons bois inférieurs, quand il a beaucoup porté.

Rapprocher, s'entend de celui qui est un peu allongé & dégarni, lequel on tient plus de court.

Ravaler, est pris de la Maçonnerie. Il veut dire dans cet art, s'y prendre par le haut d'un bâtiment pour le réparer, quand l'enduit est dégradé, & aller toujours jusqu'en bas. C'est ainsi qu'aux arbres à qui le Jardinier, peu expert, n'a laissé que des pousses ingrates, stériles, & lesquels sont ruinés, on fait plus que de *rappeller* & que de *rapprocher*; ou coupe sur les vieux bois pour rajeunir, mais non sur des bois trop gros, où le recouvrement ne peut jamais se faire.

Le terme encore d'amuser la seve est pris dans un sens figuré : ce terme est très-ingénieux, & il signifie laisser quantité de pousses inutiles, de peur que l'arbre ne s'emporte. Un Jardinier peu expert, voit ces bois inutiles, en apparence, défectueux même ; il critique & blâme sans savoir ; mais ces pousses, en apparence déplacées, qui ont été laissées là, de propos délibéré, on les jette à bas par la suite. C'est dans le même sens qu'on dit encore, & ce mot est très-beau, laisser jetter son feu, en parlant de la seve, lorsqu'on laisse à un arbre beaucoup de bois surnuméraires, dont aussi on le débarrasse par après.

IV. L'un de ces termes métaphoriques, & lequel est pris des arts, c'est celui de *ventouse*. Il a paru si riche à M. de la Quintinie (1), qu'il en a fait usage dans le même sens que dans le Dictionnaire. Ce mot de *ventouse* vient de vent. On dit faire une ventouse à un tonneau de vin, à une cheminée qui fume, à une fosse de lieux d'aisance, pour faire exhaler la vapeur, &c. Ce

(1) Tome I, quatrieme Partie, ch. 38, p. 648.

sont autant de soupiraux pour attraire & introduire l'air du dehors, afin de faire évaporer celui du dedans. Le même est dans le Jardinage. C'est laisser aux arbres quantité de bois surnuméraires encore, défectueux même aussi, & ce de propos délibéré, mais avec discernement pour faire évaporer & consumer le trop de seve: ces bois, on les supprime, mais peu à peu par succession de temps, quand l'arbre est devenu ce qu'on appelle *sage ;* autre terme métaphorique, qui est très-beau, & voilà ce que les Jardiniers peu instruits n'entendent pas. Le terme de ventouse, quoiqu'ignoré dans le Jardinage commun, a été employé, il y a plus de cent ans, dans ce même sens par Bernard Palissi.

V. Ce n'est pas sans raison qu'on a qualifié ce Dictionnaire du nom de *Raisonné ;* parce qu'indépendamment de l'exposition & de l'explication des termes, on y donne, quoiqu'en abrégé, les connoissances spéculatives, ainsi que les instructions nécessaires, en vertu desquelles on doit opérer.

Voici encore, à l'occasion de ce terme de

de *Raiſonné*, un exemple, entr'autres, qui démontre le défaut de judiciaire de la part du plus grand nombre des Ouvriers du Jardinage : c'eſt leur procédé à l'égard des fauſſes fleurs & des lobes des melons, des concombres, & autres ſemblables, tous les ſuppriment. On appelle lobes les deux moitiés de l'amande dans toutes graines. Ces lobes, lors de la germination, ſe font voir les premiers hors de terre, chacun à côté du germe qu'il renferme; d'abord pour lui ſervir d'étui, d'enveloppe & de fourreau; afin, par ſon moyen, de pouvoir fendre la terre & la percer, ſans que la tige naiſſante puiſſe être offenſée. Il faut dire ici à ce ſujet, que tout ce qui ſe paſſe dans un accouchement ſe retrace en petit dans la germination des graines. Ces deux lobes qui enferment le germe, & qui le couvrent, en le tenant ſerré entr'eux, lui ſervent auſſi de plaſtron pour le mettre à couvert de tout accident fâcheux dans la terre : mais voici hors de terre une fonction encore plus eſſentielle des lobes envers la plantule. Comme cette derniere eſt trop délicate

pour ſe nourrir d'abord & par elle-même des ſucs formés & ſubſtantiels, ils lui ſervent comme de mamelles pour l'alaiter dans ſon état d'enfance ; enfin quand la plante en eſt au point d'être ſevrée, ces lobes, lui tenant lieu de mamelles, tariſſent peu à peu, ils ſe ſechent & tombent. Les Jardiniers ne les connoiſſent point ſous le nom de lobes, & leur donnent le nom d'*oreilles*. Ces bonnes gens, n'étudiant point la nature, mais travaillant comme des automates, n'entendent point ce petit manege de la nature ci-devant décrit ; & pour peu que la plante ſoit un peu formée, ils coupent imbécillement ces deux prétendues oreilles, & ils croiroient faillir & faire une faute grieve en y manquant. Il faut dire pourtant qu'il en eſt quelques-uns fort aviſés qui les conſervent précieuſement.

Que maintenant on demande raiſon à tous les ſectateurs de cette pratique, & quel eſt le fondement de leur procédé à cet égard ; ou bien ils n'en peuvent rendre, ou bien ils ne diſent que des mots vuides de ſens, ou bien enfin des

fauſſetés groſſieres ; on les ſait toutes : cependant leurs melons ont toutes les peines à prendre fruit, & quand ils en prennent, le fruit ne noue que difficilement, & la plupart du temps avorte. Tous les ans on n'entend que des complaintes de la part de toutes ces ſortes de gens, qui ſe déſolent parce que leurs melons coulent; de plus, c'eſt une des raiſons pour laquelle il eſt tant de melons ſi mauvais : ils n'ont point été formés dans l'ordre de la nature. C'eſt comme ces gens à ſyſtême, qui, au lieu de faire tetter les enfans, prétendent qu'on doit les ſevrer en ſortant du ſein de la mere. Pourquoi l'Auteur de la nature a-t-il donné à toutes les eſpeces femelles qui ſont vivipares des mamelles fournies de lait, & ſpécialement aux femmes ? C'eſt renverſer l'ordre de la nature. Pour convaincre les Jardiniers, coupeurs d'oreilles, que leur procédé eſt contre nature, il ne faut point de raiſonnement ; il ſuffit de les combattre par des faits, en les mettant en compromis avec eux-mêmes.

Nulles plantes imaginables qui n'aient

des lobes, ſoit cachés dans terre, ſoit apparens hors de terre; les feves de marais, les lentilles, les pois, le bled, le ſeigle, &c. les ont dans terre, & toutes les autres les ont hors de terre, telles que toutes les autres plantes poſſibles. S'aviſa-t-on jamais d'en priver aucunes d'elles? Nul encore ne fut aſſez extravagant pour l'entreprendre; cependant toutes ces mêmes plantes n'ont, à coup ſûr, jamais pati de la préſence des lobes à chacunes d'elles. Les feves de haricots, les amandes & autres, ont des lobes ſemblables, preſqu'auſſi larges, mais bien autrement épais que ceux des melons: & ce qu'on redoute le plus pour les haricots, c'eſt que les pigeons, fort friands de ces prétendues oreilles dans ces ſortes de plantes, ne viennent pour en faire leur pâture, & l'on y fait ſentinelle dans le temps. Les marronniers, chataigniers, noyers, aveliniers, les ont en pied dans terre; y va-t-on fouiller pour les leur enlever? Pourquoi donc les melons feroient-ils exception quant à ce point dans le Jardinage?

Le fait eſt encore, que dans toutes

les contrées où croiſſent les meilleurs melons, on ne s'aviſe point de leur couper leurs prétendues oreilles. Nos bons Jardiniers, qui ſe gardent bien de ſe conduire par une telle routine, ſont hués par la cohue; mais peu les embarraſſe.

A l'égard des fauſſes fleurs des melons, c'eſt le même quant au fond; & lorſqu'on les ſupprime, on dérange le méchaniſme de la nature. Ces fauſſes fleurs contiennent ce qu'on appelle des poudres ſéminales. Ce ſont autant de menſtrues, non moins néceſſaires à la propagation de l'eſpece, que le ſemblable dans les ſuppôts du ſexe de l'humanité. Une foule de plantes a de pareilles fauſſes fleurs, de même que les melons & leurs ſemblables. Les noyers, les noiſettiers, les chataigniers, les cornouilliers & autres, ont de ſemblables fauſſes fleurs, appellées chatons, & qui toujours précedent les fleurs du fruit. Dans ces arbres, point de chatons, point de fruits, & les chatons ne précedent ainſi l'embryon du fruit, que pour le nourrir & le féconder; & dès que leurs petites fleurs, en forme de

guirlandes, ont fourni leur contingent des poudres féminales, ils tombent d'eux-mêmes, & dans le temps la terre en est couverte.

Voilà ce qu'on peut appeller des démonstrations dans le genre physique. Les faits ci-dessus sont incontestables ; on peut les vérifier. Or donc, c'est à raison des divers éclaircissemens semblables, quoique non encore dans toute leur étendue, qu'on a donné à ce Dictionnaire le nom de *Raisonné ;* au moyen de quoi, on peut, à sa faveur, devenir passablement bon Jardinier jusqu'à un certain point, pour peu qu'on ait d'intelligence & de gout.

Ce Dictionnaire est, non pas un Dictionnaire universel du Jardinage, mais *sur* le Jardinage, parce qu'indépendamment des raisons apportées au commencement du présent avis, il faudroit composer des volumes sans nombre, si l'on vouloit tout dire. Il est d'ailleurs tant d'Ouvrages excellens de Botanique comprenant le dénombrement des plantes, sans compter une quantité prodigieuse de Livrets qui en ont donné des especes

de catalogues ſéparés, que ce ſeroit perdre le temps de tracer par écrit, ce qu'on peut trouver par-tout.

IV. Un tel Dictionnaire eſt très-propre encore à faire voir que le Jardinage, auquel tout le monde croit s'entendre, & que chacun s'imagine être une ſcience la plus facile, dont tous ſe mêlent auſſi, n'eſt rien moins que ce qu'on penſe. On s'eſt appliqué, entr'autres, dans ce Dictionnaire, à diviſer beaucoup, à ſubdiviſer, & à s'expliquer dans un certain détail pour donner plus de jour à quantité de termes particuliers hors de la portée des Jardiniers & de l'uſage commun.

On a cru encore devoir inſtruire à la fois, & les Maîtres, & les Jardiniers; les premiers pour leur épargner déſormais tant de dépenſes en pure perte, & ſans jouiſſance; & les ſeconds, pour leur ouvrir les yeux ſur quantité de pratiques vicieuſes, fondées ſur l'uſage ſeul & la routine.

Tous ceux qui juſqu'ici ont écrit ſur le Jardinage, n'étoient rien moins qu'Anatomiſtes des plantes. Ils n'ont donc

pu apprendre à travailler d'après des principes, mais ſeulement d'après ce qu'eux & leurs devanciers avoient imaginé. Eſt-il poſſible d'arriver à un but, quand on marche au hazard & à tâton? Que penſer d'un Médecin & d'un Chirurgien, qui, dans la cure des maladies & dans le traitement des plaies, n'auroient pas la moindre teinture de l'Anatomie & des différentes parties du corps humain? A quoi s'expoſeroient ceux de leurs diſciples qui n'opéreroient qu'après de tels guides? enfin quel ſeroit le ſort des malades & des bleſſés abandonnés à l'impéritie de l'un & de l'autre?

Tous les Jardiniers, par leur état, rempliſſent néceſſairement cette double fonction de Médecin & de Chirurgien à l'égard des plantes. Or comment concevoir qu'ils puiſſent agir, à coup ſûr, à ce double égard, non-ſeulement ſans connoiſſance quelconque des parties différentes qui compoſent les êtres végétants, mais encore ſans la connoiſſance & l'intelligence des termes de l'art? De toutes ces parties, tant internes, qu'externes, on donne dans ce Dic-

tionnaire des descriptions détaillées concernant leur tissu, leur composition, leurs qualités & propriétés, leur mouvement & leur jeu; on ne prétend pas faire des Physiciens, mais d'excellens Jardiniers pour l'opération.

V. Le rapport & l'analogie entre les plantes & les corps vivans étant comme démontrés, il est impossible de parler pertinemment sur l'organisation des plantes, sans avoir du moins quelque teinture de l'Anatomie des corps vivans. Comme ce n'est pas seulement pour les Jardiniers, mais pour les Maîtres & les curieux, parmi lesquels il est beaucoup de gens de très-bon sens, on a jugé à propos, dans ce Dictionnaire d'user de quantité de termes de Médecine, de Chirurgie, d'Anatomie & de Chymie; mais on les explique. On commence par donner les définitions des termes, suivant qu'ils sont entendus dans ces différens Arts & Sciences; puis on en fait l'application aux végétaux, le tout en termes clairs, intelligibles, & à la portée des uns & des autres. Quel jour & quelle

lumiere pour l'intelligence de quantité de phénomenes de la nature dans tout ce qui eſt du reſſort de la végétation, & que, ſans un tel ſecours, il ſeroit impoſſible d'entendre !

Quand, par exemple, au mot d'*Aſcenſion* de la ſeve, au ſujet de l'action de cette ſeve, après avoir été pompée par les racines, comme par autant de ſuçoirs, ou de bouches qui portent au tronc les ſucs, pour être par lui digérés & envoyés dans toutes les parties différentes de la plante, on la compare à l'action de notre ſang, qui eſt lancé dans toutes les parties de nous-mêmes à la fois, par une action qui lui eſt propre : quand auſſi parlant des racines, on les compare à tout ce qui, dans nous-mêmes, prépare les alimens ; ſavoir, la maſtication, la déglutition, &c. quand enfin on fait la comparaiſon du tronc avec notre eſtomac, qui cuit & digere les alimens, par le moyen deſquels nous vivons, &c. quelle image ! que d'idées ne préſente-t-elle pas à l'eſprit ! Il ne faut pas dire que le tout n'eſt pas à la portée du commun des Ouvriers du Jar-

dinage : on peut aſſurer du contraire pour l'avoir expérimenté maintes fois ; & que tous ceux à qui on a fait part des conſéquences de tout ce que deſſus, les ont ſaiſies d'abord ; toutes les autres perſonnes, telles qu'elles puiſſent être, conçoivent également le tout.

VI. Il eſt en outre nombre d'Arts méchaniques & de Sciences diverſes, dont les idées & les connoiſſances, les uſages particuliers, & les pratiques ont une liaiſon ſinguliere, ſoit avec ce qui ſe paſſe dans les végétaux, ſoit avec le régime qu'on obſerve à leur égard. Des uns & des autres on a emprunté les idées particulieres & le langage, leſquels on a adaptés à ce qui eſt du reſſort des végétaux, ainſi qu'aux diverſes opérations dont on uſe à leur égard. C'eſt ainſi que l'on dit, par exemple, que les queues des feuilles ſont attachées à la peau des branches en forme de queue d'*aronde*, terme pris de la Charpenterie, Menuiſerie, Serrurerie, &c. C'eſt ainſi encore qu'on dit ravaler un arbre, qui eſt un terme de Maçonnerie : on ſe ſert

également d'autres termes particuliers, comme bomber une allée; & aussi du terme d'ajustage en parlant de l'action de l'eau dans les canaux, par comparaison à ceux de la seve & à son action; il a donc fallu donner, de toute nécessité, l'intelligence de tous ces différens termes. On a emprunté encore de l'Hydraulique quantité de comparaisons, pour représenter les différens mouvemens de la seve. La seve étant, dans son principe, un liquide semblable à l'eau, a une ressemblance la plus marquée avec elle : aussi ces sortes de comparaisons sont-elles très-fréquentes dans le Dictionnaire, comme dans tout l'Ouvrage.

Il en est de même de tous les termes usités à *Montreuil*; ces Cultivateurs ingénieux, agissant en conséquence d'une Physique instrumentale & expérimentale qui réside dans les uns & dans les autres : de plus, l'Auteur lui-même en ayant introduit beaucoup de sa propre invention, on n'a pu également se dispenser d'en instruire le Lecteur.

Quelques révisions qu'on ait faites de ce Dictionnaire, néanmoins on s'est ap-

perçu, mais après l'impreſſion, que quelques définitions n'étoient pas dans quelques membres d'elles-mêmes ſeulement, auſſi correctes qu'on l'eût ſouhaité ; on n'a pas cru devoir faire des cartons, attendu que ces fautes ne ſont pas de conſéquence, & que d'ailleurs elles ne ſont point fréquentes. On prie le Lecteur de vouloir bien y ſuppléer.



AVERTISSEMENT sur la Table suivante.

On ne comptoit faire d'abord que quelques Figures à peu de frais pour donner le Livre à meilleur compte ; mais des personnes de goût, des Curieux, des Amateurs, ayant désiré que, pour faciliter l'intelligence de quantité de points importans, & de pratiques essentielles de l'art, on mît sous les yeux du Lecteur des exemples les plus frappans, & d'ailleurs ces personnes ayant bien voulu contribuer jusqu'à un certain point à la dépense ; les desseins & les gravures n'ont pu être faits qu'après coup, & postérieurement à l'impression du Livre. Telle est la raison pour laquelle il n'a pas été possible de ranger les Planches suivant l'ordre & l'emplacement convenable ; mais à la faveur de la Table alphabétique on trouvera aisément toutes les Figures, comme si elles étoient rangées dans leur place, ayant recours à la seconde Table pour l'explication de ces mêmes Figures.

Les Planches ci-après sont en partie des libéralités de diverses illustres personnes, qui ont bien voulu, sans en avoir été requises ni sollicitées, contribuer aux frais des Gravures, & signaler par-là leur gout pour les beaux Arts, & spécialement leur amour pour le Jardinage.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
De ce qui est désigné dans les Figures.

Les Planches & Figures sont en chiffres romains; & les pages en chiffres arabes.

A.

B.

E.

F.

G.

L.

M.

O.

P.

f

R.

S.

T.

V.

EXPLICATION
DES FIGURES.

Cette Explication servira au Relieur pour placer exactement les Figures à leur place.

PLANCHE PREMIERE. page 20.

FIGURE I. A. Bois vieux avec des rides & une Bourse à fruit ancienne.

B.B. Deux autres Bourses à fruit plus récentes avec aussi les anneaux & les rides.

C. C. Les boutons à fruit sortant de la bourse à fruit.

Fig. II. représentant ce que dessus, mais différemment configuré.

Fig. III. Branche fructueuse nouvelle, provenant de cassure, sur laquelle on remarque les rides ou anneaux A. A. ainsi que les boutons à fruit B. B.

PLANCHE SECONDE. page 30.

Fig. I. A. Onglet.

B. Chicot.

C. Argot, ou Onglet plus fort, & non moins difforme que le précédent.

D. Coupe vicieuse au dessus de l'œil, au lieu d'être près d'icelui cotté E.

Fig. II. A. A. A. Yeux ou boutons à bois sur une pousse de l'année.

Fig. III. A. Coupe tirée & allongée qui auroit dû être d'un tiers plus courte par en bas.

B. Coupe réguliere, rasibus de l'œil, suffisamment pour ne pas l'affamer.

Planche troisieme. page 42.

Fig. I. A. A. Bagues de chenilles autour d'une branche du bois de l'année.

Fig. II. B. Bourrelet cicatrisant à moitié fermé.

Fig. III. C. Cicatrice parfaite du Bourrelet, où sont exprimés les rides & contours formés par le suc nourricier arrivant successivement, semblables aux boutons charnus formés par les sucs nourriciers, arrivant pour fermer les plaies des animaux vivans.

Fig. IV. Représentant une brindille, avec ses rides & ses boutons à fruit, marqués D. D.

Planche quatrieme. page 58.

Fig. I. Vieux tronçon, ou chicot d'arbre représentant une foule de coupes réitérées les unes près des autres, & composant un tout informe de calus entassés ; à raison de quoi la seve ne peut y arriver.

Fig. II. A. Bourrelet formé par strangulation ou étranglement sur un gourmand de l'année d'un pêcher, lequel Bourrelet double a été formé à l'occasion d'une ligature trop serrée lors du palissage.

Fig. III. A. Autre Bourrelet semblable au précédent, mais dont la partie supérieure A est beaucoup plus gonflée que l'inférieure B. par les raisons déduites dans le Dictionnaire.

PLANCHE CINQUIEME, page 71.

Repréſente un pêcher taillé en 1767, ſur lequel on remarque ce qui ſuit.

A. Bourrelet ſimple & non gonflé, de la greffe d'un pêcher ſur amandier.

B. B. B. B. Branches latérales & ce qu'on appelle SORTIES.

C. C. C. C. Branches appellées, Branches-crochets ou Lambourdes, leſquelles ont pris naiſſance ſur les deux branches-meres & ſur les ſix branches appellées Membres.

D. D. Les deux meres-branches.

E. E. E. E. Sont ce qu'on appelle Membres, procréés par les deux Branches-meres. Ces ſortes de Branches ſont le fruit de l'induſtrie du Jardinier, pour ſavoir les ménager à propos, ſuivant un ordre de ſymmétrie, tel qu'on le voit dans cette Figure.

f. f. f. f. Déſignent les clous & les loques qui ſervent à paliſſer les branches ſur les murs conſtruits en plâtre.

PLANCHE SIXIEME. page 71.

Autre Pêcher également taillé en 1767, ſur lequel eſt repréſenté ce qui ſuit.

A. Bourrelet ſaillant de la greffe d'un Pêcher enté ſur Prunier, cauſé par l'engorgement de la ſeve, laquelle ne peut ſe diſtribuer par égalité proportionnelle, à raiſon du défaut d'analogie, auſſi décidée pour cet arbre comme pour l'Amandier.

B. Canal direct de la ſeve, ou branche perpendiculaire & verticale, qui n'a point été ſupprimée dans le temps, & laquelle, quand les branches inférieures C. C. ſeront ſuffiſantes pour pouvoir garnir tout l'arbre, ſera coupée pour mettre l'arbre ſeulement ſur deux branches-meres comme on le voit à l'Arbre de la Planche 5.

Il eût été, ce ſemble, plus expédient de ſupprimer ce canal direct de la ſeve dans le temps; mais parce que M. l'Abbé de Malherbe, chez qui cet arbre ancien ſe trouve, n'eſt qu'uſufruitier, & que d'ailleurs cet arbre eſt vigoureux, & que les branches de ce canal direct de la ſeve ſont extrêmement abondantes en fruits; on a cru devoir, par rapport à la jouiſſance, laiſſer cette branche, quoiqu'elle ne ſoit pas dans l'ordre. Telle eſt la raiſon pour laquelle on l'a conſervée juſqu'ici.

Nota. Dans l'un & l'autre de ces arbres, les ſous-yeux ne ſont pas marqués; mais on les conçoit, parce qu'ils ſont toujours au pédicule même de chaque branche: ce ſont les petits yeux preſque imperceptibles qui ſe trouvent placés au bas des branches à leur origine. Ces yeux ne groſſiſſent jamais davantage, & ne portent que de petites feuilles. On les verra mieux Planche 12. Fig. II & III. B. B.

D. Tige de l'arbre greffé ſur Prunier, laquele ne profite pas ou preſque pas, tandis que tout l'accroiſſement ſe fait dans la greffe qui eſt en forme de loupe, & eſt ordinairement

trois fois plus grosse que cette tige, & ce, faute d'analogie, comme il a été dit.

Nota. Dans cet arbre, ainsi que dans les autres qui seront représentés ici, sont également les branches-meres, crochets & autres, comme dans l'arbre représenté Planche 5.

PLANCHE SEPTIEME. page 105.

Poirier, entr'autres de la Maison de Campagne de Mgr. l'Archevêque de Rouen à Gaillon, de 30 ans, lequel est évasé & a trois toises de diametre, ce qui fait 54 pieds de circonférence, pour avoir été formé d'année en année avec des cerceaux dans le bas & dans le haut.

A. A. Diametre.

B. B. Branches horizontales, qui se sont allongées par succession de temps. Les autres semblables qui ne sont point cotées, forment la figure de tout l'arbre.

C. La tige qui a 18 pouces de grosseur.

D. D. Branches du dedans, qui garnissent l'intérieur du Buisson, & dont la plupart sont des bois à fruit qui sont regardés favorablement du Soleil, & donnent des fruits en dedans comme en dehors.

E. E. E. E. Cerceaux. Il est de toute impossibilité de bien dresser aucun arbre en buisson, que par le moyen des cerceaux. Ceux qui prétendent les former à la serpette, sont des temps infinis pour y parvenir, & cependant on ne jouit point.

PLANCHE HUITIEME. page 3.

Fig. I. A. Branche de Noisettier.

B. B. Chatons attachés aux divers rameaux.

C. Chaton détaché & qui tombe de la branche D. où sont les boutons à fruit.

Fig. II. Représente une branche d'Avelinier, où sont désignées par les mêmes Lettres, les mêmes choses que dans la Fig. I.

Nota. La Planche qui est à côté de la précédente, & qui contient les mêmes Figures, est représentée sur une autre face; on lui a donné le même numero & la même page.

PLANCHE NEUVIEME. page 351.

Fig. I. Représente une Scie à main non fermante, à manche de buis.

Fig. II. Autre Scie à main fermante, à manche de buis & à virole.

Fig. III. Une Scie à main à manche de corne de Cerf & à ressort.

A. L'endroit où la lame est enfermée dans le manche, & le ressort au lieu d'être à fleur de la garniture du manche, ne monte qu'à 3 lignes près de l'extrêmité du manche; au moyen de quoi la lame se trouve emboîtée, & est renforcée.

Nota. Au Greffoir ci-après, & aux trois Serpettes, l'emboîtement de la lame dans le manche est le même que ci-dessus.

Fig. IV. Greffoir suivant la nouvelle méthode.

B. Manche arrondi en dehors, différemment de tous les autres outils semblables, où l'arrondissement se trouve en dedans, ce qui est incommode pour le travail.

C. Le morceau d'ivoire en forme de petite ſpatule pour ouvrir la peau en greffant, & y inſérer l'écuſſon.

PLANCHE DIXIEME. page 351.

Fig. I. Repréſente une moyenne demi-ſerpette.

Fig. II. Repréſente le ſerpillon.

Fig. III. L'Echenilloir.

A. La partie tranchante de l'Echenilloir par en haut.

B. Le croiſſant tranchant par deſſous, & non en deſſus.

C. Autre croiſſant, moins fort que l'autre, non tranchant, ni du haut, ni du deſſous, qui ſert pour, en accrochant les branches pendantes que l'on ne peut couper, les caſſer en les tordant.

E. Trou pour recevoir une vis.

Nota. Cet Echenilloir n'eſt point de l'invention de l'Auteur; mais le Coûtelier Boſnier a demandé en grace que l'on gravât cet Echenilloir pour avoir occaſion d'en faire le débit.

Fig. IV. F. Vis qui entre dans le trou E. de la Douille.

PLANCHE ONZIEME. page 351.

Fig. I. Demi-ſerpette dans la proportion des autres ci-deſſus.

Fig. II. Fourche nouvellement introduite dans le Jardinage pour fouiller les terres, & faire la tranſplantation des arbres, les lever ſans briſer les racines, &c. laquelle vue par ſa partie convexe.

Fig. III. La même fourche vue par sa partie concave.

Nota. Dans les Serpettes ci-dessus, ainsi que dans les Scies à main, erreur dans les proportions; mais le Coutelier qui travaille le tout suppléera à ce défaut.

Fig. IV. Les Lobes fermés d'une feve, ou une feve dans son état ordinaire.

Fig. V. Une feve ouverte où se font voir les racines séminales avec ce qui est appellé *germe*, formant les deux Lobes.

PLANCHE DOUZIEME. page 407.

Fig. I. Représentant un Poirier sur franc, pris dans les Jardins des RR. PP. de l'Oratoire à l'Institution, Barriere d'Enfer, à Paris.

A. Tête de l'arbre avec ses nodus, ses calus, ses chicots, ses onglets, ses têtes de saule, &c. suivant la routine ordinaire.

B. Tronc de l'arbre sur lequel est le bourrelet de la greffe qui s'est trouvée enterrée. Entre ce bourrelet & la tête de l'arbre est la tige.

C. Bourrelet par excroissance pour avoir été trop enterré, lequel a poussé des racines chevelues.

D. Racine osseuse qui a été coupée dans le temps de la plantation, & qui n'a pu s'allonger, mais qui a produit une racine demi-osseuse, désignée par la Lettre K. avec des racines chevelues.

E. Racine fibreuse.

F. Extrêmité du pivot coupée, laquelle n'a pu s'allonger.

G. Racines chevelues.

H. Racines demi-osseuses.

I. Autre racine demi-osseuse, qui, pour avoir été coupée, n'a pu repousser, & n'a produit qu'un simple chevelu.

Fig. II & III. A. A. Représentent une sorte de bourrelet qui forme l'espece de soudure de la surpousse avec la pousse primitive.

B. B. Représentent les sous-yeux du bas dont il a été parlé ci-devant.

PLANCHE TREIZIEME. page 415.

Elle représente un Pêcher de 60 ans, greffé en grosse-mignonne sur Amandier, conduit suivant la routine ordinaire, lequel dessiné chez M. l'Abbé de Malherbe, à son Abbaye de Livry, & dont il a fait les frais ainsi que de plusieurs autres.

Cet arbre a été rajeuni durant l'espace de 4 années. Il avoit 6 pieds d'étendue quand l'Auteur fut appellé en 1760 pour traiter les arbres de cet illustre Abbé. Cet arbre n'étoit qu'un tissu de plaies, de gommes fluantes, de chancres, de chicots, argots, onglets, bois morts, &c. On l'avoit condamné au feu. L'Auteur, après l'avoir visité par les racines, le trouva fort vivant, & a continué de le traiter jusqu'ici. En 1766, quoique cloqué & empuceronné, il a rapporté encore 160 Pêches grosses-mignonnes, parmi lesquelles il s'en est trouvé qui avoient 10 à 11 pouces de tour. Il est comme les autres, travaillé à la loque.

A. Souche d'un pied de diametre & plus.

B. Excoriation ci-devant faite à l'occasion d'un flux de gomme sur laquelle a été mis l'emplâtre d'onguent St. Fiacre, laquelle on a renouvellé cette année 1767.

C. Branche verticale & perpendiculaire qu'on n'a pu encore supprimer (pour les raisons déduites à l explication de la Planche sixieme) mais qui le sera quand les branches inférieures seront capables de garnir suffisamment l'arbre.

D. Cicatrice d'une branche catéreuse qu'on a été obligé de couper.

E. Une branche qui croise en dessous de la grosse pour remplir le vuide.

Cet arbre, comme on le voit, est dégarni du bas jusqu'en haut à la Lettre C. pour avoir toujours été tiré de long par voie de perpendicularité.

Ces sortes de petits boutons ronds qu'on apperçoit aux branches, sont les clous & les loques.

PLANCHE QUATORZIEME. p. 415.

Elle représente le même arbre qui a été dessiné d'après Nature au mois d'Août, après avoir été ébourgeonné & palissé.

PLANCHE QUINZIEME. page 477.

Pêcher de 5 ans, greffé sur Amandier, planté par l'Auteur, & dressé de jeunesse suivant les regles, dessiné en Août 1766, sur les lieux, dans le petit potager de M. l'Abbé de Malherbe

à Livry. Cet arbre ébourgeonné & palissé a 16 pieds d'étendue en largeur, sur 11 pieds de haut. Il a rapporté 110 pêches grosses-mignonnes, quoiqu'il eût été cloqué & empuceronné.

Toutes ses branches sont paralleles ou peu s'en faut : il est symmétrisé de façon, que tout ce qui se trouve d'un côté se rencontre de l'autre; même quantité de branches situées de la même façon, comme dans tous les arbres de l'Auteur.

Un autre son voisin à l'exposition du levant, qui n'a point été ainsi maltraité, lequel est du même âge, & dirigé de même, a 27 pieds d'étendue, & a rapporté cette année-là même 412 pêches, & malgré cette abondance, il a encore poussé quantité de gourmands. On ne l'a pas dessiné, parce qu'il n'est pas encore assez symmétrisé.

A. A. Ces branches sont fort pressées les unes contre les autres ; mais à la taille on les éclaircira.

B. Ce vuide du haut sera rempli à mesure que les pousses s'allongeront.

C. C. Bourgeons qui s'élevent jusqu'à la hauteur du chaperon, & qu'au lieu de rogner, pincer & arrêter, on coule de côté en les couchant, ainsi qu'elles sont représentées.

D. Branche-mere plus forte que sa parallele. Cette derniere, parce qu'elle a porté deux membres, n'a pas poussé aussi vigoureusement que l'autre qui est unique : par la suite en chargeant beaucoup la forte, & soulageant la foible, on parviendra à les rendre paralleles.

E. Deux membres dont le supérieur est bien plus fort que l'autre.

Planche seizieme. page 477.

Le même arbre tout taillé, & palissé à la loque, & où ont été récepées par en bas les branches trop proches, représentées dans la Planche précédente.

A. Ce vuide sera rempli comme on le voit à la Lettre B. de la Planche quinzieme.

Nota. Observez que ces tailles sont dissemblables sur les différentes branches. On n'a point jugé à propos de les coter. Les unes sont taillées fort longues, & les autres fort courtes; les longues, pour donner fruit la même année, & les courtes sont les branches de réserve pour tailler dessus l'année suivante; en outre on les a taillées, par proportion à leur force, ou plus courtes, ou plus longues.

B. La branche-mere plus forte, qui peu à peu parviendra à une égalité proportionnelle; par le moyen de l'ébourgeonnement, en chargeant beaucoup en bourgeons la forte, & soulageant beaucoup la foible, en lui laissant moins de bourgeons à nourrir. Ce moyen n'est pas le seul pour parvenir à cette égalité proportionnelle: il en est d'autres dont il sera fait mention ailleurs.

Planche dix-septieme. p. 477.

Un arbre entr'autres de Gaillon, dans les Jardins superbes de Mgr. l'Archevêque de Rouen. C'est un Poirier en éventail de 38 pieds d'étendue, qui peut avoir une quarantaine

d'années, dont les branches sont disposées en forme de rayons, qui vont du centre à la circonférence. Le Prélat a aussi contribué aux frais.

A. Souche de 18 pouces de diametre.

B. B. Branches latérales partant immédiatement de la souche, & garnissant l'arbre horizontalement.

C. C. Deux branches-meres, chacune ayant ses membres particuliers, qui garnissent haut & bas. Ces deux branches se trouvent être plus fortes que les autres; ce qui pourroit infirmer l'observation sur les branches perpendiculaires, qui prennent toute la nourriture, dont il a été parlé en différens endroits, & dont il sera encore fait mention ailleurs. Mais on observera que les quatre branches cotées F. ne forment qu'un tout. Dans la méthode de l'Auteur on n'eût pas souffert ces quatre branches-là; on n'en auroit laissé qu'une, & l'autre mere-branche en auroit profité d'autant.

D. D. D. Membres & branches-crochets, ayant des lambourdes & des brindilles.

E. E. E. E. Ces quatre branches partent du centre même de l'arbre & s'élevent perpendiculairement, l'arbre n'ayant pas été dirigé de jeunesse suivant la méthode de l'Auteur. Ces branches perpendiculaires sont du double plus fortes que les latérales.

Planche dix-huitieme. pag. 528.

Nota. Cette Planche & la suivante devroient être placées dans le Dictionnaire au mot *Tige*,

mais parce que l'on n'a pas jugé à propos de mettre le mot *Tige* à la lettre T, à raison de ce qu'il est au mot Arbre, pour éviter une répétition, on s'est déterminé à renvoyer à la fin du Livre ces deux mêmes Planches.

Celle-ci représente un Albergier-tige, de Montgamet en Touraine, à sa dixieme année, chez Mgr. l'Archevêque de Paris à Conflans, à l'exposition du levant & du midi, appliqué à une terrasse de 20 pieds de haut, dans le petit potager d'en-bas.

A. Tige de 6 pouces de diametre, sur 5 pieds de haut.

B. Jonction de la greffe & son bourrelet.

Nota. Ce bourrelet excede la tige, & ce par affluence de seve, pour avoir été enté sur Prunier, qui a moins d'analogie que l'Amandier, dont la seve est plus douce & plus onctueuse. En général tous les fruits à noyau qui sont greffés sur Amandier, sont infiniment plus forts, plus fructueux, & ont plus de gout que sur Prunier.

C. Canal direct de la seve, coupé & recouvert.

D. Hauteur, depuis la greffe jusqu'à l'extrêmité d'en-haut, 15 pieds.

E. E. Etendue latérale de 27 pieds.

F. F. Branches du milieu qui garnissent à la place du canal direct de la seve, lequel a été supprimé.

Nota. Ces branches sont perpendiculaires, non directes, mais sur obliques.

G. Au nombre de 6, sont les branches paral-leles

leles d'un côté comme de l'autre. Elles sont les branches-meres, 3 d'un côté & 3 de l'autre, l'arbre étant symmétrisé.

Les autres branches non cotées, & qui dérivent de chacune de ces branches-meres, sont les branches appellées membres. Toutes les autres branches moindres, qui également ne sont pas cotées, & qui naissent de ces dernieres, sont les branches-crochets & à bois, les gourmands, les lambourdes & tous les divers ordres de branches qui sont décrits à la Lettre B. du présent Dictionnaire, au mot Branche.

Cet arbre a rapporté, dès la premiere année, quelques fruits de grosseur ordinaire, ayant été planté avec une tête; la seconde année passablement, & amplement à la troisieme. Depuis ce temps jusqu'à présent, il n'a cessé de produire, toujours en augmentant, des Alberges de grosseur à peu de chose près égale à celle des Abricots ordinaires. L'année derniere 1766, il a rapporté 2500 Alberges de grosseur comme ci-dessus, & néanmoins il a poussé force gourmands, sur lesquels on a taillé, parce qu'ils étoient bien placés. Cet arbre est plein du bas, du milieu & des côtés; les succès de cet arbre sont dûs à la plantation faite avec toutes racines de toute longueur, & une tête formée, à raison aussi de la direction, suivant les regles de la méthode.

Il n'est sur cet arbre, ni gomme, ni chancre, ni onglet, ni chicot, ni argot, ni branches chiffonnes, &c. Le même est pour tous les arbres dirigés par l'Auteur.

Cette année 1767, fâcheuse pour tous les fruits à noyau, comme pour beaucoup d'autres, il a encore rapporté 4 à 5 cents Alberges.

Mgr. l'Archevêque de Paris a bien voulu faire les frais de la gravure de cet arbre & du suivant, ainsi que de quantité d'autres.

Un tel arbre & des milliers d'autres de toutes parts, donnent le démenti aux discours peu réfléchis & calomnieux de la populace jardiniere, qui ne cesse, à tort, à travers, de publier que les arbres de l'Auteur sont épuisés d'abord, & ne durent que 5 ou 6 ans, après lequel temps il faut tout replanter. De tels propos ne méritent point créance de la part de tous gens sensés, incapables de se laisser prévenir.

PLANCHE DIX-NEUVIEME. page 528.

Poirier de 9 ans dans le grand potager de Mgr. l'Archevêque de Paris à Conflans, à l'exposition du couchant.

A. Tige de 5 pieds de haut.

B. Grosseur d'icelle, 6 pouces $\frac{1}{2}$.

C. Canal direct de la seve supprimé.

D. D. Cicatrices de deux branches-meres du bas, qui ont été supprimées, à cause de deux Poiriers nains voisins qu'elles offusquoient.

E. E. Les deux branches-meres, avec les branches-membres & les branches-crochets.

F. F. Etendue de l'arbre d'une extrêmité à l'autre, 22 pieds.

G. Treize pieds de haut.

H. H. Branches coulées à droite & à gauche,

à cause du treillage qui ne monte pas plus haut.

Nota. Suivant la routine, au lieu de tirer ainsi à droite & à gauche ces branches pour les renverser, ce qui s'appelle couler, comme il vient d'être dit, on les couperoit mal avisément; & alors on auroit des toupillons de branches, formant autant de têtes de Saule.

Nota. En outre, ce Poirier est d'un fruit fort mauvais qu'on appelle Epargne; & comme l'illustre Prélat ne veut avoir dans ses Jardins que d'excellens fruits, on a déja greffé sur cet arbre plusieurs branches en bons Chrétiens d'hiver qui ont pris, & on continuera par la suite jusqu'à ce que le Sauvageon-Epargne n'ait plus de branches.

Fin de l'Explication des Figures.

ERRATA.

PRÉFACE.

Pag.	*lig.*	
IV	1	*Effacez*, avec un succès toujours égal.
XII	20	couâges, *lisez*, courages.
XXVI	25	d'un chacun, *lisez*, de chacun.

DICTIONNAIRE.

10	6	parcourt, *lisez*, parcoure.
28	26	*ôtez* l'if.
64	2	Jardinier, *lisez*, Jardinage.
75	16	diringés, *lisez*, dirigés.
76	16	brindelles, *lisez*, brindilles.
Ibid.	18	& ligne 25, le même à corriger.
78	2	brindelles, *lisez*, brindilles.
94	7	former, *lisez*, fermer.
Ibid.	12	Anatomie, *lisez*, Anatomiste.
95	20	incastrement, *lisez*, encastrement.
104	12	sacrification, *lisez*, scarification.
118	8	cloche, *lisez*, clochée.
136	9	quoiqu'on dit, *lisez*, quoiqu'on dise.
156	2	comme ils trouvent, *lisez*, comme ils les trouvent.
187	23	& de, *lisez*, de.
192	12	c'est la même, *lisez*, c'est le même.
197	1	péri, *lisez*, a péri.
256	25	presque de fruit, *lisez*, presque point.
282	11	*lisez*, tel le blanc.
422	2	si durs, *lisez*, si drus.
457	9	tranchées, *lisez*, trachées.
476	19	on dira, *lisez*, on a dit.

DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE *ÉTYMOLOGIQUE* ET RAISONNÉ SUR LE JARDINAGE.

A



BRI, ABRIÉ, ABRIER. Il ne faut pas dire ABRIQUER, ABRITÉ, comme disent les Jardiniers qui parlent mal. Un abri est tout endroit où l'on est à couvert de la pluie. En jardinage, c'est aussi les endroits où les plantes sont en assurance contre les

pluies froides, les frimats, les gelées & les mauvais vents. Tout ce qui sert aussi à parer de toutes ces choses, comme paillassons & autres, s'appellent ABRIS. ABRI se dit aussi d'une muraille ou d'un lieu qui garantit les plantes des mauvais vents, & de tout ce qui peut leur être nuisible.

ACCOLLER. Il vient du mot de colle, comme qui diroit coller plusieurs choses ensemble. On le dit plus particuliérement des pampres & des bourgeons de la vigne, quand on les rapproche ensemble, & lorsqu'on les lie à l'échalat, comme à tout ce qui lui sert de support. On peut le faire dériver de col, à cause de ceux qui en s'embrassant, se serrent, & se tiennent par le col, ou le cou. Qu'importe d'où le mot dérive.

ACIDE veut dire aigre. Il est pris du mot latin portant le même nom, & ayant la même signification. Il est décidé que dans la terre il y a des acides, qu'on appelle autrement levains. Ils sont dans les sucs de la terre comme le levain qui fait lever la

pâte avant qu'on la mette au four. Sans ces levains jamais les plantes ne pourroient produire, comme la pâte ne pourroit lever sans le levain.

ADHÉRENCE, ADHÉRENT, vient du latin, qui veut dire être uni, lié, joint & attaché à quelque chose. Les mousses, par exemple, les incrustations d'œufs & de couveins des insectes sont adhérens aux arbres ; mais ils n'y sont pas inhérens. *Voyez* INHÉRENCE.

ADOS & non pas RADOS, comme disent les Jardiniers ignorans. Ce mot porte avec lui sa signification. Il est tiré de l'usage ordinaire, le dos étant en nous, & dans quantité d'animaux, la partie la plus propre à soutenir contre les plus violens efforts. ADOS est une élévation de terre en forme de dos de bahut, plus large du bas que du haut. C'est aussi tout endroit qui par sa nature est à couvert des mauvais vents & des gelées, lequel est adossé d'un mur ou d'un bâtiment, & qui a le soleil en face. *Voyez* DOS DE BAHUT.

Nous avons introduit dans le Jardinage une forme d'*ados* qui va de pair, à peu de chose près, avec les chaſſis vitrés pour les pois de primeur & pour les fraiſiers, ainſi que pour quantité de nouveautés. Voici en quoi il conſiſte.

Au lieu d'élever ſon ados de 4, 5 à 6 pouces de haut, comme on a de coutume, l'exhauſſer d'un pied, & même de 15 pouces parderriere, venant en mourant pardevant, & même creuſant ſur le devant pour charger d'autant ſur le derriere. Au moyen de cette pente précipitée, deux effets ont lieu : le premier, de jouir durant l'hiver, lorſque le ſoleil eſt bas, des moindres de ſes regards ; le ſecond, de n'avoir jamais, lors des gelées & des frimats, aucune humidité nuiſible, toutes tombent de toute néceſſité, & vont ſe perdre dans le bas.

Cette ſorte d'ados ſe pratique à l'expoſition ſur-tout du midi le long d'une plate-bande ; mais on a un eſpalier à ménager, & voici pour cet effet comme on s'y prend.

On laiſſe entre le mur & l'ados 18 pouces de ſentier ; ces 18 pouces ſuffiſent pour aller travailler les arbres. Il faut pendant quelques jours, avant que de ſemer les pois, laiſſer la terre ſe plomber tant ſoit peu.

Au lieu de faire en long ſes rigoles pour ſemer, les pratiquer en travers du haut en bas de l'ados, puis ſemer, après quoi garnir de terreau les rigoles & les remplir.

Lorſqu'arrivent des gelées fortes, des neiges, &c. garnir avec grande litiere & paillaſſons pardeſſus, qu'on ôte, & qu'on remet ſuivant le beſoin.

Pour les fraiſiers, on en a, ou en pots, ou en mottes, que l'on met là en échiquier en amphithéatre. Ceux en pots, les dépoter, ſans endommager aucunement, ni offenſer la motte : il faut bien ſe garder de couper tout au tour & endeſſous ces filets blancs qui tapiſſent le pourtour de cette motte, comme il ſe pratique dans le Jardinage ; c'eſt ce que les Jardiniers appellent *châtrer* la motte, vilain terme, procédé plus nuiſible, puiſqu'en retranchant tous ces

filets blancs, on fait autant de plaies, par lesquelles, de toute nécessité, la seve flue, & qu'il faut que la nature guérisse. Il faut instruire les Jardiniers à ce sujet, & leur apprendre que ces filets blancs qu'ils coupent, prennent leur direction naturelle vers la terre, & qu'ils se détachent de cette motte pour darder dans terre & s'y enfoncer. Laissons, autant qu'il est possible, la nature faire à son gré, elle en fait plus que nous; ne nous mêlons de ses affaires que quand elle nous requiert. Quant aux fraisiers en pleine terre à mettre sur ces ados, on ne peut prendre non plus trop de précaution pour les lever scrupuleusement en motte, les ménager dans le transport & dans la transplantation. Dans un petit Traité de l'Auteur sur les fraisiers, comme dans le cours de l'Ouvrage, on particularise bien autrement tout ceci.

Cette sorte d'ados a un autre avantage; savoir, de renouveller tous les ans la plate-bande, & d'en faire une terre neuve. Quand on a ôté les pois, on rabat la terre, & on la met à plat, comme elle étoit,

enſuite on y ſeme des haricots nains, qui y viennent à foiſon, ou tout autre plant convenable, ſans que la terre ſe laſſe. On explique cela plus au long ailleurs.

Ces ados pratiqués de la ſorte, doivent être faits dans les derniers jours d'Octobre, & ſemés au commencement de Novembre. On eſt ſûr, par ce moyen, d'avoir des pois & des fraiſes quinze jours ou trois ſemaines plutôt que les autres. C'eſt ainſi qu'avec peu & ſans frais on fait beaucoup.

ADVENTICE, pris du mot latin, qui veut dire advenir, qui advient, ou qui vient après coup, par ſurcroît, qui eſt ſurajouté. On dit plantes *adventices*, celles qui croiſſent ſans avoir été ſemées. Les mauvaiſes herbes, entr'autres, ſont des plantes *adventices* ; les bonnes qui viennent, comme on dit, de Dieu grace, ſont autant de plantes *adventices.*

On dit auſſi racines *adventices*, celles qui ſont formées après coup aux arbres, dont, ſuivant la routine, meurtriere pour eux, comme pour toutes les plantes quelcon-

ques, les Jardiniers peu inſtruits coupent toutes les racines, ou dont il les mutilent étrangement, forçant la nature à en reproduire de nouvelles, qui jamais ne ſont ſi franches que celles de la création primordiale. Reſpecter par conſéquent les racines, n'en abattre jamais aucunes, ni les réceper, ſi ce n'eſt qu'elles fuſſent par accident briſées & hors d'état de ſervir.

AFFAISSEMENT, s'AFFAISSER ſe dit des terres labourées, ou remuées, ou tranſportées. L'affaiſſement ſe fait quand les terres s'enfoncent, s'applatiſſent & ſe plombent d'elles-mêmes, ou lorſqu'elles ſont battues par les grandes pluies.

Toute terre remuée ou tranſportée s'affaiſſe d'un pouce par pied : ainſi, quand on plante un arbre, on doit obſerver combien ſon trou a de profondeur. Si l'on a fait un trou de quatre pieds, il faut mettre le tronc de l'arbre de 4 pouces plus haut que la terre ; ſans quoi l'arbre ſe trouvera enterré de 4 pouces, quand la terre du trou ſe ſera affaiſſée de 4 pouces, & voilà

à quoi peu de Jardiniers ne prennent point garde ; auſſi tous les arbres ſe trouvent enterrés.

La greffe d'un arbre, ni le tronc, ou la ſouche, ne ſe trouve pas bien dans terre, comme les racines hors de la terre.

Il faut encore, quand on a fait quelque fouille quelque part, ou quelque rempliſſage de terre, obſerver de laiſſer la terre un peu plus haute, à cauſe de l'affaiſſement.

AGRICULTURE. C'eſt l'art de cultiver la terre & les plantes. Il vient de deux mots latins, qui veulent dire champ & culture.

Agriculteur eſt celui qui cultive l'une & les autres.

AIGRETTE, graines aigrettées. Ce ſont celles qui, quand elles muriſſent, ſont garnies de petits poils ou duvets ramaſſés en forme d'aigrettes, telles que ſont les graines de laitues avant qu'on les batte, ainſi que nombre d'autres.

AIR eſt un élément liquide & fluide tout

ensemble, qui est le plus universellement répandu. Invisible par lui-même, il nous est connu par le sentiment & par ses effets. Il remplit tout dans la nature, & nul vuide qu'il ne s'y porte, aucun espace qu'il ne parcourt, ni si petit recoin où il ne porte sa présence. Il entre à chaque instant dans nos poumons, ainsi que dans tous les parois des parties tant internes qu'externes des plantes, & à chaque instant aussi il en sort pour faire place à un autre lui-même. Tel qu'un furet il s'insinue & se coule par-tout, jusques dans les entrailles les plus profondes de la terre; il pénetre les corps les plus durs, sur lesquels il agit; en perpétuel mouvement, l'action non interrompue est une suite de sa nature : froid en même-temps & chaud, sec & humide, épais & subtil, &c. Il réunit en lui tous les contraires. Il détache sans discontinuer, & attire à lui les parties insensibles de toutes les substances animées & inanimées que par-tout il porte avec lui & répand de toutes parts, ainsi que les vapeurs en particulier, & les exhalaisons

de la terre, lesquelles ensuite il lui rend sous les formes diverses de pluies, de rosées, serein, frimats, brouillards, neige, grêles, givres, gresils, &c.

L'Air est universellement reconnu dans le Jardinage & dans l'Agriculture pour l'agent le plus puissant, & le coopérateur le plus nécessaire de la végétation. C'est lui qui dispense à son gré sur la face de la terre, ainsi que sur les végétaux, tant les germes des herbages *adventices*, ou mauvaises herbes, que les œufs & le couvein d'une infinité d'insectes. Il est de telle sorte l'élément particulier des plantes, que lui seul contribue bien autrement que les trois autres à la vie, la nutrition, l'accroissement & la fécondité de tous. Cet élément volontaire est desireux d'avoir son cours libre; il franchit tout obstacle quand il est gêné, & par-tout où il éprouve quelque contrainte ou ombrage, les plantes par contre-coup s'en ressentent, & toujours il fait résistance.

On aura lieu, dans un Traité particulier de l'Air relativement aux végétaux, de

donner à tout ceci un plus grand jour, ainsi que plus d'étendue.

Air s'entend en Jardinage non-seulement pour l'élément que nous aspirons & respirons, & qui nous environne de toutes parts, mais comme apportant avec lui diverses influences nuisibles ou favorables aux plantes. *Voyez* Influence.

AISSELLES. Tout le monde sait ce que c'est qu'aisselle dans le corps humain; dans les plantes c'est à peu près le même. C'est l'entre-deux d'une branche qui forme une fourche, d'où sort par la suite une autre branche. On dit aisselles en parlant de melons, de concombres & des fleurs diverses.

ALAISE ou Alonge, pris de l'usage commun dont on ne voit pas trop le fondement. Quelques-uns l'appellent bride. C'est quand à une branche on a quelques rameaux trop courts, on met, ou un osier au palissage d'hiver & du printemps, ou un jonc au palissage d'été, avec lesquels on attache, ou bien la branche, ou bien le bourgeon, afin qu'ils ne pendent

pas, & ne faſſent pas difformité. A Montreuil point d'alaiſe : on cloue les jets à la muraille avec de petits morceaux d'étoffe appellées loques.

Tous les Jardiniers qui paliſſent d'hiver avec l'oſier, quand ils mettent des alaiſes, ne manquent pas d'attacher leur oſier par le petit bout à la branche, & le gros bout au treillage. Or voici ce qui arrive. La branche ainſi attachée par ce petit bout d'oſier, qui ſerre comme une ficelle, ne manque pas de groſſir ; mais l'oſier quand il eſt ſec n'obéit point, il coupe la peau, & entre avant dans l'écorce, il s'y incorpore, & l'on ne peut plus l'en tirer : il faut donc faire tout le contraire, en mettant le gros bout de l'oſier pour lier la branche, & la tenir arrêtée au treillage avec le petit bout de l'oſier. Ceci eſt un défaut de jugement & de réflexion de la part des Ouvriers du Jardinage.

De même pour le paliſſage d'été avec le jonc. Tous les Jardiniers font également un nœud coulant au bout du bourgeon qui n'eſt pas encore aſſez long pour atteindre

au treillage. Il arrive auſſi que le bourgeon venant à groſſir, eſt coupé à la peau par le jonc qui ſerre d'autant que la ligature eſt plus bandée.

Mais voici ce qu'il faut faire ; c'eſt de mettre le jonc double par le côté d'en-bas, par lequel il eſt plus gros, & vous êtes ſûr qu'il ne coupera pas & ne maculera pas l'écorce tendre du bourgeon : de plus, au lieu d'attacher ainſi le jonc vers l'extrêmité du rameau, le placer à quelques yeux en-deçà, où il eſt plus gros & plus fort. Quelques Jardiniers regardent ceci & le ſemblable comme des bagatelles ; ce n'eſt rien moins à coup ſûr. Au ſurplus coute-t-il plus de temps & de travail à le faire de travers, ou à le faire comme il eſt ici preſcrit ? Non, à coup ſûr. Donc . . . .

Ce double article eſt très-important.

ALONGÉ, Alonger, pris dans ſa ſignification propre, il regarde la taille des arbres. C'eſt donner aux arbres toute l'étendue qu'ils doivent avoir, & au lieu de toujours écourter les branches ſans regle,

les alonger ſuivant leur force, leur groſſeur & la vigueur de l'arbre.

AMANDE, tiré du latin. C'eſt toute partie ferme & ſolide enfermée dans une peau parchemineuſe, membraneuſe & coriacée, ou tenant de la nature du cuir, laquelle eſt contenue, ou dans le centre du fruit, ou dans des gouſſes, ou dans des capſules, ou dans des noyaux, ou dans des coquilles couvertes d'un brou, & laquelle, par le moyen de la germination, quand elle eſt en terre, ſert à la réproduction des plantes. *Voyez* GRAINE.

Il n'eſt aucune graine qui n'ait une amande; & cette amande eſt différemment conformée ſuivant la nature & l'eſpece de chaque plante. Cette amande dans toutes les graines eſt huileuſe, & la partie huileuſe y contenue ſert à la nourriture & à la conſervation du germe, & toujours le germe eſt enfermé dans l'amande.

AMANDE, fruit de l'amandier. C'eſt ſa graine où eſt renfermé ſon germe, laquelle eſt couverte d'un brou d'abord, enſuite

d'une coquille. Il y a autant de variété dans les amandes dont eſt ici mention, comme dans les autres fruits qui ont pour premiere enveloppe un brou. Il eſt des amandes de diverſes eſpeces, des groſſes, des petites, des tendres, des dures, des douces, des ameres, les unes ayant un brou fort épais, on les appelle amandes-fruit; ce brou quelques-uns le mangent, les autres ayant un brou plus mince.

AMANDIER. C'eſt l'arbre qui produit le fruit qu'on nomme amande.

Cet arbre vient d'une amande. Nul arbre qui croiſſe ſi promptement. Vous mettez une amande en terre, & quand on s'entend à la faire venir, ſouvent l'année même l'arbre qui en provient eſt bon à être greffé.

De tous les ſujets ſur leſquels on doit greffer des pêches, des abricots, des abricots-pêches, c'eſt ſans contredit l'amandier. Il eſt infiniment au-deſſus du prunier à cet égard. Il faut laiſſer dire les Jardiniers, qui, dans les unes & les autres des terres mettent du prunier greffé en pêchers,

& en d'autres des amandiers greffés en pêchers. L'arbre de l'amandier est préférable au prunier, comme on le verra au Traité de la culture du pêcher.

Semer toujours dans un coin de terre de son jardin des amandes pour s'en servir au besoin.

Il sera dit comment on doit s'y prendre pour réussir.

AMENDEMENT, AMENDER. Ce sont toutes les choses qui engraissent la terre, fumier, terreau, terres nouvelles, &c. Amender veut dire rendre meilleur. Il est quantité d'Auteurs qui, pour se singulariser, bannissent tout amendement. Tel certain Docteur, qui réduit tout au simple labour en le multipliant; c'est comme quelqu'un qui banniroit toutes les nourritures corroborantes & les stomachiques. M. de la Quintinie ne veut point de fumier aux arbres, & depuis 150 ans on les fume à Montreuil, & l'on s'en trouve au mieux.

AMEUBLIR la terre, veut dire rendre la terre douce, maniable, la mettre en

miettes en la labourant bien, & la remuant souvent, brisant les mottes, ôtant les pierres, ne la laissant pas durcir, ni se fendre & se mettre en croutes. On dit terre meuble, terre mobile, c'est-à-dire, aisée à remuer.

AMUSER LA SEVE. C'est laisser à un arbre plus de bois & de bourgeons que de coutume : par exemple, un arbre est trop vigoureux, il s'emporte ; un côté d'un arbre est plus fort que l'autre, il a des gourmands ; alors pour amuser la seve, on taille plus long le côté vigoureux, & plus court le côté maigre, & on alonge beaucoup les gourmands, pour laisser consumer par-là le trop de seve : quand on voit que l'arbre est devenu plus modéré, on change de conduite à son égard, & on le ménage davantage.

Ce terme d'amuser la seve, vient de Montreuil : il est beau & bien expressif ; mais il faut beaucoup d'art & de jugement pour l'entendre, & pour le mettre en pratique : il est un mot barbare pour les Jardiniers à routine.

ANALOGIE, Analogue ou Analogique. Terme composé de deux mots grecs. Il signifie ressemblance de caractere. On dit parties analogues des plantes, sucs analogues, c'est-à-dire, qui se conviennent, qui ont du rapport ensemble, qui peuvent s'allier, s'unir, s'incorporer, s'identifier même. Il y a de l'analogie entre une greffe de poirier & une branche de coignassier; mais il n'y en a pas avec une branche de pêcher & d'amandier de la part d'un poirier & d'un pommier.

ANATOMIE des plantes. Mot grec qui veut dire dissection. Ce mot est appliqué aux plantes; c'est la science qui apprend à connoître toutes les parties intérieures & extérieures des plantes, leurs fonctions particulieres, leurs liaisons & leurs rapports, leurs usages propres, leur composition, & tout ce qui se passe en elles de la même maniere que les Médecins & les Chirurgiens connoissent l'anatomie de notre corps pour nous conduire, nous panser & nous guérir. Il est impossible de savoir bien l'anatomie des plantes sans être bon Jar-

dinier, comme il eſt impoſſible d'être bon Jardinier ſans ſavoir l'anatomie des plantes, du moins en gros, & juſqu'à un certain point. Si les Jardiniers avoient la moindre teinture de la connoiſſance des parties intérieures des plantes & de l'action de la ſeve, combien ne ſeroient-ils pas plus réſervés pour ne point leur faire des plaies continuelles ſans néceſſité ?

ANNEAUX ou RIDES qui ſe trouvent aux branches fructueuſes, & à tous les boutons à fruit des arbres à pepins.

Ces anneaux ou rides ne ſont pas connus des Jardiniers qui les voient tous les jours, mais ſans les remarquer. Ce ſont de petits plis & replis à côté les uns des autres, qui ſe multiplient à meſure que la branche fructueuſe s'alonge.

Ces anneaux ou rides ſont faits pour cribler, filtrer & épurer la ſeve.

Quand les boutons à fruit s'alongent trop, & que ces anneaux ou rides ſont trop multipliés, ils ne peuvent plus être féconds; & quand on voit ces boutons à

Fig. 3.
A A
B B
Fig. 2.
C B
Fig. 1.
B C
A

J. Robert Delin. et Sculps.



fruit si alongés, il faut les abattre, parce que d'eux-mêmes ils se pourriroient & tomberoient; au lieu qu'en les abattant, il s'en forme de nouveaux. La raison pour laquelle ces rides trop multipliées aux boutons à fruit, les rendent inféconds, c'est parce qu'en passant par tant de cribles, la seve est trop atténuée, amincie & spiritualisée; elle n'a plus de corps, ni de substance: tel un aliment trop cuit; telle une liqueur trop filtrée, qui est dépouillée de ses parties onctueuses, anodines, &c. Ce vice provient de bien des causes: de même qu'en nous lorsque le sang est divisé, décomposé & trop spiritualisé, il faut alors user de calmans, d'adoucissans, de tempérans & de coagulans; de même à l'égard de tels arbres, il faut du fumier ou du terreau gras de vache, le fond d'un vieux trou à fumier, des eaux bourbeuses de mares, de fosses à fumier de vache, &c.

ANNUEL veut dire qui vient tous les ans. On appelle plantes annuelles celles qui ne durent qu'un an sur terre, puis meurent. Il en est qu'on nomme BIS-AN-

NUELLES, parce qu'elles durent & vivent l'eſpace de deux ans ; d'autres TRIS-ANNUELLES, parce qu'elles ne vivent pas au-delà de trois années. *Voyez* VIVACE.

ANODIN. Ce mot dérive du grec, & veut dire adouciſſant. Les parties anodines des plantes ſont celles qui ſont douces & ſavoureuſes. On dit parties anodines de la ſeve ; elles ne ſont autres que les ſucs qui compoſent en partie cette ſeve, & qui forment les différentes ſaveurs des productions de la terre, conjointement avec les parties acides, ſalines & vitrioliques des divers autres ſucs de la terre. De cette diverſité de tant de parties, de leur mélange, leur combat & leur agitation naiſſent les gouts & les ſaveurs diverſes.

AOUTER, s'AOUTER. Ce mot vient du mot d'Août, à cauſe que c'eſt environ à l'entrée du mois d'Août que les bourgeons de la vigne & des arbres bruniſſent peu-à-peu & ſe changent en bois.

On dit auſſi AOUTÉ, en parlant des graines & de certaines productions de la

terre, parce que c'est aussi aux environs du mois d'Août que les graines acquierent leur degré de maturité, & que les citrouilles, par exemple, sont assez formées & assez mûres pour être mangées ; voilà pourquoi l'on dit CITROUILLE AOUTÉE.

APPROCHE. Il se dit d'une greffe qui se fait par la conjonction de deux branches de fruits différens. On fait une entaille à chacune dans la peau, & on les encastre l'une dans l'autre, les retenant avec de la laine, & au bout de six semaines ou environ, lorsque la soudure s'est faite, on sevre la partie qui a été greffée sur l'autre. Sevrer ici veut dire couper.

APPAREIL. Pris de la Chirurgie. Il signifie dans le Jardinage à peu près le même que dans cet Art. On ne doit pas faire une plaie un peu notable à quelqu'arbre que ce soit, aux grosses branches, à la tige & aux racines, sans y mettre à l'instant même un appareil.

Cet appareil n'est autre que de la bouze de vache fraîche ou vieille, & à son défaut

de bon terreau gras, ou même de la terre détrempée avec un peu d'eau. On applique l'une ou l'autre de ces choses sur la plaie, & on l'enveloppe avec un chiffon, le retenant avec de l'osier, ou quoi que ce soit qui ne coupe pas l'écorce, quand l'arbre & la branche viennent à grossir.

Tous les appareils du Jardinage qui sont faits avec les onctueux, ou les choses grasses, beurre, poix résine, sain-doux, vieux oing, huile, &c; ceux faits encore avec la terre glaise, ceux aussi qu'on applique aux orangers avec la cire verte, ou blanche, ou jaune, non-seulement ne valent rien, mais sont préjudiciables aux végétaux quelconques. Tous, quels qu'ils soient, bouchent les pores, ils empêchent la transpiration, & plusieurs d'entr'eux sont des dessicatifs. Une plaie d'oranger couverte avec de la bouze de vache, est plutôt cicatrisée en un an, qu'une autre en trois avec la cire verte. Sur cet article on s'étend plus amplement dans le corps de l'Ouvrage. Quelques Jardiniers connoissent l'appareil, mais sous le nom d'emplâtre d'onguent

S. Fiacre ; encore le nombre en eſt-il très-petit.

APPETISSER ou ſe RAPPETISSER, ſe dit en Jardinage quand, ou un arbre, ou une branche, ou une plante, au lieu d'augmenter, dépériſſent, ſemblent décroître, ou devenir plus petits qu'ils n'étoient. C'eſt ce qui arrive à quantité d'arbres & de plantes mal conduits, à ceux qui ont des coups de ſoleil, qui ſont à des expoſitions trop brûlantes, aux arbres malades, langoureux, décrépits, & qui ſont ſur leur retour. Quand on tranſporte des arbres au loin, ou quand ils ſont anciennement tirés de terre, leur peau ſe contracte & s'applatit. Alors il faut, avant de les planter, les mettre, 8 ou 10 heures ſeulement, dans l'eau par les racines, les laiſſer ſe reſſuyer, puis les planter, & nonobſtant les arroſer. Les raiſons ailleurs.

ARBRE, mot pris du latin. C'eſt toute plante qui a la conſiſtance de bois dur, & qui tire ſon origine, ou d'une graine, ou d'un noyau, ou d'une bouture, ou d'un

rejetton, & qui croit dans la terre, qui y fait des racines, élevant ſes branches dans les airs, ou les répandant autour de la tige.

Tout arbre eſt composé de racines groſſes, moyennes & petites, & du chevelu; d'un tronc, d'une tige & de diverſes branches: elles ſont de trois ſortes, des groſſes, des moyennes & des petites. Il a auſſi des yeux ou boutons, des feuilles, des bourgeons, des fleurs & des fruits.

Il eſt des arbres de tige à plein vent, des demi-tiges, des baſſes tiges, ou nains, des arbres en éventail & en buiſſon. Il en eſt portant fruits, d'autres ayant ſeulement des fleurs & des graines.

Arbre *ſur franc* ſe dit d'un arbre greffé; mais lequel eſt venu d'un pepin, ou de quelque bouture de tout arbre fruitier, leſquels on greffe, ou enfin d'un arbre déja greffé, & qu'on greffe de nouveau.

Arbre *ſur coignaſſier*, eſt celui qui a été greffé ſur une bouture de coignaſſier, ou ſur un arbre venu d'un pepin du fruit du

coignaſſier. Il n'y a que les poiriers qu'on greffe ſur de tels ſujets.

On dit que le coignaſſier greffé en poirier, eſt pour les terres légeres, & que le franc eſt pour les terres fortes & ayant du fond. On dit auſſi que le prunier, à cauſe qu'il trace, & qu'il ne fait pas de groſſes racines, mais quantité de chevelu, convient aux terres qui n'ont pas de fond, & qu'au contraire les arbres greffés ſur amandier, à cauſe que l'amandier pique, & fait peu de chevelu, doit être mis par préférence dans les terres qui ont du fond. Voilà le dicton de tous les Jardiniers ; mais quiconque fait planter, comme on le doit, & comme on montrera à le faire, plante par-tout du franc & de l'amandier, & s'en trouve bien. Mais il eſt queſtion de planter, comme on le dira dans ſon lieu.

ARBRE *de tige en plein vent*, eſt celui qui a une tige élevée, lequel eſt haut monté, & qui étend en même-temps ſes branches tout au tour de ſa tige horiſontalement par en-haut.

ARBRE *de demi-tige à plein vent*, eſt celui

qui a une tige moins haute que le précédent ; mais qui du reste est le même. On met également en espalier des arbres de tige & de demi-tige ; mais il faut que les murailles soient plus hautes que les murs de clôture ordinaire.

ARBRE *à basse tige* ou *nain*, est celui dont la greffe est près du tronc, & laquelle on ne laisse point monter, mais seulement s'étendre, soit autour de la tige, soit sur les côtés, à raison de quoi il en est de deux sortes ; les uns qu'on dresse en forme d'éventail, en contrespalier, & d'autres qu'on forme en buissons, mais qu'on évide en-dedans. Quant à ceux en éventail, on en dira son avis dans le temps. *Voyez* BUISSON, ÉVENTAIL.

ARBRISSEAU, est un diminutif d'arbre, & signifie un petit arbre. On appelle arbrisseau toute plante qui a un bois dur comme un arbre ; mais qui jamais ne parvient à la grosseur, ni à l'étendue des autres arbres. Tels un noisettier, un avelinier, un groseiller, un sureau, un laurier & l'if, &c.

ARBUSTE, eſt également un diminutif d'arbre : il eſt moindre encore que l'arbriſſeau ; tels le roſier, le jaſmin, le romarin, le hou, le genevrier, le chevre-feuille, &c.

ARCHITECTE *des jardins*. Ce ſont ceux qui conſacrent leurs talents à compoſer & à former des Jardins, qui en font des plans raiſonnés, ſuivant les terreins réguliers ou irréguliers.

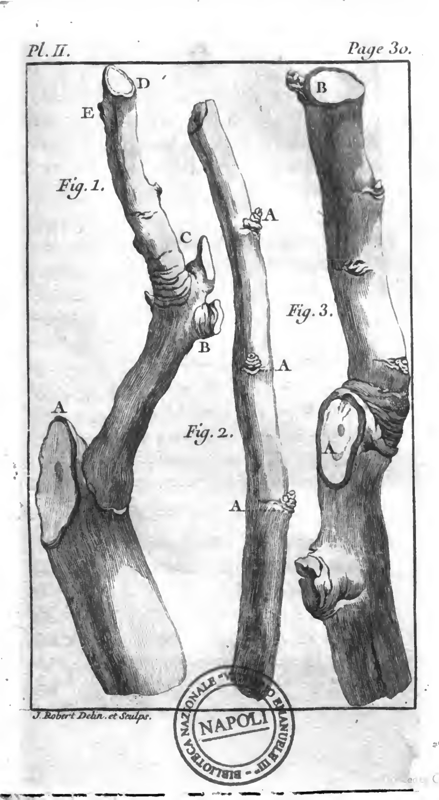
Tous les Architectes n'entendent pas la partie des jardins pour la diſtribution & pour l'ordonnance. Il faut un gout particulier pour cet art. L'un des plus beaux morceaux d'architecture en fait de Jardinage, eſt le jardin du Château des Tuileries à Paris.

Les Architectes les plus fameux de ces derniers ſiecles pour le Jardinage, furent les *Manſard*, les *le Noſtre*, les *le Blond*, les *Dégods*. Il eſt encore aujourd'hui pluſieurs célebres Architectes qui marchent ſur leurs traces, dont, par modeſtie, nous taiſons prudemment les noms. Il n'eſt pas

possible d'être un bon Architecte des jardins, sans avoir des notions & la science instrumentale du Jardinage & de la végétation.

ARGILLE, Argilleux. L'argille est une terre grasse qui se seche & se durcit à l'air, & qui se délaie & se met en bouillie à l'humidité. On peut tirer avantage des terres argilleuses, en les tournant & retournant par un labour fréquent, les mettant en miettes; mais principalement par les engrais propres à alléger; savoir, fumier de cheval, crottin de mouton bien consommé, fiente de pigeon également consommée, & employés l'un & l'autre modérément; enfin avec bonnes terres mobiles & sableuses, terreau de gasons, de feuilles, & tout ce qui convient pour alléger & ameublir.

ARGOT. Il vient de la ressemblance que ces sortes de choses ont avec ce qu'on nomme ainsi dans les animaux, les poules, les coqs, les dindes, &c. Ils ont à leurs pattes des argots, lesquels ceux dont



J. Robert Delin. et Sculps.



on parle ici, imitent par leur figure. C'eſt la ſouche, autrement dit le bas de toute branche morte, ou vivante, groſſe, ou petite, ou moyenne, que le Jardinier pareſſeux, ou négligent laiſſe à quelqu'arbre que ce ſoit, au lieu de la couper tout-à-fait, & pris de l'écorce.

Il eſt rare de trouver des arbres qui ne ſoient pas pleins de ces argots par-tout, & rien n'eſt plus préjudiciable aux arbres. Ces argots empêchent la ſeve de recouvrir l'endroit de ces branches coupées, & ces bois morts cauſent la pourriture & les chancres. C'eſt la même choſe pour les arbres, que quand un Chirurgien mal-adroit & négligent laiſſe à nos plaies des chairs mortes, ou des chairs baveuſes. Outre que de telles plaies ne peuvent ſe refermer, ni ſe recouvrir, la gangrene s'y met ſouvent.

ARRACHER. Ce mot ſe prend en bonne & en mauvaiſe part dans le Jardinage. On dit fort à propos arracher les mauvaiſes herbes, arracher un arbre mort, ou qui ne vaut rien. Mais arracher eſt mal dit, quand on parle de tout arbre, ou de

toute plante qu'on doit mettre en place. Il faut dire *lever* un arbre dans la pépiniere, & le lever en effet. Il en eſt de même des arbriſſeaux, des arbuſtes & des autres plantes. On ne doit arracher que pour détruire & pour mettre au feu ; mais il faut déterrer ſoigneuſement, & *lever* avec beaucoup d'attention tout ce qui doit être replanté. Un arbre arraché & un arbre levé ſont différens comme la nuit & le jour.

Ce mot d'ARRACHER, quand il eſt queſtion de quoi que ce ſoit que l'on doit replanter, a quelque choſe de dur qui n'eſt pas ſupportable à tout Jardinier aimant ſa profeſſion. Que déſormais ce terme ſi impropre, ſi révoltant par lui-même, ſoit banni pour jamais de la bouche des honnêtes gens, ſi ce n'eſt quand il eſt queſtion d'une deſtruction totale.

ARRÊTER ſe dit principalement des melons, des concombres & des citrouilles, ainſi que de leurs ſemblables, quand leurs bras, ou rameaux s'alongeant trop, on les raccourcit pour leur faire pouſſer de

de leurs aiſſelles des membres fructueux. Il ſe dit encore de la vigne & de certains bourgeons que par néceſſité l'on raccourcit auſſi où beſoin eſt. On dit par néceſſité, parce que, regle générale, on ne doit, ſous quelqu'autre prétexte que ce ſoit, rogner, caſſer, pincer, arrêter par les bouts aucuns bourgeons ; & voilà ce qu'on ignore pleinement dans le Jardinage : ſavoir, que cette miſérable pratique d'arrêter & de rogner eſt la perte des arbres. Il faut de toute néceſſité laiſſer croître les bourgeons des arbres de toute leur longueur. On en rend, dans le cours de l'Ouvrage, des raiſons auxquelles il n'y a point de replique. L'on a la fureur dans le Jardinage d'arrêter & de rogner par les bouts, & l'on perd tout. Si les Jardiniers faiſoient attention au préjudice qu'ils font aux arbres & aux plantes en les arrêtant de la ſorte, ils s'en garderoient bien. Mais c'eſt plutôt fait de couper que d'attacher. On coupe 200 bourgeons pendant le temps qu'on met à en attacher une douzaine.

ART ou SCIENCE ; c'eſt, à certaines différences près, la même choſe. Art ſe

prend aussi pour jugement, discernement, gout, génie, industrie, invention, & tout ce que grand nombre de Jardiniers n'a pas, & s'imagine pourtant avoir. Le Jardinage faisant partie de la Physique, ou de la connoissance de la nature, est vraiment science, & l'exercice, ou la main d'œuvre est art, métier, profession des plus méchaniques, de la façon dont le plus grand nombre s'y prend. Il seroit fort possible d'annoblir le Jardinage, & de le relever de l'ignominie, de l'opprobre, & du discrédit où il est, & d'en faire un art libéral. Que les Jardiniers s'appliquent & s'instruisent, qu'en même-temps ils aient de la conduite & des mœurs, bientôt ils seront en considération, d'autant que le Jardinage est la passion de quantité de fort honnêtes gens dans tous les états les plus distingués.

ASPIRATION. Ce mot vient du latin, & est pris de l'action de nos poumons aspirant l'air. L'aspiration des sucs de la terre est l'action des racines qui pompent les sucs. Les plantes aspirent l'air, comme nous faisons, sans quoi elles ne profiteroient, ni ne vivroient.

On dit auſſi inſpiration & reſpiration ; mais le terme d'aſpiration étant d'uſage plus commun, nous nous en ſervons.

ASCENSION, vient du mot latin, qui veut dire monter. C'eſt l'action par laquelle la ſeve lancée des racines dans le tronc, du tronc dans la tige, de la tige dans les branches, & de ces dernieres dans toutes les parties des arbres, & de toute plante, eſt portée & répartie dans chacune de la même maniere qu'un tuyau fourniſſant à pluſieurs jets d'eau, diſtribue proportionnellement à chacun d'eux ſuivant leur capacité ; de même la ſeve s'éleve du bas en-haut dans les arbres par une vertu qui lui eſt particuliere, puis elle deſcend de la même maniere que l'eau retombe, après avoir monté. C'eſt ainſi encore que notre ſang, par le coup de balancier, eſt lancé & fouetté dans toutes les parties de notre corps.

Nombre de Phyſiciens prétend que la ſeve ne circule pas dans les différentes parties des plantes, comme notre ſang dans nos arteres & nos veines ; mais qu'elle ne fait ſimplement que monter & deſcendre,

ainſi que l'eau dont il vient d'être parlé: le plus grand nombre d'entr'eux prétend encore, & il eſt comme démontré, que cette ſeve en deſcendant, ſe répartit dans toutes les diviſions des plantes.

Cette queſtion curieuſe & de pure ſpéculation n'importe pas plus au Jardinage, qu'il importe à l'humanité de ſavoir comment ſe fait en nous la digeſtion, la nutrition, la diſtribution des ſucs. Faiſons bien toutes nos fonctions animales, ſans nous embarraſſer du reſte, de même opérons bien ſans rien de plus.

Il eſt une queſtion traitée amplement en ſon lieu dans l'Ouvrage, qui eſt non moins curieuſe que celle-là, & qui intéreſſe la pratique au ſujet de l'aſcenſion & de la deſcenſion de la ſeve. Il s'agit de ſavoir ſi la ſeve profite autant aux plantes lors de ſon aſcenſion, que lors de ſa deſcenſion pour la nutrition, leur accroiſſement & leur végétation. On ne dit qu'un mot ici à ce ſujet; ſavoir, que la ſeve étant lancée & fouettée avec impétuoſité du bas en haut, comme le jet d'eau, monte par voie d'impulſion, & qu'elle deſcend plus lentement

étant seulement dirigée par son propre poids, comme cette même eau lorsqu'elle retombe. L'exemple des greffes en écusson & de toutes les branches, où par la faute de l'Ouvrier, qui a trop serré sa ligature, le gonflement & le bourrelet sont plus forts par en-haut, semble favoriser le sentiment de ceux qui pensent que ce n'est qu'en descendant que se fait la distribution & la répartition des sucs. Les greffes font preuve à cet égard. Toujours le bourrelet se fait & se gonfle au-dessus de la ligature, & foiblement au-dessous d'icelle. Si l'on fait quelque ligature fort serrée au bras, par exemple, où le gonflement est-il plus grand, au-dessus ou au-dessous? Sans contredit au-dessus. *Voyez* HÉMORRAGIE.

ATHMOSPHERE. Mot grec, qui signifie la partie de l'air qui est au-dessus de nous, qui nous environne, & où vont les vapeurs de la terre, d'où elles descendent. *Voyez* AIR.

ATOMES. Terme de Philosophie. Ce sont de petits corps indivisibles, dont l'assemblage entre dans la composition de tous

les autres corps, ou partie de la matiere. Quelques Physiciens appellent atomes improprement dit, les parties volatilles, les corpuscules, & les émanations des fleurs, qui forment les odeurs, & qui vont parfumer les airs. De même tous les corpuscules qui s'exhalent sans cesse de tous les végétaux, & qui vont se perdre dans l'air, rien n'empêche qu'on leur donne le nom d'atomes.

ATTACHE. Attacher en général, c'est l'action de retenir quoi que ce soit avec quelque chose.

On attache les branches des arbres sur le mur & sur les treillages, ou avec des osiers, ou avec du jonc, ou avec des loques & des clous.

Ne jamais attacher, ni branches, ni bourgeons, ni aucunes plantes, œillets & autres avec fil & ficelle; ils coupent, par la suite; les écorces. *Voyez* ALAISE.

AUVENT, *ou qui pare le vent, & qui en garantit*, c'est la même chose. Ce qu'on appelle auvent dans le Jardinage est totalement inconnu par les Jardiniers. Il n'y a qu'à Montreuil, & aux endroits où la mé-

thode de Montreuil eſt pratiquée qu'on connoît les auvents. Ce ſont des inventions ingénieuſes, dont les habitans de ce lieu ſe ſont aviſés, tant pour conſerver leurs arbres, que pour des raiſons particulieres très-importantes à détailler ailleurs. Voici en abrégé ce que c'eſt.

Ils ont des tablettes au lieu de larmiers à leurs murs. On appelle larmier la petite avance qui fait ſaillie au bas du chaperon. Mais à Montreuil, c'eſt une tablette qui a cinq ou ſix pouces de large ; de plus, ils ont de trois pieds en trois pieds, ou environ, de forts échalas, ou d'autre bois ſcellés dans leurs chaperons, & incorporés dans ces tablettes. Ces bois ſcellés de la ſorte dans le chaperon de leurs murs, ont un pied & demi de ſaillie : là-deſſus ils mettent au printemps des paillaſſons à plat de la même grandeur que ces bois, ainſi ſcellés dans les murs. Ceux qui ſont en état de faire de la dépenſe, ont des potençaux de fer au lieu d'échalas ; & au lieu de paillaſſons, ce ſont des planches fort larges, qu'ils poſent deſſus durant les temps fâcheux. Ils laiſſent ainſi ces pail-

laſſons à plat, & ces planches; & quand les dangers ſont paſſés, on ſerre le tout pour les années ſuivantes. Comme ils ont reconnu que ce ſont les vapeurs de la terre qui gelent les bas, ils appliquent leurs paillaſſons par le bas ſeulement, & le haut ſe trouve ſuffiſamment garanti par leurs tablettes, & leurs paillaſſons poſés à plat ſur leurs échalas, ou par leurs planches poſées auſſi à plat. *Voyez* ABRI.

Nous avons admis dans le Jardinage une eſpece d'auvent inconnu juſqu'ici, & lequel eſt fort ſimple; il a des avantages au-deſſus de tout pour les eſpaliers. Ce ſont des paillaſſons poſés en forme de toit, ou de tentes, prenant du haut du mur, où ils ſont attachés ferme, à cauſe des vents, & deſcendant à peu près vers la moitié de la hauteur du mur. Vous les ſoutenez par en bas ces paillaſſons avec, ſoit des perches, ſoit des piquets, aſſez fermement pour réſiſter aux vents. Ils ſont tenus à une élévation ſuffiſante pour qu'on puiſſe aller & venir deſſous. On les y laiſſe ainſi durant les dangers, parce qu'il y a aſſez d'air pour que les feuilles, les fleurs & les bourgeons

ne s'attendrissent pas ; ou bien on les y pose de façon qu'on puisse les enlever quand bon semble. Chacun des curieux peut commenter & combiner la présente invention. Ce qui est de certain, c'est que, par son moyen, on garantit les espaliers des influences malignes de l'air, & on évite beaucoup des inconvéniens des paillassons ordinaires.



B

BAGUE. Beaucoup de Jardiniers les connoissent. Ce sont des œufs de certaines chenilles, lesquelles sont artistement arrangées l'une près de l'autre, se tenant ensemble, & collés de façon à ne pouvoir être séparés. Quand, faute de les appercevoir, ce qui n'est pas aisé, ils viennent à éclore, la verdure de l'arbre est dévorée, si l'on n'est pas à portée d'y remédier. La raison pour laquelle on les nomme bague, c'est parce que ces œufs, comme de petites perles bien arrangées, forment la même chose que les bagues qui entourent le doigt, sont appliqués en travers tout autour d'une branche. On les coupe avec la serpette pour les ôter, & elles font résistence au tranchant de la serpette. Ces bagues ne sont jamais que sur les jeunes bois de la pousse de l'année.

BAHUT, terme populaire; on dit dos de bahut. Bahut est un coffre qui a une élévation en-dessus, & qui va en inclinant



Fig. 1.

A

A

Fig. 3.

C

B

D

Fig. 2.

D

Fig. 4.

J. Robert Delin. et Sculps.



des deux côtés. On appelle dos de bahut en Jardinage, ſoit une allée, ſoit un quarré, ſoit une planche, qui ſont bombés, ou élevés dans le milieu, & qui vont en diminuant des deux côtés. *Voyez* Dos D'ANE.

BANDAGE. Il vient du mot de bander. Ce mot eſt tiré de la Chirurgie. Les bandages ſervent dans le Jardinage pour la même fin que dans la Chirurgie. Voici entr'autres quelques cas fort ordinaires où les bandages doivent avoir lieu néceſſairement dans le Jardinage.

En voulant tailler une branche, on l'éclate, ou on la tord : un ouragant caſſe des branches qui ne ſont pas encore tout-à-fait ſéparées ; des branches ſurchargées de fruits ſont, ou forcées, ou à demi-caſſées, ou éclatées. Dans tous ces cas & autres ſemblables, le Jardinier butord coupe, c'eſt plutôt fait, & ſouvent un arbre eſt eſtropié, ce qu'on appelle épaulé : le Jardinier ſoigneux rapproche habilement & promptement les parties l'une contre l'autre, avant que le hâle les flétriſſe ; il met des écliſſes, ou petits morceaux de

bois tout autour, de peur que la ligature n'offenſe l'écorce, ou, s'il n'en a pas beſoin, il enveloppe & garnit avec quelque chiffon la branche; mais auparavant pendant que quelqu'un tient la branche bien en état, & les parties bien rapprochées, il met autour de la plaie un enduit de bouze de vache un peu épais, ſur lequel il applique enſuite ſon chiffon & ſes écliſſes, faiſant un bandage ferme avec de l'oſier, ou de la corde un peu groſſe. Mais afin que la ſecouſſe des vents, ou quelqu'autre accident ne puiſſe rien déranger, il met, ou une fourche de bois, ou quelque ſupport, auquel il attache ſa branche malade. Par ce moyen la branche reprend, & il ſe fait un bourrelet, ou cicatrice à la plaie, de même qu'à nous en pareil cas; & outre que l'arbre n'eſt pas défiguré, ces branches portent des fruits, comme s'il ne leur étoit rien arrivé.

BAR, ou BARRE, civiere qui a quatre manches ſervant à porter des fardeaux. Il eſt compoſé de deux ſortes de brancards avec pluſieurs traverſes à jour dans le milieu. Deux hommes par les manches le

portent chargé de fumier, &c. Il eſt du Jardinage & de quantité d'Arts.

Bar *à caiſſe*, eſt celui ſur lequel dans ſon milieu eſt pratiqué une caiſſe pour tranſporter terre, terrot, gaſons, menues plantes en mottes, &c.

BARBARE ou Exotique. Ces deux mots veulent dire étranger. On appelle plante barbare ou exotique toutes les plantes d'outre-mer : on les nomme encore plantes graſſes, à cauſe, peut-être, de leurs qualités onctueuſes, comme on dit figues graſſes pour cette même raiſon. Ces ſortes de plantes ſont cenſées barbares à notre égard, & ont été ainſi appellées à cauſe qu'elles ne ſe familiariſent jamais avec nous, ni avec les autres plantes, & parce qu'elles ne ſe conſervent dans nos climats que par des ſoins particuliers & par induſtrie.

Il eſt quantité d'arbres, d'arbriſſeaux, d'arbuſtes & de plantes particulieres, que les curieux font venir des lieux les plus éloignés, & qui trouvent maintenant place dans le Jardinage. Ce n'eſt que depuis un certain nombre d'années qu'on les a admis.

BASSIN. L'étymologie est dans le terme même ; savoir, de sein & de bas ; qui est plus bas que ce qui l'environne. C'est tout endroit de terre plus bas que la terre, voisine soit qu'on le pratique exprès, soit autrement. Faire un bassin autour d'un arbre, c'est creuser la terre de quelques pouces de profondeur, & à une certaine distance de la souche, pour dégorger une greffe enterrée.

Tout bassin doit être tiré de long tout autour de l'arbre, si l'on veut qu'il ne se rebouche pas en peu de temps. La plupart font des bassins de la grandeur de la forme d'un chapeau. Le même doit se pratiquer pour les bassins qu'on fait pour arroser & fumer les arbres, si l'on veut que le fumier & l'eau fassent leur effet, & arrivent jusqu'aux racines. Mais au lieu de faire un bassin autour du tronc, qui ne pompe pas, ou que foiblement, laisser une motte autour ; & en-deçà de cette motte, à l'endroit où les racines pompent, creuser pour y déposer l'eau & le fumier.

BASSIN signifie encore une piece d'eau, de quelque grandeur & de quelque forme qu'elle soit.

BATARD, BATARDEAU, tige batarde. On ne ſait trop l'étymologie de ce mot. C'eſt un arbre dont la tige eſt plus haute que celle d'un arbre nain, & moins haute que celle d'un arbre à demi-tige ; il tient le milieu entre l'arbre à demi-tige & l'arbre nain. Il n'eſt pas mal de planter les potagers avec de pareils arbres : on peut labourer plus aiſément autour ; le fruit d'en bas eſt plus aéré, & le potager en eſt moins ombragé & plus dégagé ; il a auſſi plus de grace.

BATARDIERE, eſt un terme de Jardinage plus uſité dans certains livres du Jardinage, que dans le langage commun. On dit plus volontiers & plus convenablement pépiniere. C'eſt, dit-on, un endroit du jardin où l'on place près à près des arbres tout greffés, pour y recourir au beſoin. La précaution eſt fort ſage.

BATTRE la terre ; c'eſt avec un outil de bois plat, qui eſt au bout d'un manche, donner de grands coups deſſus pour la faire enfoncer, la rendre ferme & dure : c'eſt ainſi qu'on en uſe pour les allées qu'on veut ſabler.

Battre la terre, se dit encore quand, à force de marcher dessus, on la rend plus dure.

Se Battre, en parlant de la terre, c'est quand les grandes pluies, ou les pluies d'orages frappent la superficie de la terre. On dit alors terre battue qu'il faut ameublir en la labourant, ou en la binant.

BECHE. Instrument du Jardinage avec lequel on remue la terre. Il est de fer plat & battu, haut d'environ 9 pouces, & large de 7 à 8; il a par en haut une douille pour y mettre un manche. C'est de tous les outils du Jardinage celui qui fait plus proprement & plus solidement l'ouvrage. Une beche trop massive, large & épaisse fait mal l'ouvrage, & elle assomme les bras. Quand, à force d'avoir travaillé, elle est trop usée, on n'avance point la besogne.

BÉQUILLE, est un instrument de fer recourbé, moins large que la ratissoire; mais recourbé en rond, & dont le manche est plus court. La béquille a pris ce nom, parce que jadis au bout de son manche il y avoit un morceau de bois en travers,

travers, poſé comme celui qui forme la béquille. Quelques Jardiniers ont conſervé juſqu'à préſent cette forme de manche, qui embarraſſe plus qu'elle ne ſert.

BÉQUILLER veut dire labourer avec la béquille.

BESOCHE ou PIOCHE, ſont à peu près la même choſe, excepté que la beſoche eſt camuſe, & la pioche eſt pointue. L'un & l'autre inſtrument ſont fort connus dans le Jardinage : c'eſt pourquoi on n'en fait pas la deſcription.

BINAGE, BINER, BINETTE. Vient du latin, qui veut dire faire deux fois une même choſe. On a labouré fonciérement d'abord ; enſuite on recommence un autre labour moins foncier, & ſeulement ſuperficiel. La BINETTE eſt un inſtrument du Jardinage, lequel eſt de fer, ayant d'un côté deux fourchons en forme de cornes, & de l'autre étant camus ; on s'en ſert pour labourer légérement les menues plantes.

BINAGE, c'eſt le labour fait avec la binette. On dit donner un binage aux laitues, aux chicons, aux chicorées, &c.

Binage léger, binage profond. *Voyez* SERFOUETTE.

BINER, c'eſt labourer avec la binette.

BLANC. Le blanc ou le meunier. C'eſt une maladie commune à quantité d'arbres & de plantes. Elle eſt une eſpece de lepre qui prend aux uns & aux autres, qui gagne peu à peu, & qui ſe communique aux feuilles, aux bourgeons ou rameaux, & aux fruits même des arbres. Cette maladie les rend tout blancs, & couverts d'une ſorte de matiere cotonneuſe qui les empêche de profiter, & ce qu'on appelle la tranſpiration des arbres, au moyen de quoi ils ne peuvent ſe reſſentir des bienfaits de l'air.

Parmi les plantes potageres, il en eſt beaucoup qui ſont incommodées du blanc, les melons ſurtout & les concombres. Mais de tous les arbres, celui auquel le blanc eſt le plus funeſte, c'eſt le pêcher. On n'a pas encore juſqu'ici connu le fond de cette maladie, ni le remede. On donne des idées ſur l'un & l'autre dans l'Ouvrage, & des remedes immanquables.

BLANC ſe dit auſſi du fumier chanci,

où l'on apperçoit quantité de petits filamens blancs appliqués par couches, & étendus sur chaques petites mottes de fumier, & qui sont la matiere ou la matrice des champignons. On les insére dans les couches à champignons.

BOISEUX. Il vient du mot de bois. On dit racines boiseuses, celles qui étant grosses, ont la consistance du bois dur. *Voyez* LIGNEUX.

BOMBÉ, BOMBER, vient de l'Architecture dans sa signification propre. C'est un terme qui, dans le Jardinage, veut dire élevé un peu en dos de bahut : on dit qu'il faut que les allées du Jardinage soient bombées, c'est-à-dire, plus élevées dans le milieu que sur les côtés ; outre qu'elles ont plus de grace, jamais les eaux ne peuvent y séjourner.

BOMBER se dit des plates-bandes qui doivent être plus chargées de terre dans le milieu que sur les côtés. *Voyez* PLATES-BANDES.

BORDER, BORDURES, se disent des allées, des planches & des quarrés du Jardin. Il vient du mot de bord : former un

bord, de peur que quelque chofe ne fe répande, ou n'éboule. On dit qu'il faut border les allées, pour que les terres des planches & des quarrés ne fe répandent dans les allées, fur-tout fi elles font fablées.

Les bordures les plus communes des jardins font celles de buis. On fait des bordures avec toutes fortes de plantes qui montent peu, entr'autres le thym, l'hyffope, la fauge, la lavande & autres herbes odoriférantes; on en fait avec le perfil, l'ofeille, les fraifiers, &c.

Maintenant on fait des bordures de parterres avec des planches de bois de chêne, épaiffes d'un bon pouce, & qu'on attache avec de petits avant-pieux enfoncés en terre: on laiffe ces planches faillantes de quelques pouces de plus que la terre, & on les peint en verd.

BORDER fe dit également des planches du jardin avec le dos de la beche, en mettant un cordeau le long de chaque planche: on bat la terre en la labourant, ou après qu'elle a été labourée, afin qu'elle ne fe répande pas, ni ne s'éboule dans les allées & dans les fentiers, & auffi afin que les

eaux des pluies & des arrosemens ne puissent se perdre.

BOSQUET, terme de Jardinage. Il vient originairement du mot BOUQUET, & par corruption BOSQUET. C'est un espace de terrein garni d'arbres à plein vent non fruitiers & de charmilles par compartimens, où l'on pratique des allées. Comme cet assemblage d'arbres, d'arbrisseaux, d'arbustes, & de diverses plantes formant un tout de verdure, ressemble à une sorte de bouquet, on a dit BOSQUET au lieu de BOUQUET.

BOTANIQUE est un mot grec qui signifie la science des simples, autrement dit des plantes usuelles, ou d'usage, ainsi que celle des plantes médicinales & de simple curiosité.

BOTANISTE, est celui qui s'applique à cette science. Tournefort est un fameux Botaniste.

BOUILLON. Ce terme est nouveau & inconnu dans le Jardinage. Il est pris de l'usage commun, & employé dans sa signification propre. On prend un bouillon pour s'humecter, en même-temps que

pour se sustenter. Le même est par rapport aux plantes. Le bouillon dont il est ici question est composé d'onctueux, d'humectans & de corroborans, & voici comme il se fait.

Prendre pour un seul bouillon une couple de seaux d'eau, & les mettre dans un baquet; y jetter ce qui suit:

Crottin de cheval la valeur d'un demi-boisseau, lequel mis en miette avec les mains & pulvérisé.

Crottin de mouton pulvérisé aussi, plein les deux mains.

Bouze de vache environ un demi-boisseau, laquelle bien délayée aussi avec les mains.

Terreau gras & vif de couche, *item* que dessus.

Par terreau *gras & vif* on entend celui qui n'a point été évaporé pour avoir été longtemps à l'air, au hâle, & délayé par les pluies, mais nouvellement amoncelé & mis en un tas, quand on a brisé les vieilles couches. Dans le cas de disette de celui-là, on le prend tel qu'on peut l'avoir; mais on leve celui de la superficie pour plonger

& aller en fond. Il en eſt du terreau comme de quantité de nos alimens, qui ſe paſſent, étant gardés un certain temps, les uns plus, les autres moins.

Commencer par bien battre, & mêler le tout enſemble, puis le jetter dans le baquet, & avec les mains bien délayer.

Faire un baſſin autour d'un arbre, non pas autour du tronc, dont la fonction principale n'eſt pas de pomper, mais de recevoir & de contenir les ſucs; faire ce baſſin en-deçà, environ à 6, 7 & 8 pouces du tronc, ôtant la terre juſqu'aux premieres racines, & verſer le tout dans la jauge; & comme au fond du baquet il en reſte toujours, le bien nettoyer avec les mains, & répandre le tout dans la jauge.

Quand l'imbibition eſt faite, remettre la terre, afin que rien ne s'évapore.

Faire le ſemblable à tout ce qui en a beſoin, arbres, arbuſtes, plantes en caiſſes & en pots.

Réitérer, ſi un premier bouillon ne ſuffit pas, ce qui eſt fort rare.

Le même à lieu pour les orangers malades.

Le voilà ce bouillon si souverain, si efficace, le voilà en petit pour un seul arbre. Mais en a-t-on besoin pour un certain nombre d'arbres ? On augmente la dose de chaque ingrédient au prorata du nombre d'arbres à médicamenter, le tout à vue de pays ; un peu plus, ou un peu moins n'est pas d'une grande conséquence : alors on bat le tout ensemble avec divers outils.

C'est ainsi que dans la cure des maladies humaines on emploie les juleps, les cordiaux, les stomachiques, les bouillons pulmonaires, ceux faits avec les anti-scorbutiques, les aposemes, &c.

Mais il est une observation la plus importante ; savoir, que de même que dans la médecine humaine, quand les parties nobles sont attaquées irrémédiablement, ces recettes ne peuvent rien, de même le bouillon quant aux arbres épuisés & ruinés. Mais comment les connoître ? C'est ce qui sera dit dans le corps de l'Ouvrage.

On est assuré de guérir par le moyen de ce bouillon, une quantité de maladies des plantes & des arbres ; telles la jaunisse, le

blanc , ou le meunier aux pêchers , les effets & les accidens causés par la cloque, par les vents roux, &c.

Tels sont la magie , le sortilege & les charlataneries de l'Auteur du présent Dictionnaire, dont on fait chacun juge.

Il est un autre bouillon de son invention, lequel non moins efficace, & lequel fait avec les lavures de cuisine. Il est rapporté en son lieu. *Voyez* ISSUES DE CUISINE.

BOULES, arbres en boules. Ce sont ceux qu'on tond effectivement en boules, & qu'on ne laisse point croître. Aussi ces sortes d'arbres, toujours retenus & arrêtés, ne poussent que du chiffonnage, & de fort petites feuilles, qui est ce qu'on souhaite. Ils ne profitent point de la tige, si ce n'est après de très-nombreuses années.

BOULINGRIN. Terme nouvellement introduit dans le Jardinage, & qui est pris de l'anglois, quoiqu'en Angleterre ce mot ait une autre signification que parmi nous. En Angleterre ce sont des jeux de boules sur des gazons. En France ce sont des espaces particulieres de terreins où l'on pra-

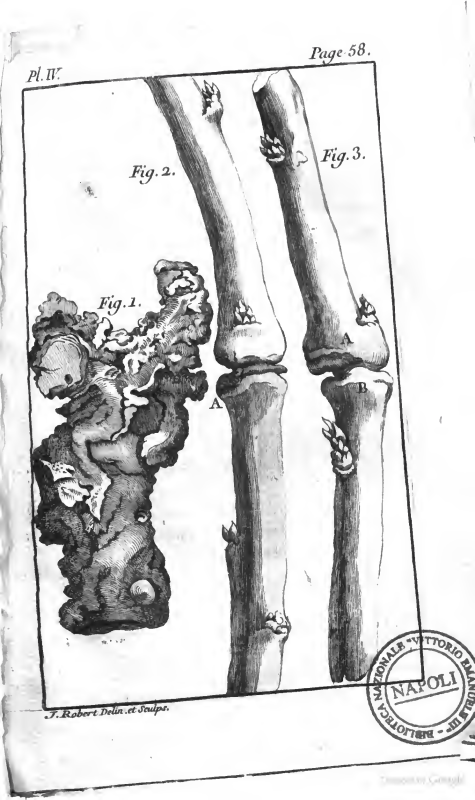
tique des compartimens de gazons pour l'ornement avec des ombrages.

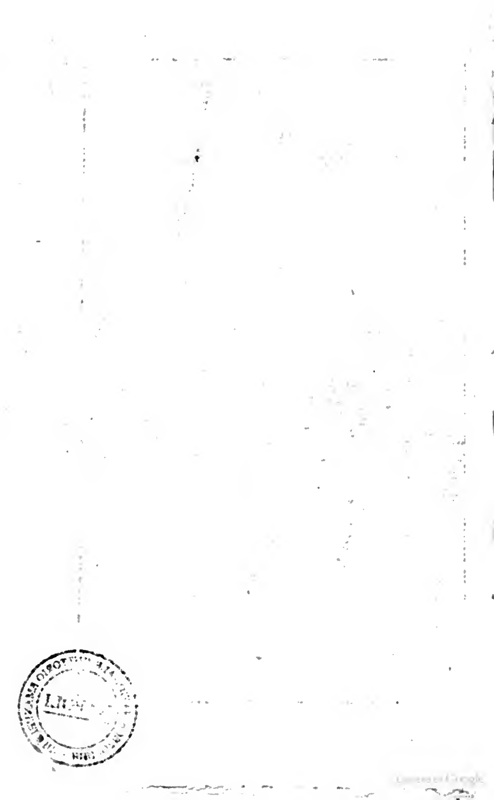
BOURRELET & non Bourlet. C'est une sorte d'excroissance ou d'élévation qui se forme à toutes les plaies des arbres, quand le recouvrement s'en fait. On l'a nommé bourrelet, à cause que la petite élévation que forme ce recouvrement d'une plaie, imite la figure de ces bourrelets mis au front des enfans, qui sont ordinairement garnis de ce qu'on appelle de la bourre, ou qui l'étoient dans leur origine.

Outre ces sortes de bourrelets, il y en a quantité d'autres qui se trouvent aux branches & aux bourgeons des arbres dans les endroits même d'où ces bourgeons sont sortis de l'arbre.

A toutes les greffes il se forme un bourrelet qui, à certains arbres, est souvent plus gros que la tige même. C'est un défaut & un désavantage pour les arbres. On en dira la cause, la raison, & les moyens de les prévenir & de les éviter.

On dit faire bourrelet, quand par l'arrivée de la seve à un endroit récepé, il se


Pl. IV.
Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.
A
A
B
J. Robert Delin. et Sculps.



fait peu à peu un recouvrement de la plaie.

Il eſt encore des bourrelets aux arbres, leſquels ſont contre nature. Ce ſont ceux qui ſont en forme de groſſes loupes. On peut auſſi y remédier dans les commencemens ; mais quand ils ſont formés, il n'eſt plus temps.

BOURGEON, Bourgeonner. Mot propre au Jardinage, & qui n'eſt employé ailleurs que par comparaiſon : l'on dit viſage bourgeonné, & auſſi né bourgeonné. On appelle bourgeon, la pouſſe de l'année qui provient d'un œil, ou bouton. Quand le bourgeon devient bois, on le nomme branche ; mais tant qu'il eſt verd, il ſe nomme bourgeon.

Quelques-uns peu inſtruits, confondent le mot de bourgeon & de bouton, mais mal à propos. Sans être verſé dans le Jardinage, on ſait que toujours un bourgeon vient d'un bouton ou œil, qui lui a donné l'être. Il faut pourtant excepter de cette regle générale ceux des bourgeons appellés faux-bourgeons, dont il ſera parlé ci-après, qui naiſſent immédiatement de la peau ; mais qu'on en faſſe la remarque, & l'on re-

connoîtra que toujours, ſoit à la tige, ſoit aux branches où croiſſent ces faux bourgeons, un petit bouton verd, renfermant le germe du bourgeon, a précédé. La différence de ce dernier avec les boutons produits ſuivant le cours ordinaire de la nature, c'eſt que jamais le bourgeon qui naît de cet œil ou bouton *adventice*, n'eſt franc comme l'autre. Toujours il eſt flâche & poreux; au lieu que le bourgeon contenu en petit dans l'œil, a été bien autrement travaillé. Pendant tout le temps que le germe a ſéjourné dans le bouton, il y a été cuit & digéré.

BOURGEONNER ſe dit, quand au printemps les yeux, ou boutons des arbres font paroître au-dehors un commencement de verdure, qui s'allonge par la ſuite.

On appelle faux bourgeons, toutes les pouſſes des arbres qui ne ſont pas ſorties d'un œil, ou bouton, mais qui percent directement de l'écorce.

Parmi ces faux bourgeons, il en eſt qui ſont quelquefois très-précieux, dans le cas ſur-tout où il faut garnir un vuide dans un arbre, ou même le renouveller.

D'ordinaire on détruit les faux bour-

geons, à cauſe que, preſque toujours, ils ſont mal placés, & parce qu'ils ſont confuſion; mais il eſt des moyens ſûrs pour, de ces faux bourgeons, faire des boutons à fruit. Ces moyens, on les dira dans le temps.

Bourgeons latéraux, & Branches latérales. Tels ſont ceux qui croiſſent à droite & à gauche, & non ſur le devant, ou parderriere, ni perpendiculairement, & d'à plomb à la tige & au tronc, mais ſur les côtés. Les perpendiculaires, directes, verticales, & d'à plomb à la tige & au tronc, les ſupprimer: ils emporteroient l'arbre; mais ſe retrancher ſur les boutons & les branches de côté, ou latéraux. *Voyez* Collatéral.

BOURSES A FRUIT. On appelle ainſi certaines branches qui, aux poiriers & pommiers ſeulement, ſont de forme ſemblable à celles des bourſes dont on fait uſage pour y mettre de l'argent. Elles ſont comme elles, étroites du haut & larges du bas. Ces bourſes à fruit naiſſent toujours aux extrêmités des branches fructueuſes, & elles portent des fruits durant pluſieurs an-

nées. Heureux les arbres qui ont beaucoup de ces ſortes de bourſes ! Elles ſont des ſources de fécondité inépuiſables. Les bourſes dans les arbres à fruit ſont des amas d'une ſeve bien élabourée, tel que le lait des mamelles y contenu pour la nourriture de l'enfant.

BOUSILLER, Bousilleur. Terme de Maçonnerie formé de deux mots. Il ſignifie dans cet art, comme qui diroit, travailler avec de la boue. Ce terme pris dans ce ſens, eſt en uſage dans la Maçonnerie, & n'a rien de déſavantageux ; mais comme dans tous les arts méchaniques on a tranſporté la ſignification de ce mot à tout ce qui eſt fait groſſiérement, & dans le gout de ces ſortes d'ouvrages avec de la boue ; on lui a donné une idée peu favorable. En Jardinage, & en tout autre art, bouſiller n'eſt autre que faire mal & groſſiérement les ouvrages.

BOUSILLEUR, eſt celui qui, pourvu que l'ouvrage ſoit fait, ou paroiſſe fait, travaille à la hâte, ſans gout, ſans jugement, ſans approprier l'ouvrage, & ſans agir conſéquemment aux regles. Ce mot qui, dans le ſtyle po-

pulaire, a quelque chose de bas, est en vogue dans le Jardinage; il est fort énergique, & sa signification n'est que trop ordinaire dans les suppôts de cet art.

BOUTON ou ŒIL. On ne voit pas trop pourquoi on a donné l'un & l'autre nom à cette partie des plantes, d'où naissent les branchages, les feuilles, les fleurs & les fruits de toute plante. *Voyez ci-après* BOUTURE.

Un bouton est une petite partie saillante formée de la plus pure substance de la seve, qui renferme l'embrion de tout rameau dans toute plante, & qui n'est jamais produit, ni formé que par l'entremise d'une feuille.

Voici une observation qui n'a point encore été faite nulle part, & qui est autant curieuse qu'importante; savoir, que comme il n'est point de boutons sans feuilles, il n'est pas non plus de feuilles sans boutons. La feuille est faite pour le bouton, afin qu'elle le nourrisse & le substante, de même que le bouton est fait pour la feuille, afin de recevoir d'elle sa subsistance. Sans feuille point de bouton; il ne peut vivre, il faut qu'il avorte, & sans

bouton la feuille feroit inutile, & deviendroit oisive. Voilà ce que le Jardinier ignore : qu'on en fasse la remarque, & l'on verra que la premiere chose qui paroît quand tout arbre pousse, & lorsque l'œil s'ouvre au printemps, ce sont des feuilles ou des follicules aux fleurs pour administrer la nourriture au bourgeon naissant, à l'exception de la figue, qui pousse sans feuilles. Il en sera dit la raison ailleurs. L'hiver le bouton n'agit pas au dehors, parce qu'il est privé de sa feuille, qui est sa mere nourrice, & en tout autre temps la feuille est attachée au bouton, tant qu'il n'est pas tout-à-fait formé, & sitôt qu'il a son complément, sa feuille tombe.

Telle est la seule cause de la chute des feuilles, quand elles tombent naturellement & sans cause forcée. Tout ce que les uns & les autres, parmi les savans, ont imaginé dans leur cabinet au sujet de la chute des feuilles, est purement gratuit de leur part. Il faut être sur le tas même pour suivre la nature & la voir opérer. On prouve démonstrativement dans l'Ouvrage

vrage cette origine, ſans recourir à des expédiens imaginaires.

On compare les boutons, ou les yeux des plantes à des œufs, ou à des graines: en effet, tout ce qui ſe paſſe dans la formation d'un œuf & d'une graine, ſe retrace dans la formation d'un bouton; & de même tout ce qui ſe paſſe dans un œuf qui devient animal vivant, & dans une graine qui devient plante, ſe peint également dans le bouton devenant bourgeon, fleur & fruit.

BOUTONS *à bois*. Ce ſont ces yeux que toujours accompagne une feuille, & qui jamais par eux-mêmes ne produiſent des fruits, mais ſeulement des bourgeons, qui, pourtant bien ménagés, en donnent par la ſuite. Ceci bien entendu, eſt un paradoxe dans le Jardinage; ſavoir, de convertir les boutons à bois en autant de boutons à fruit pour l'année d'après leur naiſſance; & voici une autre ſorte de paradoxe en apparence auſſi; ſavoir, qu'il ne tient qu'à tout Jardinier intelligent d'avoir, à volonté, des boutons à fruit à ſes arbres. C'eſt ce que nous démontrons

dans le Traité de la taille, où nous donnons les moyens sûrs & les plus naturels pour y parvenir. Ceci n'est point hablerie; on en appelle à l'expérience journaliere dans tous les endroits où nous opérons.

BOUTONS *à fruit*. Ce sont des yeux qui ont toujours à côté d'eux plusieurs feuilles; mais qui sont plus gros, plus nourris & plus saillans que les boutons à bois.

Les boutons à fruit dans les arbres à pepins, ont autour d'eux plusieurs feuilles de différentes grandeurs, & aussi plusieurs fleurs; au lieu que les boutons des fruits à noyau n'ont qu'une, ou deux feuilles, & assez communément une seule fleur, ou deux ensemble, si l'on en excepte les cerisiers & leurs semblables, qui ont des boutons à fruit au milieu de plusieurs feuilles, & dont les fruits sont grouppés, ou plusieurs ensemble en un tas.

BOUTONNER en Jardinage est tout différent que bourgeonner. Il ne faut pas les confondre. Boutonner veut dire commencer à s'ouvrir, & à faire éclorre le germe renfermé dans le bouton. Ce germe, quand il est sorti du bouton, & lorf-

qu'il a une certaine grandeur, s'appelle bourgeon. Les arbres boutonnent, quand leurs yeux ſe gonflent & groſſiſſent, commencent à ſortir de leurs enveloppes, & ils bourgeonnent quand ils ſont voir un peu de verdure, & lorſque les yeux produiſent un petit montant, qui de jour à autre s'allonge, & va toujours en augmentant, juſqu'à ce qu'il devienne à la fin branche formée.

BOUTURES. Ce ſont les rejettons de tous les arbres quelconques, & de toutes les autres plantes, leſquels naiſſent, ou des racines, ou du tronc, & de la ſouche, ſoit que ces rejettons aient des racines, ou non.

BOUTURE ſe prend encore pour toute branche & pour tout rameau détaché qu'on met en terre pour y prendre racine; c'eſt ainſi qu'on met en terre des rameaux de groſeilliers, de ſureaux, de jaſmins, de juliennes, de giroflées jaunes, &c. & ils prennent racine. Aux artichaux, au lieu de dire boutures d'artichaux, on dit des œilletons; & à la vigne, on dit marcottes & croſſettes, tant ce qui a racine, que ce qui n'en a pas.

Ce terme de bouture vient d'un vieux mot fort uſité encore parmi les gens de campagne ; ſavoir, *bouter*, pour dire mettre. *Boutez-vous là*, diſent-ils communément : *boutez votre chapiau.* A propos de quoi il faut obſerver que tous les noms des arts méchaniques ont été inventés par tous gens groſſiers, qui n'avoient d'autre but que de s'entendre eux-mêmes & entr'eux : au lieu que ceux des ſciences & des arts libéraux ſont, pour la plupart, ſignificatifs & compoſés originairement des plus anciennes langues, ſur-tout du grec & de l'arabe. Tels ſont les termes de la Médecine & de la Chirurgie, de l'Anatomie, la Chymie, la Pharmacie, la Botanique, l'Aſtronomie, & autres. Comme donc ce que nous nommons bouture, n'eſt autre choſe que de menus rameaux, pour la plupart, qu'on met, & qu'on pique en terre, les Jardiniers les ont appellées d'un mot qui leur eſt ordinaire, & qui leur a paru le plus expreſſif, comme qui diroit rameau qu'on boute en terre. Ils diſent *boutures*, comme ils diſent *aoûté*, pour ſignifier la formation & la conſiſtance de toute plante boiſeuſe,

ou ligneuſe, qui eſt toute autre lors du mois d'Août qu'auparavant. Il en eſt de même d'une infinité d'autres.

BOUZE DE VACHE. Cet engrais fort gras & frais, convient dans les terres ſeches, légeres & ſableuſes; le laiſſer pourrir auparavant, ſans quoi il s'emploie mal, il eſt pourriſſant & crud; il forme alors ce qu'on appelle des *galettes* dans terre, qui ſont long-temps à pourrir.

C'eſt avec la bouze de vache que ſe fait l'emplâtre de l'onguent S. Fiacre. *Voyez* EMPLATRE.

BRANCHAGES. Ce terme, & les ſuivans, ſont propres au Jardinage. C'eſt l'aſſemblage de pluſieurs branches enſemble, ou ſéparément, ſoit dans un même arbre, ſoit dans pluſieurs.

BRANCHE, eſt un rameau ſaillant, faiſant partie de tout arbre, lequel eſt produit par un œil, ou bouton, & qui, après avoir été bourgeon tendre, a pris la conſiſtance de bois dur.

Trois ſortes de branches ſur tout arbre, des groſſes, des moyennes & des petites.

Ces trois ſortes de branches ſe partagent

en différentes claſſes ; ſavoir, BRANCHES *à bois*, leſquelles portent des boutons à bois.

BRANCHES *à fruit*, à cauſe qu'elles ont des boutons fructueux. Elles ont des marques diſtinctives ; ſavoir, des rides, ou des eſpeces d'anneaux à leur empattement.

BRANCHES *de faux bois*, ainſi appellées, parce que toujours elles percent à travers l'écorce, & non d'un œil, ou bouton.

BRANCHES *gourmandes* ou *gourmands*, à raiſon de ce qu'elles prennent toute la nourriture, & cauſent la diſette de leurs voiſines ; ſur celles-ci le jardinage commun eſt dans une grande erreur. Perſonne encore, excepté les gens de Montreuil, n'a connu la nature, l'uſage, les propriétés & les avantages qu'on peut tirer des branches gourmandes. Dans le Traité de la taille, nous apprenons à tirer des branches nommées gourmandes, tous les avantages poſſibles, de rendre, par leur moyen, les arbres d'une étendue immenſe, autant fructueux, & de longue durée : enfin, de n'avoir, par la ſuite, que des branches dans l'ordre de la nature, comme les arbres des

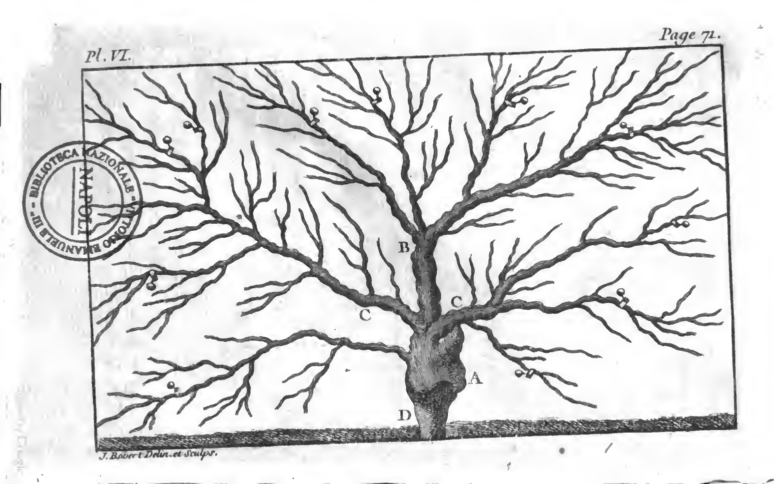


Pl. V.

F C C F
E C C
C
F E E E
C C F
D D E
F E B E
B B B F
A

J. Robert Delin. et Sculps.





J. Bowr Delin. et Sculps.

forêts & des vergers, ainſi que tous autres qu'on ne taille point, & qui, pour cette raiſon, n'ont point, ou que très-peu, de gourmands. *Voyez* GOURMANDS.

BRANCHES *folles* ou *chiffonnes*. Ce ſont de menues branchettes, qui ne ſont d'aucune valeur, ni d'aucun avantage pour les arbres & qui naiſſent ſur des arbres malades, ou ſur des arbres vigoureux; mais dont on a rogné les bourgeons par les bouts, ou bien encore ſur des arbres trop vigoureux, qui regorgent de ſeve.

Deux autres ſortes de branches; ſavoir, des branches perpendiculaires, directes, verticales & d'à plomb à la tige & au tronc, & des branches latérales. Perpendiculaires veut dire en ligne droite, directe, qui partent immédiatement du tronc & de la tige: verticales, d'un mot latin, qui veut dire la tête, à raiſon de la façon de pouſſer de ces branches, toujours placées à l'extrêmité de l'arbre; enfin d'à plomb à la tige & au tronc, à raiſon de ce que ces ſortes de bourgeons & de branches s'élancent du bas vers le haut, comme ſi on les eût poſées avec le plomb même, comme quand les

ouvriers posent quoi que ce soit qui doit y être : latéral, ou de côté, c'est la même chose.

Dans le systême de Montreuil, outre ce partage des diverses branches, on en fait une nouvelle distribution, ainsi qu'il suit.

Aux arbres d'espaliers, on ne laisse que deux branches uniques, qu'on appelle *branches meres.*

Ces branches meres sont deux seules branches sur lesquelles, dès la premiere taille, on réduit tout l'arbre, l'une à droite, & l'autre à gauche en forme de fourche, ou représentant la figure d'un V un peu ouvert (1).

Ces deux branches meres, on les appelle encore *branches tirantes*, parce qu'elles tirent, & qu'elles reçoivent immédiatement de la greffe toute la substance, pour ensuite la répartir à toutes les autres qui naissent d'elles.

On distingue ensuite un second ordre de branches, qu'on nomme *membres*, ou *bran-*

(1) A ces arbres faire droit sur ces diverses sortes de branches.

ches montantes & descendantes. Ces membres sont des branches ménagées de distance en distance sur les deux parties qui composent l'V ouvert. Les branches montantes garnissant le dedans, & les branches descendantes garnissant le dehors, ainsi qu'on va le représenter.

Ainsi donc, on supprime à tous les arbres d'espalier le canal direct de la seve, & jamais on ne laisse aucune branche perpendiculaire à la tige & au tronc. Toutes les branches sont ce qu'on appelle obliques, & toujours de côté.

Un troisieme ordre de branches acheve la formation & la structure des arbres, suivant cette méthode de Montreuil. Ces branches ils les appellent *branches-crochets*, parce que de la façon que ces sortes de branches sont placées sur ces membres, elles forment la figure d'autant de crochets. Ces dernieres garnissent tout l'arbre, & l'industrie du Jardinier est de ménager toutes choses de telle sorte, que toujours & par-tout il y ait de ces branches-crochets, qui sont les branches fructueuses.

Du premier coup d'œil on imagine la chose bien difficile ; mais on va voir par la représentation de la figure, deux arbres disposés de la sorte, que rien n'est plus simple, ni plus aisé ; mais bien autrement entendu, & plus profitable que nos arbres dressés en forme d'éventail, avec leurs branches perpendiculaires & d'à plomb à la tige & au tronc.

Ces branches-crochets se partagent en diverses autres sortes de branches, que l'on caractérise suivant leurs différentes façons de pousser, selon qu'elles sont diversement disposées, & conformément à la place qu'elles tiennent sur l'arbre ; savoir :

Des branches fortes, ou gourmandes, des branches demi-fortes, ou demi-gourmandes, des branches appellées verticales, ou perpendiculaires, d'autres obliques, ou de côté.

Voici en deux mots tout le systême.

A la premiere année on fait prendre à un arbre d'espalier la figure de l'V ouvert. Ce sont les deux branches meres, ou branches tirantes, qui forment chacune un côté de cet V ouvert.

Les branches, appellées membres, qui ſont de deux ſortes; ſavoir, branches montantes & branches deſcendantes, garniſſant



en-dedans & en-dehors l'V ouvert. Les branches montantes ſont ainſi placées en-dedans, & les branches deſcendantes de la ſorte.



Les deux réunis font la figure préſente: s'il eſt quelques branches en apparence perpendiculaires, il faut obſerver qu'elles ne ſont point perpendiculaires directes, mais ſur obliques; ce qui fait un point eſſentiel.

Les arbres diringés univerſellement, ſuivant la routine, ſont tout différens. Les branches y ſont diſpoſées comme autant de rayons qui partent du centre, ſuivant la préſente figure. Mais il eſt démontré par le raiſonnement & l'expérience, que c'eſt la gêne & la con-

trainte que la ſeve éprouve, qui la rendent féconde à raiſon de ce qu'étant retardée dans ſon cours, elle eſt néceſſairement cuite, digérée & filtrée ; & au contraire, arrivant ſans obſtacle dans des branches directes & des canaux perpendiculaires, elle y eſt reçue ſans être élabourée. C'eſt la différence de l'eau d'une fontaine ſablée, & de celle qui ne l'eſt pas. Enfin de cette diſtribution des unes & des autres de toutes ces branches, naiſſent les différentes branches-crochets, fortes, demi-fortes, & autres; ainſi qu'il eſt repréſenté dans la figure.

Autres branches encore qu'on appelle des brindelles & des lambourdes.

Les *brindelles*. Ce terme, ainſi que le ſuivant, ſont des termes d'art, particuliers au Jardinage. Ce ſont des branches à fruits qui ſont fort petites & trapues, ayant des feuilles ramaſſées toutes enſemble, au milieu deſquelles il eſt toujours un bouton à fruit, ou pluſieurs. Les fruits qui naiſſent de ces brindelles ſont preſqu'aſſurés : ils ſont communément les plus gros & les plus

exquis. On en dit la raiſon en temps & lieu.

Les *lambourdes*. Ce ſont de petites branches maigres, longuettes, de la groſſeur d'un fétu, communes aux arbres à pepins & à ceux à noyaux, ayant des yeux plus gros & plus près-à-près que les branches à bois, & qui jamais, dans les arbres de fruit à pepin, ne s'élevent verticalement comme elles; mais qui naiſſent d'ordinaire ſur les côtés, & ſont placées comme en dardant.

Les lambourdes ſont les ſources fécondes des fruits. C'eſt d'elles principalement que naiſſent les boutons à fruit.

On les caſſe d'ordinaire par les bouts, afin de les raccourcir, à deſſein de les décharger, de peur qu'elles n'aient, par la ſuite, un trop grand nombre de boutons à fruits à nourrir, leſquels avorteroient, à cauſe de leur multitude. Le Jardinier caſſe; mais il ignore pourquoi. Tous imaginent que c'eſt ce caſſement qui fait venir du fruit à ces ſortes de branches qui, caſſées, ou non, en donneroient toujours. Il ſera ci-après parlé en ſon lieu du caſſement.

Les lambourdes des arbres à pepins ſont liſſes & unies ; au lieu que les brindelles, & les autres branches fructueuſes de ces mêmes arbres, ont des rides, ou des anneaux ; mais les boutons à fruit qu'elles produiſent, en ſont abondamment pourvus.

BRANCHES *de réſerve.* On appelle branche de réſerve, toute branche laquelle eſt entre deux branches à fruit, & qu'on taille fort courte, pour, l'année ſuivante, fournir à la place de celles qui ont porté fruit ; faute de ce, les Jardiniers ſe trouvent pris, & les arbres ſe dénuent, ſoit du bas, ſoit par places, comme on ne le voit que trop dans tous les arbres des jardins.

Par le moyen d'une telle diſtribution des branches, les gens de Montreuil & nous, ainſi que tous ceux à qui nous avons communiqué notre méthode, avons trouvé le ſecret d'avoir non-ſeulement des arbres immenſes, portant des fruits en abondance ; mais des arbres d'une ſanté vigoureuſe & en embonpoint ; enfin des arbres de longue durée, ſur-tout quand ils ſont ménagés un peu plus que ne font quel-

ques Cultivateurs qu'on accuſe de les pouſſer quelquefois un peu trop.

BRAS ſe dit des melons, concombres, citrouilles, potirons, & autres plantes rampantes ſemblables. Ce ſont les pouſſes qui ſortent des aiſſelles des groſſes branches de ces ſortes de plantes qui s'étendent & s'allongent à la façon de nos bras, & ſur leſquelles naiſſent les fruits. L'art du Jardinier entend à les faire croître, & à en tirer des fruits, qui nouent preſque infailliblement quand il eſt pourvu d'intelligence ; au lieu qu'à force d'inciſer & de charpenter, la plante a toutes les peines imaginables à produire des fruits noués.

BRISE-VENTS. Le mot porte ſa ſignification. Les Jardiniers n'en connoiſſent que d'une ſorte, qui ſont faits avec de la paille. Il en eſt d'autres qui ſont des murailles, & qui ſont placées de maniere qu'elles briſent les vents. Les premiers briſe-vents ſont en forme de paillaſſons fort épais, que les Jardiniers & les Maraichers placent debout, & qu'ils tiennent en état par des échalats forts, ou par des pieux fichés en terre. On les place à l'oppoſite des

mauvais vents autour des couches, ou autour des emplacemens qu'on veut garantir de leur souffle nuisible. *Voyez* ABRI.

A Montreuil les brise-vents sont des pans de muraille, placées à l'opposite des mauvais vents, comme ceux ci-dessus, qui ne sont faits qu'avec de la paille. De ces derniers les Montreuillois font usage aussi, mais dans les champs pour leurs fraisiers, de même que les Maraichers près de Paris, & quantité de Jardiniers de maisons pour entourer leurs melonnieres, afin de les garantir des mauvais vents.

BROU, terme d'art, est une écorce verte, ou verdâtre fort épaisse, ayant un gout amer, & qui couvre certains fruits, leur servant d'enveloppe. Il n'y a que les fruits à coquilles, ou ceux qui ont des enveloppes d'une sorte de cuir, tels que les noix & les marrons, qui ont des brous. Le fruit de l'amandier a un brou qui est tout velu; le brou de la noix est fort uni, & celui du marron est armé de piquants.

Le brou est non-seulement une enveloppe pour entourer le fruit, & le garantir des accidens nuisibles; mais encore le magasin

magaſin & le réſervoir des vivres & des provisions pour l'alimenter : ſi bien que quand le brou d'une noix, d'une amande, d'une châtaigne a été maléficié par la grêle, le fruit s'en reſſent, & profite d'autant moins. Quand le fruit eſt tout-à-fait formé, le brou ſe ſeche ; il s'ouvre pour faire paſſage au fruit, qui tombe alors.

Le brou eſt toujours amer & âcre, non pas, comme l'ont imaginé gratuitement quelques Naturaliſtes, pour dégouter les animaux friands du fruit qu'il renferme ; mais par une ſuite de la façon d'être du fruit, & analogiquement à la nature, à qui une telle ſeve eſt néceſſaire pour ſa formation.

BROUETTE, Brouetter. Ce terme eſt du Jardinage, comme de toutes les autres vacations dans leſquelles on ſe ſert d'un pareil inſtrument pour tranſporter divers fardeaux.

Voyez par-tout dans le Jardinage, dans les atteliers de Terraſſiers & de maçonneries, les diverſes ſortes de brouettes.

Ce ſont les Charrons qui fabriquent ces inſtrumens.

BROUETTER ; c'eſt avec la brouette, tranſporter quoi que ce ſoit, d'un lieu à un autre.

BROUIR, SE BROUIR. Il ſe dit des arbres, de leurs feuilles, de leurs fleurs & de leurs fruits nouvellement noués, que les mauvais vents, & ſur-tout les brouillards morfondans flétriſſent & deſſéchent. Ne point arracher les feuilles brouies; mais les laiſſer tomber d'elles-mêmes. Ainſi le pratique-t-on à Montreuil, pour les raiſons les plus fortes.

BROUISSURE. C'eſt l'effet de ces mauvais vents & de ces brouillards empeſtés.

BRULURE des arbres d'eſpalliers, des pêchers ſur-tout, & des poiriers, pruniers, abricotiers, à l'expoſition particuliérement du midi. La vérité a ſur un galant homme, qui veut être utile, des droits que nulle conſidération humaine ne peut preſcrire. Voici un événement important dans le Jardinage; il eſt journalier, univerſel, il eſt apperçu de tous, & nul encore n'en a connu la cauſe & le principe. Les gens de Montreuil ne ſont pas plus clairvoyans que les autres ſur ce point.

Ce phénomene du Jardinage, en même-temps apperçu & méconnu, nous a semblé d'une telle importance, que nous avons osé prendre l'essor à son sujet, au-delà, peut-être, des bornes d'un Dictionnaire.

Le fait est que les arbres d'espalier, au midi sur-tout, sont brulés jusques dans la moëlle : la tige, la greffe, & toutes les grosses branches sont également rôties & grillées. Tous, sans en excepter un seul, accusent le soleil d'été de cet énorme forfait. Ils prétendent se garantir de cette brulure par quantité d'expédiens, dont les uns & les autres s'avisent. Le plus grand nombre empaille ses arbres, comme on empaille un cardon pour le faire blanchir; quelques-uns mettent des tuiles pour faire ombrage sur les tiges courtes des arbres nains : il en est qui, sur les arbres de tiges & sur les nains, posent des douves & des planches. On en trouve qui emmaillottent les tiges, les uns avec de grosses toiles & du cuir, les autres avec de la toile cirée : nous-mêmes jadis, quand, esclaves de la routine aveugle, & novices dans le Jardinage, nous travaillions sans réfléchir,

avons fait la dépenſe de faire venir pluſieurs charretées d'écorces d'arbres pour appliquer au-devant des arbres d'eſpaliers à notre campagne. Mais, choſe ſinguliere, malgré tant de précautions, & tous ces préſervatifs, les arbres n'en ont pas moins brulé juſqu'ici, par-tout, comme à Montreuil, & l'on replante ſans fin au midi. A cette expoſition, dit-on, les arbres ne ſe plaiſent pas, & l'on ne perce point plus avant : l'on ne fait pas attention que le même a lieu aux autres expoſitions.

Au levant & au couchant les arbres ſont auſſi brulés, mais bien moins ; on y met également des garnitures, mais ſans remédier au mal, faute de remonter à la cauſe.

La paille dont on entoure les tiges, outre qu'elle ſert de refuge à une peuplade infinie d'inſectes, chenilles, vers, limaçons, perce-oreilles, pucerons, &c. non-ſeulement prive la tige des bienfaits de l'air, pour lequel elle eſt faite, comme les racines le ſont pour être bénéficiées par l'humide de la terre ; mais elle occaſionne la brulure, comme on va le voir : en ou-

tre, lors des humidités, cette paille qui reste mouillée en-dedans & dans le fond, ne sert qu'à morfondre la seve par la pourriture & la croupissure, & occasionne à la peau des taches livides produisant les chancres. Dépouillez l'un de ces arbres, & vous reconnoîtrez le fait par vous-même. Lors des gelées, quand cette paille est mouillée, elle gele nécessairement l'écorce sur qui elle est appliquée.

Considerez dans les espaliers un peu anciens, certains vieux pêchers étiques, qui n'ont plus, par derriere, qu'une petite pelure qui leur charie la seve: ils furent empaillés, la plupart, dans leur temps; cependant ils n'ont pas moins brulé. Ainsi donc, la paille appliquée aux arbres d'espalier, loin d'être un préservatif, est, au contraire, nuisible par le fait même.

Les douves, les planches, les tuiles ne sont pas si nuisibles que la paille; mais elles font un mal réel en privant la tige des bienfaits de l'air, dont, par leur présence, le cours & la circulation ne peuvent plus avoir lieu, du moins que fort imparfaitement. Le Jardinier sensé qui raisonne

& qui examine, fait à ce sujet ses réflexions, pendant que le Jardinier butord, imaginant que ces choses sont de vrais préservatifs, reste dans son préjugé, & voit périr ses arbres.

Quant aux maillots de grosses toiles épaisses & de toiles cirées, c'est pis que tout le reste, à raison de l'interception de l'air. Ce sujet si important est plus amplement traité en son lieu, quant au dénouement & au parti à prendre contre cette brulure.

Nos bonnes gens de Montreuil, faute d'avoir approfondi ce point, empaillent, mettent, comme les autres, des tuiles & des douves. Mais voici à ce sujet un raisonnement bien simple.

Si tous les préservatifs ne garantissent pas les arbres de la brulure, la conclusion est juste, en disant, donc cette brulure ne vient pas du Soleil d'été. Or comment brulent-ils ? C'est ce qu'il faut exposer.

Durant l'hiver il tombe sur les arbres en général, & sur ceux d'espaliers des neiges, des gelées blanches, des givres, du grésil, & toutes sortes de frimats. Lors donc que le soleil du midi paroît durant les grandes

gelées, toutes ces humidités fondent, & l'eau découle de branche en branche depuis le ſommet ſur la greffe & ſur la tige, qui, par leur ſaillie, font une avance qui retient plus ou moins ces eaux, & à meſure que le ſoleil ſe retire, & que la gelée ſerre, ces eaux ſe congelent ſur toutes ces parties mouillées, & là par-tout on voit une incruſtation de verglas, qui preſſant fortement ſur la peau, la morfond, la gele & la brule. Le lendemain le ſoleil dardant de nouveau, tant ſur les nouveaux frimats de la nuit, que ſur cette incruſtation de verglas, fait fondre de nouveau auſſi le tout, qui également ſe congele, & ce toujours ainſi, tant que dure la gelée forte. Or ce ſont ces dégels ſucceſſifs, & ces congélations réitérées qui brulent ainſi les arbres d'eſpaliers. Les autres arbres en l'air & les buiſſons, ſur qui pareilles fontes & congelations ne peuvent avoir lieu, ne ſont jamais brulés.

Il eſt, quant à ce ſujet, des moyens ſûrs & efficaces, ſoit pour ſe garantir des effets de cette gelée, ſoit pour guérir les arbres, quand ils ne ſont pas totalement brulés,

mais qu'ailleurs on enſeigne ; il ſeroit trop long de le faire ici. Nul obſervateur qui ne reconnoiſſe le tout.

Mais pour vous convaincre de la vérité du fait, jettez un coup d'œil ſur tous vos arbres brulés,& vous reconnoîtrez ce qui ſuit.

Tous les arbres d'eſpalier à l'expoſition du midi, ſont brulés en face du midi ; les arbres qui ſont à celle du levant, ne ſont brulés que médiocrement, mais ſeulement de côté, ou même point ; mais bien du côté où le midi les frappe , & ceux du couchant ſont brulés du côté oppoſé à ceux du levant, à l'endroit où le ſoleil y darde quand il eſt à ſon midi.

Une autre obſervation bien importante encore à faire, c'eſt ſur la brulure & l'extinction preſque annuelle de quantité de boutons, ou d'yeux à l'expoſition du midi. Elle a lieu plus ou moins, ſuivant que la congélation dont il a été parlé, a eu plus ou moins lieu auſſi ; & voici, par rapport à ces boutons, ce qui ſe paſſe.

A tous les boutons, ou yeux, il eſt une petite éminence. Tous ſont ſaillie, & ils ſont appliqués droit chacun ſur la branche

leur mere, & ils dégénerent en pointe par en haut. Or quand les humidités fondent & se congelent, comme il a été dit, celle qui entoure le bouton se congele aussi, & alors elle ne fait qu'un avec cet œil & la peau. Le germe de cet œil, qui est un petit filet verd bien tendre, est pris d'abord, par conséquent il faut que l'œil périsse.

Pour vous assurer encore du fait, visitez l'œil dans le temps dont on parle, & vous le trouverez incrusté d'un vernis de glace, qui le rend brillant comme une perle. Le Jardinier qui voit tout & n'apperçoit rien, qui n'examine point, ni ne réfléchit, se doute bien qu'il faut que l'œil ait été gelé; mais il ne remonte pas au principe pour s'en garantir.

Dans certaines années, où ces incrustations de glace avoient eu lieu plus que dans d'autres, à cause de l'abondance des frimats; les pêchers au midi étoient tellement brulés par-tout, qu'il n'étoit pas possible d'y trouver un œil bon pour y tailler, & qu'il a fallu tailler sur les vieux bois, & d'autres mouroient.

Autre observation, qu'on ne peut laisser

en arriere ; ſavoir , d'abord que , quand autour des arbres il y a de la paille , ces humidités coulant le long de la tige , & venant à ſe congeler deſſus la peau avec la paille , elle brule bien davantage que ſi cette tige étoit iſolée & à nud. Le mal eſt grand , mais les ſuites en ſont bien autrement fâcheuſes ; en voici quelques-unes.

A tous les endroits maléficiés par la gelée & par l'incruſtation de verglas , la gomme ne manque pas de fluer ; elle cave & carie , & le chancre augmente toujours en étendant la plaie de la brulure.

Les pluies durant l'été , leſquelles ne manquent pas de reſter là , d'y ſéjourner & de caver , par conſéquent , de même que toutes les humidités des hivers ſuivans , augmentent encore l'excavation ; enfin les rayons du ſoleil venant à l'appui , ne font que ce qu'on appelle RENGRÉGER le mal.

De tout ce que deſſus , communication par nous a été faite à tous , & il n'eſt pas un ſeul qui n'ouvre de grands yeux d'étonnement , & qui ne convienne du fait ; mais aucun ne ſe met en devoir de ſaiſir

les expédiens par nous indiqués, soit pour s'en garantir, soit pour réparer le mal, ainsi que nous le prescrirons en son lieu.

BRULURE *du bout des branches.* C'est une maladie des arbres à laquelle il peut y avoir du remede, quand cette brulure vient du vice du fond de la terre, en ôtant la mauvaise, & en en mettant de la bonne à la place. On la connoît, cette brulure, quand les bouts sont tout noirs, ou charbonnés.

BRULURE *des racines aussi par les bouts.* Si cette maladie vient de la même origine, la cure est aussi la même. M. de la Quintinie prescrit, pour l'une & l'autre, d'ôter ces extrêmités noires.

Il est fort rare de voir des arbres ainsi maléficiés en revenir.

BUISSON. Le mot de buisson peut venir de buis, ou bouis, qui est composé de quantité de branches horizontales. Jadis on appelloit buisson, & on appelle encore de ce nom quantité de petits arbres touffus, qui se rencontrent dans les champs non cultivés; on dit arbre en buisson. C'est un arbre qu'on coupe environ à un pied au-

dessus de la greffe, & auquel on laisse venir des branches tout autour, qu'on évide dans le milieu, lui faisant prendre la figure d'un godet. On dit buisson ouvert, rond, évasé, dégagé, évidé. On donne dans l'Ouvrage un Traité particulier des arbres en buisson pour les régir. Les gens de Montreuil passent pour mieux entendre les espaliers que les buissons.

BULBEUX. Terme de Botanique. C'est une plante d'un tissu tout différent de celui des autres. Toute plante bulbeuse est composée de plusieurs peaux particulieres, appliquées les unes sur les autres, en forme de fourreau chacune, s'enveloppant mutuellement, & qui peuvent se séparer & s'enlever, ayant pour racines un tissu de petits filets blancs, qui jamais n'acquiérent, ni la consistance, ni la dimension de celles des autres plantes. Vous ôtez une premiere enveloppe, qui est comme une espece de robe, ou de tunique; puis après elle, vous en trouverez une semblable, & ainsi jusqu'à la derniere. Bulbe, ou oignon font synonymes. Plantes bulbeuses, ou plantes à oignon, c'est la même chose.

Tels les lis, les tulipes, les échalotes, l'ail, le poireau, la ciboule, &c.

BULLE vient d'ébullition, bouillonnement en Physique; il se dit de l'air. Ainsi, quand l'eau frémit pour bouillir, on voit du fond du vase s'élever des especes de petites bouteilles, de même quand le vin de Champagne pétille dans le verre. On dit l'air en bulles, l'air en masse. *Voyez* MOLÉCULES.

BUTTER, BUTTE ou ÉLÉVATION sont également synonymes. C'est élever au pied d'un arbre un petit monceau de terre, pour empêcher que le vent ne le ballotte, ou que la sécheresse ne le prenne. On dit butter les artichaux, avant que de les couvrir avec du fumier durant l'hiver. C'est élever tout autour du pied une butte de terre à 5 ou 6 pouces de haut & d'égale épaisseur.



C

CAISSE en Jardinage, eſt un ouvrage de figure quarrée, en bois, fait par un Menuiſier, lequel eſt compoſé de quatre pieds, ou piliers, ſur leſquels ſont attachées des planches, avec un fond auſſi de planches, le tout formant une ſorte de boîte, qui n'a point de deſſus, pour la former. On la remplit de terre pour y mettre certains arbres & des arbuſtes. *Voyez* ENCAISSEMENT.

CALIBRE, en terme de Jardinier phyſicien & d'Anatomie des plantes, a une ſignification particuliere. Ce mot eſt pris des arts, & eſt employé dans pluſieurs ſciences. On dit calibre d'un canon, & auſſi le calibre des arteres & des veines. C'eſt en Jardinage le moule intérieur des organes des plantes, qui ſert à modifier la ſeve pour lui faire prendre diverſes façons d'être. Suivant que les canaux deſtinés à contenir la ſeve, ont différens diamétres, & que leurs

calibres sont diversement disposés, la seve y coule plus ou moins, s'y modifie, s'y combine, & y reçoit les différentes préparations, par le moyen desquelles elle se moule; & telle est, en partie, la raison de différentes configurations des plantes, ainsi que leur gout si varié, de leurs qualités diverses, leurs couleurs & odeurs. C'est ainsi que dans les animaux quelconques, terrestres, aëriens, aquatiques & amphibies, les moules intérieurs, les différens organes, les canaux, les vaisseaux, les instrumens de la préparation & de la cuisson des alimens; (ces derniers, quoique souvent les mêmes dans nombre d'entr'eux,) opérent une différente conformation, suivant la différence de ces mêmes moules & de leurs calibres, ainsi que suivant les emboîtemens de toutes les parties entr'elles, leur assortiment & leur incastrement. *Voy.* MOULES, COULOIRS, ORGANES & CANAL.

CALICE *des fleurs*, appellé ainsi à cause qu'il imite la figure du vase qui porte ce nom; c'est l'enveloppe & l'étui qui contiennent tout ce qui compose la fleur.

CALLEUX, eſt tout corps particulier ſur lequel croît une petite tumeur dure. Ce mot eſt pris de la Chirurgie, & il a, par rapport aux plantes, la même ſignification que dans cet art.

CALLOSITÉ, eſt cette petite eſpece de durillon, qui, comme dans quelques parties humaines, croiſſent également aux arbres.

Ces ſortes de calus, ou corps calleux, ſe guériſſent & ſe traitent, comme ceux des membres humains, & ils ont la même origine.

CALUS, ſont ces duretés qui ſe forment à la peau des arbres, comme les durillons dans nos mains.

CAMPANE, CAMPANER, FRANGER, FESTONNER; le tout ſe dit des feuilles, des plantes & de leurs fleurs, qui ſont diverſement découpées à leurs extrêmités. Ce terme eſt de la Botanique.

CANAL. Par ce mot on entend tous les vaiſſeaux qui, dans les plantes, ſervent à recevoir & à contenir la ſeve, à la porter & reporter dans toutes les parties de chaque plante.

Les

Les vaiſſeaux des plantes ſont ſans nombre, comme dans le corps humain, & ils ont dans leur genre les mêmes fonctions. On ne les reſpecte pas aſſez dans le Jardinage ; au lieu de les ménager & d'en profiter, on en dépouille les arbres, ne laiſſant preſque rien à leurs branchages à meſure qu'ils pouſſent.

CANAL *direct de la ſeve.* C'eſt cette ſorte de branches qui pouſſent d'à plomb à la tige & au tronc, leſquelles il faut néceſſairement ſupprimer, ſi l'on veut avoir des arbres vigoureux, de belle figure, amplement fructueux, & de longue durée. *Voyez* à la lettre B au mot BRANCHE, la figure d'un arbre à la Montreuil, où le canal direct de la ſeve eſt ſupprimé : il eſt ici une obſervation à faire en paſſant ; ſavoir, qu'on peut, & qu'on doit même laiſſer aux arbres des branches directes montant verticalement, & d'à plomb à la tige & au tronc en deux rencontres ; 1°. quand elles ſont néceſſaires pour garnir le milieu de l'arbre ; 2°. quand elles ne ſont pas perpendiculaires en partant de la tige & du tronc ; mais perpendiculaires ſur obliques.

Ces dernieres ne ſont jamais furieuſes comme les premieres. *Voyez* BRANCHE.

CAPSULE. Terme de Botanique. Il ſe dit des fruits à pepins. C'eſt un diminutif d'un mot latin, qui veut dire bourſe, & capſule eſt la même choſe que petite bourſe. C'eſt ce qui, dans les fruits à pepins, ſe trouve toujours au milieu de l'intérieur du fruit. Là ſont de petites loges, ou cloiſons ſéparées par une double membrane parcheminеuſe, en forme de petites écailles concaves, dans leſquelles ſont renfermés, au centre du fruit, les pepins. Quelles précautions la nature ne prend-elle pas pour mettre en ſureté la graine, qui eſt le premier principe de la multiplication des végétaux! Il faut que la pulpe, ou la chair de tout fruit périſſe, avant que l'eſpoir de la plante coure aucun riſque.

CARIE, CARIÉ, SE CARIER. Ce terme eſt emprunté du mot de carrieres, où l'on tire diverſes matieres pétrifiées. C'eſt de-là que ce mot a été pris par la Médecine & la Chirurgie, parce qu'en effet l'humeur vicieuſe qui altere & creuſe les chairs, ou les os, les détruit & les conſume.



La carie eſt l'effet d'une humeur âcre & mordante, cauſée par une ſeve vicieuſe, qui altere l'écorce, le parenchyme, la partie ligneuſe & la moëlle, ou l'une, ou l'autre de ces choſes. Semblable à l'humeur qui, dans nos corps, corrompt le ſang & produit les ulceres, la carie cave toujours, & gagne au pourtour; elle fait périr ſouvent les branches, & même les arbres. Telle, en particulier, la gomme aux ceriſiers, pêchers, abricotiers, pruniers, ainſi que dans les arbres appellés réſineux, lorſque la ſeve eſt déplacée, & qu'elle n'a plus ſon cours.

Pour s'oppoſer aux progrès de cette humeur vitieuſe, & empêcher qu'elle ne ronge la branche, il n'y a qu'à ôter ſoigneuſement la gomme, & elle ne fait plus de mal. C'eſt ainſi que dans nos corps on arrête le cours d'une humeur ſemblable, & que par des remedes convenables, on empêche le pus de faire plus de progrès.

CARIER, c'eſt miner en-dedans, ronger, mordre & détacher les parcelles du bois, produire, en un mot, intérieure-

ment dans les fibres des plantes, ainsi qu'il a été dit, le même que font par leur travail les ouvriers employés à fouiller les carrieres.

SE CARIER. C'est quand une humeur mordante provenant d'une seve virulente, ou à l'occasion d'une plaie faite à un arbre, & par le moyen des pluies, des rosées, des gelées & du soleil, cette plaie devient profonde de plus en plus.

CARRIERES. Ce qu'on appelle ainsi dans les fruits, n'est autre chose que l'amas des sucs qui se pétrifient par une calcination, telle que celle des gravelles dans les tonneaux de vin. Le plus grand nombre des poires est pierreux, les unes plus, les autres moins. Le fruit du coignassier n'est qu'un tissu de pierres & une sorte de carriere. Toutes les poires sauvages sont telles, ainsi que les poires à cidre. De ce phénomene de la nature concernant la formation des pierres dans certains fruits & non dans d'autres, il n'est pas trop possible de rendre raison, pas plus que de la formation du noyau, & des coques les plus dures en certains fruits, de même que de

la converſion & de la métamorphoſe de la lymphe des arbres formant leur bois dur. La ſeve n'eſt, en elle-même, qu'une lymphe fort épurée ; comment ſe congele-t-elle de la ſorte juſqu'à acquérir une qualité oſſeuſe, & parvenir à la dureté d'un caillou ?

CASSER, CASSEMENT. Ces deux mots ont ici une autre ſignification que dans l'uſage ordinaire. Ce mot de caſſer, dans le ſens dans lequel il va être expliqué, eſt peu connu, ou fort mal entendu dans le Jardinage.

CASSER, c'eſt rompre & éclater à deſſein un rameau de la pouſſe, ou une branche de la pouſſe précédente, en appuyant avec le pouce ſur le tranchant de la ſerpette. Ce caſſement doit être fait environ à un demi-pouce de l'endroit où le rameau qu'on caſſe a pris naiſſance, directement au-deſſus de ce qu'on appelle les ſous-yeux. En caſſant de la ſorte à la fin de Mai juſqu'à la mi-Juin, & par-delà encore, on eſt aſſuré que des ſous-yeux il pouſſera infailliblement, ou une lambourde, ou une brindille, ou des boutons à fruit pour les années ſuivantes, & quelquefois toutes

ces trois choſes à la fois à un même arbre.
Mais ce caſſement n'a lieu communément que pour les arbres à pepins.

Si l'on coupe, au lieu de caſſer, la ſeve recouvre la plaie, & il repouſſe une nouvelle branche, ou de nouveaux bourgeons, qui forment ce qu'on appelle des têtes de ſaules, ou des toupillons de petites branches qui défigurent & épuiſent l'arbre; mais quand on caſſe de la ſorte, alors les petites eſquilles, ou les fragmens qui reſtent, empêchent la ſeve de recouvrir, & les ſous-yeux s'ouvrent pour donner, ainſi qu'il vient d'être dit, ou une lambourde, ou une brindille, ou des boutons à fruit pour les années ſuivantes, & très-ſouvent le tout enſemble.

Casser eſt encore l'action de ſupprimer le bout d'une lambourde. *Voyez* Lambourdes.

Le caſſement a lieu quelquefois auſſi à l'égard de certains bourgeons, & des gourmands en bien des occaſions; mais il faut être bien réſervé pour l'employer à propos, non-ſeulement dans ces occaſions, mais dans celles dont on vient de parler: quel-

qu'un qui casseroit trop, seroit sûr d'avoir des fruits à tout rompre; mais il épuiseroit bientôt ses arbres, comme quelques Jardiniers ont fait, abusant de ce secret immanquable pour avoir du fruit. Les Jardiniers taillent les branches du tour des buissons, & leurs arbres font des toupillons hérissés de branches à bois toujours stériles; mais il faut casser ces branches seulement par le petit bout, & l'on a des fruits à l'infini pour l'année suivante; alors il faut tailler, mais comment? C'est ce qu'on montre à faire en temps & lieu.

CATAPLASME pris de la Médecine. En fait de Jardinage, c'est l'application de la bouze de vache, ou du terreau gras, ou de bonne terre sur les plaies des arbres. On l'appelle ONGUENT SAINT FIACRE. *Voyez* B, à la fin de l'article de BANDAGE.

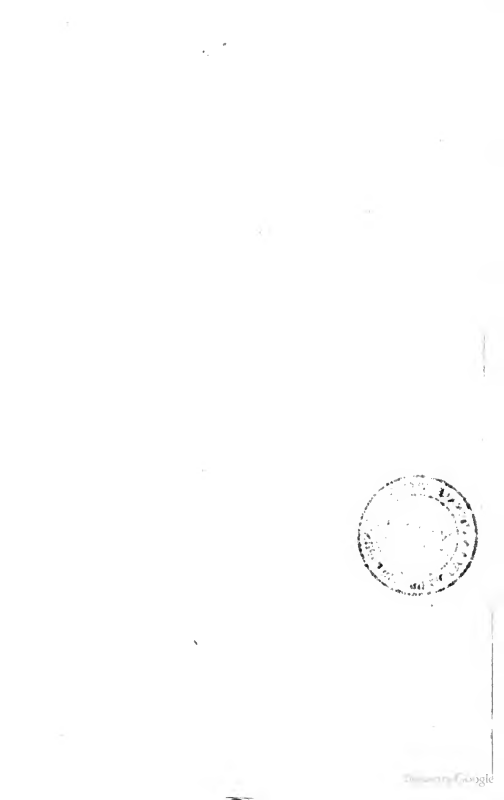
CAUTERE, est une opération nouvelle du Jardinage; elle est fort simple, & produit des effets autant admirables qu'avantageux: ce mot est pris de la Chirurgie.

Le cautere du Jardinage a été inventé pour faire percer des boutons & des bourgeons à l'écorce d'un arbre, ou d'une bran-

che qui en est dénuée. Toutefois il faut que la partie de l'arbre sur laquelle on applique le cautere soit vive, qu'elle ne soit point, ni seche, ni trop vieille, ni écailleuse. Il est un temps requis, & une façon de s'y prendre pour cette opération. Le détail en seroit ici trop long. Il suffit de dire quant à présent que cette opération differe peu de ce qu'on appelle la saignée des arbres ; elle est la même quant au fond. Elle est aussi, jusqu'à un certain point, la même que la sacrification. *Voyez* SAIGNÉE, SACRIFICATION.

CAYEU, CAYEUX, termes d'art. Ce sont les petits oignons qui croissent au pied des maîtres oignons, & qui servent à leur multiplication. *Voyez* BULBEUX.

CENTRAL. Feu central de la terre. Par feu central de la terre, on entend une chaleur interne, qui est dans le centre de la terre. C'est cet élément répandu universellement dans la nature, lequel est également dans la terre, & auquel vient se joindre la chaleur du soleil, celle des fumiers & des autres engrais. C'est, à proprement parler, la chaleur naturelle de la





J. Robert delin. et sculps.

terre, comme on conçoit celle du corps humain.

CERCEAU, mettre des cerceaux pour former les arbres.

On ignore quel eſt l'inventeur des cerceaux pour dreſſer les arbres, & pour la façon d'en uſer; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'aucun écrivain du Jardinage n'en fait mention, qu'on ne les voit d'uſage nulle part. Quelques Jardiniers, pour faire ſortir une branche qui ſe porte trop en-dedans, & faire rentrer celle qui ſort trop, lancent en travers des baguettes, qui forcent ces ſortes de branches à rentrer, ou à ſortir; mais nul encore qui ait appliqué aux arbres des cerceaux qui retiennent toutes les branches pour faire un tout régulier, ſuivant la figure ci-jointe. Ce qu'il y a de certain encore, c'eſt qu'il eſt de toute impoſſibilité de former les buiſſons, & même les têtes des tiges que l'on taille, à moins de recourir aux cerceaux. On eſt communément des 7, 8, 9, ou 10 ans à les former à la ſerpette; & comme, pour y parvenir, on eſt forcé de leur ôter quantité de bois, & de les taillader continuellement,

pendant ce temps-là on n'a point de fruit, ou que fort peu ; d'ailleurs on afflige les arbres par quantité de coupes & de plaies, qui toujours les tarabustent & leur nuisent. Avec le secours des cerceaux, on leur fait prendre une figure convenable ; & quand les branches ont pris leur pli, on les ôte : cependant les arbres portent fruit; & comme on ne les tourmente point par des incisions réitérées, & aussi, parce qu'on leur ôte peu de bois, ils grossissent prodigieusement de la tige.

On observera ici qu'on ne prescrit les cerceaux que pour les seuls arbres de figure baroque qui poussent follement. Quant à ceux qui se portent à bien, il n'en est que faire.

On emploie des cerceaux à futailles ; savoir, pour les petits arbres des cerceaux à demi-muids, & à muids pour les forts arbres, & dans le cas de besoin, pour certains arbres très-forts, tout-à-fait déjettés, des cerceaux à cuve.

On donne des leçons à ce sujet dans le Traité de la taille.

CHAMP, à CHAMP. Se dit de la façon

de femer ; c'eft-à-dire, à la volée, en jettant fa graine & l'éparpillant de toutes parts, comme quand on feme le bled.

On dit auffi *fúmer à champ*, pour dire fumer en couvrant de fumier toute la fuperficie de quelqu'efpace de terre. C'eft la différence de fumer par rigoles, ou ce qu'on appelle à vive jauge. *Voyez* VIVE JAUGE.

CHANCI, RACINES CHANCIES : ce font celles qui, étant éclatées, fe moififfent en terre, & où fe forme une humidité blanchâtre, qui les fait noircir en-dedans & pourrir. Beaucoup de jeunes arbres périffent par-là, & ce par la négligence des Jardiniers qui plantent fans y regarder auparavant.

Les racines fe chanciffent encore, quoiqu'elles ne foient pas éclatées, quand l'humidité de la terre eft trop grande, quand les vers, ou d'autres animaux dans la terre les rongent, quand, par mal-adreffe, en labourant trop près d'elles, on leur fait des bleffures, & auffi en quantité d'autres manieres.

Il eft des remedes contre les chanciffures des racines.

CHANCRE, Chancreux, vient de la Médecine & de la Chirurgie. Le chancre eſt dans les plantes, comme dans nos corps, une eſpece d'ulcere malin, formant une ſorte de galle cauſée par une humeur âcre & mordante, lequel détruit peu-à-peu la ſubſtance intérieure d'une branche, ou même d'un arbre.

Les chancres ſont plus, ou moins grands: ils attaquent indifféremment toutes ſortes d'arbres & de plantes; mais les arbres gomeux y ſont plus ſujets que d'autres. Il eſt des moyens ſûrs de prévenir & de guérir les chancres.

CHANCREUX veut dire, ou ayant des chancres, ou qui eſt ſujet à en avoir. Il eſt des poiriers fort chancreux, tels les beurrés, les bergamottes & les royales d'automne.

CHARGER *un arbre, arbre trop chargé;* terme pris dans ſa ſignification propre.

Charger *un arbre*, c'eſt lui laiſſer trop de bois, ou trop de fruits.

En lui laiſſant trop de bois, au delà de ſa portée, on l'épuiſe.

En lui faiſant porter trop de fruits, on n'a que des fruits meſquins.

Il eſt un juſte milieu pour l'un & pour l'autre.

CHARLATAN du Jardinage eſt, dans ſon genre, le même que charlatan dans la Médecine & dans la Chirurgie. C'eſt un Ouvrier du Jardinage qui ſe vante d'avoir des ſecrets, à qui il attribue des vertus qu'ils n'ont pas, & qui en impoſe groſſiérement.

Il n'eſt que trop de charlatans du Jardinage, Moines, Prêtres & gens de tous états. A les entendre, ils ont des recettes & des ſecrets prétendus pour produire des prodiges, & tout avorte dans l'exécution.

Il en eſt un entr'autres qui s'eſt donné follement à lui-même le vain titre de Médecin des arbres, & qui s'eſt fait annoncer pour tel dans le Journal Économique de Septembre 1751. Il faiſoit, diſoit-il, prendre médecine aux arbres, en leur adminiſtrant des purgatifs pour leur faire faire des évacuations copieuſes, &c. Quelques perſonnes en ont été dupes, & le ſort de cet

emphatique a été de devenir l'objet, & du mépris universel de ceux de son village, & la proie de l'affreuse indigence. *Voyez* HABLEUR, TOPIQUE.

CHARRUE, DEMI-CHARRUE. La charrue des jardins differe de la charrue de labour, & n'a qu'un petit soc, servant, soit à bras, soit avec un cheval pour ratisser les grandes allées des jardins & des parcs.

La demi-charrue n'est, à proprement parler, qu'une ratissoire fort large, montée avec un chassis de bois.

Des unes & des autres, il en est de toutes façons, suivant les Ouvriers qui les travaillent, ou selon le gout des Jardiniers qui les font faire.

CHASSIS *de jardinage*, terme de menuiserie. Ce sont des assemblages de morceaux de bois de chêne emboîtés, ordinairement peints en verd, & garnis en-dessus de vitrages à petits, ou à moyens carreaux en plomb, & qui servent à renfermer, soit desplantes curieuses, qu'on ne peut conserver que par leur moyen, soit pour faire

Fig. 1.

Fig. 2.

A B C D

J. Robert Delin. et Sculps.





J. Robert Delin. et Sculps.

avancer les plantes de primeur. On peut les voir chez une foule de curieux.

Il en eſt de différentes ſortes, & ils ſont une invention fort nouvelle dans le Jardinage. Ils nous viennent des Anglois & des Hollandois: nos Jardiniers ne s'y entendent guere; par la ſuite ils pourront y mordre.

CHATON. Terme de Botanique. Il ſe dit de certains arbres. Ce ſont des grouppes, ou amas de petites fleurs en forme de guirlandes, qui ſont dans le genre des menſtrues; ils précedent les fleurs véritables & fécondes. C'eſt ainſi qu'on les voit aux noyers, noiſettiers, aveliniers, cornouillers, &c. *Voyez* MENSTRUES, FAUSSES-FLEURS.

CHATON eſt auſſi un terme de Fleuriſte, pour ſignifier l'enveloppe qui renferme certaines graines. Cette enveloppe ſe fend pour laiſſer la graine ſe répandre quand elle eſt mure. On dit chaton d'une tulipe.

CHATRER. Terme fort groſſier du Jardinage. Les Jardiniers qui ſavent parler convenablement, ſe ſervent de termes plus ſéans: en parlant des pois en fleurs, qu'on arrête par les bouts pour les avancer, ils

disent PINCER, ARRÊTER; & aussi en parlant d'une motte, de quelque plante en pot, ou en caisse, qu'on transporte ailleurs, ou qu'on change de pot & de caisse, ils disent *réduire la motte, la rafraîchir:* si le terme est moins révoltant, l'action n'en vaut pas mieux. *Voyez* MOTTE.

CHENILLE, ÉCHENILLER, ÉCHENILLOIR. Cet animal est le fléau des arbres dont il dévore la verdure. Diverses sortes de chenilles, de toutes figures, grosseurs & couleurs.

L'animal dépose ses œufs, ou par paquets, en les garnissant sur les branches d'une membrane parchemineuse, difficile à déchirer; ou il les met par tas empilés les uns sur les autres, les garnissant pardessus d'un duvet cotonneux pour les garantir des humidités qui coulent sur ce duvet; ou enfin il forme autour des branches une espece de bagûe composée d'œufs, se joignant chacun, & attachés avec un gluant, qui se durcit à l'air, & qu'on ne peut briser que difficilement. Ces derniers on les nomme bagues dans le Jardinage, parce qu'ils en ont la figure. De quelque

quelque façon que ce ſoit, il faut les détruire, & c'eſt ce qu'on appelle ECHENILLER.

C'eſt durant l'hiver qu'il faut les chercher ces œufs, & les détruire; mais au printemps, il faut y veiller bien autrement encore; & comme il n'eſt pas toujours poſſible, ſur-tout pour les arbres qui ſont vaſtes & fort étendus, d'atteindre par-tout, on ſe ſert d'un échenilloir.

L'échenilloir eſt un bâton gros comme le pouce, de deux pieds de long, & qui, par ſon extrêmité, eſt garni de bourre, ou de crin, recouvert avec du chamois. Un homme avec une échelle dans l'arbre, tape, avec ce bout ainſi garni, ſur chaque branche, lorſque les chenilles ſont écloſes, & fait tomber à terre tous ces inſectes, qu'enſuite on écraſe: au moyen de cette garniture, on n'appréhende pas d'endommager la peau des branches. On recommence de la ſorte, tant que les chenilles continuent à éclorre. Dans les arbres qui ſont à la portée, on les ſaiſit, & on les écraſe.

On appelle encore échenilloir une ſorte

de ciſeaux montés ſur un long bâton ; à la partie ſupérieure des ciſeaux, eſt attachée une corde qu'on tire pour ouvrir ces ciſeaux ; & quand on a placé ſur la partie inférieure la branche où eſt le paquet de chenille, on lâche la corde, à l'inſtant la branche où eſt le paquet de chenille eſt coupée par le tranchant de l'outil. Il tombe, on le ramaſſe, & on le brule. Il en eſt de diverſes autres ſortes ; un entr'autres, qui eſt monté auſſi au bout d'un long bâton, & lequel eſt en bec renverſé avec un double tranchant en-deſſus & en-deſſous ; par ſon moyen on coupe la branche où eſt le paquet de chenille. Ce ſont les Couteliers qui fabriquent ces ſortes d'échenilloirs.

CHEVELU. On nomme ainſi les racines les plus petites des plantes, à cauſe qu'elles ne ſont pas plus groſſes que des cheveux. Le chevelu eſt néceſſaire aux arbres, & l'on fait mal de l'ôter en plantant. Tous les Jardiniers confondent ce chevelu avec les racines fibreuſes. M. de la Quintinie faiſoit autrement, il le ſupprimoit, & donne des préceptes en conſéquence. Ce grand homme ſuivoit l'uſage de ſon

temps, ſans autre examen; ou bien il avoit un ſentiment particulier à cet égard, comme à bien d'autres. *Voyez* RACINES.

CHICOT. Ce terme eſt d'uſage commun. On dit, en parlant d'une dent caſſée, dont la racine reſte dans ſon alvéole, enlever un chicot. Par chicot on entend, ou une branche d'arbre pleine de nœuds & qui ne profite plus, ou une ſemblable branche qui eſt morte, & qu'on laiſſe, mal-à-propos, ſur l'arbre.

Le chicot eſt différent de l'argot, en ce que le chicot eſt une branche morte, ſeche, vieille, ou mourante, défectueuſe en tout genre, remplie de chancres, &c. ou une partie conſidérable d'une telle branche, que par négligence on n'a pas ôtée, au lieu qu'un argot n'eſt que le ſimple tronçon d'une ſemblable branche, ou de toute autre qui n'a pas été coupée tout près de l'écorce. Quant à ces chicots, ils ſont également préjudiciables, & leur préſence ſur les arbres eſt auſſi dangereuſe; rien néanmoins de plus commun que les uns & les autres ſur les arbres. *Voyez* ARGOT.

CHICOTER, en terme de Jardinage, a

plusieurs significations. Chicoter, c'est taillader maladroitement les arbres, leur laisser beaucoup de chicots par paresse. Chicoter se dit aussi quand un Jardinier soigneux enleve avec la scie à main les chicots qui ont été laissés sur les arbres par un mauvais Ouvrier. On dit encore chicoter dans le Jardinage, pour dire s'amuser pour son plaisir à quantité de petites occupations dans le jardin.

CICATRICE, CICATRISER, terme de Chirurgie. La cicatrice est la marque qui reste après la guérison d'une plaie à un arbre.

CICATRISER, veut dire se fermer & se guérir, en parlant d'une plaie. Quand une plaie cicatrise à un arbre, il se fait la même chose qu'en nous, lorsque le suc nourricier fait de nouvelles chairs & une nouvelle peau, & que la plaie se recouvre. Aux arbres c'est un petit bourrelet qui se forme par la seve, & qui va toujours en augmentant jusqu'à parfait recouvrement. C'est un bon signe quand ce bourrelet se forme, & un mauvais signe, quand la plaie se seche, & quand la peau ne se reçouvre pas. Jamais on

ne doit faire de plaies un peu considérables aux arbres sans y mettre l'emplâtre d'onguent Saint Fiacre; le recouvrement s'en fait bien plus surement & plus promptement.

CIRCULATION & CIRCULER, vient d'un mot latin, qui veut dire couler autour de quelque chose. On dit circulation de la seve, comme on dit circulation du sang. C'est une question de savoir, si la seve poussée des racines dans les branches, circule à la façon du sang dans les animaux vivans.

CISEAUX A TONDRE. Ce sont des ciseaux de la forme ordinaire, excepté qu'ils sont plus longs & plus larges. Les deux branches du manche sont renversées & emmanchées avec du bois. On s'en sert pour tondre les menus arbres, arbrisseaux & arbustes, & toutes les bordures de buis, &c. Ils ont communément un pied de lamme, & ceux pour les massifs en ont deux & trois de longueur.

CLOCHE, CLOCHÉE, CLOCHER & DÉCLOCHER. Les cloches des Jardins sont des instrumens de verre faits en forme de cloches d'airain, ayant un bouton en dessus pour les tenir.

Il n'y a pas plus de 40 à 50 ans qu'on fait des cloches de verre d'une ſeule piece. On avoit auparavant des cloches faites avec des aſſemblages de plomb à petit carreaux de verre. Il eſt encore dans quelques Communautés Religieuſes pauvres, de ces ſortes de cloches d'aſſemblage.

On dit une cloche de melons, ou de laitues; c'eſt-à-dire, la quantité de ces ſortes de choſes qui peuvent être contenues ſous une cloche.

On dit auſſi mes laitues ſont encore clochées; il fait trop froid pour les déclocher.

CLOCHER, verbe actif, veut dire mettre quoi que ce ſoit ſous des cloches pour venir plutôt, ou pour être à couvert du froid.

Déclocher, c'eſt ôter les cloches de deſſus les plants quand les dangers ſont paſſés. Je n'ai pas, dit-on, encore décloché, ou j'ai décloché déja mes melons.

CLOQUE, CLOQUÉ, FEUILLES CLOQUÉES, SE CLOQUER; il faut dire ainſi, & non pas CLOQUETÉ, ni RECROQUEBILLÉ. Tous les fameux Jardiniers, & MM. de l'Académie l'ont ainſi décidé. Ce

terme eſt d'uſage commun, & dans la Chirurgie, on dit des cloques dans les mains, quand ayant la peau tendre, on fait des travaux rudes ; également encore il ſe dit de l'effet des brulures.

La cloque eſt une maladie qui prend aux feuilles, & ſur-tout aux feuilles des pêchers, & qui dure aſſez long-temps. Les cauſes de la cloque ſont les mauvais vents, les gelées printanieres & les brouillards morfondans.

L'effet de la cloque eſt de coffiner les feuilles, de les replier, de les remplir de boſſes, de creux & d'inégalités, d'en changer la couleur verte en une autre toute livide.

Les ſuites ſont de ſervir de retraite à des pucerons ſans nombre, & de dépouiller ſucceſſivement les arbres de leurs feuilles : les autres qui pouſſent à leur place, font avorter tous les yeux du bas, & il ne faut pas eſpérer de fruit ſur ces yeux pour l'année d'après la cloque.

Les Charlatans du Jardinage prétendent garantir de la cloque, & aucun encore n'y a réuſſi. Il eſt quelques remedes pour adoucir le mal, mais non pour l'empêcher & le

prévenir. Malheur à ceux trop crédules qui ſe laiſſent enjoler par ces hableurs, qui les trompent; ils perdent & leur argent & leurs arbres. *Voyez* BROUIR.

COAGULATION, SE COAGULER. Il vient du latin, & ſignifie épaiſſiſſement, s'épaiſſir, ſe condenſer. Ce mot a lieu pour tous les liquides qui acquierent de la conſiſtance. C'eſt ainſi que la ſeve, ceſſant d'avoir ſon cours, devient gomme dans l'amandier, le pêcher, le prunier, le ceriſier & autres. Tel notre ſang quand il eſt hors de nos veines, lequel ſe fige & ſe coagule. *Voyez* GOMME.

COFFINER, SE COFFINER, pris du latin *cophinus*, qui veut dire panier. C'eſt quand, à l'occaſion de quelques mauvais vents, ou par défaut de ſanté de la part d'un arbre, les feuilles ſe replient en dedans en forme de panier creux.

La trop grande ſécchereſſe fait coffiner les feuilles; elles ſe replient encore ainſi en forme de cornets de papier quand elles ſe préparent à tomber avant l'hiver.

COLLATÉRAL, BRANCHES COLLATÉRALES, BOURGEONS COLLATÉRAUX,

pris du latin, & qui signifie de côté. On appelle de ce nom en Jardinage les branches & les bourgeons qui, au lieu de pousser droit en montant, croissent & s'étendent sur les côtés. Tels sont nombre de petites branches appellées branches *folles* & branches chiffonnes qui pullulent de toutes parts aux arbres auxquels, suivant la routine, un trop grand nombre de Jardiniers rogne, arrête & pince les extrêmités des bourgeons ; ce qui est la ruine des arbres & la cause de leur stérilité.

Il est des circonstances dans lesquelles on est forcé, & de rogner par les bouts, quand les bourgeons sont farcis & infectés de pucerons & de punaises, & de faire usage de ces bourgeons collatéraux, faute d'autres ; mais il est des regles pour en faire emploi.

COLLET, ou PETIT COL, c'est la même chose. Terme d'Anatomie adapté au Jardinage. On ne s'en sert pas pour les arbres, & à leur place, on dit le tronc, ou la souche ; mais il se dit des menues plantes. C'est la partie, où commencent à être attachées les racines. On dit qu'en mettant les choux en terre, il les faut planter jusqu'au collet, c'est-à-dire, le plus bas qu'il

eſt poſſible. Le même eſt pour les laitues, chicorées, chicons, melons, concombres & autres, qui toujours ſe déchauſſent & ſortent de terre en pouſſant : néanmoins en les enterrant trop, on leur nuit grandement, la ſouche, ou le tronc étant faite pour être bénéficiée juſqu'à un certain point par l'air, & non morfondue & trop humectée par l'humide de la terre qui la pourriroit.

COMBINAISON, COMBINÉ, COMBINER, tiré d'un mot latin, qui, dans ſa ſignification propre, veut dire aſſembler pluſieurs choſes deux à deux ; mais on a donné à ce terme un ſens beaucoup plus étendu. Combiner, c'eſt arranger diverſement, comparant pluſieurs choſes enſemble, mettant les unes & les autres, tantôt devant, tantôt après, changeant, diverſifiant, tranſpoſant.

Le mot de combinaiſon dans le ſens particulier de la ſeve conſidérée ſous différens rapports, n'eſt autre que les diverſes modifications, les formes & les façons ſucceſſives d'être de cette même ſeve dans les plantes, leſquelles on compare, & que

l'on considere sous différens rapports.

On appelle seve combinée, quand elle se métamorphose en tant de façons diverses pour produire les odeurs, les couleurs, les saveurs, les formes & les qualités différentes.

COMPACTE est un mot tiré du latin, qui veut dire serré, pressé, ramassé, lié, uni, assemblé, joint, mis en paquet.

CONCEPTIF, FACULTÉ CONCEPTIVE, pris du latin, qui veut dire concevoir. De fort graves Auteurs prétendent fort sérieusement qu'il est dans les plantes, comme dans les animaux, deux sexes distinctifs; & qu'il est des plantes mâles & femelles, que dans les plantes femelles il est des parties internes & externes, propres à la conception. *Voyez* MALE.

CONCRETION vient du latin, & signifie en Physique formation & excroissance de quelque corps dur & étranger: rien de plus commun, sur-tout dans les arbres, ainsi qu'à notre égard. La gravelle, la pierre dans la vessie sont des concrétions. Les pétrifications qui se trouvent dans quantité de poires & dans le fruit du coignassier sont autant de concrétions.

CONDENSATION, CONDENSER. Mot latin, terme de Philoſophie & de Chymie, qui ſignifie, à peu près, le même que compacte. Le froid condenſe les plantes : lors des gelées, toutes les plantes qui ſont ſur terre paroiſſent en un bien plus petit volume qu'avant, du moins les verdures; car cette condenſation dans les arbres & dans les groſſes plantes ne nous eſt pas ſi ſenſible que dans les autres; & lorſqu'aux gelées ſuccéde un air doux, ces plantes ſi reſſerrées auparavant, ſe dilatent & ſe raréfient, occupant ſur terre un eſpace plus ample.

CONDUIT *organique de la ſeve.* Ce mot eſt pris de l'Hydraulique par comparaiſon avec les conduits, ou les conduites qui charient les eaux d'une ſource, ou d'un réſervoir en différens lieux. Il eſt pris auſſi de l'Anatomie humaine par comparaiſon aux conduits qui ſervent à porter les liquides dans les différentes parties du corps humain. *Voyez* CANAL DIRECT DE LA SEVE.

Nous appercevons dans les plantes, tant avec le ſecours du microſcope, que par l'expérience & les effets, qu'il eſt en elles

des conduits semblables à ceux des corps animés, & qu'il est nombre de parties organiques, de tubes, de vases, par-tout, de tuyaux, de canaux, qui tous ont chacun leurs fonctions propres.

CONFIGURATION, CONFIGURER, CONFIGURÉ. Mot latin, pour dire les diverses façons d'être, la structure & la composition, tant interne qu'externe, des parties qui forment quoi que ce puisse être.

La configuration des plantes, leurs modes, ou figures dépendent des couloirs de la seve, qui, originairement, est néanmoins la même dans tous. *Voyez* CALIBRES, MOULES, &c.

CONGELATIONS, CONGELER & CONGELÉ. Mot pris encore du latin, qui veut dire *geler avec.* Il a, dans le Jardinage, une autre signification que dans la Chymie. Ce qu'on appelle ainsi en Jardinage, c'est quand les frimats, après être tombés sur les arbres, gelent & dégelent successivement, puis à l'instant regelent, & ainsi à plusieurs reprises. L'écorce se congele alors, & noircit en dedans: les boutons, ou les yeux des arbres sont brulés par la gelée; ils s'é-

teignent & avortent. Cette écorce ainsi brulée, se détache, & il arrive ce qu'on voit communément à tous les pêchers, sur-tout à ceux qui sont exposés au midi. *Voyez* BRULURE.

CONGLUTINATION, pris du latin; terme de Chymie. C'est la liaison & l'union de deux, ou de plusieurs choses ensemble, par le moyen de quelque corps gluant, colleux & qui poisse. C'est par la voie de la conglutination que les diverses écorces des greffes & des arbres greffés sont collées & soudées ensemble pour ne faire plus qu'un.

CONTEXTURE vient du latin. C'est l'arrangement ordonné de toutes parties se rapportant ensemble, leur composition, leur assemblage & leur tissu. *Voyez* CONFIGURATION.

CONTOUR. Les contours des feuilles sont tous les circuits qui sont exprimés sur chaque feuille par tous les linéamens, ou lignes qui y sont décrits. Ces linéamens sont saillans au revers de la feuille, & non sur le plat & le dessus. Il faut que la seve parcoure tous ces différens contours, quel-

que petits qu'ils soient, & qu'elle soit affinée pour y être introduite. De ces contours il en est qu'on ne peut voir que par le microscope.

CONTOURNÉ, tiré de la Physique & de l'Anatomie. Il vient du latin, qui signifie tourné de travers. Ce terme a lieu quant au palissage. On appelle branches contournées celles qui sont forcées, & à qui l'on a donné des entorses pour les amener où elles ne pouvoient, ni ne devoient être placées.

On dit encore *posture contournée*, quand, travaillant en quelqu'endroit, on n'est pas à son aise : on s'expose en s'allongeant trop & en se gênant, à mal travailler, & à éclater, ou casser quelque branche.

Toujours quand on travaille, il faut se mettre à la portée de l'ouvrage, & n'être point paresseux de changer son échelle, ou de se mettre en belle posture pour agir à son aise.

CONTRACTION, mot pris du latin, qui veut dire, tirer à l'encontre. On dit en terme d'Anatomie, contraction de nerfs, & dans le même sens on dit en Jardinage

contraction des branches, quand, au lieu d'être mises suivant l'ordre de la nature, elles sont gênées, forcées, torses. Ce terme a lieu en parlant du palissage vicieux.

Le mot de *contraction* a, dans le Jardinage, le même sens que dans la Physique & dans toutes les autres sciences, ainsi que dans les arts. *Contraction*, ou rapprochement & serement des parties sont la même chose. Le parchemin, le cuir, la corne, &c. se contractent, & se crispent à la chaleur. Ainsi, lors des grandes sécheresses, des vents violens & des rayons brulans du soleil, de même lors des grands froids tous les végétaux se *contractent*, toutes leurs parties perdent leur mobilité & leur ressort. De même quand l'impression de l'air les frappe trop vivement. On *leve* des arbres hors de terre (car nous n'*arrachons* point, pas même les moindres herbages,) ils sont quelque temps sans être plantés, on les fait voyager, souvent au loin; alors, de toute nécessité, l'air les frappe, flétrit la peau & *contracte* toutes les parties, tant internes qu'externes. Que fait-on alors dans le Jardinage? On plante sans avoir

avoir égard à nulle de ces considérations (*viens si tu peux*, dit-on.) Mais que faisons-nous à ces plantes dont les parties sont racornies ? Nous les baignons pendant une demi-journée, ou pendant une nuit, puis nous les laissons ressuyer une couple d'heure pour ne point faire une sorte de mastic avec la terre sur les racines, après quoi nous plantons : nous faisons plus ; après avoir planté, nous arrosons amplement à différens temps. Aussi par tels moyens & autres que nous enseignons dans notre Ouvrage, & dont nous rendons raison, tout prospere en nos mains, & voilà à quoi servent toutes les différentes notions de Physique par nous enseignées, mais Physique *instrumentale & expérimentale*, tendant toujours à l'opération, ainsi qu'à la perfection de l'ouvrage. Un Jardinier *leve* du plant de fleurs, ou de légumes pour mettre en place ; dès que son plant a senti l'air, soudain il se flétrit ; il n'a qu'à le bassiner avant que de le planter, la fanne & les racines reprennent leur ressort. L'arrosement subséquent après la plantation y fait ; mais la petite mouillure, telle qu'on la prescrit ici, fait une

grande avance, &, à coup sûr, ne peut nuire.

CONTRE-ESPALIER. C'est un treillage que communément on pratique au-devant d'un espalier à quelque distance proportionnée du mur, afin que les arbres, ou les vignes qu'on plante à ce treillage, ne s'entre-nuisent point. Ces contre-espaliers ont, d'ordinaire, quatre pieds de haut, & doivent être du moins à 9 pieds du mur. Les arbres qu'on y plante, ne doivent jamais être en face de ceux du mur, mais en échiquier en face du vuide qui est entre deux.

Il est des contre-espaliers formés seulement avec des arbres sans treillage, & ces arbres, on les dresse afin qu'ils se forment en éventail, de même que ceux qui sont attachés sur le treillage.

Quiconque forme un contre-espalier à quelques bonnes expositions que ce puisse être, doit espacer les arbres d'icelui au double de ceux du mur. Si, par supposition, à un mur de 8 à 9 pieds de haut, les arbres sont plantés à 12 pieds, ceux des contre-espaliers, qui n'en ont que quatre

de haut, doivent être à 24; autrement les arbres étant plus pressés les uns contre les autres, qu'il n'y a d'espace pour les contenir, ne feront que du bois, & ne donneront pas de fruit, à raison de ce qu'on sera toujours obligé de les tenir de court par en haut, pour les tirer & allonger sur les côtés.

Jamais contre-espaliers de pêchers n'a réussi. Les arbres sont presque tous les ans brouis par les vents coulis qui passent entr'eux & l'espalier. Cependant, malgré ce peu de succès, quantité de Jardiniers engagent leurs maîtres dans cette folle dépense.

Quelques-uns se sont avisés, pour obvier à cet inconvénient, de placer par derriere, le long de leurs contre-espaliers, des paillassons plaqués sur le treillage, ce qui n'est pas du tout joli à voir; mais, malgré leurs précautions, les pêches n'y prennent pas autant de couleurs, n'y sont pas aussi bonnes, n'y murissent pas aussi promptement que ceux de l'espalier. De plus, les arbres, quelques précautions qu'on prenne, y sont sujets à se dépouiller du bas, à raison des

humidités froides de la terre, dont de toute néceſſité, ils ſe reſſentent, n'ayant pas, comme à l'eſpalier, la réflexion du ſoleil par en bas.

La vigne fait au mieux en contre eſpalier, parce qu'elle pouſſe plus tard que le pêcher. Mais il faut avoir ſoin d'eſpacer ſes vignes au moins à 12 ou 15 pieds. Au lieu de les paliſſer en montant perpendiculairement les bourgeons, qui alors ont tout d'un coup atteint le haut du treillage, & qu'on eſt toujours obligé de rogner; il faut les tirer latéralement en les alongeant tant & plus. Alors on a amplement des raiſins les plus beaux. Les vignes profitent merveilleuſement, & tellement, qu'au bout de 5, 6, ou 7 années, on eſt obligé de les mettre à 24 pieds; mais en paliſſant perpendiculairement, on eſt privé de tous ces avantages; & voilà de quoi nul Jardinier ne s'aviſe.

COQUE, en parlant des fruits, veut dire coquille. Il eſt des graines qui ont des eſpeces de coques fort dures.

Coques, quand il eſt queſtion d'inſectes, telles que celles des chenilles de jardin,

ſont la même choſe que les coques de vers à ſoie ; ce mot eſt d'uſage commun.

CORBEIL, *pêches de Corbeil.* C'eſt une petite ville fort ancienne à 7 lieues de Paris, & à 3 ou 4 de Melun, où il ſe fait un grand trafic de pêches, qu'on envoie par la riviere de Seine à Paris. Ces pêches viennent de noyaux dans les vignes, & ſont le partage du menu peuple. Il s'en trouve quelquefois de paſſables.

CORBEILLES, tiré de l'uſage commun. En Jardinage ce ſont de petits paniers pour cueillir des menues proviſions, fournitures de ſalades, certains petits fruits, fraiſes, framboiſes, groſeilles, raiſins, &c.

CORBEILLE en Jardinage encore ſe dit de certains ornemens de Jardin qui ſont d'invention fort récente. Ce ſont certaines élévations de terre, qu'on retient avec des bandes d'oſiers peintes en verd, où ſur cette terre on fait venir des fleurs. Au lieu d'oſier, on les fait auſſi en petits treillages décorés.

CORDEAU eſt un diminutif du mot de corde. Dans le Jardinage, c'eſt une certaine quantité de corde de moyenne groſſeur, atta-

chée à deux bâtons par chacun des bouts. Ces bâtons sont pointus : on les fiche en terre pour régler les plantations, les plates-bandes, les bordures, les glacis, les rayons, les tranchées, &c. Par ce moyen on fait tout correctement & réguliérement. *Voyez* TENDRE.

CORNES. Ce sont les liens que produit la vigne, & qui sont fourchus à leurs extrêmités en forme de deux cornes. Ceux qui sont curieux de leurs vignes, & qui veulent avoir de beaux raisins, ôtent soigneusement les cornes à la vigne, parce qu'elles consument beaucoup de seve. *Voy.* VRILLE.

CORPUSCULE, mot dérivé du latin, & qui est diminutif du mot *corps*, comme qui diroit *petit corps*. Ce mot appartient à la Physique. Il est de ces sortes de petits corps, ou corpuscules à l'infini, lesquels nous ne pouvons appercevoir, mais dont l'existence est d'ailleurs démontrée. Les odeurs ne parviennent à nous que par le moyen de ces corpuscules qui s'échappent à tout moment des fleurs, ou des autres sujets contenant en eux des odeurs parti-

culieres. L'air eſt plein de ces corpuſcules de toute nature, qui émanent à tout inſtant de chacune des parties de la matiere. Ce ſont de tels corpuſcules que laiſſe après ſoi le gibier qui affecte le ſentiment du chien pour le ſuivre à la piſte. C'eſt encore par le moyen de tels corpuſcules qu'un chien reconnoît ſon maître & le diſtingue de tout autre. Nous ferons voir dans notre écrit comment ces corpuſcules, ou ces eſpeces d'atomes qui proviennent de l'air, ſont, ou favorables, ou nuiſibles aux végétaux. *Voyez* ATOME.

CORROSIF. Il vient du latin, & veut dire *ronger.*

Il eſt des humeurs corroſives dans les plantes, ou une ſeve corroſive, comme il eſt dans notre ſang & dans nos humeurs des qualités corroſives. La gomme eſt corroſive ; elle cauſe des éroſions, ou corroſions dans les parties des arbres où elle ſe dépoſe. Là elle cave & carie, ſi le Jardinier n'a pas ſoin de l'ôter. Telle en nous une humeur vicieuſe qui ſe dépoſe ſur quelque partie de nous-même & qui y cauſe la gangrene.

CORTICAL, terme de Physique, qui vient d'un mot latin, qui signifie écorce. Cortical veut dire ayant de l'écorce, tenant de la nature de l'écorce, & faisant la fonction de l'écorce. En Médecine on dit substance corticale du cerveau & des reins.

COSSATS & non ÉCOSSATS, comme COSSE & non ÉCOSSE, quoiqu'on dit ÉCOSSER. Les cossats sont les enveloppes des graines. On appelle cossats en verd, ou en sec ces enveloppes où sont renfermées les graines vertes & seches, & l'on dit bottes de cossats, ou fagots de cossats, quand, après les avoir battus, les cosses sont vuides, & qu'on les lie par bottes, soit pour nourrir les animaux, soit pour bruler.

On dit aussi gousses pour signifier les cossats, également siliques. On appelle gousse d'ail, l'assemblage de plusieurs de ces petits oignons réunis.

COSTIERE. Ce mot porte sa signification. Il vient du mot de côté, dont il est un composé & un diminutif: on dit une belle côte où l'on fait de bon vin. La côte des Célestins à Mantes est fort renommée pour le vin. Il veut dire un endroit du jar-

din, qui eſt bien expoſé, & à l'abri des mauvais vents. *Voyez* ABRI, ADOS.

COTONNEUX. Ce mot a deux ſens. On dit fruits cotonneux, ou cotonnés, ceux qui ont un poil, ou un duvet en forme de coton, comme les pêches & les coings, comme le bois de la vigne, qu'on appelle *meunier*. On appelle fruits cotonneux dans un autre ſens, ceux qui ſont pâteux & ſans gout.

COUCHE vient du verbe coucher. C'eſt un amas de fumier qu'on aſſemble par lits à la hauteur, longueur & largeur requiſes, lequel on laiſſe s'échauffer, & que communément on couvre d'une certaine épaiſſeur de terreau, pour enſuite y ſemer & planter ce qui ne pourroit venir en pleine terre. La largeur d'une couche eſt communément de 4 pieds, ſa hauteur de deux, & quant à la longueur, elle eſt arbitraire.

Les couches pourroient être beaucoup mieux façonnées que ſuivant l'uſage & la routine.

1°. Au lieu d'aſſeoir & de poſer ſimplement à volonté chaque lit de fumier, piétiner fortement chaque lit pour affaiſſer le

fumier, d'abord afin que la chaleur y tienne plus long-temps, enſuite de peur qu'en s'affaiſſant, elle ne ſe déjette & ne ſe deverſe, ce qui n'arrive que trop.

2°. Au lieu auſſi de faire les couches iſolées de 4 pieds, & de n'y point mettre de réchaut, ou de ne l'y mettre qu'après coup, quand la couche ſe refroidit, faire ſa couche & ſon réchaut tout enſemble; ſavoir, de 6 pieds, au lieu de 4, dont 2 ſeroient un à chaque côté, ſervant à la fois de réchaut & de ſentier.

3°. Au lieu encore de les faire ſeulement de 2 pieds de haut réduits à un pied, quand l'affaiſſement eſt fait, les faire à la hauteur de 3; alors les couches ne ſeroient pas morfondues par l'humide de la terre, & par les vapeurs qu'elle exhale, & auſſi par le froid qu'elle ne manque pas d'envoyer dans le temps. De même lors des chaleurs & des coups de ſoleil, le plant n'auroit point également à ſouffrir de la réverbération de la terre. Cela conſomme plus de fumier; auſſi ne donnons-nous le préſent avis qu'à ceux qui ont du fumier en commandement.

4°. Au lieu de garnir les couches de terreau ſeulement, qui n'a que des ſucs trop déliés, y mettre une terre factice, à peu près comme pour les orangers; mais non ſi ferme & ſi compacte. Employer pour ce, terres de taupieres. *Voyez* TAUPIERES.

5°. Ajouter à ceci, qu'au lieu de ſemer ſur couche les melons, concombres, & autres pour les changer de couche, éventant les racines, les ſemer dans de petits pots à baſilic, leſquels on enterre raſe-bord dans la terre factice, & en dernier, qu'on dépote, & dont on met la motte ſans la *châtrer*, comme on dit, laiſſant autour & en-deſſous de la motte tous les petits filets blancs y repliés, & leſquels prennent enſuite leur direction, ne faiſant ſimplement qu'acoter légérement la terre près de la motte ſans appuyer contre, de peur de la briſer.

COUCHE ſe dit de la peinture qu'on met ſur les treillages du jardin. Le Jardinier alors doit veiller à ce que les Peintres ne barbouillent point ſes arbres. Il doit les tirer en-devant, de façon que le Peintre puiſſe imprimer ſa couleur derriere les arbres, ſans les endom-

mager ; prendre garde, en tirant trop fort, de décoller.

COULER, tiré de l'uſage ordinaire, comme d'une fontaine, ou d'un ruiſſeau, dont les eaux n'arrêtent point. Ce mot, dans le Jardinage, a deux ſens. Il ſignifie d'abord ne point nouer en parlant des fruits. On dit que la vigne coule quand la fleur ne tient pas, ou quand, étant nouée, le grain tombe. On dit auſſi, mes melons ont coulé, pas un n'a tenu. On dit coulure de la vigne.

COULER, en fait de paliſſage, a un autre ſens. C'eſt quand on paliſſe une branche le long d'une voiſine qui n'eſt pas franche, & qu'on ſera obligé de couper, en lui ſubſtituant la bonne. On voit, par exemple, une groſſe branche qui ne pouſſe point, ou qui ne fait que des pouſſes meſquines, elle eſt défectueuſe en tout genre : à côté de cette groſſe branche, ou de toute autre dans le cas ſemblable, l'arbre a fait éclorre, ou un gourmand, ou une bonne branche fructueuſe ; on la coule tout du long de la branche moribonde, & l'année d'après à la taille, on jette à bas la mauvaiſe ; alors

celle qu'on a coulée le long d'elle, ſoit qu'elle ait été attachée avec du jonc, ſoit qu'elle ait été paliſſée à la loque, prend ſa place, & remplit le vuide de celle-là. Couler, ſuivant M. de la Quintinie, n'eſt pas *croiſer. Voyez ce dernier mot ci-après.* Croiſer ſans néceſſité eſt un grand défaut ; mais couler adroitement un rameau dont on a, ou dont on peut avoir beſoin, & qui ſe préſente avantageuſement, eſt une marque de génie, de réflexion & de prévoyance dans le Jardinier. Le plus grand nombre ignore même juſqu'à ce terme de couler, ainſi que l'action elle-même.

COULOIRS. Il vient d'un mot latin, qui ſignifie couler. Dans la Phyſique & dans l'Anatomie on entend par couloirs les différentes parties qui ſervent à filtrer les liquides, & à les épurer de la même maniere que par le moyen de l'art on paſſe, on coule & on filtre les liqueurs pour les clarifier. Le même a lieu dans les parties qui compoſent l'intérieur des plantes pour perfectionner la ſeve. *Voyez* CANAL, CONDUIT.

COUPE, FAUSSE COUPE & COUPER.

C'eſt l'action de retrancher toute branche, ou tout bourgeon, ſoit avec la ſerpe, ſoit avec la ſcie à main, ſoit avec la ſerpette; ou bien par ce mot, on entend la choſe même coupée, & l'action de faire une coupe. Tel Jardinier, dit-on, a une bonne coupe, une coupe excellente, pour dire qu'il s'y prend avec adreſſe pour couper. M. de la Quintinie, parlant de la taille des arbres dit, *tout le monde coupe, & peu ſavent tailler.* Lui-même, on peut le dire, étoit un grand coupeur : il eſt aiſé de le voir dans les planches gravées de ſon livre, où ſont repréſentées ſes diverſes coupes. Il écourtoit & dénuoit tellement les arbres, qu'il ne leur laiſſoit preſque rien. C'étoit la faute de ſon ſiecle, où l'on ne ſavoit que violenter & détruire la nature : ce n'eſt pas que d'ailleurs ce coriphée du Jardinage n'ait de grandes parties. Quiconque aujourd'hui tailleroit à *la Quintinie*, n'auroit que des arbres hideux, & point de fruit; enfin, ni arbres, ni fruits. Depuis un ſiecle, que ce grand Écrivain du Jardinage a paru, combien dans ſon genre n'a-t-on point enchéri? Que de découvertes dans les ſciences & les arts!

Fauſſe-Coupe, eſt toute branche coupée trop en bec de flûte, & qu'on a trop tirée & alongée en ôtant trop de bois; d'où s'enſuit, de néceſſité, la difficulté du recouvrement de la plaie, ſouvent la mort de la branche, & preſque toujours l'avortement du bouton.

COUPER, c'eſt, avec un inſtrument tranchant, ſéparer une branche de l'arbre, ſoit du tronc, ſoit des meres-branches, ſoit en raccourciſſant l'extrêmité d'aucunes d'elles.

COURBURE *des branches*, invention nouvelle dans le Jardinage. Ce mot s'entend de lui-même. Quand une branche pouſſe trop, & qu'elle eſt franche, c'eſt-à-dire, ſans aucun chancre, ni défaut, qui puiſſe la faire caſſer en la pliant, il n'y a qu'à la courber en la forçant un peu; par ce moyen, l'on en amortit la trop grande vigueur. De même un gourmand qu'on veut dompter, il n'y a qu'à le courber, & lui faire faire le cerceau; l'on eſt ſûr qu'il ceſſera de pouſſer. On donne la façon, & l'on preſcrit le temps de courber ainſi les branches dans les diverſes circonſtances où

cette opération a lieu, & l'on en détaille les effets. C'eſt une des plus curieuſes & des plus avantageuſes opérations du Jardinage, laquelle non pratiquée, & fort peu connue par le commun des Jardiniers.

Il n'eſt pas hors de propos de dire ici comment & ſur quoi fondé, cette invention s'eſt préſentée à nous. Ce qui eſt à dire à ce ſujet ne paſſera pas les bornes preſcrites pour un Dictionnaire, raiſonné ſurtout : quoi qu'il en ſoit, il eſt bien intéreſſant.

Eſpions perpétuels de la nature, nous la ſuivons d'arrache-pied, comme on dit ; elle ſeule nous guide. En contemplant fortuitement des arbres à plein-vent de divers âges, qui avoient fait de fort amples pouſſes très-alongées & très-nourries, nous remarquâmes, entr'autres choſes, que d'année en année chacun de ces arbres courboit horizontalement ſes branchages, ſoit par le poids d'iceux, ſoit par la peſanteur du fruit, des feuilles, des bourgeons, & celle des pluies : nous apperçûmes que celles des branches du milieu de ces arbres, leſquelles étant droites, montoient par voie de

perpendicularité,

perpendicularité, étoient du double en grosseur en comparaifon des horizontales. Alors que de conféquences à la vue d'un tel phénomene : elles tiendroient trop de place ici. Ces branches montantes avoient des fruits; mais les horizontales étoient bien autrement fécondes, & elles fe courboient de plus en plus, à proportion de la charge du fruit. Les années fuivantes nous confiderâmes ces mêmes arbres, ainfi que nombre d'autres, & notre expérience ne fit que fe confirmer de plus en plus. Il n'eft qui que ce foit, qui, en fe promenant dans la campagne, ne puiffe faire la même obfervation que nous. Mais qu'avons-nous fait? Loin de nous contenter de jetter un coup d'œil ftérile fur un tel événement, nous en avons fait notre profit, ainfi qu'il fuit.

Singes de la nature, nous avons été en avant d'après elle. Nous avons courbé exprès des branches de toute nature, fortes, demi-fortes, foibles, des bois jeunes & des vieux, des pouffes de l'année même, des gourmands fur-tout pour les mâter, & les mettre à fruit pour l'année d'après, & toujours avec le même fuccès, fouvent des

arbres en entier, qui ne donnoient rien, & qui, par ce moyen, sont devenus fructueux au possible. Il n'est point de moyen plus prompt, plus sûr, ni plus efficace que cette courbure pour une autre opération, à laquelle tous, dans le Jardinage, sont extrêmement embarrassés ; savoir, pour mettre l'équilibre dans un arbre, qui pousse tout d'un côté & rien de l'autre. De cette courbure des branches & de ses effets nous rendons, en son lieu, un compte exact, & qui va de pair avec ce qu'on appelle démonstration ; & nous enseignons la façon d'y procéder. Si c'étoit ici le lieu, nous ferions voir comment, par cette courbure, l'écorce pressant fortement en-dessus, & sur le parenchyme, & sur la partie ligneuse, intercepte le cours de la seve, & en même temps en-dessous opérant nécessairement des rides à la peau, comment elle *obstrue* le passage de cette même seve, puis nous ferions voir les divers effets qui, immanquablement, s'en ensuivent.

Une autre fois voulant garnir de verdure un baldaquin, à même des branches d'un arbre voisin, nous les courbâmes fortement

avec des cordages pour les attirer ; l'arbre cessa de pousser : donc, dîmes-nous, en courbant sobrement & sagement, nous opérerons un ralentissement dans la seve, tel qu'il le faut pour rendre fertile tout arbre fougueux, & toujours nous avons réussi.

COURONNÉ. Ce terme a dans le Jardinage une signification différente que dans les eaux & forêts. On appelle, en Jardinage, fruits couronnés ceux qui étant trop dégarnis de feuilles, & exposés, par conséquent, aux coups brulans du soleil en été, sont brulés sur la peau & dans l'intérieur, souvent jusqu'au noyau. Par conséquent il faut user de beaucoup de prudence pour découvrir, & aussi pour palisser avec précaution. Les poires sont sujettes aussi à être couronnées de la sorte par des coups de soleil. Jamais un tel couronnement ne peut avoir lieu de la part de tout Jardinier attentif & prévoyant, ni sous un maître instruit, qui prend intérêt à ses Jardins. Quelques poignées de cossats de pois jettés çà & là sur l'arbre pour briser les rayons du soleil, suffisent, & rien de plutôt fait. On

donne ailleurs d'autres expédiens encore. *Voyez* ÉFEUILLER.

COURONNER *un arbre*, ſuivant le dicton univerſel de tous les Jardiniers, c'eſt tailler toutes les branches, fortes, ou foibles, à la même hauteur, de façon que tout arbre taillé préſente par en haut une ſurface égale; ils taillent, par conſéquent, une branche qui a 6 pieds de haut & 1 pouce de gros, par ſuppoſition, à 6 pouces ſeulement, & une qui n'eſt pas plus groſſe qu'un fétu, également à 6 pouces. Voilà donc l'arbre couronné, & le Jardinier ſe mirant dans ſon ouvrage, eſt bien content de lui-même. Or qu'arrive-t-il? A la pouſſe la groſſe branche, réduite à 6 pouces, dont le canal regorge de ſeve, fait des jets prodigieux; la petite, au contraire, dont le diametre eſt très-circonſcrit, & qui, par conſéquent, ne peut contenir qu'une quantité de ſeve fort bornée, ne fait que de petits jets fluets & meſquins. Que devient donc alors le couronnement fait à la taille? Un tel arbre pendant l'hiver, & dans le temps où l'on ne fréquente pas les jardins, paroît couronné & ſymmétriſé, & lors de



la pouſſe, il eſt hideux & épaulé, quand tout le monde le voit, & ſouvent pour toujours. Le principe & la regle, qui ne ſont autres que le bon ſens, c'eſt de tailler chaque branche ſuivant ſa force, ſauf, lors de la pouſſe à rabattre & ravaler, comme il ſera dit en ſon lieu. Il faut avouer que la pratique du Jardinage eſt bien informe, & que par-tout regne dans cet art l'ignorance groſſiere & la ſtupidité. Il n'eſt pas poſſible de tirer delà les Jardiniers vulgaires, & de corriger ſur l'article la populace jardiniere. Que les Maîtres donc uſent de leur autorité pour empêcher la ruine totale de leurs arbres.

Il eſt encore un autre couronnement où la routine n'agit pas moins à rebours du bon ſens; ſavoir, de tailler auſſi dans le même gout à l'égalité, toutes les pouſſes du tour des buiſſons; & c'eſt ce que les Jardiniers vulgaires appellent *double couronne.* Suivant notre méthode, on ne taille point les branches du tour; mais on caſſe, ſauf à rapprocher, comme il ſera dit auſſi en temps & lieu.

COURSON. Terme du Jardinage qui porte avec lui ſa ſignification. C'eſt tout

rameau d'arbre coupé tout court. Quand on veut avoir à quelqu'endroit d'un arbre une branche bien forte, il n'y a qu'à la tailler à un œil, ou deux, & l'on est sûr d'avoir du fort bois pour garnir où besoin est. Il est quelquefois nécessaire de tailler en courson, mais autant dangereux de le faire sans nécessité. L'arbre alors pousse autant de gourmands qu'on a fait de coursons.

COUTEAU. On dit fruits à couteau en parlant des poires & des pommes bonnes à manger crues, pour les distinguer de ceux de ces mêmes fruits qui ne sont bons qu'à cuire, ou à faire du cidre.

On dit laitues à couteau, celles qu'on seme dru pour faire de petites salades qu'on coupe avec un couteau dans la primeur.

COUTEAU de bois, de buis, d'ivoire pour gratter la mousse, le noir de la punaise & son couvein, sur tous arbres & vignes d'espalier, de même que celui du tigre. Il faut y procéder après une grande pluie, lors d'un brouillard épais, ou mouiller amplement avec une éponge à plus d'une

reprise en grattant, jusqu'à ce que l'écorce devienne lisse, belle & luisante. Quand les pores de la peau sont bouchés, il n'y a plus de transpiration, & il n'y a plus lieu à l'action de l'air, qui est l'un des plus puissans mobiles de la végétation.

COUVEIN. *Voyez* MOUCHE NOIRE, PUCERON, PUNAISE, TIGRE.

COUVERTURES en fait de jardinage, est tout ce que l'art a inventé pour garantir les arbres, les fleurs, les fruits noués, les bourgeons & les légumes contre les influences malignes de l'air. On dit couvrir avec de la grande litiere, avec des paillassons, &c. *Voyez* ABRI.

CREVASSES, SE CREVASSER. Pris du langage commun, & employé dans le Jardinage. Crevasses dans le langage commun, ce sont des gerçures & des fentes qui viennent à la peau, sur-tout aux mains, & qui sont occasionnées, soit par le froid, soit par la grande sécheresse. Le même a lieu fréquemment dans les végétaux.

Deux sortes de crevasses dans le Jardinage, les unes aux arbres, & les autres à la terre.

Aux arbres pareillement deux ſortes de crevaſſes, celles qui viennent de trop de ſeve, & qu'on appelle fentes, dont il ſera fait mention amplement dans le corps de l'Ouvrage; & les autres, qui ont pour principe la diſette de ſeve, lorſque les branches deviennent paralytiques en certains endroits, on voit la peau qui ſe ſeche; & l'écorce eſt crevaſſée en pluſieurs endroits.

Les crevaſſes de la terre ont lieu lors des grandes ſéchereſſes.

Un Jardinier entendu a grand ſoin de mettre de la miette de terre dans les crevaſſes qui ſe font alors au pied des arbres, ou proche d'eux; par ce moyen les racines ſont conſervées, le pompement des ſucs n'a plus lieu, du moins par les crevaſſes. *Voyez* FENTE, où ce ſujet eſt plus amplement traité.

CRIBLE, tiré de l'uſage commun, ainſi que de la Médecine. On appelle crible dans les plantes, comme dans le corps humain, certaines parties internes d'elles-mêmes à travers leſquelles paſſent le ſuc nourricier & les liqueurs. Il eſt des ſucs qui dans leur paſſage doivent recevoir une certaine pré-

paration. C'eſt ainſi que, ſuivant l'idée de la Médecine, le chyle paſſe à travers les glandes du méſentaire, comme par autant de cribles, pour y recevoir une nouvelle préparation.

Les cribles les plus univerſels des plantes, ce ſont les feuilles. Ce point n'a pas encore été ſuffiſamment entendu dans la Phyſique & dans l'Anatomie du Jardinage; il eſt néanmoins inconteſtable; on le démontre en ſon lieu. Quelques Phyſiciens l'ont entendu juſqu'à un certain point; mais donnant dans un autre excès, ils attribuent aux feuilles des prérogatives qu'elles n'ont pas, & ce pour n'avoir point exercé, & pour n'avoir vu que quelques effets paſſagers. On en revient toujours à ce dicton, *nature veut être ſuivie.*

CRISPATION vient du mot de crêpe. Le crêpe eſt une étoffe particuliere, qui, au lieu d'être unie comme les autres, eſt au contraire inégale & toute raboteuſe; elle prête, s'allonge & ſe tire. Elle eſt plus ordinairement teinte en noir, & ſert pour les habillemens de deuil. De la façon dont une telle étoffe eſt travaillée, & du nom

qui lui a été donné, a été pris le mot de crispation, pour exprimer la façon d'être de quantité de feuilles, de plantes, & de parties d'elles-mêmes, qui ne sont pas dans leur état naturel. C'est ainsi que la plante appellée sensitive, se contracte, & se retire en se crispant, quand elle sent l'attouchement humain: & c'est ainsi que le froid, la gelée, la neige & les vents desséchans & brulans, font retirer les feuilles de quantité de plantes lors des hivers.

CRISTALLINE (humeur). C'est, en Jardinage, le suc nourricier qui s'épaissit dans la peau de l'amande d'un noyau. D'abord il s'y forme une humeur glaireuse, blanchâtre & transparente comme le cristal; après quoi, peu à peu, elle s'épaissit, se durcit, & devient enfin une amande formée.

CROCHETS, BRANCHES-CROCHETS. *Voyez* BRANCHES.

CROCHETS *de fer*. A tous les treillages on scelle d'ordinaire dans le mur des crochets de fer tels qu'ils sont d'usage, & l'on ne peut qu'applaudir. Mais quand les murs ont de bons enduits, soit qu'ils soient en plâtre, soit qu'ils soient à chaux & à sable,

ſoit qu'ils ſoient conſtruits avec de la pierre tendre & de la brique, les cloux à crochets ſont préférables. Voici comme on s'y prend. On choiſit dans les murs de pierre dure, faits avec la chaux & le ſable, un bon joint, & l'on chaſſe à force une cheville de bois de chêne, dans laquelle on fait entrer un bon clou à crochet, qui ſerre mieux & bien plus juſte que les crochets ſcellés. C'eſt bien plutôt fait, moins couteux, moins embarraſſant, & plus de durée. Dans la pierre tendre rien de plus facile encore. Mais ſi l'on a affaire à des murs de terre ſeulement, il faut ſceller des crochets ſuivant l'uſage.

CROISER. Ce mot vient de Croix; il veut dire placer quelque choſe en forme de *croix*, mettre quoi que ce ſoit en travers l'un ſur l'autre, en imitant la figure d'une +: c'eſt un terme uſité pour le paliſſage tant d'hiver que d'été. On appelle *croiſer*, faire paſſer une branche, ou des branches, un bourgeon, ou des bourgeons, les uns par-deſſus, les autres à contre-ſens, au lieu de les placer chacun ſuivant leur département. Tous, ſans exception, conviennent de la difformité d'un tel travail: néanmoins

le plus grand nombre attache les branches & les pousses, comme ils trouvent : c'est plutôt fait que de les démêler d'ensemble, pour leur chercher leur place.

Rién de plus ordinaire dans tous les jardins que des vignes, dont les pousses entrelassées enjambent les unes sur les autres.

L'un des effets de la croisure, outre la confusion & la difformité, c'est la privation d'air pour les bourgeons & les fruits.

Croiser sans nécessité est une faute ; mais savoir croiser à propos dans la nécessité, est une grande perfection. Il vaut mieux croiser, que de laisser la muraille vuide.

Il faut mettre une grande différence entre ce qu'on appelle *couler* en Jardinage & croiser. Des branches croisées, enjambant en travers les unes sur les autres, comme font la plûpart, rien de plus infâme. Ce défaut essentiel, qui fait prendre un faux pli aux branches en les contournant, est très-difficile à corriger quand le bois est aoûté. Souvent il casse quand on veut le remettre dans son sens naturel. *Voyez* COULER.

CROISSANT. C'est un instrument cou-

pant uſité dans le Jardinage, lequel imite le croiſſant de la lune par ſa forme & ſa figure. Il a une douille, & eſt emmanché d'un morceau de bois long pour atteindre au loin. Un Ouvrier, à tour de bras, donne des coups ſur les branches & ſur les bourgeons qu'il veut abattre, & il les inciſe à pied droit pour faire une belle eſplanade de verdure. *Voyez* ÉLAGUER & ÉLAGUEUR.

CROTTIN DE MOUTON. Il convient aux terres froides & humides. Il faut comme la fiente de pigeon, qu'il ſoit pendant un an ou deux dans un trou au nord pour y pourrir. Dépoſé ſur terre ſans être pourri, comme il n'eſt que trop ordinaire, il ſeche, il s'évapore & eſt en pure perte.

CROTTIN DE CHEVAL. Il eſt excellent pour toutes les terres en plus, ou moindre quantité, ſuivant la nature des terres plus chaudes, ou plus froides, ſeches, ou humides. Il faut le faire pourrir dans un trou au nord.

CROUTE. *Voyez* AMEUBLIR LA TERRE.

CUEILLOIR. C'eſt un panier à anſe,

plus évaſé du haut ; & qui ſert pour contenir ce que l'on cueille ſur les arbres & dans le jardin.

CUTICULE vient du latin ; qui veut dire petite peau. En terme d'Anatomie, c'eſt une peau mince & fine, qui couvre la peau, ou le cuir. Il eſt aux plantes une ſemblable cuticule, ainſi qu'à tous les fruits. Elle ſert dans les végétaux, comme dans les animaux, de doublure à la peau, de peur qu'elle ne ſoit offenſée.

D

DARD ou AIGUILLE ſe diſent des fleurs quelconques. C'eſt ce petit filet blanc, ou ces petits filets, qui ſont dans les fleurs des fruits, & qui reſtent tant que le fruit n'eſt pas noué. Comme ils s'élevent droit, on leur a donné le nom de dard. Sitôt que le fruit eſt noué, le dard ſe ſeche. Il en eſt de même des graines ; tant que la coſſe de la graine n'eſt pas formée, le dard reſte, & il diſparoît quand il n'a plus beſoin d'y

être. Quand le dard est ſain, & que cette aiguille est droite, on a bon augure de la fleur; mais quand le dard est penché & flétri avant le temps où il doit l'être, la fleur tombe, ou avorte.

On dit darder en Jardinage, quand cette aiguille est en bon état. On dit encore darder en parlant des branches, qui, au lieu de s'élever, pointent en devant, ou de côté, comme un javelot, ou une fleche.

DÉCAISSER veut dire ôter quelque plante que ce ſoit d'une caiſſe, ſoit pour la changer de caiſſe, ſoit pour la mettre en pleine terre. La façon de décaiſſer les plantes est des plus vicieuſes, en ce qu'on maſſacre les racines. Il est fort poſſible de les ménager tout autrement.

DÉCAISSEMENT *des orangers & autres plantes;* il y auroit bien à rectifier à cet égard; on donne des regles à ce ſujet dans le Traité de l'Orangerie.

DÉCHARNER. Ce mot est pris métaphoriquement, & employé dans ſa ſignification propre par application aux arbres à qui l'on ôte trop de bois, & qu'auſſi l'on

taille trop courts. O combien de ces ſortes d'arbres, leſquels travaillés ſuivant la routine, on ne leur laiſſe preſque rien, & toujours ils pouſſent à faux & en pure perte pour eux. De tels arbres, outre qu'ils ſont hideux, rapportent peu, durent peu, ſont catereux, & ne donnent que des fruits meſquins.

Revenir à la grande maxime; ſavoir, de ne tailler les arbres que le moins qu'il eſt poſſible, ne les tourmenter non plus à la pouſſe, comme on fait encore; mais leur laiſſer le plus de bois qu'il eſt poſſible *par proportion à leur vigueur.*

DÉCHAUSSER. Il vient de l'uſage ordinaire. On appelle ſe déchauſſer, quand on quitte ce qui entouroit le pied. En Jardinage, déchauſſer un arbre, ou une plante, c'eſt ôter autour du pied & du tronc la terre qui ne doit pas y être, & qui occaſionne une humidité morfondante, empêchant les influences d'en haut & la chaleur du ſoleil. On dit déchauſſer un arbre quelconque, ſoit greffé, ſoit non greffé, quand on lui ôte la terre du pied qu'il a de trop. On

On dit aussi dans le même sens dégorger, en parlant des greffes & des arbres, ou dégager.

DÉCOLLER, pris de l'usage commun, & transporté dans le Jardinage. Il se dit quand, par quelqu'accident que ce soit, la tige d'un arbre est emportée, ou quand un bourgeon se casse au collet où il a pris naissance ; on le dit encore des plantes que les gros vers rongent rase terre.

On dit, en parlant des greffes, le vent m'a décollé une belle greffe; aussi c'est ce qui arrive quand la seve s'y porte avec trop d'abondance : alors il faut les rassurer en les attachant à un échalas, à une perche, ou à une gaulette. Mais il est une façon de le faire, pour que l'arbre ne soit point estropié en touchant à la perche ; savoir, de garnir & de matelasser l'arbre avec mousse, ou chiffons aux endroits où l'arbre touche à la perche. *Voyez* TUTEUR.

DEMI-OSSEUX. } *Voyez* RACINES.
DEMI-LIGNEUX. }

DÉPLANTER, c'est le contraire de

planter, c'eſt ſon oppoſé. Déplanter eſt lever de terre avec précaution ce qu'on veut replanter ; on arrache ce qu'on juge à propos, & qu'on n'a pas envie de ménager. Que d'arracheurs & point de déplanteurs ! *Voyez* ARRACHER.

DÉPOTER, ou ôter une plante d'un pot, c'eſt la même choſe.

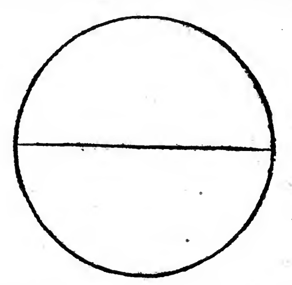
Soit qu'on décaiſſe, ſoit qu'on dépote, ménager ſoigneuſement les racines, & en dépotant, ſe garder d'endommager la motte, ne point la châtrer, comme on dit groſſiérement, & comme encore plus, on le fait dans le Jardinage, en coupant la motte tout autour. Les Jardiniers ne ſavent pas que ces filets blancs qui entourent de toutes parts la motte, ſé détachent quand la plante eſt miſe en pleine terre, ou dans un vaſe plus étendu, & prennent leur direction du côté de la terre nouvelle.

DÉVERSÉ. *Voyez* GLACIS.

DIAMETRE, terme de Géométrie. Il ſignifie, dans l'uſage commun & en Jardinage, le tiers de la circonférence, ou du tour de tout ce qui eſt rond. Par exemple, on dit qu'il ne faut pas planter aucun ar-

bre fruitier qui n'ait deux pouces de gros, ou de diametre. Comme donc le diametre est le tiers de la circonférence, un arbre de deux pouces de gros, ou de diametre, aura six pouces de tour, ou de circonférence, ainsi qu'il est ici représenté.

Diametre faisant le tiers de la circonférence.



DIRECTION *primordiale des arbres.* Le mot de direction vient du latin, & signifie gouvernement. Les arbres ont, ainsi que les enfans, besoin d'éducation, & d'être dirigés, dès leur enfance, pour se porter à bien ; mais malheureusement peu de Jar-

diniers entendent cette direction, qui consiste dans la connoissance & dans le choix des pousses avantageuses, ainsi que dans l'industrie, pour leur en faire produire de telles.

De cette direction primitive dépend nonseulement la belle figure de l'arbre pour toujours, mais encore sa santé, sa vigueur & un très-prompt rapport; au lieu qu'en mutilant continuellement, en rognant, pinçant, repinçant & arrêtant par les bouts dès la jeunesse des arbres, & par après, comme on a la fureur de le faire, on les fait avorter dès la naissance même; les arbres ne veulent point être ainsi tourmentés, incisés & écourtés sans fin.

DISSÉMINÉ, Feu disséminé. Il vient du latin, qui veut dire répandu, épars, semé par petites parties de côté d'autre. Le feu est un élément universellement répandu dans toute la nature. Nul objet créé où il ne soit, & l'air le contient & le porte partout. Le fumier s'échauffe, quand il est entassé; est-il épars, point de chaleur. Vous serrez du foin trop verd, il s'enflamme, &

met le feu à la grange. Vous frottez bien fort une clef, par exemple, sur un morceau de bois, cette clef & ce morceau de bois s'échauffent au point de bruler fortement, si on l'applique sur la chair. Vous entassez des herbages de toute sorte, ils s'échauffent au point que vous ne pouvez y tenir la main. Il est une foule innombrable d'exemples semblables, qui démontrent l'existence de ce feu disséminé dans la nature.

DISSIMILAIRES. *Voyez* FEUILLES.

DRAGEONNER, DRAGEONS; termes de l'art. On entend par ces termes les pousses multipliées des arbres vigoureux qui percent de toutes parts, & des écorces, & de la tige, & du pied. *Voyez* BOUTURE.

DRESSER, dans sa signification propre, veut dire rendre droit; mais en Jardinage il a plusieurs significations.

DRESSER *un jardin*; c'est le former.

DRESSER *une allée;* c'est quand il y a des creux & des bosses, les réformer, ou quand elle est plus haute, ou plus basse à un bout qu'à l'autre, ou dans son mi-

lieu & ailleurs, mettre le tout de niveau.

On dit dreſſer des arbres, comme on dit dreſſer un cheval au manege, un chien pour la chaſſe, &c. C'eſt à l'égard des arbres, non-ſeulement les tenir droits & d'allignement, mais les former de jeuneſſe pour leur faire prendre la figure qu'ils doivent avoir pour jamais ; c'eſt encore les bien conduire, panſer, tailler, ébourgeonner, &c.

DRESSER *des paliſſades ;* c'eſt, en les tondant, avoir ſoin qu'elles ne ſoient pas dérangées, qu'elles ne ſe déverſent pas ; qu'elles ne ſoient pas creuſes en des endroits, & bombées dans d'autres.

DRESSER *une branche qui pend*, ou *qui ſe jette de côté ;* c'eſt l'attacher de la façon qui convient pour lui faire prendre un bon pli.

DRESSER *une planche ;* c'eſt, après qu'elle a été labourée, & avant que de la ſemer, lui donner un coup de rateau ; mais avec le rateau à groſſes dents, puis la diſpoſer pour la ſemer, en tirant des lignes deſſus avec le

cordeau, quand c'eſt pour ſemer en rigole; pour planter c'eſt le même.

On dit encore dreſſer un piege pour prendre des animaux nuiſibles au jardin; dreſſer un 4 de chiffre pour prendre les loirs qui mangent les fruits, & pour les mulots, &c.

DISTRIBUTION *proportionnelle des branches & des racines :* ceci eſt la pierre de touche du Jardinage. C'eſt le point le plus important, peut-être, & cependant le plus ignoré.

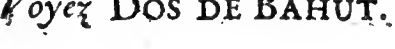
DISTRIBUER *proportionnellement les branches aux arbres, ainſi que les bourgeons durant la pouſſe ;* c'eſt en laiſſer ſuffiſamment aux uns ſuivant leur vigueur, & aux autres n'en laiſſer pas plus qu'il ne faut, quand ils ſont foibles, ſavoir d'ailleurs faire le diſcernement des bois à laiſſer, ou à ôter, toutes choſes pour leſquelles il ne faut pas être novice dans le Jardinage, non plus que pour le ſuivant; c'eſt en un mot tenir un juſte équilibre dans toutes les parties de l'arbre, afin que tout ſoit plein à la fois, ſans que rien mal à propos domine.

DISTRIBUER *proportionnellement les racines ;* c'eſt, avant que de planter un arbre, diriger

avec art celles qui ſont mal placées, qui ſe couperoient, qui ſe croiſent & qui s'entrelaſſent; mais ce n'eſt pas les mutiler, ni les écourter, comme font tant de Jardiniers. Jamais on ne doit planter qu'en laiſſant les racines de toute leur longueur, rafraîchiſſant ſeulement la petite extrêmité de celles qui ſont fracturées, & où ſe trouvent des filandres, mais à l'épaiſſeur d'un ſou neuf.

On dit encore diſtribution proportionnelle de la ſeve dans les branches. Elle dépend du génie, de l'adreſſe & de l'intelligence du Jardinier. Il eſt le maître de la diriger de façon qu'un arbre ne s'emporte d'aucune de toutes les manieres dont on n'a que trop d'exemples dans le Jardinage.

DOS D'ANE; c'eſt une élévation de terre plus haute dans le milieu que des côtés. *Voyez* DOS DE BAHUT.





E

EBOTTER, terme de Jardinage : il veut dire abattre, en partie, les branches d'un arbre. L'ébottement se fait quand, en coupant un arbre, on ne lui laisse que les plus grosses branches taillées fort courtes. C'est, par rapport à un arbre, comme son dernier sacrement. Si, après une telle opération, il ne se remet pas, il n'est plus bon qu'à chauffer son maître. Aux plaies ne pas oublier l'onguent Saint-Fiacre ; rarement a-t-on vu un arbre ébotté réussir ; la raison qu'on en donne ailleurs est palpable. Cependant on ébotte tant & plus dans le Jardinage, à tort, à travers pour, dit-on, mettre à fruit les arbres, ou pour leur faire pousser du bois ; & quoique jamais l'un & l'autre n'arrive, on ne laisse pas toujours que de recourir à ce triste expédient.

ÉBOURGEONNEMENT, ÉBOURGEONNER. C'est l'art de supprimer avec gout & avec discernement les bourgeons surnu-

méraires pour ne laisser en place que les nécessaires, ou les plus convenables.

L'ébourgeonnement est un art particulier, d'où dépendent & la belle figure d'un arbre, sa fécondité & sa santé.

Il va de pair avec la taille des arbres pour l'importance, s'il ne l'emporte pas. Mais qui est-ce qui le possede cet art ?

M. de la Quintinie, fameux Jardinier jadis de Louis XIV, & qui a beaucoup écrit sur le Jardinage, veut qu'on ébourgeonne les arbres en buisson, comme ceux des espaliers & contre-espaliers : a-t-il raison, ne l'a-t-il pas ? C'est ce qu'on verra dans notre Traité de l'Ébourgeonnement. Ceux qui ne les ébourgeonnent pas ont grandement raison, parce qu'ils ne s'y entendent pas.

L'ébourgeonnement est l'art des arts.

ÉCHALAS. Vignes échalassées des jardins différentes de celles des champs ; elles doivent être symmétrisées & au cordeau. On dit échalas de quartier, parce qu'ils sont faits avec des bois fendus en quatre, & échalas de cœur de chêne, parce qu'ils sont formés de la partie intérieure du bois, & non de celle où est l'écorce. Ces derniers sont

les meilleurs. On dit ficher un échalas, les tirer de terre, les aiguiser : ils doivent être au moins de 6 pouces avant dans la terre ; 8 ou 9 encore mieux, alors on frappe avec un maillet.

ÉCHALAS posés transversalement dans les murailles. *Voyez* AUVENT.

ÉCHENILLOIR. *Voyez* CHENILLE.

ÉCHIQUIER, *Voyez* QUINCONCES.

ÉCLATEMENT, mot d'usage. Il vient du verbe éclater. Il est de notre invention. Nous l'avons établi & introduit dans le Jardinage sur des faits constans, pour dompter & réduire les branches intempérantes & les bourgeons fougueux d'un arbre qui s'emporte. Il se fait en pliant, comme si l'on vouloit casser tout-à-fait, & sitôt que la branche, ou le bourgeon a craqué, l'on s'arrête, & l'on rapproche ensuite les parties disjontes qu'on lie ensemble avec osier, ou jonc, & un peu d'onguent Saint-Fiacre; par ce moyen la branche est domptée & ne meurt pas.

ÉCLISSES. *Voyez* BANDAGES.

ÉCOBUE, instrument d'Agriculture & de Jardinage, autant connu & célebre dans

l'Anjou, qu'il l'eſt peu par-tout ailleurs.
Cet outil admirable, le partage des bien-aimés du Ciel, nous a été manifeſté par M. le Marquis de Turbilli, Fondateur des Sociétés d'Agriculture en France, qui, depuis leur établiſſement, ont ſi bien mérité de cet art pour l'exploitation des terres, pour la multiplication des grains, & les défrichemens, que déſormais notre France ne peut manquer d'être le grenier au moins de toute l'Europe.

L'écobue eſt un inſtrument de fer, qui eſt recourbé à peu près comme une houe, & qui a un long manche de bois. Il ſuffit de poſſéder un bien pour n'en point uſer. Nos Laboureurs & nos Manouvriers, au lieu de ſavoir gré à ce bienfaiteur de l'Agriculture d'une telle découverte, ont laiſſé l'Anjou ſeul en poſſeſſion de cet Inſtrument tant vanté dans le livre de ſon inſtituteur. Nous renvoyons à ce livre ceux qui deſireroient en ſavoir davantage : ce livre, qui a mérité les ſuffrages d'un corps célébre, composé, ſans doute, de tous gens conſommés dans l'Agriculture.

ÉCORCE. Ce mot vient du latin *cortex*,

qui veut dire auſſi écaille. Ce terme eſt appliqué ſpécialement aux arbres, & ſe dit également de quelques fruits. C'eſt la partie extérieure de tout arbre qui lui ſert de couverture & d'enveloppe, au-deſſous de laquelle eſt la peau, & après elle la partie ligneuſe, ou le bois. A raiſon de ce que l'écorce des arbres eſt communément épaiſſe, on a employé ce mot pour ſignifier l'enveloppe extérieure de certains fruits, & l'on dit d'un melon qu'il a une écorce fine, ou épaiſſe, unie, ou brodée, &c. On dit auſſi écorce de citron, d'orange. Mais on ne dit pas l'écorce d'une poire, d'une pomme, d'un navet, d'une rave, &c. Il faut donc mettre une différence entre peau & écorce.

Il eſt des écorces unies, & telles on les voit dans les jeunes arbres, & dans ceux du moyen âge, environ juſqu'à 9 ou 10 ans, après quoi elles deviennent graveleuſes, raboteuſes & écailleuſes. Ces ſortes d'écailles ſont, par fragmens; elles ſe pourriſſent peu à peu, & tombent ſucceſſivement, étant pouſſées dehors par d'autres qui ſe forment au fur à meſure. C'eſt une tranſpiration ſucceſſive

des arbres, qui eſt à leur égard, comme la mue eſt à l'égard des animaux. Mais comme dans ces derniers la mue eſt périodique, & n'a lieu que dans un temps préfixe; au contraire cette mue des arbres eſt dans tout le cours de chaque année.

ÉCROUTER la terre. *Voyez* AMEUBLIR.

ÉCUSSON. Il ſe dit des greffes. On dit greffe en écuſſon, autrement dit à œil dormant, parce que l'écuſſon qu'on leve ſur une branche pour l'appliquer ſur un autre arbre, reſſemble, par ſa figure, à l'écuſſon des armoiries du blaſon. On ne dit pas ici la façon de greffer en écuſſon, ſoit ce qu'on ſappelle à la pouſſe, ſoit à œil dormant, & autres: le moindre payſan le ſait & le met en pratique mieux que ne l'enſeignent tous les livres. On apprend cette opération en la voyant faire, plutôt que par tous les préceptes & les deſcriptions les plus détaillées. *Voyez* GREFFE.

EFFEUILLER. C'eſt, peut-être, une des opérations la plus délicate & la plus ſcabreuſe du Jardinage. C'eſt l'art de ſupprimer habilement les feuilles qui peuvent

s'oppoſer à la maturité des fruits, & à leur beau coloris.

On ne doit jamais arracher les feuilles, ſi ce n'eſt aux branches, ou rameaux inutiles; mais les couper à moitié, ou vers la queue à ceux des bourgeons dont on attend du fruit, ou ſur leſquels on prévoit qu'on taillera l'année ſuivante. On coupe ces feuilles avec l'ongle, ou avec des ciſeaux. Un bouton à fruit effeuillé avec feuilles arrachées, ou avorté, c'eſt la même choſe. La feuille eſt la mere nourrice du bouton; vous lui ôtez cette nourrice, il faut qu'il creve de diſette & de faim. Si une autre feuille naît à la place de celle que vous avez ôtée, comme il eſt infaillible, cette feuille eſt formée de la ſubſtance même du bouton: & telle eſt la raiſon pour laquelle il avorte. L'expérience décide. Il eſt auſſi un ordre & une méthode pour effeuiller avec modération.

Dans le Jardinage, c'eſt aſſez la coutume d'effeuiller les raiſins pour les avancer & leur faire prendre couleur. Il eſt une foule de Jardiniers qui les effeuillent au point qu'il ne reſte pas une ſeule feuille. Le fait

eſt qu'ils ceſſent de profiter, qu'ils n'ont plus de gout, qu'ils ſe fanent & ſe rident. Ce qu'on avance ici eſt inconteſtable ; il gît en fait : cependant nul de ceux qui ſuivent cette pratique ſi déraiſonnable, ne veut ſe rendre ; ils prétendent que quand même les feuilles y ſeroient, le même arriveroit. Nous renvoyons ces hommes groſſiers au moindre des Vignerons. Ils ont grand ſoin, quand ils effeuillent, de laiſſer des feuilles de diſtance en diſtance pour porter la nourriture. Ces Vignerons les inſtruiront encore d'un autre fait inconteſtable à ce ſujet ; ſavoir, que quand les feuilles de la vigne, ou ſéchent, ou tombent, le raiſin ne murit plus, il faut faire vendanger.

Autre pratique ſemblable à ce ſujet pour les concombres & les melons (car dans le Jardinage tout eſt routine, uſage, caprice, prévention.) Nous nous gardons bien de confondre ici quantité de gens ſenſés qui honorent l'art & en font la gloire. Ces autres, qui n'ont que le nom de Jardiniers, ne manquent pas, dès qu'un concombre, ou un melon a du fruit noué, de couper les feuilles tout autour : ils croient avancer ; au

au contraire ils retardent la progression, &, par conséquent, la maturité, en ôtant les meres nourrices du fruit. Il est bon d'ôter le touffu, faisant trop d'ombrage, mais avec discrétion & retenue.

Le même est pour les pêches : si l'on n'a pas soin, outre ce qui est dit de la façon d'effeuiller, de laisser autour de la pêche dans le voisinage, des feuilles pour servir d'auvents & de parasols, une foule d'elles est ce qu'on appelle couronnée, c'est-à-dire, brulée jusqu'au noyau, & ces fruits ne sont pas mangeables. Cependant rien de plus commun qu'un tel événement.

EFFONDRER *la terre*. Le terme exprime par lui-même l'action signifiée. C'est la creuser en fond, afin que s'il est de la grou, du tuf, du sable, de la glaise, des pierres, des cailloux, de la craie, &c. on les enleve pour y substituer de la bonne terre.

Jamais on ne doit planter sans avoir effondré. Quiconque y manque, a temps pour s'en repentir, & plante plus d'une fois.

EFFRITER, terme de l'art. Terre effritée, est une terre appauvrie, dénuée de sucs,

& qu'on a trop fait porter ſans la remonter, & ſans la renouveller par des engrais.

On effrite encore la terre, ſuivant M. de la Quintinie, à force de la labourer trop. Trop de labour nuit, en ce que la terre n'a plus de corps, & elle devient ce qu'on appelle veule; & voilà en quoi peche le ſyſtême d'un Docteur de nos jours, qui, à telle fin que de raiſon, preſcrit des labours ſans fin, banniſſant tout engrais. M. de la Quintinie en ſavoit bien autant que ce nouveau, dogmatiſant dans le fond de ſon cabinet : auſſi tel ſyſtême avorta en naiſſant. En labourant ainſi coup ſur coup, on ne donne pas le temps, dit M. de la Quintinie, aux engrais de l'air qui ont bénéficié le deſſus, de paſſer dans l'intérieur de la terre. De plus, ajoute-t-il, vous remettez, de toute néceſſité, en-deſſus les mauvaiſes herbes que vous aviez enfouies, ou leurs graines. Il eſt un milieu dans tout.

ÉJECTION vient d'un mot latin, qui veut dire jeter, mettre dehors, pouſſer dehors. Ce terme eſt tiré de la Médecine, & s'applique, par analogie, aux arbres : de même qu'en nous par tous les différens vaiſſeaux, & par les

pores de la peau, les humeurs, les parties superflues & les spiritueuses, ainsi que les vaporeuses s'échappent perpétuellement, & vont se perdre en l'air, de même dans les végétaux : quantité de semblables parties sont poussées dehors & reçues par l'air. Les odeurs qui émanent des plantes odorantes & des fleurs en font foi. De plus, la double transpiration a également pour principe cette éjection. Les feuilles qu'on croit tomber par défaut de seve, sont poussées & jettées dehors, quand le boyau umbilical, par lequel leur étoit apportée la nourriture, est bouché. La seve qui le remplit pousse par voie d'éjection la feuille au dehors. C'est ainsi que nos cheveux sont poussés dehors, & que nous devenons chauves, quand, intérieurement, le canal qui portoit la nourriture aux cheveux, se bouche, & en se fermant, le pousse dehors.

ÉLAGAGE, terme de Jardinage. C'est l'art de décharger à propos, avec discernement & avec gout, les gros bois de trop, ainsi qu'il suit.

ÉLAGUER, c'est éclaircir un arbre en lui ôtant les branches qui font confusion.

C'eſt le décharger de ſa quantité trop grande de bois au milieu, au côtés & aux pourtour, avec gout & diſcernement, non à boulevue & ſans regle.

Quand on élague, couper toujours près de l'écorce; ne point pourtant l'approcher trop; ne jamais laiſſer non plus d'argots, ni chicots, & employer l'emplâtre d'onguent Saint-Fiacre. On dit auſſi élaguer une paliſſade, quand elle eſt trop touffue & trop épaiſſe, lorſqu'on la décharge & qu'on l'évide, ſans néanmoins la rapprocher.

ÉLAGUEUR, terme d'art, comme deſſus. Les Élagueurs ſont des Ouvriers du Jardinage qui, avec le croiſſant, ou les ciſeaux à tondre, dreſſent, uniſſent, forment des paliſſades, des avenues, des berceaux, des compartimens de verdure, & tous les arbres de ſimple ornement.

Rien de plus rare que de trouver de bons Élagueurs; cette ſorte d'hommes ne raiſonne en façon quelconque ſur leurs opérations. Ils taillent, ils abattent, ils ſabrent ſans gout & ſans diſcernement. Mais ce que nous ne pouvons ſouffrir dans leur travail, c'eſt cette miſérable habitude de laiſſer

par-tout des potenceaux & des gibets, qui ſont horreur, & rendent un arbre le plus difforme. Ces gibets ne produiſent que des toupillons hériſſés de branchettes, qui ne peuvent jamais s'allonger & former une belle verdure; mais qui ſont une foule énorme de nids de pies & de têtes de ſaules. Les propriétaires de ces ſortes de bois & d'avenues devroient bien ouvrir les yeux ſur de tels abus, & ne pas s'en rapporter à des hommes, qui ne ſavent que charpenter. Il vaudroit beaucoup mieux abattre tout-à-fait ces branches ainſi mutilées; du moins l'arbre poufferoit d'autres jets, qui ſeroient francs & de bon aloi, donnant un agréable ombrage. Parmi ces gibets, ces potenceaux & ces argots qu'ils laiſſent aux arbres, la plupart, loin de fournir de la verdure, meurt; ils le voient ſans ceſſe, & cela ne les corrige pas. Donnez-y un coup d'œil, & vous le reconnoîtrez par vous-mêmes. Nous donnons dans notre Ouvrage un Traité de l'Élagage à la ſuite de celui de l'Ébourgeonnement.

ÉLAGUURE. Ce ſont les branchages dont il vient d'être parlé.

ÉLANCÉ, S'ÉLANCER, ARBRE ÉLANCÉ, BRANCHE ÉLANCÉE. Ce terme eſt tiré de l'uſage commun, & employé par application dans le Jardinage. Arbres & branches élancés, c'eſt quand l'un & l'autre s'élevent trop ſans être fournis du bas, ſans profiter en groſſeur par proportion à la hauteur. Il faut alors rabattre ſur le jeune bois du bas. *Voyez* ÉTIOLÉ.

S'ÉLANCER ſe dit de la ſeve, quand au lieu de fournir également par-tout, elle ſe porte toute avec impétuoſité vers le haut, laiſſant le bas dans la diſette. Il eſt des moyens pour la retenir, mais très-ignorés de tous.

On veut faire monter un jeune arbre, pour en faire un arbre de tige; que fait-on d'ordinaire? On coupe depuis le bas juſqu'à la tête du jeune arbre toutes les pouſſes, & la tige s'élance, ſans pouvoir ſe ſoutenir; mais les bons Pépiniériſtes laiſſent, de diſtance en diſtance, des branches-crochets, ſervant à attraire la ſeve; & dans la ſuite ils les jettent à bas.

ÉLASTICITÉ, mot tiré du grec. Il ſignifie reſſort: on dit élaſticité de l'air; on

dit encore élaſtique tout ce qui ſe meut par la vertu & le pouvoir du reſſort.

EMBRYON, terme d'Anatomie, qui veut dire tout être vivant, qui, dans le ſein de la mere, n'eſt pas encore formé, & où l'ont n'apperçoit, quand il en eſt dehors, qu'un commencement de formation. On confond aſſez communément le fétus avec l'embryon. Quoi qu'il en ſoit, on emploie le mot d'embryon, dans l'Anatomie des plantes, pour ſignifier tout fruit dès qu'il eſt noué.

Il faut ſuppoſer, comme un point inconteſtable, que tout ce qui a vie ne ſe reproduit, ne ſe renouvelle, ne ſe multiplie, ne ſe conſerve, & ne ſe perpétue que par voie de génération. Comme donc les fruits ſont réellement des êtres vivans, contenant en eux-mêmes un germe de vie, principe de leur reproduction; ſavoir, leurs graines, qui ſont des êtres vivans & organiſés, en partie, il faut qu'eux-mêmes ſoient vivans, & qu'ils aient un commencement de formation, enſuite leur naiſſance; puiſque paſſant par les degrés de l'enfance, de l'adoleſcence, & de la puberté,

ils arrivent aussi à la vieillesse. Tout dans la nature végétant, comme dans le reste, est un tissu de merveilles sans fin.

ÉMIÉ, ÉMIER, au lieu d'ÉMIETTER, quoiqu'on dise MIETTE. On dit émier par préférence, à cause du mot de mie de pain. Émier la terre, c'est en la labourant, la diviser en menues parcelles; c'est casser les mottes à mesure qu'elles se rencontrent, & les mettre en poudre, comme de la mie de pain broyée dans les mains.

Jamais, en plantant un arbre, on ne doit jetter sur les racines que de la miette, point de mottes, ni de pierres.

EMMANNEQUINER, terme de Jardinage. C'est tirer de terre un arbre, arbuste, arbrisseau, &c. pour les mettre dans un mannequin, lequel, par la suite, on leve de terre pour le placer ailleurs. Mais on ne doit emmannequiner aucun arbre, ni aucune plante à longues racines, à raison de ce que, pour cet effet, on est obligé de couper les racines, qui sont le premier principe de vie dans les plantes. C'est pour cette raison, que jamais on ne doit planter d'arbres en mannequin de chez les Jardi-

niers fleuriſtes, leſquels rarement réuſſiſſent, pour avoir été écourtés par les racines, & de plus, pour avoir été nourris dans le terreau à force d'eau. *Voyez* MANNEQUIN.

ÉMONDER vient du latin, qui veut dire rendre pur : c'eſt nettoyer un arbre, ôter non pas les bourgeons ſuperflus, ce qui appartient à l'ébourgeonnement, mais le débarraſſer & le décharger des membres morts, des chicots, des argots, des onglets, des chancres, des gommes, des gales, & de tout ce qui eſt difforme, ou nuiſſible, comme auſſi le débarraſſer de la punaiſe, des pucerons, des chenilles, des vers qui s'entortillent dans les feuilles, des perce-oreilles qui déchiquetent ces dernieres, des mouſſes qui les abyment, en les rongeant & en morfondant la ſeve, &c. & c'eſt ce à quoi l'on s'occupe le moins dans le Jardinage.

ÉMOUSSER, en Jardinage, veut dire ôter la mouſſe aux arbres. *Voyez* MOUSSE.

EMPLATRE, terme de Médecine & de Chirurgie. C'eſt tout médicament ſimple ou composé de quoi que ce puiſſe être, de ce qui eſt jugé propre à la guériſon des

plaies, & lequel eſt appliqué extérieurement ſur icelles. Le même eſt précifément pour les végétaux qui ont des plaies. On peut dire que juſqu'ici la Médecine & la Chirurgie du Jardinage ont été fort mal exercées, & nullement entendues. Quel eſt le livre du Jardinage qui a encore traité *ex profeſſo*, des maladies & des plaies des arbres, de l'origine, des cauſes & des effets des unes & des autres ? Quelqu'un d'eux a-t-il fait une étude particuliere de la contexture & de l'aſſemblage des parties, tant internes, qu'externes qui les compoſent, pour s'y conformer dans l'application des remedes convenables ? On a bien travaillé juſqu'ici à les hacher, les morceler & les déchiqueter ; mais non à les conſerver, les panſer, les médicamenter & les guérir. Nous voyons, au contraire, que dans le peu dont on s'eſt aviſé pour leur cure, on a pris tout le contre-pied de ce qu'il falloit pour les guérir.

Sans entrer dans aucun détail de recettes quelconques hazardées ſans examen, que l'on conſidere, loin de toute prévention, la cire verte employée pour les plaies des

orangers, & l'on reconnoîtra que, loin de leur être utile, elle leur eſt très-préjudiciable. 1°. La cire, par elle-même, eſt un deſſicatif: par conſéquent, elle ne peut attirer la ſeve, & doit reculer la guériſon. 2°. Elle ėſt en même-temps un *graiſſeux*, qui jamais ne peut faire alliage avec aucun liquide, telle que la ſeve. 3°. Perſonne n'ignore que le verd-de-gris, qui ſert à verdir cette cire, ne ſoit un poiſon. Le peu qu'il y en entre, ne peut être que dommageable. Auſſi les plaies des orangers ainſi panſées, ſont des temps infinis à guérir; au lieu qu'avec la bouze de vache, elles cicatriſent d'abord. Un peu de jugement ſuffit pour comprendre que tout ce qu'on appelle *graiſſeux*, ne peut jamais s'allier avec aucun ſéreux, & que la ſeve étant ſéreuſe, ne peut ſympatiſer jamais avec, ni poix, ni huile, ni beurre, ni réſine, ni graiſſe, &c. Enfin, quelque précaution qu'on prenne, il n'eſt pas poſſible d'empêcher toutes ces matieres onctueuſes & graiſſeuſes, & de fondre lors des ardeurs brulantes du ſoleil en Juillet & Août, du moins aux endroits des plaies où il darde à plomb. Alors les parties graſſes qui

ſont fondues, s'étendent horizontalement, & imbibent une grande place, & bouchent au dehors les pores de la peau, & en dedans elles abreuvent le parenchyme, dont les parties ſont ſpongieuſes, & la ſeve, qui eſt ſéreuſe, ne peut plus y paſſer.

Ce point important eſt diſcuté ailleurs, & mis dans tout ſon jour. *Voyez* ONGUENT SAINT-FIACRE.

EMPOTTER, EMPOTTÉ, ou mis avec de la terre dans un pot, c'eſt la même choſe. *Voyez* POT.

EMPORTÉ, S'EMPORTER, tiré du langage ordinaire, & employé ici par métaphore. On dit d'un cheval fougueux, qu'il s'emporte, d'un chien de chaſſe le même, &c. Un arbre s'emporte, quand il ne pouſſe que du haut, & point, ou peu du bas & des côtés. Alors il faut le rabattre. Il eſt un art pour empêcher que jamais un arbre ne s'emporte. *Voyez* ÉLANCÉ, DISTRIBUTION PROPORTIONNELLE.

ENCAISSEMENT, ENCAISSER, terme de Jardinage, il veut dire mettre dans une caiſſe avec de la terre. On dit encaiſſer un oranger, quand on le met dans une caiſſe

neuve. On appelle encore encaiſſer un oranger, ou toute autre plante, quand la terre étant uſée, on les tire de leur caiſſe avec la motte de terre, dont on ôte toute la vieille terre pour en mettre de la neuve à ſa place. Cette opération, pour être bien faite, requiert des talens.

On appelle demi-encaiſſement, quand, au lieu d'ôter la terre, on ôte ſeulement celle du tour de l'arbre pour en mettre de la neuve : on l'appelle auſſi demi-change.

ENFOUIR, terme de Jardinage & d'Agriculture ; c'eſt comme qui diroit fouir dedans.

Enfouir eſt différent d'enterrer. Enfouir, c'eſt cacher dans la terre ſeulement en ſuperficie, au lieu qu'enterrer, c'eſt mettre avant dans la terre.

On dit enterrer un arbre, & enfouir des graines & des ſemences pour les faire germer. Un Laboureur en envoyant herſer ſes grains, dit qu'il faut les enfouir, de peur que les pigeons, & autres, ne les mangent ; mais il ne dit pas enterrer ſes grains, non plus que le Jardinier enfouir un arbre.

ENGORGEMENT, ENGORGER. Ce

terme a la même signification dans le Jardinage que dans la Médecine, lorsqu'il se fait en nous des obstructions par abondance d'humeurs. Il est de semblables engorgemens de seve dans les plantes. Ils ont pour principe dans les végétaux trop de plénitude dans les conduits & dans les canaux de la seve. C'est ainsi que quand on n'a pas soin de lâcher une greffe en coupant la ligature par derriere, il s'y forme un engorgement, une obstruction, & ce qu'on appelle strangulation, ou étranglement. Ils ont également pour principe quelque vice particulier de la seve, qui est arrêtée & interceptée dans son cours en quelque partie d'eux-mêmes ; & telle est la raison pour laquelle tant de branches d'arbres ont des especes de paralysies dans divers endroits d'elles-mêmes, & où l'écorce se seche. Ces parties, assez communément, ne reprennent pas vie, & l'on est obligé de les récéper plus bas à quelqu'endroit bien vivant. On verra dans le cours de l'Ouvrage comment, à force d'ôter continuellement aux arbres leurs pousses, & leur faisant plaies sur plaies, qui, en cicatrisant, forment des

bourrelets ſans ſin, la ſeve n'a plus ſon cours, étant privée de ſes canaux & de ſes récipiens.

ENGORGEMENT *des greffes dans la terre.* Combien de greffes enterrées dans tous les jardins? De 100 arbres, qu'on en faſſe ſoi-même la remarque, il y en a communément 80 dont les greffes ſont *engorgées.* On plante ſans réflexion, à la hâte, & des arbres à racines écourtées. Si l'on réfléchiſſoit en plantant, on obſerveroit que toute terre remuée ſe plombe & s'affaiſſe d'un pouce par pied. Que, par ſuppoſition, le trou de l'arbre ait 4 pieds de fouille, infailliblement la terre s'affaiſſera de 4 pouces. Si donc le Jardinier, au lieu de mettre ſa greffe à 4 pouces plus haut, comme il le devroit, la met à fleur de terre, ainſi que tous ont coutume de faire, il eſt démontré que l'arbre, entraîné par la terre, deſcendra de 4 pouces avec elle. Tout d'ailleurs ſe fait trop à la hâte dans le Jardinage pour meſurer des yeux, à vue de pays, le niveau de la terre avec l'emplacement, ou la poſition de la greffe: pourvu qu'on expédie, qu'importe. Enfin, tous les Jardiniers ne plan-

tant que des arbres à racines écourtées, il n'eſt pas étonnant que de tels arbres deſcendent plus aiſément que ceux qui les ont de toute longueur. Mais pourquoi une greffe enterrée eſt-elle nuiſible à l'arbre ? Le voici en deux mots.

Toujours un arbre eſt mal à ſon aiſe, quand la partie de lui-même, fabriquée par la nature, pour jouir des bienfaits & du ſec de l'air, eſt imbibée, détrempée & morfondue par l'humide de la terre. C'eſt la même que dans l'oppoſé, ſi les racines, au lieu d'être cachées dans terre, étoient en plein air & au ſoleil, pour qui elles ne ſont point faites : ceci n'eſt ici qu'eſquiſſé.

Voici des faits conſtans, par rapport aux greffes enterrées, dont nous rendons raiſon ailleurs, & dont on ne peut diſconvenir.

Les arbres à greffes engorgées dans terre, ou ne donnent point de fruit, ou n'en donnent que peu, ou que de mauvais.

L'expérience apprend en outre, à quiconque eſt obſervateur, que de tels arbres ſont ſujets communément à quantité d'infirmités

&

& de maladies, la jauniſſe ſur-tout ; ils dépériſſent peu à peu & languiſſent, nombre de leurs branches meurt d'année en année, puis tout l'arbre.

Les baſſins qu'on fait aux pieds des arbres pour dégorger les greffes, ſont une foible reſſource, comme on le fait voir en ſon lieu.

Déſormais on ne ſera point excuſable d'enterrer les greffes, à moins qu'on ne le veuille de propos délibéré. Nous donnons, dans notre Traité de la Plantation, une regle infaillible, dictée par la nature elle-même, pour planter avec toute la préciſion & la correction poſſibles. Il eſt étonnant que perſonne encore n'ait ſaiſi ce point où la nature, de toutes parts, fait entendre démonſtrativement ſa voix. On en jugera.

ENGRAIS. *Voyez* AMENDEMENT.

ENTE, ENTER (1), c'eſt la même choſe que greffe & greffer ; quoique des gens myſtérieux prétendent y mettre de la différence, c'eſt un raiſonnement de quelques-uns, qui ne fait point loi. Quelques Jardiniers

(1) Voyez le Traité des Greffes de M. de la Quintinie, V. partie, p. 60 & ſuivantes.

du vieux temps disent encore enture. On se sert aussi du mot d'insertion, pour dire greffe : ce dernier mot, qui vient du latin, exprime bien l'action d'enter, en insérant un autre fruit.

L'ente, ou l'action d'enter, est une opération du Jardinage, par laquelle en plaçant, d'une certaine façon, un œil, ou un bout de rameau d'une autre arbre sur une branche d'un arbre d'un autre espece, on change l'espece de celui sur lequel on greffe.

On ente, ou l'on greffe également les arbrisseaux & les arbustes ; un jasmin d'Espagne, par exemple, sur un jasmin commun, soit en fente, soit en écusson, soit en approche. On greffe aussi la vigne ; mais en pied & dans le tronc même : autrement l'ancien sujet repousseroit toujours, & ruineroit la greffe. On peut greffer aussi les fleurs & les herbages même ; mais à quelle fin ?

Il est quantité de sortes de façons d'enter & de greffer.

Les anciens greffoient des fruits sur les arbres des forêts ; mais ces sortes d'entes ne durent qu'un temps, après quoi elles périssent.

Le mot d'ente, ou de greffe se prend également pour l'arbre même enté, ou greffé. J'ai, dit-on, quantité de fort belles entes dans mon jardin ; mes greffes, ou mes entes de l'année derniere font merveilles, pour dire mes arbres greffés, ou entés. *Voyez* ÉCUSSON, FENTE.

Au sujet des entes, ou des greffes, *voyez* tous les livres du Jardinage, qui entrent à leur sujet dans le plus ample détail ; entr'autres un petit Dictionnaire d'Agriculture & de Jardinage, &c. A Paris, chez David le jeune, à l'entrée du quai des Augustins, au S. Esprit, M. DCC. LI., ou, &c. avec planches gravées.

Là, comme dans les autres livres du Jardinage, on trouvera toutes les autres façons de greffer dans le plus grand détail ; ce qui nous dispense d'y entrer, parce que cela nous meneroit trop loin.

Qu'on ne pense pas que, parce que nous renvoyons à ces sortes d'Ouvrages, & particuliérement à ce petit Dictionnaire, nous prétendions autoriser le peu d'exactitude dans les opérations les plus essentielles du Jardinage, dont les maximes sont toutes

de lui-même, ou une partie notable péri par quelqu'accident. Jamais il ne fut aucun arbre épaulé, que par la faute du Jardinier en plus d'une maniere : ou bien il n'a pas eu ſoin de ménager toujours, comme on fait à Montreuil, des branches & des bois de réſerve, en cas d'accident ; ou bien il a mal conduit ſon arbre de longue main ſans le renouveller, voyant du bois veule & défectueux ; ou encore par maladreſſe, il aura caſſé & éclaté une groſſe branche, faute de précaution & de ménagement ; ou enfin l'arbre étant épaulé par cas fortuit, par accident, il ne l'a pas redreſſé en le dépaliſſant en entier, & le repaliſſant, ſi c'eſt un arbre d'eſpalier ; & ſi c'eſt un buiſſon, en attirant des branches du côté du vuide.

ÉPIDERME. *Voyez* SURPEAU.

ESPALIER. On ne voit pas trop l'origine de ce mot dans le Jardinage. Il pourroit venir d'eſplanade, terme de fortification, avec lequel il a quelque rapport. M. de la Quintinie dit que les eſpaliers n'étoient pas fort anciens dans ſon temps, & qu'il les a vus preſque naître. En effet, dans tous les

anciens Châteaux on n'y voit pas d'eſpaliers anciens. Les murs n'étoient pas revêtus d'aucuns arbres. Les Seigneurs étant toujours en guerre les uns avec les autres, ne ſongeoient qu'à ſe défendre & à ſe mettre en aſſurance contre leurs ennemis, ou bien les autres avoient pour clôtures de larges foſſés fort profonds, tels qu'on les voit encore dans quantité de vieux Châteaux.

Espalier eſt une muraille au pied de laquelle on plante des arbres qu'on attache ſur icelle, ſoit à un treillage, ſoit de quelqu'autre maniere que ce puiſſe être. Quand on plante des arbres en eſpaliers, il faut les déverſer en les plantant en-deçà du mur, à la diſtance de 9 pouces, ou environ, autrement les racines touchant au mur, ne pourroient point agir. De plus, quelque pluie qui puiſſe tomber, jamais ils ne s'en reſſentent, quand ils ſont plantés à plomb du mur.

Ne jamais planter un arbre de tige entre deux nains, à moins que la muraille n'ait 10 à 12 pieds de haut. Aux murailles même de 12 pieds de haut, des nains bien conduits doivent, au bout de 9 ou 10 ans au plus, avoir atteint le mur.

La direction des espaliers est un des chefs-d'œuvre du Jardinage. Rien de plus rare qu'un bel espalier, bien conduit suivant les regles de l'art. Pour en juger, il faut être connoisseur. On se pique de gout, & l'on se passionne pour un oignon de fleur, une plante rare & étrangere, & l'on ne sait pas priser le travail entendu & régulier d'un espalier formant le plus superbe coup d'œil. Que de gens, même dans les rangs les plus distingués, qui ne sont que des profanes en ce genre!

ESQUILLE. C'est la même chose dans un sens, quant au Jardinage, que dans la Chirurgie. On appelle esquilles dans le Jardinage, certains petits filets, & certaines parties inégales, qui restent toujours à toute extrêmité d'un rameau cassé. Ce sont ces esquilles qui, formant des inégalités, empêchent que jamais la seve ne recouvre la branche à l'endroit où elle a été cassée. *Voyez* CASSEMENT des branches & des bourgeons.

ESSORER, s'ESSORER, ou s'ESSUYER, c'est la même chose; il se dit des terres qu'on ne doit pas travailler après de longues

humidités, qu'elles n'aient été ressuyées par le hâle & les vents.

ÉTIOLÉ, s'ÉTIOLER, terme de l'art. On dit arbre étiolé, branche étiolée, quand l'un & l'autre ne forment que des jets mesquins, maigres & allongés. Il se dit aussi des plantes qui ont été semées trop dru, & qui ne font que s'allonger sans grossir. *Voyez* ÉLANCÉ.

ÉTRIPER *un arbre*. On ne voit pas trop l'étymologie de ce mot. C'est faire quelque chose de plus que de l'élaguer, & quelque chose de moins que de l'ébotter; c'est-à-dire, lui ôter des branches de distance en distance pour le rajeunir, lui en faisant pousser de nouvelles, & rabaisser les autres en les coupant où il peut y avoir du bon bois. Beaucoup de Jardiniers confondent toutes ces choses. Si un arbre, pour avoir été toujours incisé & dépouillé de son bois à mesure qu'il a poussé, n'a pas donné de fruit, espere-t-on qu'en l'étripant, pour le rajeunir, il deviendra fécond, quand ce nouveau bois sera traité de la même maniere que le précédent? Nous pouvons affirmer que, depuis plus de 40 ans de travail

& d'expérience dans le Jardinage, nous avons bien vu des arbres étripés, ébottés, récepés, étronçonnés, & mutilés de toutes façons imaginables ; mais que nous n'en avons pas vu un ſeul réuſſir.

ÉTRONÇONNER *un arbre*, c'eſt ne lui laiſſer que le tronc ; c'eſt lui couper la tête quand il eſt nouvellement planté, ou bien quand les racines étant bien ſaines encore, & lorſque ſon bois eſt uſé, le réceper ſur la ſouche pour le renouveller. Tels arbres, à moins qu'ils ne ſoient d'âge moyen & bien vigoureux, ne tiennent pas contre une telle opération ; peu à peu ils meurent, à l'exception de certains vieux pêchers ſur amandier & quelques autres.

Les arbres des bois en coupe dans les forêts, ſont coupés raſe terre, & ils repouſſent. Il n'en eſt pas de même des arbres fruitiers des jardins, ils ſont plus délicats ; on en appelle, à ce ſujet, à l'expérience. De plus, quand on coupe les arbres de forêts, ils repouſſent, parce qu'on les récepe dans le tronc même raſe terre, comme il vient d'être dit, & ils font de nouveaux jets ; au lieu que les arbres fruitiers, étant

coupés au-dessus du tronc, où la peau est bien plus dure, la seve ne perce point d'ordinaire, & ne pouvant s'y faire passage, elle retourne aux racines, & l'arbre meurt par en haut. Ce point est ignoré dans le Jardinage.

Voici, à ce sujet, une observation qui mérite de trouver place ici, quoique Dictionnaire, il est intitulé *raisonné*. C'est, par rapport aux vieux arbres étronçonnés, qui d'ordinaire meurent. Voici ce que chacun peut observer à par soi.

Quand on tire de terre quantité de ces sortes d'arbres, de même que nombre d'autres cessant de pousser tout-à-fait, ou mourans par la tête, il en est quantité à qui on voit des racines immenses les plus saines & les mieux nourries, tandis qu'aux arbres les mieux portans qu'on veut détruire, le même ne se rencontre point. On est touché de compassion à la vue d'un tel spectacle, quand on ignore le sous-œuvre caché de la nature. Voilà le fait, il est à la portée de tous; mais ce sous-œuvre caché de la nature quel est-il? On le discute dans l'Ouvrage. On avance seulement ici, qu'on

ne peut rendre raiſon d'un tel phénomene, qu'en ſuppoſant que dans ces ſortes d'arbres les ſucs ſont pompés, comme à l'ordinaire, par les racines; mais que ne pouvant plus arriver dans la tige, dont les canaux épuiſés ſont obſtrus & bouchés, la ſeve reflue dans ces mêmes racines, & telle paroît être la raiſon de leurs embonpoint ſi exceſſif.

ÉVASÉ, terme d'uſage: il vient du mot de vaſe, comme qui diroit ayant la figure d'un vaſe, tel qu'un verre à boire. Il ſe dit des arbres en buiſſon, & même de certaines tiges qu'on taille. L'art du Jardinier eſt de faire prendre à ces arbres la figure d'un gobelet, ou d'un verre à boire. Pour y parvenir, l'unique moyen c'eſt d'y mettre des cerceaux; autrement on eſt des 10 à 12 ans à former un buiſſon. *V.* CERCEAU, BUISSON.

ÉVENTAIL, *arbre en éventail.* C'eſt un arbre qui imite, dans ſa figure, celle de l'éventail, inſtrument, ou ornement des femmes, pour agiter l'air autour de leur viſage, en faiſant du vent, afin de ſe rafraîchir durant l'été.

Juſqu'ici l'on a dreſſé en éventail tous

les arbres d'espaliers, au moyen de quoi on n'a eu que des arbres manqués & estropiés. Dans la méthode de Montreuil, chacune des branches forme un éventail : les branches qu'on appelle verticales, & qui sont perpendiculaires à la tige & au tronc, toujours ont dévoré & anéanti celles des côtés. *Voyez* BRANCHE, & la figure qui est à l'endroit même.

ÉVENTER *la seve ;* expression familiere dans le Jardinage. C'est faire de trop grandes plaies aux arbres, ou bien tirer ses coupes & ses tailles trop en longueur. Toute coupe, toute taille, pour être bien faites, doivent toujours être courtes, & prises un peu de près, & les tailles doivent être tant soit peu en bec de flûte. Tel est le sentiment de M. de la Quintinie ; & quand le Jardinier alonge trop sa coupe, on dit qu'il évente la seve, & l'on a raison. *Voyez* FAUSSE-COUPE.

ÉVIDÉ, ÉVIDER, viennent du mot de vide. Les arbres en buisson, à qui l'on ne laisse point, dans leur milieu, des branches, s'appellent des arbres évidés. On dit évider un arbre, quand on éclaircit le trop grand

nombre de branches. On dit oranger bien évidé. *Voyez* ÉVASÉ.

EXCAVATION. Ce mot vient du verbe caver. Il ſignifie dans le ſens propre une fouille de terre en forme de cave. C'eſt l'action de creuſer la terre en fond ; mais pris dans un ſens d'application, il veut dire miner, ronger, carier. C'eſt dans ce dernier ſens qu'un Ancien a dit :

Gutta cavat lapidem, non vi, ſed ſæpè cadendo.

Et c'eſt cette penſée que Quinaut a rendue en ces termes, *l'eau qui tombe goutte à goutte, perce le plus dur rocher.* Voilà préciſément ce qui arrive aux plantes quelconques, dont les parties internes inciſées ſont à découvert, quand, mal à propos, ou par accident, leur ſont faites des plaies graves, ou toutes autres qu'on n'a pas ſoin de panſer avec l'appareil d'onguent S. Fiacre. Il arrive alors le même qu'en pareil cas aux animaux raiſonnables & irraiſonnables, quand le ſang putréfié, ou une humeur acre & mordante ronge, cave & carie les chairs & les os. Ce ſujet (on ne fait que l'effleurer ici,) eſt un des plus importans par rapport

à tous les arbres quelconques, & des plus intéreſſans pour ceux des jardins.

L'excavation dont on parle, & dont on va donner quelques exemples en paſſant, eſt dans les arbres, ce qu'eſt, en Chirurgie, la gangrene dans les chairs & l'exfoliation dans les os, quand, à l'occaſion d'une humeur purulente, les chairs ſont minées & les os cariés. Examinez ce qui ſe paſſe journaliérement dans vos arbres, & que, ſans le remarquer, ou ſans y remédier, les Jardiniers voient à tout inſtant dans leurs jardins.

Tous les arbres qu'on appelle *gommeux*, tels que les ceriſiers, pêchers, abricotiers, amandiers, pruniers, & autres ſemblables, lorſque la gomme, qui n'eſt autre qu'une ſeve extravaſée, découle le long d'une branche, ſont minés & cavés au point d'y cauſer un chancre corrodant, qui pénétre juſqu'à la moëlle, qui trop ſouvent fait mourir la branche, & quelquefois tout l'arbre. Si donc le Jardinier, viſitant ſes arbres, avoit l'attention de l'enlever cette gomme, ce qui eſt la plus petite choſe du monde,

vos arbres en ſanté donneroient fruits & proſpéreroient.

On fait des plaies énormes aux arbres quelconques, ſans y mettre d'appareil; qu'arrive-t-il alors? La ſeve hors de ſon cours s'extravaſe; cette ſeve, comme notre ſang hors de nos veines, qui, frappé par l'air, ſe corrompt, ſe putréfie, ſe convertit en une humeur ſanieuſe, qui coule le long des branches & de la tige, & qui mine dedans & dehors. Voyez une foule d'arbres ainſi traités parmi ceux de vos jardins qu'on récepe, qu'on ébotte & qu'on étronçonne, quand ils ſont d'une certaine groſſeur, le bois tombe en canelle, ou bien eſt comme du liege, ou enfin ſe pourrit.

Voyez tous les arbres des boulevarts de Paris, ceux des grands chemins qu'on taillade de la ſorte, & vous y remarquerez cet écoulement de ſeve dont il vient d'être parlé. On la voit ſuinter de la plaie, & ſe répandre ſur la tige. On y apperçoit une tache livide, d'une couleur blafarde, qui dure long-temps, même après la plaie fermée.

Qu'eſt-ce autre choſe dans les eaux & fo-

rêts, que ce qu'on appelle *couronnement* des arbres? ſinon une ſeve appauvrie, telle que dans les humains un ſang fondu, un ſang diſſous par une humeur corroſive. A ces ſortes d'arbres les extrêmités deſſéchées ne pouſſent plus, & grand nombre d'iceux eſt pourri en dedans.

Feue Mademoiſelle, Comteſſe de Charolois, à Atys, près de Paris, vendit ſur pied un certain nombre d'ormes d'environ 3 pieds de diametre, faiſant 9 à 10 pieds de tour. Jadis ces arbres avoient été coupés du haut pour être rabaiſſés : les pluies, les neiges, les frimats avoient pénétré dans l'intérieur, & ces arbres, nous les avons vus, quand ils furent abattus, étoient creux comme le tour d'une mardelle de puits.

Que conclure de tout ce que deſſus? ſinon que tout Jardinier doit être extrêmement réſervé, quand il eſt queſtion de plaies graves ſur un arbre. Tous les jours ces mêmes Jardiniers font des greffes, ſoit ſur des branches, ſoit ſur des arbres de 5, 6, 7, ou 8 pouces de gros. Ces greffes ſouvent prennent, elles ſubſiſtent quelque-temps : nous avons

avons bien des années, & plus de 40 ans d'obſervations & d'expérience dans le Jardinage; mais nous n'en avons pas vu un ſeul durer & ſubſiſter; à la fin tout créve, & l'on a perdu bien des années.

EXCORIATION, terme de Chirurgie. Dans le Jardinage il ſignifie, comme dans cet art, écorchure, déchirement & enlévement de la peau. Nulle excoriation aux arbres où il ne ſoit néceſſaire d'appliquer l'emplâtre d'onguent S. Fiacre, ſans quoi naît un chancre corrodant. Mais qui eſt le Jardinier qui y penſe?

EXCRETION. *Voyez* ÉJECTION.

EXCROISSANCE. C'eſt, en Jardinage, la même choſe que dans la Chirurgie. Les arbres ont des loupes, des enflures particulieres, des groſſeurs, des tumeurs, des poireaux, ou verrues, &c. Toutes ces choſes viennent d'un amas de la ſeve, arrêtée par ce qu'on appelle obſtruction, qui empêche la ſeve de paſſer, & qui cauſe un gonflement au-dehors dans la peau de l'arbre, ou du fruit.

De ces excroiſſances il en eſt de deux ſortes: les unes naturelles, & qui advien-

nent dans les arbres, comme dans les humains, ſuivant le cours de la nature; en eux par l'épanchement d'une ſeve qui rencontre des obſtacles à ſon paſſage, ou des obſtructions, comme pareilles choſes dans ces derniers au cours & à la circulation du ſang; & les autres ſont accidentelles & occaſionnées. Ces dernieres viennent, ſoit de la mauvaiſe conduite & de l'impéritie des Jardiniers, qui, par des ſouſtractions continuelles des parties organiques des plantes, dérangent leur méchaniſme, tant interne, qu'externe. Rien de plus commun aux ormes qu'on élague tous les trois ans, & ſur qui l'on fait des coupes de fort bois, que ces ſortes d'excroiſſances. Il en eſt de même des arbres fruitiers & autres, que les Jardiniers vulgaires tourmentent & mutilent de toutes façons diverſes. Le cours de la ſeve eſt troublé, interrompu, intercepté & arrêté; dès-lors il ſe fait des dépôts de ſeve, où il n'en devroit point être. C'eſt ainſi que dans les humains, par défaut de conduite & de vie ſobre & frugale, ou par débauche, il ſe fait des extravaſions de ſang, des dépôts d'humeurs formant des

loupes, des squirres, des tumeurs & des flux immodérés d'humeurs sanieuses.

Il est des fruits auxquels ces excroissances sont naturelles, comme les limons & les bigarades.

Enlever dès leur naissance aux arbres, de même qu'on fait aux animaux vivans, ces excroissances, qui sont contre nature, & mettre à ceux-là l'emplâtre d'onguent Saint-Fiacre.

EXOTIQUE. *Voyez* BARBARE.

EXPÉRIMENTAL, *Physique expérimentale.* Ce n'est autre que la connoissance de la nature & de ses effets dans tout ce qui se passe, tant dans l'intérieur, que dans l'extérieur de la terre & des plantes, pour, ensuite de cette connoissance, agir dans la pratique. Cette science est requise dans tout Jardinier. On ne demande point de lui qu'il sache toutes ces choses, comme un savant du premier ordre; mais on desire qu'il soit à l'égard des plantes, ce qu'est un bon Chirurgien de campagne à l'égard du corps humain. Les gens de Montreuil ont cette Physique expérimentale; pourquoi

les autres ne pourroient-ils pas l'avoir comme eux ?

Au lieu de se conduire, comme on fait par routine & en aveugle, au moyen de cette connoiſſance de la nature & de ſes effets, on parvient à entendre ce qu'on fait, & pourquoi on le fait, & l'on auroit la ſatisfaction de rendre raiſon de toutes ſes opérations, l'ouvrage n'en iroit que mieux, & l'on travailleroit à coup ſûr.

Ce qui fait qu'on mépriſe les Jardiniers, c'eſt que la plupart n'ont pour guide, comme les animaux, que la ſeule routine : ils font, parce qu'ils ont vu faire, & comme ils ont vu faire. Mais ſi, au contraire, ils avoient, comme les gens de Montreuil, cette ſcience expérimentale, on les conſidéreroit comme gens de mérite. Tout bon Ouvrier, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours regardé de bon œil, ſur-tout par les perſonnes de gout. De plus, ſi les Jardiniers étoient tels, ſurement on leur donneroit de plus forts gages, & même des récompenſes, & l'on ne plaindroit point la dépenſe à leur égard. Il eſt dans cet Ouvrage un Traité de la Phyſique

expérimentale, dont on fait voir la nécessité & les avantages.

EXPOSITION. C'est tout emplacement de quelque lieu que ce soit, jardin, ou autre, par rapport au regard du soleil. Il y a quatre expositions, le levant, le midi, le couchant & le nord. Toutes ces expositions tiennent un peu chacune l'une de l'autre.

EXTRÊMITÉ DE POUSSES. Ce terme est non suffisamment connu, ni entendu dans le Jardinage. On appelle de ce nom toute branche qui a poussé du dernier œil de la branche taillée. L'usage est d'abattre cette branche, & même les autres qui sont au-dessous, & de tailler sur celle qui a poussé au dernier œil d'en bas. Par ce moyen l'arbre a poussé à faux, & en pure perte pour lui, toutes ces branches supérieures dont on le dépouille. En outre, au lieu de croître, de s'allonger & de donner fruit, il reste toujours circonscrit, avorton & stérile. Mais qu'au contraire, on taille longue la branche qui a poussé à l'extrêmité de la coupe précédente, on a, en peu d'années, des arbres immenses, fructueux au possible,

grossissant de la tige à proportion ; & voilà ce qu'on ne connoît pas dans le Jardinage. Tout par routine, sans réflexion, ni raisonnement.

On suppose ici que ces extrêmités de pousses sont telles qu'elles doivent être dans un arbre bien conformé ; car dans le cas où les extrêmités de pousses seroient fluettes, il faut se garder de leur donner tro p d'allongement.

F

FAÇON, FAÇONNER. C'est l'art de former & de dresser la terre, les arbres & les plantes. On dit façonner une terre, donner toutes les façons aux arbres & aux plantes. C'est labourer, sacler, faire les fouilles, dresser, tirer au rateau, répandre les fumiers, les enfouir, arroser, biner, & faire à l'égard de la terre & des plantes, tout ce qui est requis pour les cultiver. Communément on donne trois façons à la terre, aux vignes & aux arbres ; savoir, labour d'hiver, labour du printemps, & un labour au com-

mencement de l'été ; ce dernier, plus léger que les deux autres, ſans préjudice des différens binages dans le courant de la pouſſe. Nous ne parlons pas ici des autres façons que, pour l'exploitation des terres, les Laboureurs ont coutume de donner à leurs terres, ce qui n'eſt pas de notre compétence.

Dans cette généralité ſont compriſes les différentes opérations de la taille, de l'ébourgeonnement & du paliſſage, dont il eſt parlé à chacun de ces articles.

FACTICE. *Voyez* TERRE, TAUPIERES.

FAUX - BOURGEONS. *Voyez* BOURGEONS, BRANCHES.

FENTES *des arbres*. Ce ſont des crevaſſes qui ſe font à l'écorce des arbres. La peau ſe déchire, & les deux parties ſéparées ſe retirent, comme fait un parchemin, du cuir, ou une étoffe trop bandée, cédant à l'effort. Il en eſt de deux ſortes, des fortes & des foibles : les unes & les autres ont la même origine. Elles viennent d'une abondance de ſeve ; les fortes d'une abondance exceſſive, & voici comment. Un arbre reçoit des racines plus de ſeve que la capa-

cité du diametre de la tige ne peut en contenir ; & comme elle est lancée par voie d'impulsion qui presse, pousse & appuie toujours plus fortement à mesure qu'un flot de seve nouveau est surajouté, alors le tissu cellulaire, qui n'est autre qu'un amas de seve, & de nature spongieuse, prête, se gonfle & s'étend ; la peau conséquemment se bande de plus en plus, elle se déchire jusqu'à la partie ligneuse, & l'on voit le suc nourricier congelé aux deux côtés où la peau est séparée. C'est ainsi que quand l'eau est poussée avec véhémence, & en trop d'abondance dans un tuyau, elle se fait jour en le crevant ; c'est ainsi qu'en nous les hémorrhagies ont lieu, quand un vaisseau est brisé par l'impulsion violente du sang. Ces fentes sont, en effet, comme des especes d'hémorrhagies de seve. Jusqu'ici le Jardinage n'en a tenu compte ; & comme dans quelques arbres elles se guérissent d'elles-mêmes, nul ne s'empresse de les panser. On donne en son lieu des préceptes à ce sujet. Là on fait voir les divers accidens fâcheux, provenans de ces sortes de fentes négligées, sur-tout aux arbres de

fruits à noyau, par les épanchemens de gommes cariantes.

Les fentes légeres qui ne ſont, ou que des déchiremens d'une petite étendue, ou de ſimples gerçures à la peau, ne ſont pas plus dangereuſes, qu'en nous certaines petites hémorrhagies qui n'ont pas de ſuites. Il en eſt parmi ces dernieres, que nul ne remarque dans le Jardinage, ſinon ceux à qui on les fait appercevoir. Ces petites fentes, ou gerçures ſont de légeres ouvertures à la peau, qui ſont de couleur jaunâtre, & qui ſont répandues çà & là, ſoit à la tige, ſoit aux groſſes branches. On les compare, & en effet, elles reſſemblent à ces gerçures de pain, formant ce qu'on appelle des grignons. Elles ſont autant de marques de vigueur & de fécondité dans les arbres; les caducs & les infirmes ne préſentent pas de pareils ſymptomes d'abondance du ſuc nourricier, qui, pour ſe faire paſſage, dilate ainſi la peau. Les jeunes greffes ſur-tout abondent en ces ſortes de petites gerçures occaſionnées par une extravaſion du ſuc nourricier ſurabondant.

Outre ces fentes naturelles, il en eſt d'ar-

tificielles que l'induſtrie, mere de l'invention, met en pratique ; telles la ſaignée, le cautere, & autres, de même que ce qu'on appelle greffe en fente.

Les greffes en fente ne ſe font que ſur certains arbres, & n'ont pas lieu pour tous, comme la greffe en écuſſon. Les Jardiniers réuſſiſſent aſſez communément à ces ſortes de menues opérations du Jardinage, dont on ne croit pas devoir faire ici mention plus ample, étant fort communes & fort aiſées.

FERMENTATION. Il vient du latin. C'eſt le mouvement de toutes les parties tant acides, que de toute autre nature, qui compoſent les ſucs de la terre, leur agitation, leur combat entr'elles, opérant un bouillonnement par le moyen de la chaleur naturelle de la terre, de celle du ſoleil, ainſi que des engrais, qui tous produiſent enſemble, ce qu'on appelle végétation. L'air eſt le principe & le premier mobile de toutes ces choſes. Il ſe fait dans les plantes, par le moyen des acides, le même qui arrive dans une pâte où l'on met du levain pour la faire fermenter. Ferment, ou le-

vain, c'eſt la même choſe. *Voyez* ACIDE.

FERRUGINEUX, compoſé de deux mots latins, qui veulent dire fer & rouille. Il ſignifie, qui participe à la qualité du fer. On appelle eau ferrugineuſe, celle qui, en paſſant à travers des mines de fer, contracte le gout & la qualité du fer. Il en eſt de même de la ſeve. Elle prend les goûts des terroirs différens, ſuivant leurs qualités particulieres. L'expérience le fait voir dans les vins, dans les fruits & dans les légumes. *Voyez* ROUILLE.

FEU, JETTER SON FEU. Il ſe dit d'un arbre, qui pouſſe vigoureuſement d'abord, & qui enſuite dégénere de cette ferveur primitive, en ne faiſant plus que des pouſſes meſquines, tels que la plupart de ceux traités ſuivant l'ancienne routine.

On dit faire jetter ſon feu à un arbre, quand, non-ſeulement on le charge amplement en bois & en fruit, mais encore quand on lui laiſſe beaucoup de bourgeons ſurnuméraires à deſſein de le mater par-là & de le rendre ſage, comme diſent les gens de Montreuil. Mais après que l'arbre a ainſi jetté ſon feu, ils changent de mé-

thode, le tenant plus de court, ſuivant l'occurence. *Voyez* AMUSER LA SEVE. On dit encore laiſſer jetter ſon feu à la ſeve dans le même ſens que deſſus.

FEUILLE eſt une partie extérieure des plantes, qui a toujours au-deſſus d'elle un œil, ou bouton, dont elle eſt la mere nourrice, & qui eſt compoſée d'une queue, de ſon plat, qui a un endroit & un envers, & des différens contours. Les feuilles ſont tellement néceſſaires à toute plante, que ſans elles, point de boutons, de fleurs, de fruits, ni arbres, ni plantes quelconques.

Les feuilles ſervent à travailler, à préparer & à perfectionner la ſeve, pour la faire paſſer enſuite dans la branche, dans la fleur, dans le fruit, dans l'œil, & dans toute la plante. *Voyez* BOUTON.

FEUILLES *des fleurs* ou *pétales*. Ce ſont celles qui compoſent & conſtituent les fleurs. On dit roſe à cent feuilles. Ces feuilles ſont néceſſaires à toutes les fleurs devenant fruits, ou graines pour allaiter & ſubſtanter ce même fruit & cette même graine, quand ils ne ſont encore qu'embryons. Mais quand le fruit noué, ou la

coſſe renfermant les graines, peuvent ſubſiſter par le moyen des nourritures plus ſolides, alors la fleur épanouie jette ſes feuilles qui ſe fanent.

FEUILLES *diſſimilaires*, ou *diſſemblables*. Ce ſont les deux premieres feuilles de toute plante, & qui croiſſent aux deux côtés de la tige naiſſante lors de la germination d'une graine. Toujours elles ſont placées au-deſſous des deux lobes, qui ſont les deux parties compoſant l'amande de la graine. Ces deux premieres feuilles ne reſſemblent en rien à toutes les autres qui croiſſent après pour raiſons trop longues à déduire ici. *Voyez* LOBES, leur différence d'avec ces feuilles diſſimilaires.

Tous les bourgeons qui croiſſent à chacun des boutons, ont infailliblement à leur empattement de ces ſortes de feuilles diſſimilaires. A la vigne elles ſont des plus remarquables dans chacun des bourgeons.

FIBRE, FIBREUX, RACINES FIBREUSES, terme d'Anatomie, lequel eſt employé dans le Jardinage dans le même ſens que dans celui de l'Anatomie, pour ſignifier les différentes parties qui compoſent le

tiſſu des plantes. Ce mot peut venir du mot de fil, parce que les fibres en général reſſemblent fort à des fils raſſemblés, placés & couchés les uns ſur les autres, tels qu'on les voit dans ce qu'on appelle un écheveau de fil.

Dans le corps humain, les fibres ne ſont autres que des filets blancs, menus & déliés, étendus en long, compoſant les diverſes parties, tant internes, qu'externes des corps vivans. Telles également on les voit dans les plantes, les feuilles, les fleurs & les fruits; mais dans les plantes elles ont leurs formes & leurs couleurs particulieres: on dit fibres ligneuſes, celles qui compoſent les racines oſſeuſes, & celles du bois de tout arbre.

Trois ſortes de fibres dans toute plante, des fibres longitudinales, tranſverſales & ſpirales. On appelle fibres longitudinales, celles qui ſont de fil & étendues en long; c'eſt ainſi qu'on les voit dans les tiges & dans les branches.

Les fibres tranſverſales ſont celles qui, au lieu d'être de fil & en long, comme les précédentes, ſont en travers. Une branche

à bois plie ſans caſſer ; on la courbe même juſqu'à lui faire prendre la figure de cerceau, parce que ſes fibres ſont en long ; mais les brindilles qui ſont les bois fructueux & tous les boutons à fruit caſſent d'abord, parce que leurs fibres ſont en travers, & elles s'éclatent dès qu'on les plie.

Il eſt une troiſieme ſorte de fibres, qu'on nomme ſpirales, parce qu'elles ſont courbées & repliées les unes ſur les autres, ainſi qu'un fil dévidé ſur un peloton : telles on les apperçoit dans les bourrelets cicatriſans des plaies des arbres ; telles encore elles ſont dans les greffes, dans tous les nodus des diviſions des branches, à l'endroit où chacune d'elles tient, ſoit à la tige, ſoit aux branches meres & autres. Là par-tout vous voyez autant de petites éminences, ou ſaillies en forme de bourrelets. La ſeve arrive là ; mais à raiſon de ce que la branche eſt là comme ſoudée, & qu'elle y arrive avec plus d'abondance, que la circonférence du bourrelet n'en peut contenir, elle eſt forcée de ſe replier ſur elle-même, ne pouvant paſſer outre. C'eſt ainſi que toute plante qui eſt dans des pots, giro-

flée, œillet, & autres, fait tourner ſpiralement ſes racines fibreuſes dans la circonférence, & le long des parois du pot qu'elles ne peuvent percer.

On dit racines fibreuſes, celles qui, au lieu d'être dures, compactes & ligneuſes, ne ſont autres que des filets blancs d'ordinaire, & fort menus, tendres & caſſans. C'eſt ainſi qu'on les voit aux oignons, poireaux, ciboules, melons, concombres, baſilics, & autres ſemblables. Toutes les racines de toutes les plantes quelconques, ont été fibreuſes dans leur origine, & c'eſt par ſucceſſion de temps que ces mêmes racines acquierent les divers degrés de conſiſtance propres à chaque eſpece. Toutes les plantes appellées bulbeuſes, ou à oignons, n'ont point d'autres racines que des fibreuſes. Il n'y a point de Jardinier qui, avant de mettre dans terre toutes ces ſortes de plantes, ne les ébarbent, les uns plus, les autres moins. Qu'on leur demande pourquoi? Il n'en eſt pas un qui puiſſe en apporter une raiſon ſolide. C'eſt l'uſage donc.... La vraie raiſon, la voici, c'eſt pour accélérer, & pour aller à la décharge de la peine.

peine. On a plutôt planté un millier de poireaux & de ciboules, sans racines quelconques, qu'un cent avec chacune toutes leurs racines. Mais vous qui êtes pourvu de jugement, & qui savez que les racines sont les premiers principes de la végétation, les meres nourrices, les pourvoyeuses, & comme les vivandieres des plantes, essayez de planter deux poireaux, par exemple, l'un avec toutes racines de toute longueur, en le mettant dans un trou suffisant, pour ne point rebrousser les racines, & l'autre en ébarbant, suivant la routine, & vous verrez par vous-mêmes quelle prodigieuse différence. De plus, le Jardinage coupe la fane; mais vous, laissez-la-lui cette fane, alors décidez-vous. *Voyez* RACINES.

FIENTE DE PIGEON; elle est un des plus puissans & des plus chauds engrais. Elle convient beaucoup dans terres fortes, froides & humides. Elle seroit bien meilleure déposée en terre dans un trou pendant un an, ou deux, pour consumer les graines des mauvaises herbes & les œufs de quantité d'insectes dont elle est remplie.

Fiente de Poule ; c'eſt à peu près le même que pour celle de pigeon.

Fiente *des autres animaux.* Toutes ſont bonnes ; il n'eſt queſtion que de les employer à propos.

FILANDRE, Filandreux, vient du mot de fil. Il ſe dit en Jardinage de tout ce qui a la forme d'un fil, qui ſe tire & s'alonge comme du fil. Ainſi l'on dit, en parlant de la coupe & de la taille des branches, qu'elles doivent être nettes, & aucunement filandreuſes. Pourquoi ſi peu de coupes correctes ? C'eſt d'abord parce que tout ſe fait à la hâte dans le Jardinage, maladreſſe enſuite, & gaucherie dans nombre de ſuppôts du Jardinage ; enfin le plus grand nombre des Jardiniers eſt outillé au plus mal. Les maîtres devroient bien leur fournir des ſerpettes ſuivant notre méthode ; les frais en ſont bien modiques.

FILET, *graines à filet*, ou *en filet*, ſont celles qui ſont fort menues & déliées, longuettes & plates, en plus grande partie, comme celles des marguerites de toute eſpece, des roſes d'Inde, d'œillets d'Inde, ainſi que la fleur appellée olidès, ou amaranthe olidès.

FILTRER, FILTRATION, FILTRE, terme de Médecine & de Chymie. Filtrer, c'eſt couler une liqueur à travers quoi que ce ſoit, pour la clarifier. On entend en Médecine par filtration dans le corps humain, une action & une fonction de la nature, par laquelle, au moyen de certains organes, les différentes humeurs contenues dans le fluide commun s'en ſéparent, ainſi qu'il ſe voit quant à notre ſang. A l'égard des plantes, c'eſt cette même action de la nature par rapport à la ſeve, pour être rendue propre à toutes les fins différentes, pour leſquelles elle eſt ainſi travaillée dans les conduits des plantes. Cette action de filtrer ainſi les ſucs, eſt pour épurer & ſpiritualiſer la ſeve, afin qu'elle puiſſe s'inſinuer juſques dans les moindres plis, ceux mêmes des feuilles. Cette même action de filtrer appartient encore à quantité de parties internes des plantes; mais plus ſpécialement aux feuilles dont le miniſtere eſt d'épurer & d'amincir la ſeve. Ce ſont elles qui font les plus grands filtres de la ſeve dans les plantes. *Voyez* COULOIRS, CRIBLE, FEUILLE.

FLÉCHIR, terme de Jardinage. Arbre qui fléchit, ou qui dépérit, c'eſt ſe même. Combien d'arbres de ce nombre, qui périſſent faute d'être ſecourus ? Nous donnons un Traité de toutes les maladies des plantes, avec la cure & les remedes propres à chacune, mais non des recettes de pure charlatanerie.

FLEUR, eſt une production des plantes, laquelle eſt compoſée d'une tige, ou queue, d'un vaſe, ou calice contenant toutes les différentes parties qui conſtituent la fleur, ainſi que de petites feuilles qui forment la figure, la couleur & les odeurs propres à chacune des fleurs. Toute fleur eſt faite pour devenir fruit ou graine, ou pour ſervir de préparation à l'un, ou à l'autre. Les fleurs ſont faites encore pour ſervir à reproduire d'autres plantes, ſemblables à celles ſur leſquelles elles croiſſent, & à les multiplier par la voie des graines qu'elles produiſent ; toutes les fleurs ſont le principe de la fécondité des plantes, ſuivant l'ordre ordinaire de la nature, auquel cependant quelquefois elle déroge.

FAUSSES FLEURS. On appelle ainſi

celles qui, par elles-mêmes, ne nouent jamais : telles ſont en particulier celles qui croiſſent au collet, ou près de la ſouche des melons, citrouilles, concombres, & leurs ſemblables, qui, par elles-mêmes, & dans l'ordre de la nature, ne ſont point fécondes, mais qui ont une autre deſtination, & l'on fait fort mal de les ôter. Elles ſont néceſſaires, ainſi qu'on le fera voir en temps & lieu. Il eſt conſtant qu'elles contiennent ce qu'on appelle des poudres ſéminales, comme les chatons d'arbres à brou.

Quoique dans l'ordre commun les fleurs ſoient faites pour devenir graines, ou fruits, néanmoins il en eſt nombre qui ſont ſtériles par elles-mêmes ; telles les giroflées doubles, les juliennes, les cives d'Angleterre, l'eſtragon, & nombre d'arbres, d'arbuſtes, d'arbriſſeaux & de plantes diverſes, qui toutes ſe multiplient par la voie des boutures, des rejettons & des marcottes. *Voyez* CHATON, MENSTRUES.

FLUTE, *bec de flûte*, ſe dit de la coupe des arbres. Tous les livres preſcrivent de tailler en bec de flûte, & malheureuſement

ils n'ont que trop de disciples trop dociles. *Voyez* Coupe, Fausses-coupes, Taille.

Flute a un autre sens en parlant d'une greffe. On appelle greffe en flûte, celle qui se fait par le dépouillement entier de la peau du sujet qu'on applique sur la branche qu'on veut greffer, & à raison de ce que cette peau ainsi dépouillée d'une seule piece, est ronde & creuse; on lui a donné le nom de flûte.

FOLLICULE est un diminutif de feuille, & veut dire petite feuille. Il est à toutes les plantes trois sortes de feuilles, des grandes, des moyennes & des petites. Cette gradation est nécessaire dans l'ordre de la nature, comme il sera démontré en son lieu.

FOLIOLE est un diminutif de follicule. Elle forme une quatrieme classe de feuilles, & sont les plus petites de toutes. Elles sont communément à côté des grandes, une à droite & l'autre à gauche, & ont aussi leurs fonctions propres.

FONDRE, se Fondre, veut dire devenir à rien : on dit qu'une plante se fond, quand elle dépérit peu à peu. *Voyez* Couler.

FONGUEUX, terme de Botanique & de Médecine. Il est pris d'un mot latin, qui veut dire un champignon, & il signifie, participant à la nature du champignon, ou qui a des parties spongieuses & cellulaires dans toute sa substance. Ce mot est employé, ainsi que beaucoup d'autres pour expliquer la nature de quantité de plantes, ou des parties qui les composent. Tel l'agaric astringent du sieur Brossart, lequel arrête les hémorrhagies externes, & qui n'est autre qu'un champignon formé sur les chênes, & de leurs substances. Ces sortes de champignons sont des excroissances vicieuses d'un suc dégénéré qui s'extravase, & qui se coagule à l'air, comme notre sang hors de nos veines. Ces sortes d'épanchemens de seve ne sont pas de bon augure; ils sont contre nature, & communément ils n'apparoissent que sur des branches, ou des arbres caducs, & toujours à l'endroit de leur adhérence, l'écorce de l'arbre est desséchée. Jamais le semblable n'arrive dans les jeunes arbres vigoureux & de bonne santé.

FORT *des racines.* On nomme ainsi l'en-

droit des racines où elles ſont dans leur groſſeur formée. Les racines des arbres & du commun des plantes ſont faites allant toujours en diminuant & dégénérant en pointe, & l'on entend par leur fort, cet endroit où elles ſont dans leur groſſeur. C'eſt un crime énorme en fait de Jardinage, que de raccourcir les racines dans leur fort quand on plante. On ôte à l'arbre ce qu'il faut que, de toute néceſſité, il repouſſe; on dit de même le fort d'une longue branche.

Le fort des branches, c'eſt comme dans les racines l'endroit qui eſt comme mitoyen entre leur groſſeur formée, & l'endroit où elles commencent à diminuer de groſſeur. Conſidérez une rave, un navet, une carotte, &c. leur fort eſt depuis la tête d'iceux, juſqu'au commencement de leur diminution, de même dans les branches fortes, & c'eſt cela même qui ſert de regle pour la taille de ces branches, ainſi qu'il ſera dit.

FOSSE A FUMIER. C'eſt un trou plus ou moins grand fait dans la terre, ordinairement dans les baſſes-cours, pour plus

grande commodité : l'on y dépoſe les fumiers, pour, enſuite les enlever au beſoin.

La plupart des gens de campagne n'ont point de latrines, & ils ne ſe ſervent pas d'autre endroit pour y faire leur beſoin. Là ils y jettent leurs urines, les balayures de la maiſon, les épluchures de leurs herbages, les iſſues de la cuiſine, les lavures de vaiſſelle, & la charrée, autrement dit la cendre qui a ſervi à la leſſive, & même leur eau de leſſive, en quoi ils ſe montrent économes fort aviſés: voici où nous en voulons venir.

Les Jardiniers devroient toujours avoir quelqu'endroit à l'écart dans le jardin, où il y eût une foſſe ſemblable, afin d'avoir en réſerve des fumiers qui y pourriſſent, & les avoir à leur portée dans le beſoin, ſans être obligés de les charrier de la baſſe-cour dans les jardins. Au lieu de mettre dehors les fanes des plantes aiſées à pourrir, les légumes du jardin qui ſont montés, & les ſaclures des mauvaiſes herbes, excepté le chiendent, les y mettre pour s'y conſumer & pourrir, ils en retireroient un grand

profit. Ceci devroit être de l'ordonnance du maître ; car il est plus court pour le Jardinier, & plus aisé de fronder dehors toutes ces choses, que de les enfouir, ou les porter dans le trou.

FOUGUE, Fougueux, terme pris du manege. Il se dit d'un cheval rétif, difficile à dompter ; il est employé par application dans le Jardinage.

Un arbre fougueux est celui qui pousse à outrance sans donner du fruit. On ne peut les dompter, qu'en les laissant pousser tant & plus. Le Jardinage commun ignore encore le moyen d'en tirer du fruit : tous les Jardiniers les tourmentent perpétuellement & à outrance, & toujours inutilement ; les uns leur coupent les grosses racines, les autres leur font des troux de terrieres dans le tronc, & y chassent à force une cheville. Nous en avons vu porter l'excès de folie jusqu'à y mettre, dans ce même trou, du mercure ; non contens de les tourmenter ainsi dans l'intérieur de la terre, ils les saccagent par la tête en leur coupant les gros bois, & en les récepant pour leur en faire pousser de nouveau. C'est ainsi qu'en toute

occasion, sans aucun discernement, on violente la nature, qui toujours mécontente de pareils traitemens, ne se prête à rien, & après bien des tourmens & des peines, les arbres ainsi maltraités, meurent sans avoir rapporté. Nous donnons dans notre Ouvrage des moyens sûrs & immanquables de réduire de pareils arbres, sans leur faire de pareils traitemens.

FOURCHE est un instrument champêtre à trois dents de fer & à douille, comme les fourches ordinaires à fumier; mais dont les fourchons sont tout différens. Ils ne sont pas si pointus, si écartés, ni si menus. Ils sont aussi moins courbés, mais autrement forts. Ces fourches dont est question, sont en usage dans bien des Provinces, mais peu autour de Paris. Rien de mieux pour travailler les terres mattes & caillouteuses, sur-tout pour la transplantation des arbres. Nul jardin où il ne devroit en être, sur-tout pour labourer au pied des arbres, sans endommager leurs racines.

FOURMI. Le Jardinier stupide accuse insensément cet insecte des ravages faits aux arbres par les pucerons & par la pu-

naiſe. Il en eſt d'aſſez extravagans pour imaginer que c'eſt la fourmi qui engendre ces deux ſortes d'inſectes ; parce que partout où ſe trouvent ſur les arbres la punaiſe & le puceron, par-tout là auſſi ſe trouve la fourmi. C'eſt le raiſonnement de quelqu'un qui diroit que le loup engendre la brebis, le renard la poule, le chat la ſouris ; à cauſe que les uns & les autres de ces animaux vont à la pourſuite de ces autres, qui ſont leur pâture, comme le gibier eſt celle du chien de chaſſe. Qu'il n'y ait, ni pucerons, ni punaiſes, ni aucun autre inſecte, jamais vous n'y verrez de fourmi. Détruiſez les punaiſes, les pucerons & les œufs des unes & des autres, dès-lors nulles fourmis. Tous les Jardiniers apperçoivent dans les fourmillieres les œufs des fourmis, leſquels ils ne manquent pas de détruire communément ; ils les voient en labourant, quand elles ne font que d'éclore : alors elles ſont blanchâtres & fort petites, puis deviennent rouſsâtres, vivant alors des racines des plantes, puis au ſortir de terre, elles bruniſſent : ils ſont témoins du tout, & néanmoins il ſe font illuſion au point de les

établir pour les peres & les meres des punaises & des pucerons : on a peine à se figurer qu'il puisse être des gens aussi dépourvus de sens.

FOURRER, BRANCHE FOURRÉE. Ce terme regarde particuliérement le palissage ; par branche fourrée, on entend toute branche que le Jardinier paresseux fourre par derriere les voisines, pour s'épargner la peine de les palisser.

On dit *arbres fourrés*, celui, ou ceux que les Pépiniéristes mettent parmi les autres, & qui ne sont, ni du mérite, ni de la valeur, ou même de l'espece de ceux qu'on lui demande.

FRANC. *Voyez* ARBRE.

FRANC, en parlant du bois des arbres & de leurs branches. On dit d'un bois qu'il est franc, quand il est bien nourri & qu'il a une belle écorce. Une branche qui est franche, est celle qui n'a, ni chancre, ni contusion, & qui n'est point noueuse, laquelle on peut plier sans danger de la casser quand il en est besoin. Terre franche. *Voyez* TERRE.

On dit pied franc en Jardinage, quand, au lieu de faire une fouille le long du mur, à

l'à plomb même du mur, on laiſſe un pied de terre au mur ſans le fouiller, de peur d'ébranler le mur, & le mettre portant à faux.

FRANC SUR FRANC. Il ſe dit des arbres déja greffés qu'on regreffe. De tels arbres ſont des arbres prodiges, & donnent des fruits monſtrueux, ſur-tout quand ils ſont regreffés ſix, ſept & huit fois, même au-delà, en changeant toujours d'eſpece.

FRANC ſe dit des greffes. Un poirier greffé ſur un ſauvageon de poirier, s'appelle *franc*, à cauſe qu'il eſt greffé ſur un arbre de la ſorte. Au contraire, on dit ſur coignaſſier, quand il eſt greffé ſur un ſauvageon de coignaſſier. Les poiriers ſur franc ſont bien ſupérieurs en tout aux poiriers ſur coignaſſier. Les Jardiniers ſont d'avis contraire, & ont, à cet égard, des ſentimens les plus baroques, dont les ignorans & les imbécilles ne veulent ſe départir. Ils ne peuvent mettre à fruit le franc, parce que toujours ils le tailladent, & le coignaſſier nain abondant en ſeve, y réſiſte. Tel eſt l'effet du préjugé de s'aveugler ſoi-même, & en conſéquence ſe refuſer à l'é-

vidence. Que les Jardiniers plantent en gens ſenſés, & des arbres tels qu'il les faudroit, c'eſt-à-dire, ſains, de groſſeur convenable, non des avortons ; & qu'ils plantent avec toutes racines de toute longueur, qu'ils n'écourtent point les arbres, ni ne les mutilent point, régiſſant d'ailleurs de même, & ils pourront planter par-tout du franc ; ils auront des arbres immenſes, fruits en bref ſans nombre, & ne replanteront pas perpétuellement ſans jouir. *Voyez* PLANTER.

FRETIN. Ce mot eſt un diminutif de fret, terme de Marine, ou de frai : fretin en terme de pêcheur, eſt le poiſſon de rebut, & il a paſſé dans le Jardinage pour exprimer, ſoit de vilains arbres, ſoit des pouſſes meſquines, ſoit des fruit petits & rabougris. *Voyez* RABOUGRI.

FRIABLE ou MANIABLE, c'eſt la même choſe. *Voyez* ÉMIÉ.

FRUIT, METTRE A FRUIT. Fruit eſt un mot générique, qui comprend toutes les productions de la terre ſervant à nous alimenter. Le mot de fruit vient du verbe latin *frui*, qui ſignifie *jouir*. Les fruits en gé-

néral, quels qu'ils ſoient, les moiſſons, la vendange, les productions des arbres, tant à pepin qu'à noyau, à brou, à coſſe, &c. les légumes & toutes les plantes uſuelles, on les voit naître, croître & ſe former; on attend après leur maturité pour les moiſſonner, les cueillir, ſerrer ceux qui demandent d'être gardés, & toujours on attend impatiemment cette maturité: le plus grand nombre trouve du plaiſir à les voir, ſoit ſur terre, ſoit ſur les arbres, ſoit ſur table, pour en faire leur nourriture, toutes choſes qui caractériſent ce qu'on appelle *jouiſſance*. Les fruits de toutes eſpeces ſont ſans nombre. Tous ne viennent pas également dans toute terre & dans tout climat.

Mettre les arbres infailliblement à fruit, eſt la choſe la plus ſimple, la plus aiſée, & néanmoins la plus univerſellement ignorée. On ne ſait autre choſe dans le Jardinage que chicotter, tourmenter & charpenter les arbres de toutes les façons imaginables, ſoit par les racines & par la tête en les plantant, ſoit après qu'ils ſont plantés, en eſtropiant leurs branchages. Or que peut-

peut-on eſpérer de tels arbres qu'on trouble perpétuellement dans leur façon de végéter, dont on dérange, & l'on détruit le méchaniſme, en ſupprimant continuellement les canaux & les réſervoirs deſtinés par la nature à recevoir, à contenir & à charier la ſeve? Le grand art conſiſte à ſeconder la nature, en taillant, le moins qu'il eſt poſſible, évitant néanmoins la confuſion. Cet accord, comme on le verra en détail dans l'Ouvrage, n'eſt rien moins que difficile.

Etre à fruit, terme de Maçonnerie. Il ſe dit des murailles, ſoit de terraſſe, ſoit de toute autre formant les eſpaliers, leſquelles ſont en-devers, avançant par en-bas, & reculant du haut. Les gens de Montreuil ont obſervé que les eſpaliers trop à fruit étoient pernicieux pour le pêcher, étant alors plus expoſés aux influences malignes de l'air, des neiges, des frimats, des givres, des grêles, des humidités morfondantes, que quand les murs ſont d'à plomb.

A *fruit* ſe dit auſſi des paliſſades & des charmilles, qui, au lieu d'être d'à plomb, s'écartent par en haut, & rentrent du bas,

& voilà ce qu'un tondeur habile doit éviter, de même que le contraire, c'eſt-à-dire, de ſurplomber en ſaillant plus du haut que du bas.

FRUITERIE. Lieu où l'on ſerre les fruits. Il n'eſt rien communément de ſi mal logé que les fruits ; auſſi en perd-on beaucoup. La grandeur de la fruiterie, ſa poſition, ſon expoſition, la hauteur du plancher, l'épaiſſeur convenable des murs, les ouvertures des portes & des croiſées, la propreté, les tablettes & les diſtances entr'elles, ainſi que leur largeur, le tranſport & l'arrangement des fruits en icelle ſont toutes choſes d'un trop long détail pour trouver place ici. On en fait une mention très-détaillée dans le corps de l'Ouvrage.

FUMAGE. Il ſe dit en Jardinage, comme labourage, paliſſage, & autres, quoiqu'on diſe arroſement, & non arroſage. Fumage eſt l'action de fumer la terre avec les ſtercorations des animaux. On dit amender & engraiſſer, quand on remonte la terre avec tout ce qui n'eſt point ſtercoration d'animaux. *Voyez* REMONTER, TERRES REMONTÉES.

Il eſt à l'égard des fumiers un ordre de providence, tant pour nous débarraſſer, & faire emploi de ces ſortes d'excrémens qui nous empeſteroient, ſi nous n'en faiſions point uſage, que pour remonter, par leur moyen, les terres qui s'uſent & s'épuiſent par les diverſes productions que nous en tirons. Que faiſons-nous en fumant la terre? Sinon de lui rendre ce qui vient d'elle, & qui, dans le temps, a ſervi de nourriture aux animaux. Ceux-là, ſans contredit, ne ſe montrent pas fort aviſés, qui prétendent bannir tout fumier & tout engrais dans ce qui concerne la végétation, réduiſant tout au ſimple labour fréquent, ainſi qu'on a fait dans ces derniers temps.

FUMER, c'eſt répandre ſur la terre, & enfouir ce qui a ſervi de litiere aux animaux domeſtiques, & qui contient leurs excrémens.

FUMIER & ENGRAIS ſont tout-à-fait différens; cependant le plus grand nombre confond l'un & l'autre. Preſque tous les livres du Jardinage ſont dans l'erreur à cet

égard. Tout fumier eſt engrais, mais tout engrais n'eſt pas fumier. On appelle fumier, les ſtercorations des animaux, parce qu'effectivement, ſoit qu'on les leve de deſſous les animaux, ſoit qu'on les entaſſe en les dépoſant quelque part que ce ſoit, ou en les remuant, elles s'échauffent & rendent de la fumée. Mais ce qu'on appelle engrais, ſont les terres neuves, les gazons, les feuilles pourries, les terreaux, les balayures, vanures, les marnes, les boues des chemins, la vaſe des étangs, des pieces d'eau des jardins & des mares deſſéchées, ou écurées, les bêtes mortes, les tripailles de boucheries, &c. ce ſont-là des engrais; mais ce ne ſont pas des fumiers. Toutes ces choſes ne s'échauffent pas, comme les ſtercorations des animaux, juſqu'à rendre de la fumée.

M. de la Quintinie bannit tout fumier pour les arbres, & M. Thull pour les grains. Ces deux illuſtres cultivateurs également extrêmes, ſont grandement dans l'erreur. L'un eſt démenti par un peuple qui fait foi dans le Jardinage; c'eſt Mon-

treuil. Là depuis cent cinquante ans, avant que M. de la Quintinie eut écrit, on fume les arbres qui deviennent des colosses, portant des fruits sans nombre, de grosseur au-delà de l'ordinaire & exquis, & ces arbres durent des siecles. Le second reviendra, à coup sûr, de ses préjugés. Il est homme de trop d'esprit pour ne pas réfléchir sur un parti pris sans trop de connoissance de cause; la pratique de fumer les grains & les légumes est de même date que la formation du monde, & est de toutes les contrées; elle est fondée sur des raisons péremptoires. *Voyez* AMENDEMENS.

G

GALE est la même dans les arbres que dans les animaux. C'est une maladie qui attaque la peau des arbres & qui la ronge, & ensuite y produit des chancres. La gale, quand on n'y remédie pas, fait mourir peu à peu les branches, empêche la fécondité

& mine les arbres, les faiſant enfin périr.

Cette maladie commune aux arbres & aux animaux raiſonnables & irraiſonnables a le même principe dans tous. Elle n'eſt autre dans les arbres qu'une humeur âcre d'une ſeve crue & mal digérée qui ronge la peau. Indépendamment des cauſes internes, elle en a d'externes, telles que les grêles, les givres que le ſoleil fond, & qui par après ſe regelent, les mauvais vents, &c. Les effets de cette maladie ſont de rendre la peau des arbres raboteuſe & noirâtre, pleine de petites croutes qui s'écaillent, de rides & de creux, au lieu de liſſe, d'unie & de rebondie qu'elle étoit auparavant. Les pluies venant à s'inſinuer dans ces cavités & dans ces rides de la peau, ainſi que les gelées & les frimats, leur cauſent un préjudice notable; les branches meurent ſucceſſivement, puis l'arbre périt, après avoir langui nombre d'années.

A proportion que la peau des arbres eſt plus tendre & plus mince, à proportion les arbres ſont plus ſujets à cette maladie, & telle eſt la raiſon pour laquelle les beurrés entr'autres, les bergamottes Royales,

les rousselets, & beaucoup d'autres fruits d'été, sont plus souvent attaqués de cette maladie.

Non-seulement elle attaque l'écorce & le bois des arbres; mais encore les fruits, sur-tout lors des grandes humidités, comme lors de leurs contraires. Les poires de Saint-Germain dans les terreins humides, ainsi que les Martin-secs, sont communément galeux.

La gale attaque aussi quelquefois les arbres & les fruits à noyau. Que d'arbres galeux dans les jardins, & auxquels on ne fait rien! Il est néanmoins bien des remedes très-sûrs; un simple enduit de bouze de vache (la chose n'est pas bien difficile) est le plus excellent antidote. *Voyez* CHANCRE.

GALERNE. C'est le vent du nord tirant sur l'ouest, ou couchant, & qui brûle, par son haleine desséchante, les verdures de la campagne & des jardins.

GAZON *vif & tout saignant, pour ainsi dire.* On nomme de la sorte tout gazon levé & employé sur le champ, soit pour remplir les trous des arbres, soit pour

taux. C'eſt ainſi que quantité de fruits & d'amandes de noyaux ſont d'abord mucilagineux, glaireux, & comme une eſpece de bave, puis peu à peu, ils prennent plus de conſiſtance, & arrivent enfin à la ſolidité des corps durs ; & tels ſont tous les fruits à brou & les amandes des noyaux. Voyez les noix qu'on mange en cerneaux, quand la noix n'eſt pas ſuffiſamment formée, de même que les amandes qu'on mange en verd, elles ſont alors gelatineuſes & tranſparentes, comme de la gelée. Le bled devient une bouillie blanche, quand il germe ; il eſt de même en lait avant d'être formé. Que de métamorphoſes ſucceſſives dans les végétaux juſqu'à leur entiere formation !

GENOUILLERE, terme nouvellement introduit par nous dans le Jardinage, & il vient du mot de genou, & voici à quelle occaſion. C'eſt une pratique univerſellement obſervée dans le Jardinage, de toujours couper le pivot à quoi que ce ſoit qu'on plante. Nul livre qui ne la preſcrive. L'un des prétextes dont on ſe ſert pour autoriſer cette pratique meurtriere pour les

arbres, c'est le peu de fond de certains terrains où l'on veut planter. Mais nous, après de mûres réflexions sur les maux résultans d'une telle opération, avons inventé & mis en pratique de courber le pivot en lui faisant prendre la figure du genou, quand il est plié. Au moyen d'une telle attitude, ce pivot, au lieu de plonger en terre, devient racine horizontale, & cette invention, outre qu'elle sauve aux plantes une opération cruelle, facilite toute plantation dans les terrains les plus ingrats, & elle est infaillible. Dans notre Traité de la Plantation, nous donnons divers expédiens immanquables pour planter tous les terreins pour peu qu'ils soient praticables.

GERMINATION vient de germer. C'est le développement de toutes les parties constitutives de toute plante quelconque, suivant son espece, par l'entremise des sucs de la terre, & de toutes les autres causes concurrentes de la végétation. C'est l'action de toutes ces mêmes causes agissant de concert avec la graine, pour faire éclore la plante renfermée & contenue en petit dans cette graine, en faisant plonger dans terre

la partie inférieure d'icelle, & darder vers le haut la partie supérieure. Tout ce qui se passe de la part d'une poule qui couve par rapport à l'œuf, qui devient poulet, se répete dans la germination de la part de la terre par rapport à la graine. La terre n'est à l'égard des plantes qu'une pure matrice. Nous ne nous engageons point ici dans la discussion des diverses opinions des Physiciens sur la préexistence des germes.

Il y a donc dans la germination une double action, l'une de la part de la terre, & l'autre de la part de la graine. Il faut un concours des deux. Graine sans terre ne germe point, du moins suivant l'ordre commun, & terre sans germe ne peut produire, ou du moins sans un équivalent à la graine, tel qu'une bouture, &c. Beaucoup de graines germent à la faveur de l'eau, mais c'est parce que l'eau contient en elle-même beaucoup de parties terrestres, quelqu'épurée qu'elle puisse être. Au double concours dont il vient d'être parlé, il faut que l'air intervienne, sans le secours duquel nulle germination. Il faut préparer la terre avant que de semer, &

par après lui donner toutes les façons requises jusqu'à ce que la graine arrive à sa perfection. On compare encore la germination, & tout ce qui se passe alors dans l'intérieur de la terre & au-dehors, à ce qui arrive communément dans les accouchemens, & ce rapport est très-sensible.

GLACIS, terme de Jardinage & de différens arts. Il vient du mot de glace, à raison de ce que tous les glacis sont toujours en pente précipitée, & que lorsqu'on y marche en descendant, on glisse, & on risque de tomber, comme d'ordinaire, sur la glace; il signifie tout ce qui est en pente plus alongé du bas, & plus reculé du haut. *Voyez* Dos de Bahut.

GLAIREUX, terme de Médecine, de Chymie & d'usage commun; c'est tout ce qui est gluant, limonneux, & comme qui diroit morveux. Il se dit, en fait d'Anatomie, des plantes de l'humeur gluante qui tapisse les parois & le parenchyme des racines de toute plante, pour faciliter le passage des sucs de la terre, comme aussi de certains fruits non formés encore, tels que les noix qu'on mange en cerneaux, les

amandes mangées en verd, & autres. *Voyez* GELATINEUX.

GLAISE, GLAISEUX. La glaise est une terre qui est matte, épaisse, gluante & condensée. Ses parties rapprochées des unes, des autres, ne permettent point l'entrée, ni la sortie, ni à l'air, ni à l'eau, ou que très-difficilement; par conséquent elle n'est aucunement propre à la végétation par elle-même; elle est d'ailleurs froide, dépourvue de suc, & retenant les humidités, elle fait pourrir les racines. Elle se pétrifie au soleil & au hâle. Elle donne un fort mauvais gout à toutes les productions de la terre. Lors des gelées, soit celles d'hiver, soit les printanieres, les plantes des terres glaiseuses ont étrangement à souffrir. Elles demandent les mêmes traitemens que les terres argileuses. *Voyez* ARGILE.

GLANDE, GLANDULEUX, terme pris de la Chirurgie & de l'Anatomie. Les glandes sont dans les corps vivans des parties molles & spongieuses, qui ont diverses fonctions; elles sont de diverse figure & grosseur; on les apperçoit dans quantité de

fruits, ſur-tout dans certaines prunes & pommes où l'on trouve de petits corps glanduleux. Par exemple, la pomme qu'on nomme glacée & qui eſt tranſparente, eſt remplie, dans différens endroits de la pulpe, de quantité de ces petits corps glanduleux.

Ces glandes ſont accidentellement dans quelques fruits où la ſeve a été mal travaillée par quelque cauſe que ce puiſſe être.

GLANDULEUX. Ce mot vient de gland, qui eſt le fruit du chêne, parce que ce qu'on appelle communément glande, eſt de figure à peu près ſemblable à celle du gland.

Les glandes dans le corps humain ſéparent la ſalive & les autres humeurs d'avec le ſang. C'eſt une queſtion de ſavoir, s'il eſt de ces glandes dans les plantes. M. Grew, Médecin Anglois, célebre Anatomiſte des plantes, les bannit des végétaux, ainſi que les valvules. On verra dans l'Ouvrage s'il a raiſon, ou non.

GLU. *Voyez* GOMME *ci-après.*

GOMME, GORME, ou GOURME. Toutes ces choſes ne ſont qu'une. La gomme

eſt le ſuc naturel, & comme le ſang de toute plante, qu'on appelle gommeuſe. Dans ſon principe elle eſt claire & liquide, & elle ne ſe fige, que parce qu'elle n'eſt plus dans ſes conduits, comme notre ſang qui ſe caille, quand il n'eſt plus dans nos veines, comme auſſi le lait, lorſqu'il ſe prend & ſe caille.

La gomme n'eſt jamais nuiſible, quand on l'ôte à meſure, & qu'on ne lui donne pas le temps de caver.

Ne jamais laiſſer amaſſer la gomme, & ne l'ôter qu'après une humidité, ou une roſée abondante.

GORME. Beaucoup de gens à Montreuil diſent ainſi, quand ils parlent d'une certaine maladie qui prend aux bourgeons du pêcher durant Juin & Juillet, & qui les fait périr. Mais il faut dire gomme. Cette humeur n'eſt autre que la gomme qui ſe dépoſe ſur ces bourgeons verds & tendres, & qui par conſéquent fait ſur eux plus d'impreſſion encore, qu'elle n'en fait quand ces bourgeons ſont devenus bois.

GOURME, c'eſt encore la même choſe. Tous ceux qui diſent gorme, ou gourme

parlent mal, & quoi que difent quelques particuliers à Montreuil, la gomme eft la même chofe dans le fond que ce qu'ils appellent & gorme & gourme. Les bons Jardiniers de Montreuil, ceux de la haute volée, n'y mettent, dans le fond, aucune différence, & cette différence n'eft que pour le temps feulement, & la maniere dont cette gomme prend aux arbres. Le détail de la naiffance du progrès & des effets de la gorme, gourme, ou gomme eft rapporté ailleurs, ainfi que la cure d'icelle.

GOURMANDS ou BRANCHES GOURMANDES. Ce font des branches, ou des rameaux des arbres qui font produits par la nature avec une capacité plus grande, pour contenir plus de feve que les branches ordinaires. Comme la nature eft plus fage que nous, & qu'elle ne fait rien en vain, ceux qui ont du jugement, & qui font ufage de leur raifon, favent tirer de ces fortes de branches de grands avantages. Le Jardinier butord les abat, & il perd fon arbre fans en tirer prefque de fruit. Le Jardinier intelligent qui entre dans les deffeins de la nature,

nature, trouve le ſecret de former ſon arbre par le moyen de ces branches, & d'avoir des arbres prodigieux en étendue & en groſſeur, produiſant des fruits à l'infini. Mais il eſt un art pour s'en ſervir à propos.

On a qualifié ces branches de gourmandes, à cauſe qu'elles prennent toute la ſubſtance, & affament leurs voiſines. Mais en ſondant le ſous-œuvre caché de la nature, & ſon deſſein dans la production de ces ſortes de branches, on raiſonne & on agit tout différemment que juſqu'ici. Ote-t-on aux arbres des forêts leurs gourmands? Si dans les arbres taillés on en ôte, c'eſt par néceſſité, & quelques-uns ſeulement. On traite amplement ce ſujet en temps & lieu.

Demi-Gourmands. Ce ſont des branches moins fortes que les gourmands, mais plus nourries que les branches ordinaires, & qui affament auſſi, quoique moins, leurs voiſines.

Il eſt des gourmands qu'on nomme naturels, & tels ſont les précédens; & il en eſt qu'on appelle artificiels, & que l'in-

duſtrie du Jardinier fait naître, & il eſt le maître d'en faire naître : on en donne les moyens ſûrs, comme il dépend de lui de n'en point avoir, ou du moins fort peu, en donnant plus l'eſſor à ſes arbres qu'il ne fait. On n'a de prétendus gourmands, que parce qu'on taille trop & trop court. On ôte à la ſeve ſes logemens & ſes conduits naturels, où elle devroit ſe dépoſer, elle s'en fait d'autres. C'eſt une ſource, dont on amoindrit le canal; il faut, de toute néceſſité, qu'il y ait débordement & inondation.

GOUSSES. *Voyez* Cosse & Cossats.

GRAINES ou Semences ſont la même choſe. On entend par graine, toute production des plantes formée des ſucs les plus purs & les plus travaillés, qui, après avoir été fleur en ſon temps, eſt renfermée dans ſa gouſſe & dans ſon fruit, où elle acquiert la forme & la groſſeur propres à ſon eſpece pour ſervir à la multiplication des plantes.

Toute graine eſt compoſée d'une enveloppe extérieure, qui a toujours une double peau; d'une amande, qui ſe partage le

plus communément en deux parties, au milieu desquelles est ce qu'on appelle le germe.

GRAINES proprement dites, sont toutes les semences des plantes, de quelque nature qu'elles soient. Il en est à coquilles, comme noix, noisettes, noyaux. D'autres sont à simple peau, comme est le plus grand nombre de toutes les graines. D'autres encore ont un brou, telles que les marons & les chataignes. Il en est qui sont renfermées dans le centre des fruits, comme sont tous les pepins des arbres & ceux des citrouilles, concombres, melons & autres. Il est des graines qui, au lieu d'être partagées en deux, comme le plus grand nombre sont d'une seule piece, tels le bled, le seigle, l'avoine & leurs semblables.

GRAINES ou GRENAILLES. Ce sont celles qui sont employées à notre nourriture & à celle des animaux domestiques; savoir, pois, feves, lentilles, pois-chiches, féveroles, & autres. *Voyez* GERMINATION.

GRAPIN, terme de Fortification. C'est, en ce sens, une sorte de croc de fer, qui sert à attacher & à retenir. On se sert de

ce mot pour désigner les liens & les attaches que la nature a donnés à la vigne vierge, au lierre pour s'accrocher par-tout, & à quantité d'autres plantes semblables.

GREFFE. *Voyez* ENTE. Il faut dire ici un mot important par forme de supplément au mot d'ente. C'est le plus grand hazard, quand on trouve dans les jardins quelques arbres dont les greffes ne soient pas enterrées; ou bien les uns mettent les greffes, à vue de pays, sans trop y regarder, ou bien les autres les mettent à fleur de terre; enfin quelques-uns les placent à un, deux, ou trois pouces hors de terre, & ces mêmes greffes se trouvent toujours enterrées plus, ou moins. Tous savent néanmoins les suites fâcheuses des greffes enterrées. Le mal vient de ce que, ni les uns, ni les autres ne supputent point. Le fait est, que tout affaissement de terre remuée se fait d'un pouce par pied. Vous avez une fouille de 5 à 6 pieds de profondeur; & en outre il faut que la greffe soit plus haute d'un pouce que la superficie; par conséquent il faut que votre greffe soit de 6 à 7 pouces plus haute que la superficie; & quand l'affaisse-

ment des terres sera fait, la greffe se trouvera être, par ce moyen, dans sa position requise. S'il est des arbres greffés dans le tronc même, comme il n'arrive que trop par l'avarice du Pépiniériste, les rebuter, & n'en jamais planter un seul.

On a encore, dans le Jardinage, pour maxime de ne point mettre la greffe du côté du soleil; mais toujours du côté du nord. De-là un arbre est difforme, le coude de la greffe faisant la plus vilaine figure. Il faut toujours mettre l'arbre dans son sens naturel; qu'importe où soit la greffe. Si l'on appréhende le soleil pour elle, y mettre l'emplâtre d'onguent S. Fiacre pour la garantir. *Voyez* Flute, Œil dormant.

GREFFOIR est un instrument fait en forme de petit couteau, qui a au bout du manche une espece de petite lame d'ivoire en forme de spatule pour entrer dans l'écorce & la lever, afin d'y faire entrer l'écusson. *Voyez* Outils du Jardinage.

GRIFFE se dit de certaines plantes que la nature a pourvues de petits crochets en forme des griffes des animaux, & avec lesquelles ces plantes attachent leurs ra-

meaux à tout ce qu'elles rencontrent. Tels le lierre, la vigne-vierge, les mousses, &c. *Voyez* GRAPINS.

On appelle griffes les petits oignons des fleurs, de sémi-doubles & de renoncules, parce que ces petits oignons imitent la figure des griffes des animaux.

GROU, GROUETTE & GROUETTEUX, termes de Jardiniers, de Terrassiers, Laboureurs & autres. La grou est une matiere pierreuse qui se trouve au-dessous de la superficie des terres. Si l'on n'a pas soin, avant que de planter, de percer la grou bien avant, & au pourtour, il est impossible d'y réussir.

GROUETTE signifie petite grou, c'est-à-dire, une grou moins dure & moins pierreuse que la grou, & qui est un peu mêlée de terre. A cette derniere il ne faut pas faire plus de grace qu'à la précédente, quand on plante un arbre.

Terrain grouetteux, est celui qui tient de la nature de la grou. Il veut être fumé amplement avec fumier gras bien consommé, *item* arrosé & labouré, pour empêcher qu'il ne se scelle.

GROUPPÉ, terme de Sculpteur. Il ſe dit des fleurs & des feuilles. On appelle fleurs grouppées, celles qui au lieu d'être ſeules à ſeules, ou ſolitaires, ſont pluſieurs enſemble ſur une même tige en forme de bouquets. Les pieds-d'alouette, les giroflées, les lis, les tubéreuſes, les thlaſpi, les campanelles ſont toutes fleurs grouppées : au contraire la tulipe, la roſe, l'œillet, &c. ſont des fleurs ſolitaires, parce qu'elles ſortent ſeules à ſeules, & ont chacune une tige. Toutes les fleurs qui ſont pluſieurs enſemble attachées les unes près des autres s'appellent fleurs grouppées, telles qu'on les voit dans les boutons à fruit, des arbres ſur-tout à pepins & autres.

GRUMEAU, GRUMELEUX, SE GRUMELER. Ces termes ont lieu par rapport aux fruits, & ils ſont pris de l'uſage commun, & ont ici une ſignification propre.

On appelle grumeaux dans les fruits certaines petites parties de la chair des fruits qui ſont plus dures, plus ſeches que le reſte, & filandreuſes. Il eſt des fruits où ces ſortes de petits grumeaux ſe rencontrent plus

communnément que dans les autres : tels les abricots, ſur-tout d'eſpaliers, quantité de prunes, quelques pêches, & nombre de pommes, ainſi que quelques poires, & ces fruits on les appelles grumeleux.

SE GRUMELER ſe dit de la formation de ces petites parties plus ſeches, plus dures que le reſte de la chair du fruit, & qui ſont filandreuſes. On les prendroit pour des corps glanduleux. *Voyez* GLANDES.

GUI. Le gui eſt une plante qui ſe forme ſur quantité d'arbres, & qui a une feuille à peu près comme celle du buis. Le gui de chêne eſt fort renommé dans la Médecine pour différens remedes. Il ne vient que ſur des arbres fort âgés, & toutefois il n'eſt pas bon ſigne pour l'arbre. Il eſt formé d'une ſubſtance étrangere ſur les arbres où il croît. Force pommiers vieux & caducs ont des guis qui font périr les branches & l'arbre, quand on n'y remédie pas. Le remede eſt de les ôter, dès qu'ils croiſſent.



H.

HABILLER *un arbre par les racines.* Terme bas & populaire du Jardinage. Le petit monde dit, habiller un porc, quand on en ôte les iſſues ; & cette vilaine façon de s'exprimer a tranſpiré dans le Jardinage ; ainſi habiller un arbre, c'eſt, ſuivant la pratique du plus grand nombre des Jardiniers, les écourter au point, qu'il ne reſte preſque plus rien d'eux-mêmes : mais, ſuivant la bonne méthode, ce ſeroit rafraîchir ſimplement le petit bout des racines, ôter celles qui ſont fendues, caſſées, torſes, éclatées & défectueuſes, comme auſſi de ſupprimer celles qui ſeroient en danger de ſe caſſer en groſſiſſant. *Voyez* RAFRAICHIR.

HABLEUR. Jardinier hableur, eſt celui qui ſait tout, & qui ne ſait rien ; qui dit beaucoup, & qui ne fait point ; qui ſe vante tant & plus, ſans talens quelconques ; qui ſe fait fort de tout, ſans réuſſir à quoi

que ce ſoit ; qui blâme, cenſure, critique & condamne à tort à travers tout ce qu'il ignore, faiſant toujours, en toute occaſion, le procès à tous ſes confreres ; qui ne croit rien de bien fait que par lui. Combien de ces hableurs dans le Jardinage, plus que dans les autres profeſſions ?

Il eſt auſſi de ces ſortes de gens parmi les Écrivains du Jardinage, qui ſe vantent d'une multitude d'épreuves qu'ils n'ont point faites. *Voyez* CHARLATAN.

HANNETON, HANNETONNER. Tout le monde ſait ce que c'eſt que le hanneton. Il ne faut jamais planter des bois taillis l'année où ces ſortes d'animaux, ſortant de terre, dévorent la verdure ; car alors ils ſe débandent ſur les pouſſes tendres du jeune plant, & le font avorter ; mais bien l'année d'après, quoiqu'ils ne laiſſent pas que de lui nuire auſſi dans terre, quand ils ſont vers blancs, appellés auſſi *taon* & *mans*, mais beaucoup moins alors.

HANNETONNER, c'eſt, dans le Jardinage, ſecouer les arbres & les branches lors du ſoleil levant, temps où ces animaux ſont endormis, & les écraſer.

Quand les vers de hanneton rongent les racines des arbres, on découvre ces racines, & l'on tue les vers. Il ne faut pas se lasser de leur faire assidument la guerre; de même pour les fraisiers, laitues, &c. que ces animaux ravagent.

HÉMORRHAGIE DE SEVE. Le terme vient du grec, & est pris de la Médecine. C'est dans les arbres le même que dans les humains.

L'HÉMORRHAGIE DE SEVE est ordinaire aux pêchers sur-tout. Un arbre est le plus vivant aujourd'hui, & le lendemain on le voit mort, soit avec tous ses fruits, soit après les avoir donnés. En visitant au dehors de tels arbres, comme en les disséquant, on leur trouve toutes les parties nobles les plus saines, la moëlle, les écorces, le parenchyme, les racines, le tout intact. Alors on suppose engorgement, pléthore, ou réplétion, obstructions occasionnant la suffocation.

L'hémorrhagie de seve est bien manifestement marquée dans les greffes de fruit à noyau, qui sont, dit-on, noyées par la gomme, quand la seve est trop abondante.

Souvent auſſi dans les greffes de fruit à pepin, quand la ſeve ſurabonde, & il ſe fait au-deſſous de la ligature un bourrelet conſidérable; & il faut, tant aux unes qu'aux autres, veiller ſoigneuſement pour prévenir ces hémorrhagies de ſeve, en lâchant les greffes par derriere, c'eſt-à-dire, en coupant la ligature. *Voyez* ASCENSION DE LA SEVE, *v.* BOURRELET.

HERBAGES. Par le mot d'herbages on entend tout ce qui reſte toujours verd ſur terre, ſans jamais parvenir à la conſiſtance du bois dur des arbres, des arbriſſeaux & des arbuſtes.

Le mot d'herbages, dans l'uſage ordinaire, s'entend des légumes & de toutes les denrées du jardin potager ſervant à la cuiſine.

HERBES, MAUVAISES HERBES, ou PLANTES ADVENTICES. Le vulgaire, & quelques prétendus Phyſiciens, croient que la terre contient dans ſon propre fonds, & produit ce qu'on appelle mauvaiſes herbes. Ils attribuent le même aux fumiers. Nous démontrons le contraire, & nous prouvons invinciblement que l'air eſt le grand

ſemeur, & le colporteur des ſemences des mauvaiſes herbes. Les fumiers peuvent en contenir de celles qui ſe trouvent, ſoit dans les pailles, ſoit dans le foin, & autres nourritures des animaux, de même que les vanures & les balayures qu'on met avec les fumiers, & auſſi la fiente & les ſtercorations des animaux : mais nulle de ces choſes ne les produit directement & par elles-mêmes. Les plantes qui croiſſent ſur les murailles & ſur les toits, ſur les rochers, les vieux bâtimens, les friches, &c. qui eſt-ce qui les y ſeme, ſinon l'air par l'entremiſe des vents ?

Quelqu'un qui a écrit fort amplement ſur le Jardinage, & dont il a été déja parlé plus d'une fois, avance, entr'autres choſes, que les graines des mauvaiſes herbes ſe conſervent pendant 20 ans dans la terre; parce qu'une terre qui, 20 ans auparavant, avoit été portée dans un trou, & qui enſuite, ayant été priſe de-là, avoit été couverte de mauvaiſes herbes. Donc, conclut-il, ce ſont les graines de 20 ans. Je ne m'arrêterai pas à réfuter ce ſentiment.

HERMAPHRODITE ; eſt un terme de Médecine, de Chirurgie & de Botanique tout enſemble. C'eſt toute créature raiſonnable, ou irraiſonnable qui poſſéde les deux ſexes, & qui eſt enſemble mâle & femelle. Grands débats dans la Botanique entre les ſavans ; ſavoir, ſi les plantes ſont hermaphrodites, ou s'il en eſt de mâles, & d'autres femelles. Cette opinion qui, dans le fond, n'intéreſſe point la pratique, ne vaut pas la peine que nous nous mêlions dans la querelle. Nous ſommes ſimples ſpectateurs, & nous ſavons d'ailleurs à quoi nous en tenir. Dans le cours de notre Ouvrage nous diſons à cet égard ce que nous penſons, ſans trop rien prendre à cœur ſur ce ſujet.

HERSE, PETITE HERSE, inſtrument ſemblable en tout à celui du labour, excepté que la herſe du Jardinage eſt plus petite. Elle ſert à tirer les allées des grands jardins, après qu'elles ont été labourées avec la petite charrue. Un homme avec une ſangle à travers ſon corps, laquelle eſt attachée à cet inſtrument, la tire, ou bien un cheval.

HORIZON. Mot grec. C'eſt la circonférence de l'étendue & de la partie du Ciel qui nous environne de toutes parts, & au-delà de laquelle la vue ne peut rien appercevoir, ni du Ciel, ni du continent.

HORIZONTALEMENT, en Jardinage, veut dire en circonférence. On dit racines horizontales, & branches horizontales celles qui ſont en circonférence, chacune ſuivant ſa poſition.

HOUE eſt un inſtrument de l'Agriculture & du Jardinage, ayant un fer large & alongé, renverſé & recourbé en-dedans, avec douille & manche.

Il y a de petites houes, qui ſont des diminutifs de celle-là.

Houe fourchue, eſt un inſtrument, qui, au lieu d'être d'une piece, comme la houe ordinaire, eſt fendu en forme de fer à cheval, & qui a une douille & un manche. Elle ſert pour les terres grouetteuſes, où la houe ordinaire & la bêche ne pourroient aller.

On dit houer une vigne, ou une terre, pour dire les labourer à la houe.

HOULETTE eſt un inſtrument de fer

ſemblable à celle d'un berger, excepté que le manche de bois qui eſt dans la douille eſt d'environ un pied de long. Cet inſtrument ſert à faire de petits trous dans terre pour lever, comme pour mettre en terre de menues plantes, & faire certains petits labours légers.

HOUPÉ, Fleurs Houpées, Graines Houpées. Ce ſont celles qui ſont faites en forme de houpes, telles, par exemple, les roſes de Gueldre. Les graines houpées ſont celles des piſſenlits, des ſcorſoneres, ou ſalſifis d'Eſpagne, & le blanc.

HOYAU eſt un inſtrument de Jardinage, que l'on confond avec la beſoche & la pioche. Ces trois inſtrumens différent peu ; ils ſont trop connus pour s'amuſer à en faire ici la deſcription.

HUMIDE. *Voyez* Radical.



JARDIN

J

JARDIN eſt un eſpace de terre particulier, ſéparé, ou par un mur, ou par une haie, ou par un foſſé, dans lequel on cultive des arbres, arbriſſeaux & arbuſtes, ainſi que des légumes, des fleurs, & ce qu'on appelle des ſimples, ou des plantes médicinales, ou bien les unes & les autres de toutes ces choſes, à raiſon de quoi ils en retiennent le nom : ainſi l'on dit jardins fruitiers, potagers, ou légumiers, fleuriſtes & botaniſtes, ou de plantes médicinales.

JARDINAGE eſt l'art de vaquer aux exercices & aux fonctions de tout ce qui concerne les jardins.

Deux ſortes de jardinage; l'utile & le curieux, ou de bon plaiſir ſeulement. L'utile a pour but les fruits & les légumes; le Jardinage curieux regarde les fleurs, les compartimens & les ornemens.

JARDINER veut dire s'amuſer à diver-

ſes pratiques du Jardinage, comme font quantité d'honnêtes gens, qui ne ſont pas de la profeſſion. Heureux les jardins, ſi les maîtres ſavoient jardiner!

JARDINIER n'eſt pas ſeulement celui qui eſt prépoſé pour diriger, conduire & arranger le jardin; mais celui qui poſſéde la ſcience & les talens requis pour tous les exercices & les fonctions du Jardinage. On peut dire des bons Jardiniers en général, ſans taxer perſonne, qu'ils ſont auſſi rares que *les bons directeurs des conſciences : un entre dix mille*, dit-on.

Comment eſt-il poſſible qu'un Jardinier entende la ſcience du Jardinage, & poſſéde toutes les pratiques d'un art auſſi étendu, qui requierent, outre le génie & le gout, une expérience conſommée, ainſi qu'une étude ſuivie de la nature? Où, quand, & avec qui auroient-ils appris quoi que ce ſoit de ces choſes? Le fils eſt guidé par ſon pere, qui eſt Jardinier manqué, n'ayant qu'un trantran & une routine qui lui viennent de ſes peres, auſſi peu éclairés que lui. Celui-ci, pour avoir vu, avoir tracaſſé dans le Jardinage, & manié la beche & le hoyau, ſe

etoit déja Docteur ; il cherche condition, & sous un maître qui n'en sait guere plus que lui, il est montré à faire comme il voit faire. Tel autre ne sachant que faire, après avoir tâté de tout inutilement, se fait, ou Jardinier, ou Moine, ou Soldat. On peut dire que le Jardinage est le pis-aller de tous ceux qui sont impropres à toutes les autres professions. Il n'est pas étonnant que tant de gens de toute trempe se tournent du côté d'un art où nuls frais à faire, ni étude quelconque. Ne soyons donc pas surpris que le Jardinage soit rempli de tant de gens ineptes, & qui pervertissent tout, détruisent, massacrent, saccagent les arbres. Quoi qu'il en soit du général, il est pourtant des exceptions. Indépendamment de ceux que nous ne connoissons pas, il en est un bon nombre, soit avec qui nous sommes en relation, ou que nous connoissons par la renommée ; il en est que nous prisons particuliérement, & même que nous protégeons, & que nous produisons.

Voyez dans M. de la Quintinie, tome I, I. partie, chapitre IV, son espece de dis-

ſertation ſur le choix d'un Jardinier.

IDÉAL. Phyſique idéale, ou Phyſique ſpéculative eſt la ſcience de ceux qui raiſonnent ſur les végétaux, mais ſans les avoir ſuivis dans la pratique. Ceux qui ne raiſonnent que d'après elle, ſans avoir ſuivi la nature, ſont ſujets à s'égarer, & à dônner dans de grandes erreurs : s'ils ſe mêlent d'écrire, que de travers, grand Dieu ! que d'écarts ! que d'inepties ! On le fait voir démonſtrativement dans une ſorte de Bibliotheque jardiniere, où l'on paſſe ſommairement en revue un grand nombre d'Écrits faits ſur le Jardinage. *Voyez* EXPÉRIMENTAL.

JECTICE. *Voyez* TERRE.

JET vient du latin *jactus*, & du françois *jetter*. On nomme jet la pouſſe d'un arbre, parce qu'il monte & qu'il s'éleve : après avoir été bourgeon, il devient branche & bois formé.

JEU *de la nature*. Ce terme eſt d'une grande reſſource pour réſoudre quantité de problêmes qui paſſent les bornes de notre entendement. On appelle jeu de la nature dans le Jardinage, & dans tout ce qui eſt

du ressort de la végétation, toutes les productions extraordinaires, singulieres & inattendues de la nature, dont on ne peut rendre raison. Tels sont tous les effets surprenans, bizarres en apparence, & si diversifiés, dans lesquels, suivant notre façon de penser, la nature semble jouer; ces effets, quoiqu'ils paroissent s'écarter des regles ordinaires de la végétation, sont néanmoins dans l'ordre de la nature.

Mais de quel côté vient-elle cette prétendue bizarrerie? ou de nous qui taxons la nature de fantasque, quand elle varie ses procédés, ou d'elle-même qui agit toujours conséquemment à des regles sages, mais dont le sous-œuvre nous est caché. *Mundus*, dit un Ancien, *exteriora monstrat, interiora tegit.* Que de phénomenes éclatent de toutes parts à nos yeux qui nous déconcertent!

On jette différentes graines en terre de plantes les plus curieuses, & au lieu de produire leurs sembables, la nature ne fait éclore que des plantes les plus communes. Au contraire, parmi les graines de plantes les plus communes, la nature en fait éclore es plus riches productions en quelque genre

que ce soit. Les curieux en fleurs expérimentent tous les jours combien la nature se plaît à se signaler par des variétés à l'infini, qui toujours les surprennent.

Vous mettez dans terre un noyau de quelque pêche la plus excellente, & l'arbre qui en provient, au lieu de donner des pêches semblables, n'en produit que de fort mauvaises. Vous semez un pepin d'excellente poire de beurré, qui vous rend dans l'arbre qui vient de lui, des poires âcres, qui vous enlevent la bouche, tandis qu'une noix & une amande mises en terres, font naître leurs semblables. Voilà ce qu'on appelle *jeu de la nature*.

JEUNE, JEUNER ; FAIRE JEUNER LES ARBRES. Ces termes sont très-nouveaux dans le Jardinage. C'est une invention nouvelle pour empêcher qu'un arbre ne s'emporte tout d'un côté, tandis que l'autre côté ne profite point, & au contraire dépérit. On y remédie en ôtant toute la nourriture & la bonne terre au côté trop en embonpoint, mettant à la place de la bonne terre, de la terre maigre, ou du sable de ravine, pendant qu'on fume bien,

& qu'on engraiſſe bien le côté maigre. De plus, on courbe un peu forcément toutes les branches du côté trop gras, & on laiſſe en liberté entiere le côté maigre. Il eſt encore beaucoup d'autres choſes à pratiquer, mais qui ſeroient trop longues à rapporter ici. Voilà ce qu'on appelle faire jeûner les arbres, & leur faire pratiquer l'abſtinence & la diete : c'eſt ainſi encore que ſans tourmenter les arbres qui ne ſe mettent pas à fruit, ſans leur couper les racines, & les mutiler en cent façons ſuivant l'uſage, on parvient à leur faire porter fruit.

INCISER vient du latin, veut dire couper & retrancher, ſéparer, entamer, disjoindre, au moyen de quelqu'inſtrument tranchant, les diverſes parties de quoi que ce puiſſe être.

Inciser les arbres, comme on fait univerſellement dans le Jardinage, c'eſt les détruire de propos délibéré.

INCISION, dans le Jardinage, eſt la même choſe que dans la Chirurgie ; c'eſt ouvrir la peau d'un arbre. Il eſt mille & mille occaſions dans le Jardinage de faire des inciſions aux arbres, ſoit pour des chançres,

des tumeurs, des contusions, des plaies diverses qu'il faut raviver, soit des entailles à faire pour faire évaporer la seve, quand un arbre ne pousse point de la tige à proportion de la greffe & de la tête, &c. Jamais d'incision sans l'emplâtre d'onguent S. Fiacre. *Voyez* SAIGNÉE.

On dit incision latérale, longitudinale, transversale, courte, ou longue, totale, ou d'une partie, grande, ou petite, profonde, ou superficielle, & de la peau seulement, le tout suivant les cas particuliers, où elles peuvent avoir lieu.

INFLUENCES vient d'un mot latin, qui veut dire fluer dessus, se répandre sur quelque chose. On suppose comme un point incontestable, que tout ce que l'air pompe perpétuellement ici bas tant des vapeurs que des exhalaisons de la terre, est porté dans la moyenne région de l'air, & en descend également, sans discontinuer, sous diverses formes; savoir, pluies, rosées, sereins, brouillards, neiges, frimats, givres, grêles, &c. ensorte qu'il est dans chaque hémisphere un flux & reflux perpétuels du bas en haut, & du haut vers le

bas. Rien ne monte qui n'ait defcendu, & rien ne defcend qui ne remonte. Voilà une idée fommaire de ce qu'on appelle influences de l'air. Ce font ces influences de l'air avec le concours de la chaleur du foleil, qui fervent d'alimens aux plantes. La terre eft le théâtre où s'operent tous les grands myfteres de la végétation par le concours des influences d'en haut, elle eft la matrice qui reçoit dans fon fein toutes ces mêmes influences pour les tranfmettre enfuite dans les végétaux, à chacun fuivant fa façon d'être. On démontre en temps & lieu que la terre n'étant qu'une pure matrice, ne contribue pas plus de fon propre fonds à la formation & à l'accroiffement des plantes que la poule à l'égard du poulet dans un œuf. Cette propofition, qui au profane vulgaire, femble un paradoxe d'abord, eft portée à l'évidence, & l'on réfout toutes les difficultés populaires à ce fujet.

Deux fortes d'influences, des bénignes, telles que les rofées fécondes, les pluies humectantes, &c. des malignes; favoir, des vents roux, des brouillards vermineux apportant les œufs de quantité d'infectes &

de graines de mauvaifes herbes, dont l'air feul eft le colporteur & le diftributeur.

IGNÉ, mot pris du latin, qui veut dire ayant du feu, ou étant de la nature du feu. On dit les parties ignées de l'air, du foleil, de la terre, &c. *Voyez* DISSÉMINÉ, FEU DISSÉMINÉ.

INHÉRENCE, INHÉRENT, pris du latin. C'eft une qualité accidentelle, qui eft jointe à un fujet, & qui lui eft furajoutée. Le blanc, ou le meunier, qui eft une efpece de lepre du pêcher, laquelle rend tout blancs d'une forte de duvet la peau, les feuilles & les fruits. La jauniffe qui prend aux arbres infirmes, comme femblable maladie aux humains, font inhérens, y tiennent, quoiqu'accidentellement, en quoi telles chofes different des mouffes & des femences d'infectes, qui ne font que fimplement adhérens aux arbres.

INNÉ. Chaleur innée de la terre, pris du latin, & qui fignifie *né avec*. On appelle de ce nom ce qui en elle eft un principe de chaleur renfermée dans fes entrailles, par le moyen de laquelle s'opere toute végétation. Cette chaleur innée concourt avec

celle du ſoleil pour agir dans les plantes. Elle eſt établie ſur les mêmes principes quant aux végétaux, que celle du corps humain & des autres animaux qui ont le ſang chaud.

On ſuppoſe d'abord, comme un principe inconteſtable, que l'élément du feu eſt répandu par-tout dans tous les êtres imaginables, & qu'en outre il eſt une chaleur naturelle ſpéciale & individuelle dans la terre. L'exemple des caves & des puits chauds en hiver en eſt une preuve, quoiqu'il ſoit démontré que les uns & les autres ne ſont pas plus chauds dans un temps que dans un autre. Toute la différence n'eſt que relative à nous, à cauſe de l'air du dehors qui nous environne en différens temps. *Voyez* FEU CENTRAL.

INOCULATION. Ce terme eſt compoſé de deux mots latins, qui veulent dire mettre un œil dedans, ou un bouton. Il veut dire greffer. *Voyez* ENTE.

INSECTE vient d'un mot latin, qui veut dire marcher en ſe traînant. Quelques-uns prétendent que le mot d'inſecte dérive d'un autre mot latin, qui veut dire inciſer,

parce que nombre d'insectes ont au milieu du corps, comme des coupures, ou séparations ; telles que les mouches, les abeilles, les guêpes & autres.

Ce mot est générique, & comprend la totalité de ces sortes d'animaux, soit ceux qui rampent sur la terre, soit les autres qui s'élevant dans l'air, s'attachent aux arbres & aux plantes. Tous ces animaux destructeurs ont pris ce nom d'insecte, qui renferme leurs différens genres & leurs différentes especes. Ils sont divers, suivant les divers lieux, les contrées, les climats. Il en est de terrestres, d'aériens & d'aquatiques. Tout, par un effet de la Providence, ont leur utilité pour nourrir une infinité d'autres animaux. Les hirondelles, par exemple, ne vivent que de ces insectes, qui peuplent la région supérieure des airs ; & quand l'air s'épaissit par quelque brouillard, ou nuage épais, les insectes se rabattent sur la terre, pour échapper au danger menaçant d'un orage prochain ; les hirondelles rasent alors la terre pour les y venir chercher. M. de Réaumur a fait un Traité des Insectes, qu'à bon droit on pour-

roit réduire. Ce ſavant Phyſicien a dit de très-excellentes choſes d'ailleurs ſur différentes particularités concernant cette partie curieuſe de l'Hiſtoire Naturelle. Nous traitons occaſionnellement dans notre Ouvrage quelques-uns de ces points, auſſi *de viſu* & par notre propre expérience, non ſur le rapport d'autrui. M. Pluche, en ſon Spectacle de la Nature, en a parlé aſſez pertinemment dans le peu qu'il a traité.

INSTRUMENTAL. *Voyez* EXPÉRIMENTAL.

JONC, il vient du verbe joncher, qui veut dire répandre çà & là. Le jonc dont eſt queſtion en Jardinage, étant un herbage de marais, qui croît en touffe & par place ſeulement, a été, pour cette raiſon, appellé de la ſorte. C'eſt une herbe qu'on ne ſeme, ni qu'on ne cultive point, & qui vient dans les lieux humides. Au lieu de feuilles il produit de petits tuyaux ronds d'un verd foncé, qui ſont toujours droits & ſans aucun nœud, de la hauteur d'un pied, ou d'un pied & demi. Il a une ſorte de petite moëlle blanche. Il eſt pluſieurs ſortes de joncs: le menu, qui eſt plein &

ferme ; c'eſt celui-là qui ſert dans le Jardinage pour lier les bourgeons tendres, & les attacher aux treillages quelconques, ce qui s'appelle paliſſer. Les autres joncs qui ſont creux, longs, mollaſſes & gros, ne valent rien. Il faut que le jonc ſoit verd ; quand il eſt ſeché il caſſe. Il eſt un jonc marin qui eſt menu & très-fort : quantité de Jardiniers s'en ſervent ; mais il coupe le bourgeon ; & comme il y a deſſus une ſorte de vernis, il agace d'abord les ſerpettes les mieux tranchantes.

Nous conſeillons d'en faire lever des touffes dans les lieux marécageux, & de les planter dans les jardins à l'écart en place perdue au frais & à l'ombre pour en avoir au beſoin ſous ſa main. Rien de mieux, non-ſeulement pour le paliſſage, mais pour ſervir de liens à la place de la paille aux menus légumes, & même pour attacher les vignes aux échalas.

ISSUES DE CUISINE, OU LAVURES DE VAISSELLE. C'eſt là un des plus puiſſans engrais, quand il a fermenté. Le hazard, ou ce qu'on nomme ainſi, eſt le pere de quantité de découvertes & d'inventions,

L'Auteur avoit planté dans une encoignure de sa cour au midi & au levant un figuier, qui pouvoit avoir alors 2 pouces & demi à 3 de gros, ce qui fait environ 8 pouces de tour. En moins de 6 ans l'arbre devint de 6 à 7 de diametre, & s'éleva à la hauteur du toit de la maison. Les figues sans nombre étoient de grosseur fort au-delà de l'ordinaire, & d'un gout supérieur à tous les fruits de pareille espece. Les racines avoient percé à travers les joints des moëllons des fondemens, & passoient sous le pavé de la cuisine de la longueur de plus de 30 pieds. En suivant les racines, on reconnut par l'événement qu'elles remplissoient toute la capacité d'un puisard, qui étoit là-même pour recevoir les eaux de la cuisine, qui étoit plus basse de 2 à 3 pieds que le pavé de la cour. D'après cette découverte l'Auteur supprima le plomb qui dégorgeoit les eaux de la pierre à laver de la cuisine dans le puisard; il fit faire un large baquet, ayant deux mains de fer, dans lequel tomboient toutes les issues de la cuisine, & les lavures de vaisselle, & chaque jour on portoit le tout dans la basse-cour

dans des tonneaux défoncés, où on le laissoit fermenter. On avoit soin, en allant & venant, de remuer avec un bâton. L'Auteur, de même que ceux à qui il a communiqué cette découverte, en a tiré des avantages au-dessus de tout ce qu'on peut dire, pour la guérison de quantité de maladies des arbres, sur-tout pour les orangers; mais il faut être fort circonspect dans l'usage d'un tel ingrédient, qui, par lui-même, est brulant. On donne dans l'Ouvrage des regles pour s'en servir à propos.

Issues de Boucheries. Ce sont toutes les parties, tant internes qu'externes, des animaux destinés à nous nourrir, qui, ne pouvant être employées, soit à la consommation, soit à d'autres usages, sont jettées dehors, & qui étant décomposées par la putréfaction, contiennent quantité de parties volatiles propres à la végétation. Tels le sang, les intestins qu'on ne mange point; les cornes de la tête & des pieds non-mises en œuvre pour divers ouvrages, &c. rien de meilleur encore, mais il faut savoir en user. Les bêtes mortes, chevaux, vaches, moutons & autres, vont de pair en ce genre

genre avec les issues de boucheries, & servent d'excellens engrais. *Voyez* BOUILLON.

L

LABOUR, LABOURAGE, LABOURER, termes aussi anciens que le monde, & qui ont la même signification dans toutes les langues.

LABOUR est l'action de remuer la terre avec quelque outil, ou instrument que ce puisse être, mettant le dessus en dessous, & le dessous à la place de la superficie, pour la rendre féconde. On dit labour foncier, quand il est profond, & lorsque le sol a du fond; labour léger, quand il est superficiel. On ne peut trop labourer les terres fortes pour les atténuer, les briser, les diviser & les réduire en menues parcelles; mais il est des temps propres à ce. Quant aux terres légeres, il faut être grandement en réserve à ce sujet. Dire qu'on doit labourer davantage les terres légeres que les

terres fortes, eſt un paradoxe des plus inſoutenables.

LABOURAGE ſe dit de la profeſſion d'exploiter les terres à la charrue.

LABOURER, c'eſt retourner la terre, comme il vient d'être dit, avec les divers inſtrumens uſités, ſuivant les lieux & les terreins. On dit labourer à la houe, à la fourche, à la beche, &c. Le labour le plus parfait de tous eſt celui de la beche.

LAMBOURDE. *Voyez* BRANCHES.

LATÉRAL vient d'un mot latin, qui veut dire de côté. On dit branches latérales, & bourgeons latéraux. *Voyez* l'un & l'autre à leur lettre.

LÉGUME & LÉGUMIER. Ce mot vient du latin. Il comprend toutes les plantes qui compoſent le potager, ou ce qui ſert pour la cuiſine. Le jardin légumier eſt celui où ſont cultivés les légumes, ou le potager. *Voyez* POTAGER.

Jardinier légumier, ou maraicher, eſt celui qui ſe conſacre uniquement à cultiver les légumes. C'eſt une merveille de voir à Paris la quantité de légumes que, ſans manquer un ſeul jour, on étale ſur le car-

ſeau de la halle, & qui y ſont apportés de tous les endroits circonvoiſins ; il faut en être témoin pour le croire. *Voyez* MARAICHÉS.

LEPRE. *Voyez* au B LE BLANC, OU LE MEUNIER.

LESSIVE. Mot écorché du latin. On entend par ce mot en Jardinage certaines compoſitions de drogues inconnues, employées par les Charlatans pour guérir les arbres, ou pour les préſerver de certaines maladies, ainſi que des inſectes nuiſibles. Ces Jardiniers affronteurs attribuent à ces recettes dangereuſes des effets miraculeux; tel celui qui gâta à Plaiſance, par-delà Vincennes, les arbres de M. Paris du Verney; tels une foule de Charlatans, qui débitent des eaux & des compoſitions pour les Fermiers, afin d'occaſionner une heureuſe germination & une récolte abondante. Ces diſtributeurs de pareilles drogues font quelques dupes, mais s'en vont le grand chemin à l'hôpital. Que d'Écrits! que d'Auteurs qui n'enſeignent & ne débitent que de ſemblables charlataneries!

LESSIVE ſe prend auſſi en bonne part,

quand un Jardinier entendu lave avec une eau de ſavon les arbres tout noirs de punaiſes, & où ſe trouve une incruſtation du couvain de l'animal appellé tigre ; on les frotte avec un couteau de bois, puis avec une broſſe courte, on les lave enfin avec l'eau ſimple.

LEVAINS *de la terre.* On appelle ainſi les ſucs de la terre & des engrais qui font le même effet dans les plantes, que le levain qu'on met dans la pâte pour la faire lever quand on fait du pain. *Voyez* ACIDE.

LEVER, BOUILLONNER & FERMENTER, ſe dit des ſucs de la terre & des engrais qui font agir la ſeve dans les plantes, & qui la mettent en mouvement.

LEVER ſe dit des graines qui, miſes en terre, y germent & s'élevent ſur la ſuperficie de la terre.

LEVER ſe dit d'un arbre qu'on déplante pour le replanter. C'eſt fort mal parler de dire arracher alors. Jamais on ne peut prendre trop de précautions pour bien lever tout arbre qu'on veut remettre en place. Il en eſt ainſi de tout ce qu'on replante, ſi les Jardiniers, au lieu d'arracher ſtupide-

ment comme ils font, s'adonnoient, en gens qui raisonnent, à lever avec toutes racines, & à replanter sans en couper aucunes, ils y gagneroient cent pour cent. Quand on arrache, alors toutes les racines qui restent en terre sont en pure perte pour la plante, puisqu'il faut qu'elle en produise d'autres : d'ailleurs à toute cassure de toutes racines, ce sont autant de plaies qu'il faut que la nature guérisse. Alors donc, quel retard ? Le même est de la part de ceux qui coupent les racines en plantant quoi que ce puisse être. *Voyez* ARRACHER.

LEVRES. On appelle levres d'une plaie en Chirurgie, les deux parties séparées de la peau. Le même est pour toutes les incisions faites aux arbres : les deux parties de l'écorce séparée se disjoignent & se contractent, & par-dessous il se fait un épanchement du suc nourricier pour réunir les deux parties séparées.

LIGAMENT, terme de Chirurgie, qui vient du latin. Il est composé du mot de lier, & de celui de main, comme qui diroit lier avec la main, ou avec les mains. Ce terme alors pris dans ce sens général

& dilaté, suivant son étymologie, pourroit exprimer tout ce qui sert à attacher ensemble, à joindre, à tenir unies toutes les parties rassemblées, les rapprocher, les maintenir chacune en leur état & dans leur place.

Outre cette idée générale, ce mot a un sens particulier qui lui est propre en Chirurgie & dans l'Anatomie, & que nous employons dans le Jardinage. Il signifie dans ce sens, tout ce qui dans les corps vivans, sert de liens & d'attaches pour tenir ensemble les diverses parties dans les corps vivans, afin qu'elles puissent avoir leur jeu, & faire leurs fonctions. Les os sont attachés & retenus par des ligamens. On dit les ligamens de la langue. Il est dans les plantes de ces sortes de ligamens à l'infini, que tout bon Anatomiste des plantes apperçoit. Tout dans les plantes, comme dans nos corps, n'est autre qu'un tissu de fibres rassemblées qui se tiennent ensemble. Coupez, fendez, déchirez, cassez, brisez en long, en large, en travers quoi que ce puisse être de tout ce qui constitue les plantes, & par-tout vous y appercevrez de

ces fortes d'attaches & de ligamens proprement dits.

LIGATURE, pris de l'usage commun, terme aussi de la Chirurgie, qui vient du latin. C'est tout ce qui sert à serrer, lier, rapprocher & contenir extérieurement; telles les ligatures préparatoires à la saignée. Ce mot nous sert pour tout ce qui est d'usage dans notre art, afin de tenir ferme, suivant les occasions, des bandages, des cataplasmes sur les parties malades & les blessures des arbres. *Voyez* BANDAGE.

LIGNEUX vient du latin, qui veut dire ayant la nature & la consistance de bois. On dit plantes ligneuses, toutes celles qui ont les parties solides du bois dur, tels le chêne, le poirier, pommier, &c. les herbages au contraire, les plantes bulbeuses, les fleurs, les légumes & autres semblables, ne sont pas des plantes ligneuses.

On dit couches *ligneuses*, ou cercles *ligneux* dans les arbres, les empreintes qui se font chaque année dans l'intérieur d'eux-mêmes du suc nourricier, se figeant & se durcissant, ainsi qu'on les voit dans la pré-

ſente figure. En coupant tranſverſalement



un arbre, ou une groſſe branche, on les apperçoit très-diſtinctement, & par leur moyen on ſait au juſte l'âge d'un arbre. Ces cercles ligneux ſont inégaux entr'eux, d'abord ſelon les expoſitions : du côté du midi ils ſont bien plus amples & plus nourris que du côté du nord, enſuite on les voit plus, ou moins dilatés ſuivant le temps de chaque années plus, ou moins propre à la végétation. Ils ſont auſſi différenciés ſuivant les terreins bons, ou mauvais, ainſi que conſéquemment à la ſanté & à l'infirmité de l'arbre. Dans les années froides & pluvieuſes, ou trop ſeches, de même dans

celles où les chenilles ont dévoré la verdure, ainſi que dans les terreins ingrats, ces cercles marquent beaucoup moins : alors ils ſont ſi minces, & tellement rapprochés, que ſouvent on ne peut les diſtinguer. Quand vous ferez abattre quelqu'un de ces arbres, leſquels, durant une longue ſuite d'années, on a mutilés, leur faiſant plaies ſur plaies, faites-les ſcier tranſverſalement, & vous reconnoîtrez toutes ces variations exprimées dans les cercles. Enfin le dernier cercle, celui qui eſt comme incorporé & identifié avec la peau de l'arbre, eſt bien plus gonflé que tous les autres, plus poreux & plein du ſuc nourricier. Ce ſuc eſt contenu dans toutes les parties cellulaires de ce dernier cercle, pour être envoyé & réparti dans tout l'arbre. L'impétuoſité avec laquelle ce ſuc eſt fouetté du bas en haut, preſſe contre la peau de l'arbre, ainſi que l'eau d'un réſervoir, ou d'une pompe contre les parois du tuyau qui la contient. Cette peau cédant à l'effort, prête & obéit; elle ſe dilate au point, que dans les jeunes arbres, rien de plus commun que ces gerçures & ces fentes expliquées dans le pré-

ſent Dictionnaire ; on peut y recourir. *Voyez* FENTES & GERÇURES. Dans les vieux arbres c'eſt le même, avec cette différence que la peau devenant plus épaiſſe avec le temps, au lieu de ſe fendre ſeulement par place, comme dans les jeunes, ſe gerce de toutes parts en forme d'écailles raboteuſes. Telle eſt l'origine & la cauſe de la croiſſance des arbres du moins en groſſeur. Cette partie du ſuc nourricier qui ſe fige de la ſorte chaque année, eſt ce que dans les bois employés par nous aux divers ouvrages, on nomme *aubier*, qui veut dire en latin *blanc*, ce dernier cercle étant toujours blanchâtre. Il ne ſe durcit & ne brunit que quand l'année ſuivante, à force de s'être dégorgé dans tout l'arbre, il s'affaiſſe; cependant au fur à meſure, il ſe fait un nouvel envoi de ce même ſuc, qui forme auſſi une nouvelle incruſtation : ce dernier pouſſant fortement à ſon tour, appuyant & preſſant ſur ſon prédéceſſeur, le preſſe auſſi, il l'applatit, faiſant également effort contre la peau de l'arbre. Il faut dire ici que pendant que le tout s'opere dans l'intérieur de l'arbre, l'air au-dehors agit ſur la peau,

il fait paſſer à travers les pores de la peau quantité de parties ſubſtantielles qui la dilatent auſſi, la bandent & la font auſſi prêter. Ceci n'eſt point une conjecture, ni une ſuppoſition, puiſque tous les cercles du côté du nord ſont maigres & rapprochés, tandis que ceux du côté du midi ſont plus nourris & plus gonflés.

Une obſervation que tout le monde peut faire avec nous, c'eſt la ſuivante ; ſavoir, que ces mêmes cercles ligneux ſont dans le bas, à meſure qu'ils approchent du tronc, beaucoup plus amples, à raiſon de ce que le bas de l'arbre eſt toujours plus gros que le reſte de la tige. On peut le voir dans tout arbre coupé raze terre. Quiconque ſeroit curieux d'approfondir davantage ce phénomene de la nature, qui eſt ſi digne d'admiration, n'auroit qu'à ſe tranſporter dans les jardins lorſqu'on détruit quelques-uns de ces arbres ſi maléficiés par les plaies ſucceſſives qu'on leur a faites durant une longue ſuite d'années, il n'y trouvera que des cercles ligneux très-circonſcrits, au lieu que faiſant la même expérience ſur les arbres dirigés d'origine, ou de longue

main, ſuivant notre méthode, on trouvera tout le contraire, nos arbres groſſiſſant plus en une ſeule année, que ceux-là en 4 ou 5.

On n'a juſqu'ici communément obſervé ces couches & ces cercles produits par l'empreinte du ſuc qui ſe forme chaque année que dans les plantes ligneuſes; mais nous les avons reconnus dans une foule d'autres plantes de toute nature; & ſans chercher au loin, vous trouverez dans vos plantes domeſtiques le ſemblable, ſur-tout dans les plantes de vos jardins, qu'on nomme racines, panais, navets, carottes, raves, oignons, &c. L'une de ces plantes où ces empreintes ſurajoutées du ſuc nourricier ſont plus diſtinctement marquées; c'eſt dans la betterave coupée tranſverſalement. Dans ces dernieres les cercles ne marquent point les années, la plupart étant plantes annuelles; mais ſeulement les différentes progreſſions ſucceſſives du ſuc nourricier s'épaiſſiſſant & ſe coagulant. Comme ce n'eſt point ici le lieu de traiter un tel ſujet, nous n'inſiſtons point.

LIMONNEUX, pris du latin, qui veut dire limon. En parlant des ſucs de la terre & de ceux des plantes, il ſe prend en bonne & mauvaiſe part : en bonne part, quand on parle des ſucs de la terre & de ceux des plantes : alors il veut dire gluant, épais, gras, onctueux; en mauvaiſe part, pour exprimer les qualités déſavantageuſes de ces mêmes ſucs & de ces mêmes plantes dans les mauvais terreins : alors limonneux veut dire mat, groſſier, épais, bourbeux, &c. c'eſt la différence de tout ce que produit une bonne terre franche, d'avec ce qui vient dans un terrein argilleux, glaiſeux & marécageux. *Voyez* GELATINEUX.

LYMPHE, LYMPHATIQUE, terme d'Anatomie pris du latin, qui veut dire eau, ou de la nature de l'eau, ou qui contient de l'eau, ou bien toute liqueur approchante de l'eau. Les Médecins & Chirurgiens appellent vaiſſeaux lymphatiques ceux qui contiennent une humeur aqueuſe, ou d'eau. On dit, en terme d'Anatomie, des végétaux les parties lymphatiques des plantes, celles qui tiennent de la nature de l'eau. La

ſeve eſt lymphatique dans le plus grand nombre des plantes.

LIMPIDE, pris du latin, qui veut dire clair & tranſparent. On attribue dans la Phyſique du Jardinage la limpidité de l'eau à la ſeve, & l'on dit ſeve limpide.

Dans la vigne, quand on la coupe durant qu'elle eſt en ſeve, il en ſort une quantité d'eau prodigieuſe, & cette eau eſt la plus limpide, telle que celle qui auroit été filtrée à pluſieurs repriſes. C'eſt la différence de la ſeve de quantité d'autres végétaux où elle eſt viſqueuſe, glutineuſe, laiteuſe, &c.

LISETTE ou COUPE-BOURGEON. L'inſecte à qui l'on a donné ce nom, à cauſe qu'il s'attache aux bourgeons tendres, & les coupe, eſt en petit ce que le hanneton eſt en grand. Il vole & va d'arbre en arbre, & avec deux petites pinces, dont ſa tête eſt armée, il entame l'extrêmité tendre d'un bourgeon, & le coupe en deux. Il s'attache encore à quantité de plantes naiſſantes, & à force de les pâturer, il les fait avorter : telles ſont entr'autres les raves, les cardons, les giroflées ; ces dernieres,

il les affectionne particuliérement. Il eſt comme impoſſible de ſe garantir des incurſions de ce petit ennemi, qu'à peine on apperçoit, qui voltige ſans ceſſe, & marche toujours en bande nombreuſe. Tout ce que vous diſent & tout ce que vous promettent à ſon ſujet pour ſa deſtruction les charlatans, ſont autant de ſupercheries & d'impoſtures pour attraper votre argent.

LOBES eſt un terme d'Anatomie, dont on ſe ſert pour déſigner les deux parties du poumon. Ce terme a été introduit dans ce qu'on appelle la Phyſique du Jardinage pour exprimer les deux parties qui compoſent certaines graines, telles que l'amande, fruit de l'amandier, l'amande des noyaux, les deux parties auſſi d'une feve, d'une amande de citrouille, melon, concombre, &c. à cauſe de la reſſemblance que ces deux parties peuvent avoir avec les lobes des poumons. Le bled, le ſeigle, l'avoine, & autres ſemblables, n'ont point de lobes, ces graines ſont d'une ſeule piece. Ces lobes s'ouvrent lors de la germination, pour laiſſer paſſer la tige qu'ils renferment.

n'a que de mauvais melons. Telle en eſt la cauſe en partie.

LOGE ſe dit dans les plantes de quantité de petits eſpaces vuides qui reçoivent & contiennent la ſeve. Loge, ou cellule, ou partie cellulaire, ſont la même choſe. L'éponge eſt compoſée de toutes parties cellulaires, ou de loges. Le même a lieu dans les plantes. On les apperçoit à la faveur du microſcope. Il en eſt où on les apperçoit palpablement, telles les moëlles du figuier, du ſureau, de la vigne & autres.

LOIRS, & non pas LERRES, comme dit le groſſier du Jardinage. C'eſt une ſorte de rat de jardin, qui ne vit que de fruit. Il reſſemble un peu à l'écureuil pour la figure & la couleur du poil. Il fait ſon nid dans les arbres, comme les oiſeaux. Cet animal eſt ſix mois & plus ſans prendre aucune nourriture. Il dort le jour, & ne paroît que la nuit pour aller à la picorée. Il ne fréquente point les lieux habités; mais il ſe retire dans des creux d'arbres & dans des pierres, dans de vieilles murailles & dans les bâtimens abandonnés. Pour les prendre on leur tend des pieges avec des amorces;

ſavoir, des noix, du pain d'épice, toutes ſortes de fromages, des amandes, des avelines & des mendians de carême, des morceaux de pommes, ou de poires gardées juſqu'alors. Mais il eſt un avis important & particulier; ſavoir, que pour les loirs il faut mettre l'amorce, ou la recette avant le commencement de la maturité des fruits, & dans le temps auquel ces animaux s'éveillent pour ſe débander dans les Jardins vers la mi-Mai. L'animal, lors des fruits mûriſſant, ou mûrs, ne quittera pas aiſément ſa pâture naturelle pour aller à une autre, & il s'en prend bien moins qu'alors.

LOQUE. Ce terme, quoiqu'ancien dans le Jardinage, eſt nouveau dans un ſens. La loque n'eſt autre choſe qu'un petit morceau d'étoffe avec lequel on attache chaque branche, & chaque bourgeon à leur place dans les murailles, chaſſant avec un marteau un clou ſur chaque loque dans cette muraille.

On dit paliſſage & paliſſer à la loque. Ce paliſſage eſt ſeul en uſage à Montreuil, & aux villages circonvoiſins. Là on ne ſe

ſert pas d'oſier, ni de jonc aux eſpaliers.

Le paliſſage à la loque n'eſt pas ſi magnifique que le paliſſage ſur les treillages peints en verd ; mais il eſt bien plus avantageux, il n'y a pas de comparaiſon, pour l'abondance & le gout, la beauté & la maturité des fruits. En général plus un fruit quelconque approche de la muraille, plus il acquiert de qualité, de couleur & de ſaveur. Telle eſt la raiſon pour laquelle les fruits de Montreuil ſont ſi recherchés.

LOQUETTES. Ce ſont ces petits morceaux d'étoffe avec quoi l'on paliſſe à Montreuil.

LOTION. *Voyez* LESSIVE.

LOUCHET, outil du Jardinage, dont on ne ſait l'étymologie. Il eſt fait comme la beche pour la figure, à l'exception que la beche eſt toute de fer ; & que le louchet eſt de bois garni de fer tranchant pour fendre la terre. Il eſt fort d'uſage en diverſes provinces.

LOUPES. Il vient de la Chirurgie. Ce ſont des groſſeurs qui naiſſent aux écor-

ces & à la peau des arbres, comme à nous les excroissances de chair. On peut les couper sans danger, dès leur naissance, en y appliquant l'emplâtre d'onguent S. Fiacre, mais non quand elles ont vielli.

LUBRIQUE, terme de Médecine, qui veut dire onctueux, gluant, limonneux. Il y a dans l'écorce de toutes les plantes, & sur-tout dans les racines, une humeur lubrique, qui sert à faire couler la seve. Sans ce lubrique, elle ne pourroit, ni monter, ni couler, pas plus que notre sang dans nos veines, pas plus que les alimens dans notre ésophage & notre gosier, ni que les excrémens dans nos intestins sans un pareil gluant, sans un semblable onctueux & limonneux, qui en facilite l'écoulement & le passage. On dit aussi labrifier, ou lubréfier, pour dire rendre lubrique & glissant.



M

MACHINAL, mot pris du latin. Il veut dire le bâtis, la carcaſſe, pour ainſi dire, des plantes. Il eſt pris auſſi pour la méchanique & le jeu des reſſorts qui agiſſent en elles. C'eſt encore la diſpoſition, l'ordonnance, la correſpondance, & le concours de toutes les parties entr'elles, leur aſſemblage, leur emboîtement, comme celui des os dans les cavités, ou des tenons dans leurs mortaiſes.

Le machinal pris dans un autre ſens, & conſidéré, dans quantité de nos Jardiniers, par rapport aux opérations du Jardinage, veut dire cette routine aveugle qui les guide d'ordinaire.

MALADIES *des plantes*. Elles ont, comme nous, des dérangemens de ſanté chacune, ſuivant ſon eſpece.

Les maladies des plantes ſont auſſi nombreuſes que celles des animaux raiſonnables & autres. Il en eſt, comme en nous,

d'internes & d'externes, de naturelles & d'accidentelles, ou occaſionnées, &c.

On n'a pas encore étudié à fond, ni connu les maladies des plantes, faute de cette connoiſſance de la nature, appellée Phyſique inſtrumentale. Un Médecin & un Chirurgien qui ignorent les cauſes des maladies, faute de ſavoir la ſtructure du corps humain, ne peuvent pas les traiter, ni les guérir. Il en eſt de même du Jardinier, qui doit être le Médecin & le Chirurgien des plantes.

Nous donnons dans notre Ouvrage non-ſeulement le dénombrement des ces maladies, & nous en aſſignons les cauſes; mais nous preſcrivons les remedes ſûrs, ce qui n'a point encore été fait.

MALE, Plante Male, Plante Femelle. La queſtion des deux ſexes dans les plantes eſt un jeu d'eſprit qui n'intéreſſe point pour la pratique.

MANNEQUIN. Arbres en Mannequin. Ce ſont des arbres que des Jardiniers tirent de terre, & mettent dans des mannequins, ou paniers d'oſier, leſquels enſuite ils re-

mettent en terre pour les lever & les transplanter avec leurs mannequins.

C'est, peut-être, la plus maudite manœuvre du Jardinage : on croit jouir plutôt en plantant de tels arbres ; mais ces arbres, pour mille & mille raisons, ne réussissent jamais. *Voyez* PANIER.

Il n'en est pas de même des arbres *emmannequinés* dans le jardin même, & avec les précautions requises, dont est fait mention en son lieu.

MARAIS. *Voyez* LÉGUMES & LÉGUMIERS.

MARAISCHÉS, JARDINIERS MARAISCHÉS. Ils ont été ainsi nommés à cause qu'ils construisent leurs jardins légumiers dans des bas, par rapport à ce que les légumes y viennent mieux qu'aux endroits élevés, & que les puits y sont moins creux, & aussi par la considération du transport plus facile des fumiers. Les Jardiniers maraischés de campagne autour de Paris, & sur-tout dans la plaine de S. Denis, portent leurs denrées à Paris. Il est des villages nombreux, où, en pleine campagne, on fait venir les gros légumes en une quantité

presque incroyable. Ces Maraîchés sont différens des autres qui sont autour de Paris dans les fauxbourgs : ceux de campagne ne s'appliquent pas, comme ceux de Paris, aux menus légumes & aux plantes hâtives, ni à faire des couches, comme ces derniers. Ces Ouvriers sont les plus grands travailleurs du Jardinage. Il est fait, de ces travailleurs, mention plus ample en plus d'un endroit de notre Écrit.

MARCOTTE, MARCOTTER. On ne voit pas trop l'origine de ce mot. C'est faire prendre racine à un rameau de quelque plante en le couchant en terre.

Deux sortes de marcottes, la simple, & celle à entaille. La simple se fait en couchant simplement en terre quelque rameau de celles des plantes qui prennent aisément racine. C'est ainsi qu'on marcotte la vigne, le figuier, le coignassier, le jasmin, le groseiller, le murier & autres. La marcotte à entaille est celle qui se fait par une incision au rameau, avant que de le coucher en terre ; & telle on la pratique aux rameaux d'œillets.

Toutes ces marcottes on les sevre en les

çoupant au-dessus de l'endroit où elles ont pris racines, & on les transplante. Il est une façon entendue de marcotter la vigne, & de sevrer les marcottes. La pratique universelle est de coucher tellement quellement en terre, & de tirer à force dans le temps pour l'avoir, puis de couper fort près les racines au plus grand nombre d'elles. C'est mal travailler, il faut lever; il en résulte des avantages infinis.

MARNE, MARNER, MARNEUX. La marne est une terre grasse, qui tient beaucoup de l'argille. Les Jardiniers la laissent aux Laboureurs, qui en tirent de grands avantages.

On appelle terres marneuses, celles qui tiennent de la nature de la marne, ou bien celles où cette terre domine. *Voyez* ARGILLE.

MASSE, en Physique, veut dire amas. On dit l'air en masse, quand il est ramassé; & au contraire, quand il est divisé, morcelé, épars, on dit l'air en bulle. C'est de cette derniere façon que l'on considere l'air, quand, chassé par le feu, lorsque l'eau commence à frémir avant de bouillir, on voit

de petites bulles s'élever du fond du vaſe qui le contient. *Voyez* MOLÉCULES.

MASSIF ou ÉPAIS, c'eſt la même choſe. On a donné ce nom à certains arbres, qui, à meſure qu'ils pouſſent du haut, ſont coupés en forme de planiſphere, ou plate-forme. On les tond avec des croiſſans fort longs & des ciſeaux de même : ces maſſifs ſont des maſſifs réguliers. Il en eſt d'irréguliers, qui ſont en pente & en glacis.

Certains Jardiniers qui ont de pareils maſſifs, au lieu de les tondre dans le temps de la pouſſe & en verdure, laiſſent croître les bourgeons, qui forment de vrais hériſſons, faiſant un vilain coup d'œil. D'ailleurs ces maſſifs ſont pratiqués pour ne point ôter la vue, au lieu que ces ſortes de bourgeons hériſſés, vilains à voir, ôtent cette vue, & tels Jardiniers les élaguent d'hiver: des maîtres, bonnes gens, le veulent bien. *Volenti non fit injuria. Voyez* MOULER.

☞ MAT veut dire brut, groſſier & non travaillé. On dit, en parlant des ſucs de la terre, ſans être cuits, ni ſubtiliſés, mais cruds & indigeſtes, qu'ils ſont mats ; & tels ſont ceux des arbres à greffes enterrées.

L'humidité de la terre qui imbibe la greffe, à qui il faut du fec, délaie trop, abreuve trop, & morfond les fucs qui paffent alors par fon canal.

MAXIMES, SENTENCES, PROVERBES, regles de conduite qui fervent dans la façon de gouverner les plantes, font la même chofe.

MÉCHANIQUE, terme grec, qui fignifie ce pourquoi il faut des outils & divers inftrumens. Ce mot au pluriel fignifie les arts qui s'exercent plus par les forces & le travail du corps, que par les talens de l'efprit. Ce n'eft pas que les derniers n'y entrent pour quelque chofe; mais les autres prédominent. On dit la méchanique des plantes, comme on dit la méchanique du corps humain. *Voyez* CONFIGURATION, CONFORMATION, MACHINAL.

MÉCHANISME eft l'affemblage, ainfi que la fonction de toutes les diverfes parties qui compofent un être vivant. *Voyez* MACHINAL.

MÉDICAMENT, pris du latin; médicamenter les plantes. Par médicamens on entend tout ce qui peut foulager & guérir.

MÉDICAMENTER *les plantes* ; c'eſt employer les remedes convenables à la nature de leurs maladies. Mais auparavant il faut connoître, & les maladies, & les diſpoſitions des parties qui compoſent l'intérieur des plantes, & la vertu des remedes. Qui eſt-ce qui ſait toutes ces choſes parmi les Jardiniers ? Qui ſont ceux qui s'empreſſent de guérir ? & que d'arbres périſſent faute de ſecours ? On a plutôt fait de replanter, ſur-tout de la façon dont le vulgaire plante. Quantité de Jardiniers vous diſent, au ſujet d'un arbre qui meurt faute de ſoin, bon, il n'a point d'ame à ſauver. *Voyez* BOUILLON.

MEMBRANE, terme d'Anatomie. Elle eſt une peau formée d'un tiſſu de fibres diverſement arrangées, & entrelaſſées enſemble, qui ſont plus ou moins épaiſſes, plus ou moins étendues, ſuivant les parties qu'elle couvre, ou qu'elle renferme. Leur uſage eſt de ſervir d'enveloppe aux parties pour leſquelles elles ſont formées, & d'y pratiquer des cloiſons pour les ſéparer des autres leurs voiſines. On dit la membrane du foie, de la ratte, &c. Dans l'Anatomie

des plantes, il est de pareilles membranes, sur-tout dans les pulpes des fruits, & dans les feuilles. Les peaux de toutes les plantes & de tous les fruits sont autant de membranes.

MEMBRANEUX, veut dire, qui est de la nature de la membrane, ou qui a une membrane, ou des membranes.

MEMBRE. *Voyez* BRANCHE.

MENSTRUES, dans les plantes, sont le même, en un sens, que dans les animaux vivans où elles ont lieu. Ce terme est pris ici dans un sens différent que dans l'Anatomie, & dans un sens d'application. Les châtaigniers, les noyers, & quantité d'autres arbres, ont de ces sortes de fausses-fleurs qualifiées de menstrues. Ce sont des especes de guirlandes longuettes, & qui sont un amas de petites fleurs grouppées, pendantes vers le bas. Elles précédent toujours la fleur, & il ne vient point de fruit ailleurs oùpareilles choses ne se rencontrent point. Elles ne durent que quelques jours, puis se fanent, noircissent & tombent. Quand au printemps l'on passe sous des noyers, on voit la terre qui en est couverte. A leur

figure, par terre, alors on les prendroit pour des chenilles. Que de merveilles cachées dans la nature! Pourquoi ces moyens employés pour faire fructifier ces arbres, & point les autres? Pourquoi ces derniers donnent-ils leurs fruits, sans ces sortes d'avant-coureurs & de signes de fécondité, & non ceux-là?

Indépendamment de ces amas de fleurettes, appellées communément des chatons, il est à chaque fruit du noyer deux petites fleurs jaunâtres, ou une seule à la tête du fruit, formant comme un croissant.

Au mois de Mai, quand les châtaigniers poussent leurs chatons dehors & fleurissent, il se répand dans l'air un gout fade, que nombre de personnes ne peuvent supporter, & dure environ quinze jours, ou trois semaines. *Voyez* CHATON.

MESQUIN. On dit arbres, branches, fruits mesquins & pousses mesquines, quand toutes ces choses sont mal faites & mal configurées. *Voyez* RABOUGRI.

MÉTHODE, terme usité en Jardinage pour dire façon de régir & de traiter les

plantes & les arbres ſuivant des principes & des regles.

Il n'eſt point d'excrément du Jardinage qui ne ſe faſſe une méthode à ſa guiſe, laquelle il a la ſotte vanité de croire la plus excellente, quoique ſans principe & ſans raiſonnement.

La méthode de Montreuil eſt la ſeule qui ſoit ſûre pour avoir de beaux arbres, d'un prompt rapport, d'une longue durée, & des fruits exquis. Mais ceux des Jardiniers qui croient & qui diſent la connoître, n'en ont pas la moindre idée. De plus, à Montreuil même un grand nombre eſt novice encore, ſur quantité de points très-importans des pratiques eſſentielles que nous avons réformées, ou perfectionnées.

MEUNIER. *Voyez* BLANC.

MIETTE, MIETTES DE TERRE, METTRE LA TERRE EN MIETTES. *Voyez* AMEUBLIR. On ne doit, quand on plante, mettre que de la miette ſur les racines, & jamais, ni mottes, ni pierres : on devroit paſſer la terre à la claie, ce ſeroit le plus ſûr expédient.

MOBILE, MOBILIAIRE, MEUBLE en

parlant de la terre. *Voyez* AMEUBLIR, EMIER.

MOBILE veut dire encore la principale cause de quelque chose que ce soit. Le grand mobile de tout ce qui se passe quant aux plantes, c'est l'air, comme fait l'or pour les choses de ce bas monde.

MOLÉCULES, terme de Physique. Il se dit de l'air. Molécule est un diminutif de masse; il veut dire petite masse. On suppose, comme il est de fait, que l'air étant pesant, appuie, presse & pousse, ce qu'on ne peut concevoir, si l'on n'admet point dans lui une pesanteur, & ce qu'on appelle gravitation, ou la faculté d'appuyer, de presser, & de pousser fortement.

MONTÉ, MONTER, s'entend dans le Jardinage en bonne & en mauvaise part; 1°. pour toute production qui s'éleve convenablement; 2°. pour tout ce qui au lieu ou de pommer, ou de s'étendre sur terre, monte en graine. On dit de la seve qu'elle monte, qu'elle descend. Quand & après une gelée blanche, les gens de campagne voient la rosée monter, ils annoncent de la pluie:

pluie : le même eſt par rapport au brouillard.

MONTREUIL, Village à une lieue, ou environ de Paris. C'eſt l'endroit de l'Univers où l'on cultive le mieux toutes les plantes dont on fait commerce des fruits. On a ſupputé, à vue de pays, à combien pouvoit ſe monter la vente des pêches ſeules, & l'on a trouvé qu'elle pouvoit aller, bon an, mal an, à cent mille écus ; qu'il s'y vendoit pour environ dix mille écus de fraiſes ; les autres fruits, fleurs & denrées peuvent encore aller à autant que le tout. Mais il ne faut pas imaginer que le tout ſoit pur gain. Les frais de loyers de terre, de murs, de fumiers, de voitures, d'échalas, de journées d'hommes & de chevaux, ainſi que tous les faux frais, conſument beaucoup ; à quoi ajoutez que le Village paie de fortes impoſitions au Roi tous les ans, & que les loyers des terres y ſont prodigieuſement chers. Le Village & ceux adjacens, ne ſont point ce qu'on appelle riches ; l'on y vit, mais à force de travail & d'induſtrie. Pour quelques-uns qui ont dequoi, il en eſt d'autres qui ne ſont rien

moins qu'opulens ; personne ne sait mieux que nous ce qui en est.

Il y a environ un siecle & demi, que le gout de travailler le pêcher s'y est introduit, sans qu'il ait transpiré ailleurs que depuis environ quinze ou vingt ans. Maintenant la méthode de Montreuil a percé & s'étend de toutes parts ; mais particuliérement au fauxbourg S. Antoine à Paris, où nombre d'excellens Jardiniers vont de pair avec Montreuil, & en une foule d'endroits où nous l'avons admise ; mais elle n'a point transpiré encore dans les Provinces, ni dans les pays étrangers. Les Anglois, nation la plus industrieuse, curieuse & inventive, ne la connoissent en façon quelconque, quoi que prétendent à ce sujet quelques curieux parmi ceux de cette nation. Quelques Jardiniers Anglois, appellés ici pour les ananas & les serres chaudes, mais les plus novices sur tout le reste du Jardinage réglé & raisonné, ne peuvent la digérer cette méthode, & ils la blâment hautement sans la connoître. Il n'en est pas ainsi de quantité de personnages d'un mérite distingué parmi ces Insulaires, gens sensés, qui raisonnent

& réfléchissent. Ces derniers l'ont admise avec connoissance de cause. On ne fait nul doute que les curieux, parmi ceux de cette contrée, ne l'embrassent, dès qu'ils l'auront étudiée & approfondie : elle est digne de la sagacité particuliere de ces hommes de génie, comme il est fort en sa place que d'autres, sans principes quelconques, infatués de leur prétendu mérite, la blâment sur l'étiquette du sac, comme on dit.

Montreuil, quant à la culture des arbres, est un nom collectif, c'est-à-dire, qu'il comprend les Villages circonvoisins, Bagnolet, Vincennes, Charonne & autres. *Voyez* MÉTHODE.

MORFONDU se dit en Jardinage de la seve lors du printemps, & à l'occasion des greffes enterrées. Quant au printemps, il est certains coups de soleil vifs, qui d'abord mettent tout en mouvement, & font monter précipitamment la seve, & ensuite à ces coups de soleil si pénétrans succédent tout-à-coup des vents de Galerne, dont le froid saisit & refroidit ces arbres, où couloit d'abord rapidement la seve : on se sert alors du terme de morfondre, pour expri-

mer ce qui se passe dans les plantes. Il leur arrive ce que nous éprouvons nous-mêmes, quand, passant subitement d'un excès de chaleur à un froid saisissant, nous sommes frappés de fluxion de poitrine. Il se fait alors en nous un mêlange & un bouleversement d'humeurs qui brouillent le sang. Le même arrive dans les plantes; & c'est de-là que vient cette maladie, si fatale au pêcher, qu'on appelle la cloque, ou la brouissure.

On dit encore seve morfondue en parlant des greffes enterrées. Ainsi quand par l'impéritie & la mal-adresse du Jardinier, dont il n'est presque aucun qui sache planter, la greffe est enterrée, la seve qui passe par ces greffes qui sont abreuvées par l'humidité de la terre, ne peut être que morfondue. Les greffes des arbres sont faites pour recevoir les impressions de l'air, comme les racines sont faites pour l'humide de la terre, & non pour l'air. De même donc que les racines qui sont faites pour l'humide de la terre périroient à l'air, de même aussi les greffes qui sont faites pour l'air, se trouvent fort mal d'être étouffées

& morfondues dans la terre. Ce fujet, on ne peut trop le rebattre, ni trop infifter deffus à raifon de fon importance, & parce que le mal eft prefque univerfel.

MOTTE a plufieurs fignifications. On entend par mottes de terre, ce qui étant defféché par le hâle, fe durcit & fe fcelle. Jamais en labourant on ne doit laiffer de mottes. *Voyez* ÉMIER.

On dit planter en motte, quand on leve un arbre avec fes racines, en total, ou en partie, la terre tenant au pied: il ne fait pas bon planter en motte des arbres trop vieux; c'eft temps, peine & argent perdus. Pendant quelque temps ces fortes d'arbres paroiffent réuffir, & au bout de cinq, fix, fept, ou huit ans, il faut replanter. Ceci eft d'après l'expérience la plus confommée.

Jadis on plantoit en mottes, & gens qui ne raifonnent point le font encore. La pratique eft vicieufe, en ce que l'on eft forcé de couper rafibus de la motte toutes les racines qui font le premier principe de toute végétation. Cela réuffit par fois, mais avec des dépenfes énormes.

Motte ſe dít encore de tout ce qui eſt planté, ou ſemé dans des pots, & qu'on tire de ces mêmes pots pour les tranſvaſer, ou pour les mettre en pleine terre. Suivant la méthode du préſent Dictionnaire, qui a pour but de ſuivre en tout, d'imiter & de ſeconder la nature, les mottes dont eſt ici queſtion, ſont d'un fréquent uſage; on n'arrache rien de tout ce qu'on tranſplante, arbres, arbriſſeaux, légumes & fleurs, ſoit en les tirant des pots pour les placer ſur couche, ſoit pour les mettre en pleine terre. Il eſt queſtion de ſe conduire convenablement quant à ces mottes, & à ce ſujet on ſe ſert des termes ſuivans.

Ménager la motte, ne point ébranler la motte, ne point l'éventer, la briſer, ni la déranger, ne point la châtrer. Ce dernier mot eſt fort impropre, & a une ſignification odieuſe. Il eſt donc queſtion d'enlever & de tirer du pot une motte pour la placer quelque part que ce ſoit. Alors renverſer le pot ſans deſſus deſſous, puis par un petit ébranlement la faire ſortir pour la mettre en place ſans la déranger, mais en la laiſſant dans ſon entier.

Tous les Jardiniers ſont dans l'uſage, de ce qu'en terme de Jardinage ils appellent châtrer la motte, quand ils dépotent quoi que ce ſoit. La plante pouſſe quantité de filets blancs, qui, ne pouvant percer le pot, ſe replient le long de la motte en deſſous & tout autour. Or ces filets blancs, qui ſont autant de racines épanchées, les Jardiniers les coupent tout autour & en deſſous. Ils ne ſavent pas que ces mêmes racines, quand on met la motte en terre, ou dans un vaſe plus grand, ſe détachent de la motte par leur extrêmité, & ſuivent leur direction en s'épanchant dans terre, & que de couper tous ces filets blancs, c'eſt faire à ces racines autant de plaies d'où ſort le ſuc nourricier, & qu'il faut que la nature les guériſſe.

Ils font plus. Au lieu de ménager la motte, pour ne point la briſer lorſqu'ils la mettent en terre, ils appuient, au contraire, à force cette terre contre la motte, &, de toute néceſſité, ils la briſent; au lieu qu'il faut tout ſimplement la poſer dans un trou proportionné, & approcher lé-

gérement la terre tout autour ; l'eau qu'on y met la ſoude avec la terre.

MOUCHE NOIRE. C'eſt une mouche de la petite eſpece, qui, comme une colonie nombreuſe, va par bande, & ſe fixe ſur certains arbres & ſur certaines vignes. Elle les charbonne par ſa fiente au point qu'on les croiroit peints exprès en noir. Laver alors, éponger, frotter à diverſes repriſes. Il n'eſt pas d'autre expédient contre cet inſecte.

MOULER *des arbres*, veut dire, en les taillant aux ciſeaux, leur faire prendre diverſes figures. On ſe ſert auſſi du terme de figure en parlant des ifs.

On fait prendre à tous les arbres telle figure qu'on veut, en les moulant de jeuneſſe. A Marly & à Verſailles, il eſt de ces arbres moulés qui forment des corps d'Architecture, des portiques avec des cintres, des timpans, des aſtragales, des pilaſtres, des chapiteaux, des baſes, des piedeſtaux, des corniches, &c. La façon la plus ordinaire de mouler des arbres, eſt de les dreſſer en boules, ou en pommes, & en maſſifs. *Voyez* BOULES, MASSIFS.

MOULES, terme pris des arts méchaniques, & employé dans la Physique du Jardinage, pour exprimer la façon dont la ſeve ſe modifie & ſe diverſifie à l'infini dans les plantes. De même que ce ſont les différens moules où l'on jette le métal fondu qui forment les différentes figures, de même la ſeve eſt configurée dans les plantes ſuivant les différens couloirs d'elles-mêmes par où elle paſſe. *Voyez* COULOIR, CALIBRES.

MOUSSE. La mouſſe eſt véritablement une plante qu'on a appellée paraſite à raiſon de ce qu'elle vit aux dépens des arbres ſur qui elle croît. La mouſſe a, comme toutes les plus grandes plantes, des racines, un tronc, des branches, des feuilles, des fleurs & des graines. Nos yeux ne ſont pas capables de diſtinguer toutes ces choſes; mais le microſcope les fait voir dans la mouſſe.

La mouſſe fait tort aux arbres, en ce qu'elle empêche leur tranſpiration, en ce qu'elle tire à elle les ſucs, & qu'elle vit de la ſubſtance des arbres, & en ce qu'elle gâte leur peau par l'application des petites grif-

fes de ſes racines qui entrent dans cette peau & qui la piquent ; enfin parce qu'elle morfond la ſeve par l'humide qu'elle retient.

On dit en Jardinage émouſſer. C'eſt avec un petit morceau de bois fait en forme de lame de couteau, ou même avec le dos de la ſerpette gratter les parties mouſſeuſes des arbres. Jamais on ne doit émouſſer qu'après des humidités. On dit arbre mouſſeux, celui qui eſt couvert de mouſſe.

MUCOSITÉ, MUQUEUX, terme de Médecine pris du latin. Il ſignifie la même choſe que lubrique. *Voyez* LUBRIQUE, RACINES.

MULE *de fumier*. Quelques-uns diſent meule. C'eſt un amas de fumier qu'on éleve à telle hauteur que l'on veut pour s'en ſervir au beſoin.

MULOTS. Secret pour s'en débarraſſer. *Voyez* LOIR'S. Ce qui eſt dit des loirs pour leur deſtruction, eſt applicable aux mulots.

MURS, ou MURAILLES. Murs coupés & pratiqués en tout ſens. Ce ſont les pe-

tits murs pratiqués à Montreuil pour briser les vents. *Voyez* BRISE-VENTS.

MUR, *maturité des fruits*; elle se fait appercevoir, pour peu qu'on ait d'usage de la façon de gouverner les arbres. Grand nombre les presse en enfonçant leur pouce dedans; ils y font des contusions qui les déshonorent & les font pourrir. M. de la Quintinie se fâche rudement contre ces patineurs qui font ainsi des contusions aux fruits.

MUSCLES, terme d'Anatomie. Ce sont dans le corps humain des parties charnues qui sont un tissu de fibres capables de contraction, d'extension & de relâchement. Ces mêmes parties se font appercevoir en plus d'une façon dans les plantes. On ne peut, par exemple, supposer ce double mouvement que nous appercevons si manifestement dans la sensitive, à l'occasion de notre attouchement, ou à l'occasion du froid & du chaud, de l'humide & du sec, qu'en l'attribuant à l'action des fibres musculaires qui entrent dans la composition de son être, ou dans la configuration de ses parties. Il est une infi-

nité de plantes où le ſemblable ſe rencontre, c'eſt-à-dire, ce double mouvement de contraction des muſcles & de leur relâchement. Elles penchent leurs feuilles & leurs fanes lors de la grande ardeur du ſoleil, & au ſerein, & à la roſée elles les relevent. Les fleurs durant le jour s'épanouiſſent communément, & ſe ferment la nuit ; du moins tel eſt le plus grand nombre, leurs branchages plient au gré des vents, s'élevent & s'abaiſſent ; or le tout, & autre ſemblable, ne pourroient avoir lieu, ſi dans les plantes il n'étoit point des parties muſculeuſes capables de reſſort.



N

NATURALISTE eſt celui qui s'applique à la conſidération & à l'étude des effets de la nature dans les êtres vivans & inanimés, qui ſont partie de ce qu'on appelle la matiere univerſelle.

NATURALISTE, dans ce qui concerne le Jardinage & la végétation, eſt un obſervateur qui ne laiſſe rien paſſer de tout ce que la nature offre à ſes yeux, ſans le ſaiſir & ſans l'examiner, pour en connoître la cauſe & le principe, & agir en conſéquence quant au gouvernement des plantes; c'eſt un obſervateur & un cultivateur tout à la fois.

Quelques Naturaliſtes ont pris à gauche & ſe ſont écartés du vrai, en prêtant à la nature des vues & des idées qu'elle n'eut jamais. Pluſieurs ont induit une foule de perſonnes en erreur, à qui ils promettoient au-delà de toute eſpérance. L'Ouvrage, entr'autres, de Bernard Paliſſi, & autres de

ſon temps, celui de l'Abbé de Valmont, du Médecin Agricola, ne ſont remplis que d'exagérations, & de toutes choſes impraticables. Parmi quantité de morceaux excellens répandus dans les Mémoires célébres des diverſes Académies ſur l'Agriculture & la végétation, il en eſt où, faute d'être cultivateurs, des hommes de génie d'ailleurs ne rencontrent pas toujours juſte, & c'eſt ce que, ſans déroger à l'eſtime & à la vénération dues à leur éminent ſavoir, nous démontrons en temps & lieu. Pline, entr'autres, eſt un grand Naturaliſte.

NATURE. Ce mot a bien des ſignifications. Le ſens le plus uſité, quant au Jardinage, & quant à tout ce qui en dépend, c'eſt celui qui nous repréſente la nature, comme le principe univerſel, & la cauſe de toutes les productions de la terre. C'eſt cet ordre admirable & invariable qui regle le cours ordinaire de tout ce qui ſe paſſe dans les plantes & hors des plantes. C'eſt l'aſſemblage & le concours de toutes les cauſes particulieres, qui toutes enſemble coopérent à la naiſſance, à la formation, à l'accroiſſement, à la conſervation, à la mul-

tiplication & à la fécondité des plantes. C'eſt, en un mot, tout ce qui ne dépend en aucune façon de l'art des hommes ; mais que cet art toujours ſuppoſe comme premier principe.

NATURE pris dans un autre ſens, veut dire qualité, propriété, vertu, eſpece. On dit chaque plante a ſa nature particuliere, changer la nature d'une terre, qui, par elle-même, eſt ingrate & ſtérile. La nature d'un tel fruit, d'un tel herbage, pour dire leurs qualités particulieres.

NAVRURE, du mot NAVRER, employé dans ſa ſignification propre en Jardinage. Il eſt terme auſſi de Treillageur & de Tonnelier. Navrer une branche, c'eſt donner un coup de ſerpette, ou d'un outil tranchant, pour enſuite, en appuyant deſſus, ouvrir l'entaille, après quoi l'on rapproche les parties diviſées, & on les attache avec une ligature, y mettant l'onguent S. Fiacre. Ce moyen eſt efficace pour empêcher, par exemple, qu'une branche ne prenne trop de ſubſtance dans un arbre trop fort d'un côté, & maigre de l'autre. Elle a lieu en quantité de rencontres. Nous

dirons à quelle occaſion nous avons introduit une telle opération dans le Jardinage.

NIELLE, & non pas NUILE ; NIELLER, & non pas NUILER, comme diſent nombre de Jardiniers. C'eſt une humeur âcre qui vient de l'air, & qui endommage beaucoup les plantes.

Quelques Jardiniers charlatans ſe font fort, & ſe vantent de préſerver les plantes de la nielle. Ce ſont des fourbes.

Quantité de Phyſiciens, dans ces derniers temps, ont donné diverſes diſſertations ſur la nielle. Ils s'efforcent de remonter à ſon origine, à ſa cauſe, & à ſes divers effets. Ils preſcrivent divers préſervatifs & des antidotes qui n'ont point encore produit tous les effets qu'on attendoit. Il faut eſpérer qu'enfin on arrivera à quelque découverte qui comblera nos vœux.

Les moindres des gens de campagne, travaillant à la terre, prétendent que la nielle des bleds vient tout-à-coup, & ſe manifeſte en 24 heures. Voici un fait recueilli par tous nos Campagnards.

Le ſoleil ſe leve dans toute la ſplendeur

la

la plus brillante, & tout à coup du ſein de la terre, ou d'en haut, on voit éclorre un brouillard le plus épais. Le ſoleil, après avoir ceſſé pendant quelque temps de darder ſes rayons ſur la terre, reparoît ſur l'horizon dans tout ſon éclat. Alors tous nos bonnes gens de campagne s'accordent à dire, *gare la nuile pour les bleds*, ou bien, *j'aurons du velin*, pour dire du venin, autrement des inſectes de toute nature. En effet, ce qu'ils prédiſent ne manque pas d'arriver.

NITRE, NITREUX, SEL NITREUX, termes de Phyſique. On l'appelle auſſi ſalpêtre. C'eſt un ſel qui eſt fort répandu dans toute la nature, ſur-tout dans les bâtimens humides, dans ceux qui ſont vieux & caducs. C'eſt une ſorte de minéral chaud par lui-même, ſec & mordant, actif & produiſant du mouvement. On ſuppoſe la nitre être un agent fort puiſſant pour la végétation. La terre ne pourroit produire ſans lui. Tous les Phyſiciens l'exaltent audeſſus de tous les autres agens de la végétagion; & du temps de Virgile, on en ſaupoudroit les terres pour les faire produire. Il ſeroit dangereux d'en uſer ſans de ſages

précautions. On dit le nitre de l'air, parce qu'il en porte par-tout avec lui. La neige est bienfaisante aux plantes, parce qu'elle est, dit-on, nitreuse, c'est l'opinion commune.

NODUS est un mot latin, qui veut dire *nœud*. Il est employé dans la Chirurgie, d'où il a passé dans le Jardinage. On appelle *nodus* dans la Chirurgie toute grosseur, soit naturelle, soit contre nature, qui fait quelque saillie en quelque partie du corps humain. On dit les *nodus* des doigts faisant la jonction des articles; on dit de même les *nodus* du bled & des autres plantes semblables, où le long de la tige sont des grosseurs faisant saillie, & ces sortes de *nodus* sont dans l'ordre de la nature pour des raisons qui ne sont point du présent sujet. Les *nodus* qui sont contre nature sont des tumeurs qui ont pour principe un dépôt d'humeurs vicieuses : tels dans les goutteux les *nodus* qui se rencontrent aux jointures, & qui y font des dépôts d'humeurs virulentes, & aussi les tumeurs & grosseurs occasionnées dans le corps humain après la guérison de certaines plaies

aux parties osseuses & charnues. Le même est dans les plantes, quand, par des coupes vicieuses & des plaies réitérées, il se fait en elles des tumeurs saillantes de quantité de bourrelets cicatrisans. Une plaie n'est pas encore fermée, que l'année suivante à côté d'icelle, au-dessus & au-dessous, on en fait de nouvelles formant de nouveaux calus, l'un auprès de l'autre, ce qui occasionne ces gros *nodus* si difformes. Une branche, un gros bois, auront été forcés, tors, contournés par quelque cause que ce puisse être; alors il s'y forme des *nodus* par l'accession du suc nourricier. Il survient une grêle fort grosse fouettée par le vent, laquelle hache, brise, & enleve la peau, faisant des contusions & plaies sur plaies: alors par-tout aux vignes, comme aux arbres ce ne sont que de ces sortes de *nodus*. Pour le tout sont des remedes sûrs, mais, ou ignorés, ou négligés.

NOGUETS, ou NOQUETS. Ce terme est d'usage à Montreuil. Ce sont certaines mannes d'osier fort plates, sur lesquelles les gens de Montreuil arrangent leurs fruits, dans de petits paniers d'osier aussi, pour

les porter au marché. Ces noguets, ils les portent ſur leurs têtes. *Voyez* PANIERS.

NOMBRIL. Le nombril des fruits eſt ce qu'on appelle la tête, ou la couronne ; c'eſt dans les fruits la même choſe que le nombril de l'enfant, qui eſt la cicatrice du boyau coupé, par lequel il tenoit à la mere. Le nombril du fruit eſt dans le même ſens la cicatrice d'une ſorte de petit boyau, par lequel le fruit, avant que d'être noué, tenoit à l'œil, ou bouton de la fleur.

NOUER ſe dit de toutes les plantes qui portent des fruits, ou des graines. Le fruit eſt noué, quand, de la fleur épanouie, ſort le fruit formé en petit. On dit que les graines, ou grenailles nouent, quand la fleur épanouie auſſi fait voir la coſſe formée également en petit.

NOUEUX ſe dit des arbres & de leurs tiges, quand il s'y trouve beaucoup de nœuds & de calus. Ne planter jamais de jeunes arbres dont la tige ſoit noueuſe ; mais de ceux en qui elle eſt bien unie. Ces nœuds, qui ſont les anciennes plaies des ſouſtractions de branches faites le long de

la tige, & lesquelles ne sont point encore totalement refermées, marquent peu de vigueur dans l'arbre. De plus, quelle différence pour la facilité du passage & de la communication de la seve par une tige lisse & unie, avec une autre raboteuse, remplie de *nodus* & de cicatrices entassées l'une sur l'autre, qui sont un obstacle au cours de la seve? C'est la différence d'un ruisseau, dont les eaux coulent sans obstacle quelconque, d'avec un autre où se trouvent des pierres & autres, occasionnant des détours. *Voyez* Nodus.

NUD. Planter à nud, c'est-à-dire, les racines à découvert, & non en mannequin, ni en motte, ni en pots. Toujours planter à nud, on voit ce que l'on fait, & l'on sait à quoi s'en tenir; autrement on agit en aveugle. Les racines peuvent être chancies, pourries, chancreuses, &c. sans qu'on puisse le voir & y remédier.



O

OBLIQUE. *Voyez* BRANCHES.

OBSTRUCTION, terme qui vient du latin, & qui appartient à la Médecine. Il a pour les plantes la même signification que pour le corps humain. On appelle obstruction en Médecine, un engorgement, ou embarras causé par la quantité & l'amas des humeurs vicieuses, grossieres, ou étrangeres, lequel se fait dans la cavité des tuyaux, & qui forme un obstacle à la circulation des liquides, d'où résultent différentes tumeurs, soit intérieures, soit extérieures. Dans les plantes toute obstruction vient également d'une humeur vicieuse, qui fige & qui coagule le suc nourricier, qui l'empêche par conséquent de couler comme auparavant; c'est en un mot une affection dans les conduits de la seve, laquelle y cause, ou un gonflement contre nature, ou un affaissement. L'une & l'autre causes, quoique différentes entr'elles,

produisent néanmoins les mêmes symptomes.

Pour appercevoir, ou ces gonflemens, ou ces affaissemens dans les parties des plantes à l'extérieur, ou dans l'intérieur, il faut être tout autrement Jardinier qu'on ne l'a été jusqu'ici, de même que pour les prévenir & y remédier.

ŒIL. *Voyez* BOUTON. On dit, en parlant d'une greffe qui est la plus usitée, greffe à œil dormant, celle qu'on fait en Juillet, Août & Septembre, laquelle ne pousse qu'au mois de Mars suivant. Cette greffe, appellée autrement en écusson, a été appellée à œil dormant, parce que l'œil semble dormir durant l'hiver.

ŒILLETON, comme qui diroit petit œil. Ce sont de petits yeux en effet, qui partent de la souche, qui, peu à peu grossissent & s'alongent. Ces especes de boutons naissent au pied des plantes, percent la terre, & forment de petites souches autour du maître-pied. On dit œilletons d'artichaux. On dit le même des petits rameaux qui croissent autour de la souche, ou des pieds d'œillets.

ŒILLETONNER, c'eſt ôter ces parties qui naiſſent autour de ce maître-pied. On œilletonne les artichaux, parce que ſi l'on leur laiſſoit tous ces œilletons aux pieds, ils ne pourroient les nourrir tous, & ils avorteroient. De même aux œillets ils affoibliroient le maître-pied.

ONGLET. C'eſt le bois mort reſtant de la coupe d'une branche, laquelle n'a pas été faite aſſez près de l'œil, ou de la branche, & qui forme, par ſon extrêmité, un excédant reſſemblant à la ſaillie, ou l'extrêmité de l'ongle de l'un de nos doigts, quand il n'eſt point coupé.

L'onglet empêche que la ſeve ne puiſſe recouvrir la plaie de la coupe faite à la branche. On ne doit pas laiſſer de ces ſortes d'onglets, ſous prétexte de les abattre l'année ſuivante : c'eſt faire deux plaies pour une, ce qui recule d'autant le recouvrement de la plaie.

ONGUENT SAINT-FIACRE. On a donné ce nom à l'emplâtre faite avec la bouze de vache, ou le terreau gras, ou la terre graſſe, ou même la terre du lieu, à cauſe que

les Jardiniers ont pris Saint-Fiacre pour leur Patron. *Voyez* EMPLATRE.

M. de la Quintinie s'eſt ſervi du même terme, & pour les mêmes cauſes (1).

OPÉRATION, veut dire action, travail & pratique de quelque choſe, dans quelque art que ce ſoit, ſuivant une méthode & des regles.

L'opération ſans la théorie dans le Jardinage, & la théorie ſans l'opération, ſans la pratique, ou l'expérience, ne peuvent jamais rien faire de bien.

OPÉRER, c'eſt travailler en conſéquence des regles dans quelque art que ce ſoit. Que de gens dans le Jardinage, comme en tout autre genre, ſe tourmentent tant & plus, & s'agitent pour ne rien faire! *Operoſe nihil agunt*, dit un Ancien (2).

ORDONNANCE; une belle ordonnance, en terme de Jardinage, c'eſt l'ordre, l'arrangement & la propreté; c'eſt l'aſſemblage de toutes les parties du jardin d'après un plan bien dirigé, ſuivant lequel un jardin eſt conſtruit & dreſſé. La belle ordon-

(1) V. Partie, p. 57 & 59.
(2) Séneque.

nance regarde non-ſeulement les jardins de propreté, les parterres & les ornemens, mais encore les jardins fruitiers & potagers. Dans tout, la belle ordonnance n'eſt autre que l'ordre, la ſymmétrie & le rapport de toutes les parties formant un bel enſemble, & un tout qui plaît.

OREILLES. *Voyez* Lobes.

ORGANES, Organique, Organisation, Organisé. Tous ces termes ſont tirés de la Médecine, de la Chirurgie & de l'Anatomie; ils appartiennent auſſi aux plantes.

ORGANE eſt dans les plantes la même choſe que nos organes, tels que l'œil qui eſt l'organe de la vue, & les autres. On appelle organes dans les plantes tout ce qui ſert en elles aux fonctions particulieres qui leur ſont propres pour les divers effets auxquels la nature les deſtine; les racines, par exemple, ſont différemment faites que le tronc, la tige & les branches, & elles ont des fonctions & des deſtinations toutes autres: elles ſont les premiers organes des plantes; les feuilles ſont auſſi des organes

des plantes, & elles ont des fonctions toutes différentes encore.

On appelle parties organiques des plantes, celles qui, suivant la destination de la nature, produisent en elles les effets qui leur sont propres. Ainsi les premieres parties organiques des plantes sont les racines. Elles sont les seules qui reçoivent la nourriture immédiatement de la terre. Toutes les autres parties organiques la tiennent d'elles. C'est ainsi encore que les feuilles sont après les racines les parties organiques les plus nécessaires, & les plus employées pour travailler la seve, la préparer, & la communiquer ensuite à tous les yeux, ou boutons.

Ce qu'on appelle organisation, est la disposition des parties faites pour les effets auxquels elles sont propres. L'œil est autrement fabriqué par la nature que l'ouie & l'odorat : de même les racines étant fabriquées par la nature autrement que les feuilles, ont des fonctions, & produisent des effets tout différens que les feuilles.

Corps organisé, est tout corps vivant ayant toutes les parties, tant internes qu'exter-

nes, propres à lui entretenir la vie & l'action. Les plantes font des corps organifés, comme les nôtres, & qui ont toutes les parties qui leur conviennent pour tout ce qui eft conforme à leur nature en tout genre.

Les graines & les femences de toutes les plantes, de même que tous les œufs des animaux appellés ovipares, volatils & infectes, font des corps organifés. Jamais nulle graine ne pourroit lever dans terre, ni aucun animal ne pourroit éclorre d'aucun œuf, fi l'un & l'autre n'avoient vie. On voit dans une graine la plante future; elle y eft repréfentée en petit, comme le plus grand tableau eft tout entier dans une mignature. De même le plus grand chêne eft en raccourci dans un gland. Tous deux, favoir, la graine & l'œuf, renferment & contiennent chacun en foi un corps organifé, avec toutes leurs parties appellées intégrantes.

ORIFICE. Il vient d'un mot latin, & veut dire petite bouche, petit trou, petite ouverture, ou bien petite embouchure. Ce terme eft de la Phyfique, & eft em-

ployé dans le Jardinage & dans la végétation, pour exprimer toutes les différentes ouvertures qui ſont dans le tiſſu des productions de la terre, & par leſquelles l'air & la ſeve leur ſont communiqués. Il eſt dans les extrêmités des racines quantité de ces ſortes d'ouvertures, ou orifices, par leſquels les ſucs ſont lancés, ou pompés, pour être communiqués dans toute la plante. Ce qu'on appelle pores dans les plantes, ſont autant d'orifices par leſquels les bienfaits de l'air leur ſont diſtribués & répartis.

OSSEUX. Il vient du latin, & il eſt pris de l'Anatomie. Il veut dire qui fait partie de l'os, qui eſt de la nature de l'os, ou qui en a la figure, la reſſemblance, la dureté & les qualités, ou bien encore faiſant les fonctions de l'os, & tenant lieu d'un os.

On appelle racines oſſeuſes celles qui, couvertes d'une peau épaiſſe, ſont plus dures & plus compactes que le bois des branches, & qui imitent la dureté de nos os, ou bien encore celles qui par leur poſition ſont placées & arrangées comme nos

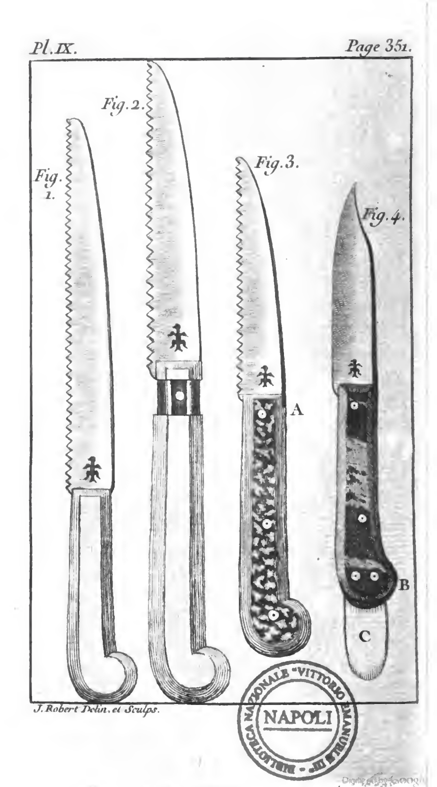
os dans nos membres pour leur servir de soutien. *Voyez* LIGNEUX, RACINES.

OVIPARE, ANIMAUX OVIPARES. Mot composé de deux mots latins, qui veulent dire produisant, engendrant par le moyen d'un œuf. On dit par contraste animaux vivipares ceux qui sont produits immédiatement dans le corps de quelqu'animal que ce soit.

Les plantes sont des êtres végétans en même-temps ovipares, qui se reproduisent & multiplient par la voie des graines, qui sont des œufs bien réels, tels que ceux de tous les insectes. Ces derniers c'est le soleil, ou sa chaleur qui les couve & qui les fait éclorre, & ceux-là germent dans terre, & s'élancent au dehors par la chaleur innée, & le feu central de cette même terre, secondée & aidée par celle du soleil.

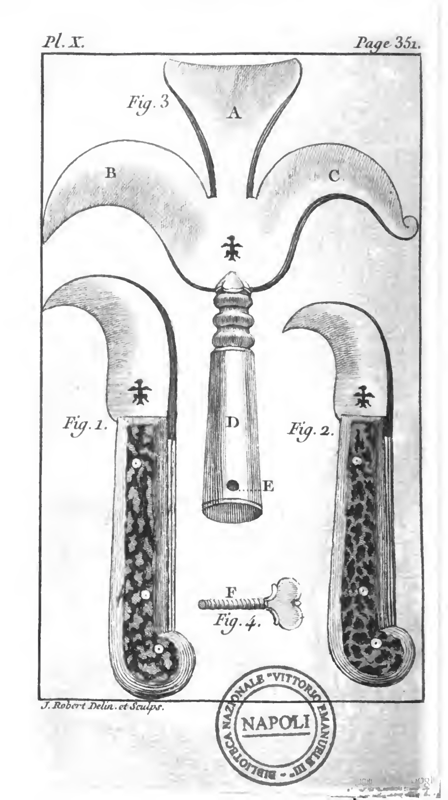
Il est cette différence entre les animaux ovipares & les plantes, que, quoiqu'elles soient également ovipares, plusieurs d'entr'elles peuvent être régénérées par d'autres voies que par les graines, ou les œufs; savoir, par les marcottes, les boutures &





J. Robert Delin. et Sculps.




Fig. 3
A
B
C
D
E
Fig. 1.
Fig. 2.
F
Fig. 4.
J. Robert Delin. et Sculps.

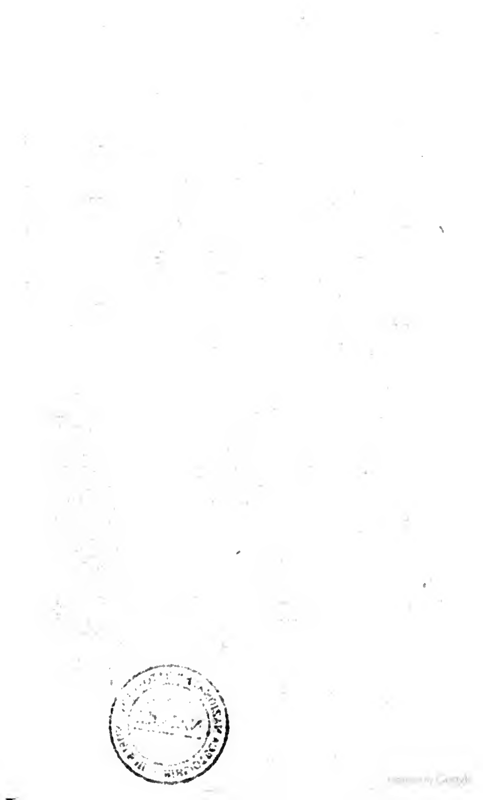


Fig. 4.

Fig. 5.

Fig. 2.

Fig. 1.

Fig. 3.

J. Robert Delin. et Sculps.

les rejetons, privileges dont ne peuvent jouir les animaux ovipares.

OUTILS, ou INSTRUMENS DE JARDINAGE. Ce ſont les uſtenſiles propres à opérer dans tout ce qui eſt du reſſort de cette profeſſion.

Trois ſortes d'outils ſervant aux travaux du Jardinage, des gros, des moyens & des petits. Les gros, tels que les diverſes échelles, ſimples & doubles, les bars, les civieres, les brouettes, les arroſoirs, &c. appartiennent d'ordinaire au maître : on les donne par compte au Jardinier qui doit les bien ſoigner. Les outils moyens ; ſavoir, les beches, les rateaux, ratiſſoires, pelle, ſerpe, marteaux, &c. ſont d'ordinaire, & preſque toujours au Jardinier. Enfin les petits outils leur appartiennent également, & tels ſont les diverſes ſerpettes & ſcies à main, le greffoir, &c. Mais parce que les Jardiniers ſont montés au plus mal, & que l'ouvrage n'en va pas mieux, nous avons examiné d'où venoit la faute, & nous avons reconnu qu'elle étoit toute de la part des Couteliers, qui ne furent ſtylés & dreſſés juſqu'ici à fabri-

quer ces ſortes d'outils d'après des regles. En conſéquence, nous avons jugé à propos, pour le bien des uns & des autres, d'établir une réforme quant à ce point. Depuis environ une vingtaine d'années qu'elle eſt établie, il eſt preſqu'incroyable combien a été grand le débit de ces ſortes d'outils de nouvelle invention. Ils ſont repréſentés dans la planche ci-jointe. Il ne faut que les comparer avec ceux faits juſqu'à préſent, pour juger de leur utilité & de leur ſupériorité au-deſſus de ceux des anciens. Voyez comme ces derniers ſont figurés dans M. de la Quintinie, tome 1, partie IV, p. 520. Les ſerpettes ont une lame alongée, de la longueur même du manche, & ne ſont que médiocrement courbées par le bec. Le manche eſt fort court; le reſſort affleurant la garniture du manche, & l'entaille de la lame qui emboîte le reſſort étant également à fleur du manche, comme le tout eſt à tous les couteaux, le cloud rivé de la lame eſt, par une conſéquence néceſſaire, ſur le petit bord du manche, ce qui n'eſt rien moins que ſolide. Au contraire aux ſerpettes de notre invention

invention le manche eſt d'un pouce plus long ; le reſſort, au lieu d'être à fleur, eſt plus court au moins d'une ligne ; par conſéquent l'emboîture de la lame deſcend d'une ligne de plus, & le cloud rivé ſe trouve plus bas d'autant, ce qui fait qu'une partie de la lame eſt enfermée dans le manche, & jamais elle ne peut, ni branler, ni ſe caſſer : la longueur de la lame ne faiſant qu'embarraſſer, nous avons tenu la nôtre beaucoup plus courte. Enfin le bec de la lame des anciennes ſerpettes étant tiré fort en long, & étant fort peu courbé, ce qui auſſi empêche qu'on ne puiſſe faire l'ouvrage proprement, commodément & promptement, nous avons jugé à propos de donner aux nôtres beaucoup plus de croiſſant.

Ces ſerpettes de notre invention ſont de quatre ſortes : des groſſes, pour les gros ouvrages, quand on veut travailler dans les haies, les broſſailles & dans les bois : de celle-ci nous ne donnons point de modeles, parce qu'elles ſont d'un uſage peu fréquent dans le Jardinage ; des moyennes pour tous les ouvrages quelconques ; d'au-

très d'après celles-là, & qu'on nomme demi-serpettes, pour les moindres ouvrages; enfin des petites appellées serpillons, qui sont de la plus grande commodité pour l'ébourgeonnement & le palissage, & pour nombre de menues besognes, comme pour marcotter des œillets, tailler les melons & concombres, &c.

Les greffoirs sont aussi fabriqués différemment; la lame en est moins massive, & le manche pareillement.

Quant aux scies à main, nous avons cru aussi devoir les rendre plus commodes & portatives que celles de M. de la Quintinie. Voyez le tome 1, IV partie, p. 225. Le manche en est rond, & par son extrêmité il est du double de la grosseur d'en haut. De plus, ces manches sont trop courts, & les dents de la scie fort grosses. Les scies qui sont ici figurées sont tout l'opposé. Il en est de diverses sortes & grandeurs, fermantes & non fermantes, à manches de buis & de corne de cerf: nous préférons ces dernieres, qui ferment à ressort, à celles de buis fermantes à virole. On peut allonger les lames & les manches d'un pouce de plus. Quoi qu'il en soit de

ces ſcies à main, beaucoup plus commodes que les anciennes; néanmoins nous penſons qu'on peut enchérir ſur nous. C'eſt à chacun à s'aviſer à ce ſujet.

Pour les uns & les autres de ces outils, nous n'avons rien trouvé de mieux parmi les Coutelliers de Paris, que le nommé Boſnier, rue des Cinq Diamans, au coin de la rue Ogniart, quartier S. Merri, à l'Aigle d'Or. Sa trempe eſt parfaite. Convenu avec lui que, ſi quelque ſerpette ſe trouvoit pailleuſe, ou graveleuſe, il la reprendroit. Nous avons auſſi fixé, de concert avec lui, les prix ſuivans; les groſſes ſerpettes à 3 livres, les moyennes à 40 ſols, & le reſte à 30 ſols; les grandes ſcies à main de buis à virole à 4 livres & à 5 livres, ſuivant leur force, & les autres moyennes de corne de cerf à 3 livres. Comme nous ne prétendons point favoriſer un ſeul au préjudice d'autrui, il ne tiendra qu'aux autres Coutelliers de Paris & de la Province, d'en faire de ſemblables. Le grand débit qu'en ont fait avant ledit Boſnier quelques Coutelliers, & lui-même, dépoſe en faveur de ces ſortes d'outils. A la priere

dudit Bosnier, nous avons joint ici un modele d'échenilloir, qui n'est pas de notre invention.

OUVERT, Ouvrir, terme pris dans sa signification propre. Il se dit de tout arbre d'espalier, dont les branches, au lieu d'être serrées & rapprochées les unes contre les autres, sont à des distances proportionnées, qui, au lieu d'être en forme d'éventails montées perpendiculairement, sont un peu déversées & couchées sur les côtés, formant un V un peu ouvert. *Voyez* Branches, Perpendiculaire.

P

PAILLASSON; c'est un assemblage de pailles longues de froment, de seigle & autres, qu'on arrange les unes près des autres à une certaine épaisseur, & qu'on attache ensemble, soit avec des ficelles, soit avec des osiers sur des échalas, suivant une longueur & une étendue plus, ou moins grandes, & déterminées quant au besoin.

Les paillaſſons & les briſe-vents, ainſi que les autres abris, ſont dans le Jardinage, par rapport aux plantes, ce que ſont dans les appartemens les paravents, ainſi appellés, parce qu'ils parent du vent. *Voyez* AUVENT, BRISE-VENT.

PALISSADE vient de l'art Militaire. C'eſt en Jardinage le même, quoique dans un autre ſens. Ce qui, en terme de fortification, eſt un aſſemblage de pieux mis dans terre, pour ſe défendre contre l'ennemi, eſt un aſſemblage d'arbres & d'arbriſſeaux plantés près à près d'un ſeul rang formant une tapiſſerie verdoyante de telles longueurs, hauteur & figure que ce ſoit. Cette paliſſade ſe tond au croiſſant, ou aux ciſeaux.

PALISSER, PALISSAGE ont une ſemblable origine, à cauſe qu'en arrangeant dextrement les rameaux des arbres, chacun ſuivant ſa place naturelle ſur une muraille, ou ſur un treillage, l'arbre forme la figure d'un paliſſage bien ordonné. Quelques-uns diſent paliſſader, mais fort mal.

PALISSAGE eſt l'action d'arranger & d'attacher à un mur, ou à un treillage au

moyen de quoi que ce puisse être, avec ordre, & d'après des regles, les diverses branches & les bourgeons des arbres & des arbrisseaux.

Le palissage à la loque est le plus parfait de tous. *Voyez* LOQUE.

PAMPRES, ou RAMEAUX VERDS; c'est la même chose. Le mot de pampres se dit de la vigne plus particuliérement que des autres plantes; ce sont les bourgeons chargés de raisins.

PANIER a plusieurs significations dans le Jardinage, & est de l'usage ordinaire, suivant lequel, panier vient de pain, ou corbeille dans laquelle on met du pain.

PANIER pour cueillir les légumes & les fruits. On a à Montreuil des especes de mannes longuettes, ayant de fort petits rebords & une anse dans le milieu; on les y nomme des noguets. Rien de mieux pour cueillir des fruits, même pour cueillir la provision des denrées du jardin, les frais n'en sont pas considérables. *Voyez* NOGUETS.

PANIER, *arbres en panier*. *Voyez* MANNEQUIN.

PARADIS. C'est le nom qu'on donne à une petite pomme, dont l'arbre croît peu, qui reste toujours fort petit, & qui n'a aussi que des fruits fort menus. On greffe sur les arbres de cette espece toutes sortes de pommes, qui y deviennent fort grosses; mais l'arbre reste toujours petit, & rapporte promptement & en abondance.

On dit planter sur franc, quand on plante des pommiers greffés sur des arbres venus de pepins, ou de boutures, & planter sur paradis, quand on plante des arbres greffés sur ces pommiers de pommes appellées pommes de paradis. Enfin greffer sur doucin, appellé ainsi, parce que l'arbre porte des pommes douces, & que sur ces pommes douces on greffe diverses pommes.

PARENCHYME. Mot grec, terme d'Anatomie. Dans cette science, on entend par ce mot une substance cellulaire contenant un fluide. La rate est un parenchyme. Ce mot a lieu par rapport à l'Anatomie des plantes. C'est proprement la partie de toute plante & de tout fruit qui répond immédiatement à la peau intérieure des uns &

des autres, & qui eſt un peu plus poreuſe. C'eſt là ce que dans les gros arbres on appelle plus particuliérement l'aubier. Cet aubier eſt un parenchyme à cauſe de ſes parties molles, cellulaires & étendues dans la circonférence de l'arbre & de chaque partie qui le compoſe. Le parenchyme d'une graine, comme d'une amande, par exemple, eſt la partie moins compacte & plus poreuſe qui compoſe les lobes. *Voyez* le Traité d'Anatomie des Plantes par Grewe, célebre Phyſicien Anglois.

PAROIS, terme d'Anatomie. C'eſt toute partie du corps humain qui unit & ſépare tout enſemble. Par exemple, la partie cartilagineuſe intermédiaire du nez qui ſépare les deux narines, s'appelle un parois. Ce mot eſt employé dans ce même ſens par application aux végétaux ; ainſi toutes les membranes, les tuniques, qui, dans eux ſervent d'enveloppes aux différentes parties d'eux-mêmes, comme la peau, ſont autant de parois qui ſéparent & conjoignent ces mêmes parties. Parois, ou contours intérieurs des vaiſſeaux contenant quoi que ce ſoit, ſont la même choſe. Ainſi lors du

froid les parois des veines ſe retirent, ils ſe retréciſſent, ils ſe rapprochent; & lors du chaud, quand le ſang abonde, ces mêmes parties prêtent, s'étendent & ſe dilatent. Tels, dans l'ordre de la végétation, les vaiſſeaux lymphatiques des plantes. Conſidérez, lors des grands froids, les plantes des jardins, & au-dehors les bleds & autres, leurs parois ſont tellement rapprochés, qu'à peine les voit-on, & quand le dégel arrive, vous les voyez couvrant la terre, que les uns & les autres tapiſſent d'une riante verdure.

Jadis on ſe ſervoit du terme de parois, pour dire une muraille ſervant à clore & à ſéparer un terrein d'avec celui du voiſin.

PARTICULE veut dire petite partie. On appelle, en Phyſique, particule, tout ce qui échappe & ſe détache de toute matiere d'une façon inſenſible, ou imperceptible. La tranſpiration inſenſible des corps n'eſt autre que l'émanation des diverſes particules de nous-mêmes, qui s'évaporent à tout inſtant. Les odeurs ne ſont autres que des particules émanées des fleurs & de tout ce qui rend des odeurs. Ces particules ſont

réparées en nous par les nourritures & les autres parties ſubſtantielles, & ſe renouvellent continuellement. Quatre perſonnes ſont dans une voiture, dont les glaces ſont fermées, à l'inſtant les glaces ſont ternes. Ces mêmes particules émanent de nous & de tous les animaux vivans, & produiſent dans l'air des traces & des veſtiges de nous-mêmes. C'eſt à ces veſtiges & à ces traces que l'animal, ſymbole de la fidélité, reconnoît ſon maître, & le diſtingue de tout autre.

Lors de la grande ardeur du ſoleil, toutes les plantes ſont lâches, veules, molles, & ce qu'on appelle fanées, parce que les particules humides qui les abreuvoient & les imbiboient, ſont enlevées & évaporées. Qu'il ſurvienne une pluie, d'abord tout eſt réparé, & tous les vuides ſont remplis, au moyen de quoi il ſe fait de leur part un nouvel envoi de ſemblables particules, qui perpétuellement a lieu, plus ou moins, & perpétuellement ſe répare, plus ou moins auſſi; telle en nous la double tranſpiration ſenſible & inſenſible.

PASSER. Ce terme a pluſieurs ſens dans

le Jardinage. On dit entr'autres, passer par-dessus l'ouvrage, quand on fait toutes choses superficiellement, quand les Jardiniers s'embarrassent peu si l'ouvrage est bien, ou mal, pourvu qu'il paroisse fait.

PASSÉ se dit des fruits trop mûrs, & qui n'ont plus de gout.

PASSER *à la claie*; c'est jetter la terre avec la pelle sur une claie faite de grand osier, & qui est un peu à claire voie, afin que la terre puisse passer à travers, & que les pierres restent en-deçà au bas de la claie.

Jamais ne planter, ni remuer les terres où il y a des pierres & des cailloux sans les passer à la claie.

Jamais non plus ne passer à la claie que de bonne terre; passer de mauvaise terre à la claie, comme font quantité de gens, c'est perdre son temps, sa peine & son argent.

PEAU. C'est dans les arbres la même chose qu'en nous. La peau est ce qui couvre nos chairs, nos ossemens, & tout notre corps à l'extérieur. Dans les plantes, c'est ce qui sert d'enveloppe à toutes les

parties intérieures qui composent les plantes. Les racines, les branches, les fleurs, les bourgeons, les feuilles, les fruits & les graines, ont tous des peaux particulieres. *Voyez* SURPEAU.

Les peaux des plantes ont divers usages, comme les nôtres. C'est d'abord pour contenir toutes les parties internes & leur servir de robe, d'étui, de fourrure, &c. ensuite pour parer tout ce qui pourroit endommager les parties internes que ces peaux renferment. C'est encore pour servir à ce qu'on appelle la transpiration & la respiration. Toutes les peaux des plantes sont criblées de petits trous imperceptibles comme notre peau, & par ces trous déliés, l'air pénetre, les rosées s'insinuent, & aussi l'air en sort, le soleil & l'air en pompent l'humide qui leur est rendu par les rosées, ou par l'humidité de la nuit. Toutes ces choses ont lieu par l'entremise des peaux des plantes.

Il n'y a point de peau dans les plantes, ou dans les parties d'elles-mêmes, qui ne soit double, comme en nous. Toujours il y a une premiere peau, qui est étendue sur la seconde; la premiere est toujours

fort mince, à cauſe de quoi on la nomme pellicule, ou petite peau; puis une autre ſur laquelle cette petite peau eſt collée.

Les peaux des arbres ſont différentes de ce qu'on nomme écorce, & non écoſſes. On appelle communément écorce cette partie extérieure des arbres, qui a été peau en ſon temps, & qui, par la ſuite, eſt devenue fendue de toutes parts, & écailleuſe, ou toute par écailles. De ces écailles la nature ſe débarraſſe peu-à-peu, en les pouſſant dehors par parcelles ; mais toujours ſous ces écorces écailleuſes, eſt une peau qu'on appelle ſurpeau, autrement dit en Chirurgie épiderme, ou peau de deſſus, puis la peau qui eſt appliquée ſur le bois, ou ſur la partie ſolide de toute autre plante. *Voyez* ÉCORCE.

PÉDICULE, tiré du latin. C'eſt un diminutif de pied, comme qui diroit petit pied. Par ce mot on entend la partie des feuilles, des fruits, des fleurs, des graines, des boutons & des bourgeons qui leur ſert d'attache, où le tout eſt né. Le pédicule d'un fruit eſt l'endroit de la queue par lequel cette queue eſt enchaſſée, ou

encaſtrée dans la branche qui l'a produite. Elle y eſt placée, comme on dit en terme d'art, en queue d'aronde, ou comme un diamant dans ſon chaton.

PELLE, inſtrument du Jardinage, vient du mot de peller, en ce qu'enlevant de deſſus la terre les immondices avec une pelle, on la rend unie comme la peau. C'eſt un outil de bois plat & large, un peu creux dans le milieu, avec deux rebords aux côtés & un manche.

Il eſt des pelles de fer applati, fort mince, ayant une douille auſſi de fer, & un manche de bois. Elles ſont d'une grande utilité pour enlever la terre meuble. Cette pelle de fer n'eſt point employée dans le Jardinage, mais fort mal à propos, car elle a de grands avantages.

PELLICULE. Mot latin, diminutif de peau, comme qui diroit petite peau. C'eſt une membrane mince & fort déliée qui couvre une autre peau. *Voyez* CUTICULE, ÉPIDERME.

PÉPINIERE. Originairement c'étoit un lieu conſacré à la ſemence des pepins pour y élever des arbres provenans de ces pepins;

mais à préſent c'eſt un endroit où l'on éleve toutes ſortes d'arbres, d'arbriſſeaux & d'arbuſtes fruitiers & non fruitiers. Les meilleures pépinieres ſont celles de Vitry, mais on *arrache*, au lieu de *lever*; au moyen de quoi l'on ne peut avoir de la ſatisfaction des plantations.

Les pépinieres d'Orléans font un grand débit, & l'on y arrache comme ailleurs.

Quant à celles des Chartreux de Paris, c'eſt le même à cet égard. Ces pieux Anachoretes font commerce d'arbres pour le ſeul bien public. On ſait d'eux-mêmes qu'elles leur cauſent plus d'embarras que de profit; autre choſe eſt d'exploiter par ſoi-même, comme font tous les autres Pépiniériſtes, & autre choſe de faire façonner par autrui. Ils ſont trop honnêtes gens pour tromper, mais ils ne ſont pas exempts d'erreur. Ils confondent l'Abricot de Nancy avec ce qu'on appelle *Abricot-Pêche*, qui ſont auſſi différens l'un de l'autre, que l'Abricot commun de tous ceux des autres eſpeces. Il a fallu regreffer en vrais Abricots-Pêches, tous les Abricots de Nancy par eux fournis pour le Roi à

Choisy, ainsi que chez les principaux Seigneurs de la Cour. Nous donnons un Traité des Pépinieres. Nul jardin de certaine grandeur où ne doive être pépiniere convenable.

PÉPINIÉRISTE est celui à qui appartient la pépiniere, ou du moins ce qui est sur la terre : c'est celui qui la seme & la plante, qui en cultive les arbres, & qui en fait commerce.

PERCE-OREILLE, animal long d'environ un demi-pouce, étroit & plat, ayant deux pinces, avec lesquelles il entame, il ronge, il perce & déchiquete les feuilles, & mange les fruits. Il a à l'extrêmité de son corps deux petites pointes en forme de croissant. Cet animal se refugie communément sous les feuilles dans lesquelles il s'enferme. Là il tend une sorte de petite toile blanche, il y dépose ses œufs & meurt. Il se refugie également dans les creux des murailles, dans les replis des écorces d'arbres, & dans toutes sortes de recoins. Il n'éclot que lorsqu'il y a de la verdure formée, vers la fin d'Avril. Il est des secrets infaillibles pour détruire cette peste des jardins. On tend des cornets de papier, ou des tampons de feuillages

feuillages dans lesquels il se refugie. On les secoue tous les matins, & même dans le jour ; ils tombent, & on les écrase. Il ne paroît communément que la nuit.

PERCER. Ce mot se dit en Jardinage au sujet des plantes en caisse que l'on arrose. On dit, en parlant des arrosemens qu'on fait aux orangers, qu'on veut arroser à fond, il faut les baigner & les percer, c'est-à-dire, jusqu'à ce que l'eau passe à travers les joints de la caisse par en bas.

PERPENDICULAIRE, terme de Géométrie. Ce terme a lieu dans le Jardinage, particuliérement par rapport aux branches qui montent droit, soit de la tige, soit du tronc de l'arbre. On les nomme encore branches verticales. Ces branches dans les arbres dévorent toujours les latérales & les obliques. Jamais il ne faut laisser à tous arbres quelconques que des branches obliques & latérales. Observer qu'il est ici question d'arbres fruitiers en espalier & en contre-espalier, & non des autres quelconques.

Quant aux branches perpendiculaires qui croissent sur les obliques, comme elles ne

le ſont pas directement, ni primitivement, elles ne peuvent emporter la ſeve, à moins qu'elles ne fuſſent branches gourmandes : alors ſi elles ſont mal placées, on les ſupprime. L'expérience ici, comme dans le reſte, eſt un juge ſans appel. *Voyez* BRANCHES.

PÉTALE, terme de Botanique. On ne ſait pas trop pourquoi l'on a appellé de ce nom les feuilles formant les fleurs. On dit monopétales, polypétales, les fleurs qui n'ont qu'un rang de feuilles, ou celles qui en ont pluſieurs. Ce ſont des variétés de la nature, dont on ne peut rendre raiſon.

PHÉNOMENE. Mot qui vient du grec : il eſt de la Phyſique ; il ſignifie tout ce qui eſt apparent dans la nature, mais dont on ne connoît pas la cauſe, ni le principe.

On appelle communément phénomenes tous les événemens qui s'offrent à nos yeux dans les effets de la nature, ſoit dans l'air & dans le ciel, ſoit ſur la terre, ſoit enfin dans tout ce qui compoſe la matiere univerſelle, & dont on cherche les cauſes particulieres.

Les phénomenes du Jardinage sont tous les effets de la végétation que bien nous appercevons, mais dont nous ignorons les vrais principes. Cet art offre de toutes parts à nos yeux des phénomenes sans nombre & à tout instant. Le vulgaire du Jardinage, qui en est le témoin oculaire, n'en apperçoit quoi que ce soit, lesquels les savans ne peuvent appercevoir, parce qu'ils ne pratiquent pas.

PHYSIQUE. *Voyez* EXPÉRIMENTALE.

PHYSICIEN, vient du grec. Il veut dire observateur de la nature ; tous les Jardiniers devroient être tels, du moins jusqu'à un certain point, & comme le font les gens de Montreuil. *Voyez* OPÉRATION, *Voyez ci-après* PRATIQUE.

PIE, ou PIED. C'est la partie d'en bas de toute plante, celle qui est à la superficie de la terre, où est la jonction du tronc avec la tige. On dit le pied d'un arbre, un pied de vigne, &c. le pied du mur.

Le mot de pied en Jardinage se prend souvent pour la plante même. On dit un beau pied d'arbre, un pied de fraisier, de

chicorée, de cardon, de melon, de concombre, de céleri, un pied d'œillet, de basilic, de giroflée, &c.

PIETINER *la terre. Voyez ci-après* TRÉPIGNER.

PINCEMENT, PINCER, c'est arrêter & casser, ou couper par les bouts les bourgeons de la pousse de l'année, quand ils sont à une certaine longueur.

Ce pincement est en usage universellement dans le Jardinage, excepté à Montreuil, & chez toutes les personnes qui font usage de leur raison.

Comme on a trouvé ce pincement établi & pratiqué dans le Jardinage, on a imaginé qu'il ne pouvoit être que bon sans autre examen. Cependant il est la ruine des arbres. Tout ce que disent les partisans de cette opération meurtriere des arbres pour la justifier, n'est qu'un pur radotage enfanté par l'ignorance.

PINCER, c'est, avec l'ongle du pouce & le second doigt, casser l'extrêmité d'un rameau tendre, ou bien, quand le rameau est devenu bois dur, l'éclater par le bout avec les doigts, ou le couper avec la serpette; ainsi font tous les Jardiniers pin-

ceurs au grand détriment des arbres.

Il eſt pourtant des occaſions où l'on pince à Montreuil, mais c'eſt avec diſcernement, ou dans le cas requis : par exemple, lors de la taille, au lieu de faire des coupes aux bourgeons latéraux, ou decôté des arbres en buiſſon, & même de ceux en éventail, ce qui fait d'un arbre un nid de pie; ne faire que pincer & éclater par les bouts, & vous êtes ſûr d'avoir, en peu de temps, des fruits à l'infini; & par après, d'année en année, vous rapprochez tant & plus, ſuivant le beſoin.

Voici encore une occaſion où le pincement a lieu, où même il eſt néceſſaire. Vous voulez dompter un gourmand de milieu, & en faire une branche avantageuſe pour garnir votre milieu. Si vous le laiſſez pouſſer à ſa volonté, il abſorbera toute la ſeve, il appauvrira les autres branches, & ruinera tout votre arbre. Quand donc il a environ deux pieds de long, vous le ravalez & le réduiſez à un pied ſeulement. Alors les yeux au-deſſous du pincement pouſſent pluſieurs bourgeons que vous étendez en paliſſant; & au bout d'un

mois, vous le raccourciſſez encore, en ravalant de nouveau ſur les bourgeons qui ont pouſſé plus bas. C'eſt le cas encore d'un buiſſon que vous voulez former, & qui ne pouſſe qu'une ſeule branche, ou deux branches ; vous pincez alors pour faire drageonner. Enfin vous pincez heureuſement & à propos une giroflée & autres ſemblables pour les évaſer, quand, ne pouſſant qu'un jet, elle s'étoileroit. Hors ces cas, & leurs pareils, c'eſt, en Jardinage, un crime énorme de pincer ; néanmoins un tel pincement eſt de pratique univerſelle, & même il eſt preſcrit par tous les livres. Tous juſqu'ici, faute de lumieres, faute de phyſique & de réflexion, ſe ſont entendus à détruire ainſi, ou du moins à troubler étrangement l'ordre & le méchaniſme de la nature.

PIOCHE eſt un outil du Jardinage connu de tous. Quelques-uns l'appellent auſſi beſoche. Ils ne different qu'en ce que l'une eſt un outil pointu, en langue de chat, & l'autre eſt camus, applati & large à ſon extrêmité.

PIVOT. Ce terme eſt pris des différens

arts. On dit une porte qui roûle sur son pivot, quand elle est supportée par un morceau de fer, qui est perpendiculairement en dessous. C'est d'après cette idée qu'en Jardinage on a appellé pivot, ou racine pivotante, la grosse racine d'un arbre, laquelle est placée immédiatement sous le tronc, & qui darde en terre.

Tous les Jardiniers se sont accordés jusqu'ici, & s'accordent encore dans la pratique de supprimer tout pivot à tout arbre. Qu'on en demande les raisons, il n'en est que de si misérables, qu'elles font pitié. Telle est la force du préjugé & de l'ignorance.

La plupart des jeunes arbres ne périssent que par-là. Il est à ce sujet une observation la plus importante, également ignorée par les Physiciens & par les Jardiniers ; savoir, qu'en supprimant un pivot, comme le prescrivent tous les livres du Jardinage, & comme tous les Jardiniers le pratiquent ; deux événemens s'ensuivent : le premier, c'est le dépérissement, la langueur, & souvent la mortalité de l'arbre : faites une expérience à ce sujet. Passez votre main dans

terre sous le pivot coupé, & vous trouverez que le tronc qui est le réservoir commun de la seve, où toutes les racines reportent, ne peut plus contenir la seve, se trouvant à jour perpendiculairement endessous, & que la terre est trempée à cet endroit-là même, comme si elle avoit été mouillée exprès, & cela durant un assez long temps, jusqu'à ce que, ou l'arbre meure, ou que la plaie guérisse, quand l'arbre est assez vigoureux pour soutenir cette cruelle opération.

La seconde observation n'est pas moins certaine; savoir, qu'à la place du pivot coupé, la nature, quand l'arbre reprend, fait éclorre du tronc un autre pivot, ou des racines pivotantes, équivalentes au pivot récepé. Visitez tels arbres un an, ou deux ans après, & vous en serez convaincu. Ces deux points sont incontestables. Pourquoi donc priver une plante d'une partie essentielle d'elle-même, dont la privation lui est mortelle, ou que la nature est obligée de reproduire? Enfin toutes les plantes imaginables, à l'exception des plantes bulbeuses & de quelques arbres & ar-

buſtes à racines, qu'on appelle fibreuſes, ont inconteſtablement un pivot ; perſil, oſeille, carottes, panais, cardons, raves, choux, chicorées ſauvages, &c. ainſi que tous les arbres des forets plantés par la nature.

Mais voyez tous les arbres des forêts qui croiſſent d'eux-mêmes : ils ont leur pivot ; viennent-ils moins bien ? Au contraire.

On peut ajouter un troiſieme fait ; ſavoir, qu'un arbre qui a ſon pivot, profite plus en trois ou quatre ans, que l'autre en dix. C'eſt encore une épreuve à faire.

Malheureux le Jardinage contre lequel l'homme d'eſprit, comme le ſtupide, conſpirent également ; ils ſemblent travailler à l'envi à ſa deſtruction. Tous s'accordent, contre toute vraiſemblance, à ſupprimer le pivot, qui eſt une partie eſſentielle des arbres. Il ne faut point d'effort de génie ; il ne faut que du bon ſens pour appercevoir la néceſſité du pivot dans toute plante, puiſque la nature le procrée dans toutes les plantes imaginables, à l'exception des plantes bulbeuſes & à racines fibreuſes, à

qui, par un ordre particulier de cette mere commune des végétaux, il n'eſt point néceſſaire, parce qu'il ne peut y avoir lieu. Parmi ceux des Auteurs modernes conjurés contre les pivots, il en eſt un, fort galant homme d'ailleurs, qui leur en veut juſqu'à la mort. Il appréhende tellement qu'on n'oublie de les proſcrire, qu'en cent endroits de ſes Écrits il en ordonne la ſuppreſſion. Quel acharnement, grand Dieu! mais ſur quoi fondé? Nulle raiſon.

Voulez-vous planter ſans couper le pivot dans un terrain qui n'a point, ou que fort peu de fond? Courbez-le en genouillere, par ce moyen vous ferez de lui une racine horizontale; & quant aux autres racines, qui piquent en en bas comme le pivot, courbez-les de même en genouillere, & alors vous pourrez, à la faveur d'un tel expédient, planter dans un terrain qui n'auroit qu'un pied de bonne terre. Il faut dire à ce ſujet deux choſes qui ſont eſſentielles: 1°. qu'en ce cas il faut arroſer de tels arbres lors des ſéchereſſes: 2°. qu'il faut planter des arbres avec des racines de toute leur longueur, & qu'on puiſſe cour-

ber, ce qui ne se peut, quand elles sont écourtées suivant la routine. *Voyez* GENOUILLERE.

PLAN, ou DESSEIN, c'est la même chose; mot pris de l'Architecture. On dit plan d'un jardin, comme on dit plan d'un bâtiment, d'un château, d'un palais, &c. Afin qu'un jardin puisse être bien, il faut qu'il soit fait d'après un plan. Rien de plus rare qu'un jardin correct. Presque tous sont de pieces & de morceaux, comme on dit, & tous communément assez mal assortis. A mesure qu'un jardin change de maître, chaque propriétaire veut y mettre du sien, & les Architectes enchérissent sur ce qu'ont fait leurs devanciers.

PLANCHE, en terme de Jardinage, est un espace de terre que l'on dresse d'ordinaire, & qu'on pratique de 4 pieds de large, sur la longueur du quarré dont elle fait partie. Toujours une planche a à droite & à gauche un sentier d'un pied de large. On dit dresser, former, labourer, border, semer, sacler, &c. une planche.

PLANCHES à Montreuil se dit des planches de bois qu'on met à plat sur des po-

tençaux de fer le long du chaperon des murs, pour détourner les eaux & les influences malignes de l'air. *Voyez* PAILLASSONS PLATS, ABRI.

PLANISPHERE, terme latin composé, qui est pris de la Géographie & de l'Astronomie. Il veut dire surface plate. Telle est la figure qu'on fait prendre aux arbres taillés en massifs réguliers. Toujours on les coupe à plat à mesure qu'ils poussent. *Voyez* MASSIFS.

PLANT, qui vient du mot de planter, s'entend de plusieurs manieres.

On dit du plant de laitues, de chicorées, de melons, de concombres. C'est, en général, tous les éleves qu'on fait des graines semées, pour les replanter ensuite. On dit aussi du plant d'asperges, de fraisiers, &c. lorsqu'il est question de les mettre en place.

Le mot de plant se prend encore pour la chose même plantée, ou semée, comme quand on dit un plant d'artichaux, un plant de haricots, de grosses feves, de fraisiers, framboisiers, &c. quand les unes & les autres sont sur terre.

PLANT *d'arbres*. C'est l'assemblage de plusieurs arbres de mêmes, ou de différentes especes, plantés en un même lieu. On dit plant de poiriers, plant de cerisiers, plant d'ormes, ou de tilleuls en quinquonces.

PLANTATION est l'action de planter. *Voyez* PLANTER.

PLANTE est un terme général, qui comprend toutes les différentes sortes d'arbres, d'arbrisseaux, d'arbustes, d'herbages, de fleurs, de légumes & autres qui croissent, soit dans les terres, soit dans les jardins, soit dans les campagnes & les bois. Il est des plantes de tant de diverses especes, qu'on ne pourroit les nombrer.

Toute plante est un corps vivant organisé venant de graine, ou de bouture, ou de marcotte, ou de rejeton, lequel est nourri des sucs de la terre, ayant des racines, un tronc, une tige, des branches, des feuilles, des yeux, ou boutons, des fleurs, des graines & des fruits, le tout ensemble, ou séparement.

PLANTER. C'est, après avoir ouvert la terre en largeur & en profondeur convenables, & fait un trou suivant les re-

gles, mettre dedans une plante, puis la recouvrir de terre. Rien de plus rare que de trouver un Jardinier qui ſache planter ; cependant les non Jardiniers s'en mêlent auſſi, comme du reſte du Jardinage.

On verra par le détail de l'opération de la plantation, ſi elle eſt ſi aiſée, & les effets de la bonne & de la mauvaiſe plantation. L'on y apprend à planter pour la prompte jouiſſance, & pour ne plus replanter ſans fin, comme juſqu'ici.

Il eſt bien des façons de planter, outre celle ci-deſſus ; ſavoir, en bordure, en rigole, en échiquier, au plantoir, dans des pots, en caiſſe, en mannequin, en rayon, en pépiniere, en motte, en quinquonce, &c.

On dit planter ſur franc, ſur coignaſſier, ſur doucin, ſur paradis. *Voyez* aux différentes lettres dans le préſent Dictionnaire ces différens articles.

Il eſt un proverbe qui dit, *qui plante d'heure* (ou de bonne heure) *gagne un an.* Il eſt un autre proverbe qui dit encore, *qui plante bien en gagne dix.*

PLANTER *un arbre* ; rien de plus aiſé en

apparence. Tous plantent, & croient savoir planter : cependant, à bien le prendre, ils ne savent que ficher un morceau de bois en terre, qui verdit d'abord, puis rechigne la plupart du temps, & meurt.

De cent arbres, que par supposition l'on plante, qu'on en fasse l'observation, il y en a, au plus, la moitié qui fait un peu quelque chose, & l'autre moitié périt peu à peu en moins de dix ans. La preuve gît en fait. Combien d'arbres ne replante-t-on pas chaque année dans tous les jardins ?

Quiconque sut planter ne replanta jamais, si ce n'est par des accidens qu'on ne peut prévoir.

PLANTOIR est un morceau de bois coudé en forme de béquille, lequel est de diverses grandeur & grosseur, suivant les plantes qu'on veut mettre en terre. Il forme la figure d'un 7, dont la quarre est un peu arrondie à son coude, & il dégénere en pointe. On appuie dessus le manche pour faire un trou dans terre, puis on l'en retire, & l'on met sa plante dans le trou. Les plantoirs pour les buis sont par en bas applatis des deux côtés & garnis de fer.

PLATE-BANDE. C'eſt un terrain long & étroit, bordé d'un côté ſeulement, ou de tous les deux, lequel eſt deſtiné & employé à des fleurs, ou à de menues plantes. Elles ſont mal nommées préſentement ; car l'uſage univerſel eſt de les tenir plus hautes du haut que du bas, ſoit celles des parterres, ſoit celles des murailles. Mais comme ces parties de terre étoient plates dans leur inſtitution, elles ont conſervé leur nom.

PLAIES *des arbres.* Ce mot a la même ſignification pour eux comme à notre égard. C'eſt tout dérangement interne, ou externe en quelque partie d'eux-mêmes, ſoit qu'il y ait rupture entiere & fracture, ſoit qu'il n'y ait ſeulement que déchirement & ce qu'on appelle ſimple léſion, en un mot toute ſolution de continuité dans la partie offenſée.

Deux ſortes de plaies aux arbres & aux plantes : des plaies naturelles venant du vice du ſuc nourricier qui s'épanche, ainſi qu'il arrive aux arbres gommeux, quand la gomme y forme des chancres, ou bien encore par la qualité défectueuſe d'une humeur maligne

maligne dont ce ſuc eſt formé. Ces mêmes plaies ſont accidentelles & forcées, comme celles qui arrivent aux arbres par les grêles, les vents & toutes les cauſes violentes qui caſſent, briſent, détruiſent & arrachent.

Il eſt encore une troiſieme ſorte de plaie aux arbres, leſquelles ſont occaſionnées exprès, & qui ſont artificielles, ſavoir, celles que nous leur faiſons en les taillant, en les greffant, les rapprochant, les récepant, &c.

Toutes ces plaies ſont traitées approchant de même que les nôtres. *Voyez* BANDAGES, MÉDICAMENT.

Il ne faut pas attendre que les plaies ſoient frappées par l'air pour y apporter les remedes; mais les traiter dès leur naiſſance. Il eſt des moyens non-ſeulement de les guérir, mais auſſi d'en prévenir, & de leur en épargner beaucoup.

Indépendamment de l'Écrit ci-devant mentionné, préſenté par ordre du Roi à l'Académie Royale de S. Côme, ſur les plaies des arbres, on donne dans l'Ouvrage pour lequel le préſent Dictionnaire eſt fait,

un Traité des maladies particulieres des arbres, avec les remedes les plus éprouvés, en même-temps que les plus simples.

PLOMB, D'A PLOMB; c'est quand quoi que ce soit est perpendiculaire, sans être plus d'un côté que d'un autre. Il est pris des méchaniques & des arts, Maçonnerie, Charpenterie, Menuiserie, &c. Un arbre, soit en pleine terre, soit en caisse, doit être toujours sur son à plomb, pourquoi le Jardinier soigneux doit y regarder, de peur que l'arbre ne se déjette, ni plante quelconque. Les palissades doivent être tenues toujours d'à plomb, plutôt un peu à fruit qu'en surplomb.

PLOMBER, veut dire s'affaisser. La terre remuée se plombe & s'affaisse d'un pouce par pied: voilà à quoi il faut prendre garde quand on plante, pour que la greffe ne soit pas enterrée, & voilà à quoi personne ne prend garde: telle est la raison pour laquelle tant d'arbres infertiles. Leurs greffes sont enterrées.

POILS. Il est quantité de plantes en qui l'on voit des poils, & des formes de duvets répandus en différentes parties d'eux-

mêmes. Ces parties, ſuperflues en apparence, furent placées en eux par la nature pour les mêmes uſages & la même fin que ceux qui ſont aux corps vivans, & entr'autres, pour la tranſpiration & l'écoulement de quantité de petites parties inſenſibles qui s'évaporent par-là. En les examinant au microſcope, on les apperçoit creux, à peu près comme ſont nos cheveux.

POLYPODE. Mot grec compoſé, qui veut dire ayant pluſieurs pieds. Il eſt plante, mais étrangere à l'arbre ſur lequel il croît contre l'ordre de la nature. Le polypode a des feuilles ſemblables à celles de la fougere. Il vit de la ſubſtance même de l'arbre ſur lequel il ſe forme. Le nombre de ſes racines qui s'enfonçent dans l'écorce de l'arbre ſur lequel il monte droit, lui a fait donner le nom de plante à pluſieurs pieds, ou polypode. Il croît ſur l'arbre même d'un ſuc dégénéré, de même qu'en nous certains corps glanduleux, ſquirrheux, les loupes, & autres concrétions de chair mollaſſe & baveuſe. Cette plante bâtarde a de grandes propriétés pour la Médecine. Les vieux arbres ſont plus ſujets

à ces sortes de corps étrangers que les autres. Les polypodes sont stériles, ne donnant jamais, ni graines, ni fruits; du moins n'en a-t-on point encore apperçus. Ils sont monstres dans le genre de la végétation.

POMPER, Pompement. Pris dans l'usage commun & appliqué dans le même sens aux racines. On suppose qu'elles aspirent les sucs de la terre, comme les pistons d'une pompe aspirent l'eau pour la faire monter jusqu'au tuyau de décharge de la pompe.

Non-seulement les racines pompent & aspirent les sucs qui leur sont contigus, c'est-à-dire, ceux qui sont à l'entour d'elles, mais encore les sucs éloignés haut & bas & au pourtour. C'est ainsi qu'à mesure qu'on tire de l'eau d'une source, l'eau lui arrive des lieux circonvoisins. Pour donner à ce point curieux & intéressant de Physique, jusqu'ici non traité, une étendue convenable, il faudroit être moins borné qu'on ne l'est dans un Dictionnaire, mais voyez au mot Suçoir.

PORES, Poreux, Porosité. Le mot de pore pourroit venir de porte. En effet,

te qu'on appelle *pores* font autant d'ouvertures infenfibles, ou prefqu'infenfibles à travers lefquelles fe fait la tranfpiration dans les animaux vivans. Ils fervent d'écoulement aux humeurs fuperflues, & d'introduction à l'air. Ces petits points qui font à notre peau, font autant de pores pour tels ufages. C'eft le même pour les plantes, toutes font criblées de femblables ouvertures, pour évacuer leurs humeurs fuperflues, & recevoir les influences d'en haut.

POREUX, qui a des pores. Il eft dans les plantes grand nombre de fujets fort poreux, celles à odeurs fortes, choux, ail, oignon, de même toutes les plantes aromatiques, & les fleurs parfumant les airs.

POROSITÉ, ou la qualité poreufe plus ou moins grande des corps & des végétaux.

POTAGER. Jardin potager, eft celui où l'on cultive les plantes qui fervent pour la cuifine, & en particulier pour le potage & à la foupe, d'où lui vient ce nom.

Un potager bien tenu, proprement, avec ordre, où tous les légumes fe fuccédent,

& où la propreté, ainsi que la belle ordonnance régnent de toutes parts, & où foisonnent en tout temps les légumes de toutes les saisons, vaut bien un parterre de fleurs.

Plantes potageres, sont celles qu'on fait venir dans ces sortes de jardins pour servir à notre nourriture. Plantes potageres & légumes sont la même chose, ainsi que jardin potager, & jardin légumier.

La halle de Paris est le plus beau jardin potager de l'Univers, & où l'on a des légumes en tout temps, les plus beaux & à meilleur compte. Mais sont-ils aussi savoureux venant sur couches, à plein collier, comme on dit, dans le terreau & à force d'eau, que ceux qui croissent dans les terres substantielles des campagnes?

Un arpent de jardin potager à loyer fort cher, fait souvent vivre toute une famille, & quelquefois un de trois, quatre & cinq, même au-delà, ne peut suffire pour une maison bourgeoise. La raison est bien simple; l'un travaillant pour son compte est bien autrement avisé & clairvoyant que celui qui travaille pour le compte d'autrui. *Oculus*

magiſtri, dit Columelle, *optima ſtercoratio.*

POTS, en Jardinage, ſont de trois ſortes; des pots communs de terre cuite pour y mettre diverſes plantes; d'autres, ſoit de fayance, de toutes grandeurs & de toutes figures, ſoit de cuivre, de fer fondu, &c. pour y mettre des fleurs & des plantes curieuſes; enfin des pots de ſimple ornement appellés vaſes, & qui ſont de toute matiere, leſquels ſont ornés & ſculptés, & dans leſquels on ne met rien.

On dit arbres en pots. Ce ſont d'ordinaire des Paradis, ou des pêchers nains de la petite eſpece, mais dont les pêches ne valent rien. Ne jamais acheter d'arbres, ni de marcottes de vignes en pots, mais bien des fleurs & des arbuſtes.

Pour placer des arbres, ſi petits qu'ils puiſſent être, dans des pots & dans des mannequins, il faut, de toute néceſſité, circoncire toutes les racines qui, comme il a été dit, ſont le premier principe de vie des plantes. En ſuppoſant qu'à la faveur du terreau & des arroſemens, ces arbres reprennent, que peuvent-ils devenir, ſoit quand ces mêmes racines pouſſant, iront

ſe briſer contre le pot, ſoit lorſque, placés dans la terre, ils n'auront plus que des nourritures fortes? Tel un jeune enfant, dont, à force de chatterie & de friandiſes, on a altéré le tempérament; au lieu qu'élevé avec bon pain de pâte ferme, il devient robuſte & de bonne conſtitution. Les Fleuriſtes qui font commerce de pareils arbres, ſavent bien à quoi s'en tenir à ce ſujet; mais quantité de gens veulent être dupes, & en faveur du gain, ils s'y prêtent. Le même eſt, à peu de différence près, au ſujet des mannequins. L'unique façon de planter avantageuſement, c'eſt de planter à nud.

POUDRES SÉMINALES, ou POUSSIERES. Dans le ſyſtême de la diſtinction des deux ſexes dans les plantes, ce ſont elles qui par l'entremiſe de l'air & des vents, operent une conjonction pour ſe féconder réciproquement. Dans le ſyſtême oppoſé elles ſont des menſtrues. Ces poudres ne ſont autres que les odeurs des fleurs. *Voyez* FLEURS, CHATONS.

POUDRETTE. On a donné ce nom au terreau qui ſe forme au bout de deux,

trois, ou quatre années des vuidanges, dont on fait les décharges hors de Paris, de matieres appellées fécales. Ce terreau alors ne sent plus rien du tout; mais il est fort chaud, & il faut le bien battre, & le mêler avec la terre, si l'on le mettoit dessus, de même qu'on fait à l'égard du terreau ordinaire, comme il ne manqueroit pas de bruler les racines; ce terreau étant fort spiritueux, seroit bientôt évaporé, s'il étoit long-temps au grand air. La poudrette ne convient qu'à certaines plantes & aux terres froides, ainsi que la fiente de pigeons. La poudrette entre dans la composition de la terre à orangers; mais il faut qu'elle soit employée avec prudence.

POUPÉE, Greffe en Poupée. On appelle de ce nom toutes les greffes en fente, parce que pour retenir les greffes dans leur place, ainsi que pour empêcher que l'air ne les saisisse & ne les desseche, pour également empêcher que les pluies, les rosées, les brouillards, n'entrent dans la fente, on applique dessus de la terre grasse avec du foin qui sert à les entourer,

en détrempant le tout dans de l'eau avec du foin. *Voyez* ENTE, GREFFE.

POUSSER. Arbre, ou plante qui pouſſe, eſt celui, ou celle qui produit des rameaux verds, des feuilles, des fleurs, des yeux, ou boutons, des graines & des fruits, ou l'une, ou l'autre de ces choſes. C'eſt encore groſſir, s'étendre & profiter en tout ſens.

POUSSER ſe prend en mauvaiſe part dans le Jardinage, en parlant des arbres qu'on n'a pas aſſez ménagés. Arbre pouſſé & épuiſé, c'eſt la même choſe. On dit arbre pouſſé, comme on dit cheval pouſſé.

On dit encore pouſſer à l'eau, en parlant des herbages & des fleurs, c'eſt-à-dire, les arroſer abondamment, pour qu'ils ne montent pas en graine, & pour les avoir plutôt & plus nourris.

On s'exprime encore d'une autre façon, en diſant faire pouſſer un arbre, ou toute plante, quand, à force de fumer, labourer, biner, ſacler, mouiller, &c. on leur fait faire des progrès.

POUSSE *des arbres*. Ce ſont les jets nouveaux.

PRATICIEN. Jardinier praticien, eſt celui qui exerce le Jardinage. Jardinier ſpéculatif, eſt celui qui, ſans avoir pratiqué, mais qui, à la faveur de quelque teinture ſuperficielle du Jardinage, médite, raiſonne & dogmatiſe, s'ingere même trop ſouvent d'écrire. Combien de ces ſortes de gens, pervertiſſant le Jardinage, inondent cet art par des volumes entaſſés, & qui ne ſont imprimés que par la ſeule démangeaiſon d'écrire : & c'eſt ce que nous ferons voir en analyſant quelques-uns de ces ſortes d'Écrits dans la ſuite du préſent Ouvrage. On y verra, tant de la part des Jardiniers-Travailleurs qui ont oſé ſe faire Auteurs, que des autres ſimples ſpéculatifs, tous non avoués par la nature, combien d'erreurs groſſieres, de mépriſes, de bévues, de préjugés faux, de mauvais raiſonnemens, de pratiques vicieuſes & meurtrieres pour les plantes quelconques. Il eſt donc queſtion d'une réforme univerſelle, autant dans la façon de penſer, que dans celle d'opérer. Cette réforme elle s'établit depuis nombre d'années, & elle perce en quantité d'endroits, de jour en jour.

Ce mot de praticien a une autre signification. Il veut dire un Jardinier studieux, économe, industrieux, qui, avec peu de dépense, fait beaucoup de bons Ouvrages; un Ouvrier qui, au lieu de tout laisser périr, faute de soin, faute de veiller sur chaque chose, & de raccommoder dans le temps, fait son capital de pourvoir à tout.

PRATIQUE est toute opération du Jardinage, conformément à des regles à & des principes. On dit la pratique de Montreuil, pour dire la façon de cultiver les plantes usitée à Montreuil.

PRATIQUE s'entend aussi des arts & des sciences, où l'on opere par des exercices corporels, ce qui forme ce qu'on appelle expérience; suivant le dire des bonnes, à force de forger on devient forgeron.

PRATIQUER un art, ou une science, c'est exercer l'un, ou l'autre, s'y former, y acquérir des connoissances & de l'expérience. On dit pratiquer le Jardinage, comme on dit pratiquer la Médecine & la Chirurgie.

PRIMITIF, PRIMORDIAL. *Voyez* DIRECTION.

PROBLÊME. Mot grec, qui veut dire opinion, point particulier, ſujet, queſtion, propoſition pouvant ſouffrir le pour & le contre, & qu'on peut ſoutenir de part & d'autre.

Dans le Jardinage ce qu'on appelle problême, eſt un événement dans la nature ſur lequel les uns & les autres opinent à leur gré; il fait le ſujet des préſomptions & des ſuppoſitions pour découvrir les ſecrets de la nature. C'eſt un problême continuel & le plus ſurprenant de voir comment la ſeve peut ſe modifier en tant de manieres, dans les racines, la tige, les branches, les feuilles, les fleurs & les fruits; le changement d'un mauvais fruit en un bon par le moyen des greffes, eſt un problême; de même de ſavoir pourquoi la ciguë & l'aconit font mourir, tandis que la laitue bienfaiſante, ou toute autre plante ſalutaire vivifie. Les vapeurs des fruits & des herbages, les nuances & les formes ſi diſſemblables des fleurs, &c. font autant de problêmes, & toujours ils donneront lieu à des raiſonnemens & à des ſyſtêmes ſans fin.

PUCERON. C'eſt comme qui diroit une petite puce. C'eſt un inſecte qui s'attache à quantité de plantes, ſur-tout aux feuilles du pêcher, qui les ronge, & qui par là-même, cauſe un préjudice conſidérable à ces arbres. Il eſt des pucerons de toutes eſpeces. Il en eſt qui ſont ſi petits, qu'on ne peut les appercevoir qu'à la faveur de la loupe, ou du microſcope, inſtrumens qui groſſiſſent les objets bien autrement que les lunettes.

L'air eſt plein de ces inſectes & de leurs œufs, comme il eſt rempli de graines de mauvaiſes herbes. Telle eſt la raiſon pour laquelle, après des brouillards, qu'on appelle vermineux, toutes les plantes ſe trouvent couvertes de toutes ſortes d'inſectes que le ſoleil, lors du printemps & en été, fait éclorre en 24 heures.

On dit arbre empuceronné, celui qui eſt attaqué de pucerons. On dit encore épuceronner, comme on dit écheniller, pour dire ôter les pucerons.

Les recettes de drogues, quelles qu'elles puiſſent être, ne ſont point mourir les pucerons; ou, ſi elles les tuent, elles ne peu-

vent le faire ſans danger pour l'arbre. On ne peut les détruire autrement qu'en les cherchant & les tuant, de même que les vermines humaines & celles des animaux. On donne des moyens ailleurs qu'ici pour y parvenir.

PUNAISE DE JARDINS. Inſecte qui incommode les arbres. Il en eſt de deux ſortes, la grande & la petite eſpece. Ceux de la grande ſont de la largeur d'une groſſe lentille, & ont une odeur infecte. Ces ſortes de punaiſes mangent les fruits tendres, & ſur-tout les pêches. Elles ont des doubles aîles; celles de deſſus ſont comme des écailles ſemblables à celles des hannetons, & en-deſſous d'autres aîles qui ſont repliées, & qui ſont à jour comme des réſeaux. Ces animaux on les détruit en les cherchant & en les écraſant. Il faut s'y prendre lors du ſoleil, qu'ils chériſſent beaucoup. On arrache une feuille, & on a ſoin de les prendre avec; autrement les doigts ſeroient empeſtés par leur odeur abominable. L'autre ſorte de punaiſe de la petite eſpece n'a aucune odeur, mais eſt bien plus à redouter pour les arbres. Ce petit animal,

dont il eſt fait ailleurs par nous la deſcription, ronge les feuilles en-deſſous, & par ſa fiente, noircit & charbonne les feuilles, l'écorce & les fruits, de même que les treillages & la muraille. Il fait des coques d'œufs qu'il répand par-tout & qui pullulent à l'infini. Ces œufs n'écloſent que lorſque la verdure eſt ſuffiſante pour les nourrir, vers le mois d'Avril & de Mai. Si l'on néglige de les détruire, l'arbre s'en trouve fort mal, & trop ſouvent il meurt néceſſairement. Quand on les a laiſſé engrener juſqu'à un certain point, il n'y a pas d'autre moyen, pour s'en débarraſſer, que de laver les arbres, les treillages & la muraille avec de l'eau de ſavon, puis éponger avec de l'eau ſimple. On n'en eſt pas quitte pour une ſeule fois. Il faut recommencer à pluſieurs repriſes d'année en année, à raiſon de ce que, quelque précaution qu'on prenne, il reſte toujours du couvain, qu'on ne peut appercevoir. De plus, il en renaît d'autres. Le temps d'y procéder eſt lorſque les boutons ne ſont pas en mouvement durant l'hiver. De plus, au lieu de frotter du haut en bas, ou horizontalement,

talement, il faut toujours frotter du bas en haut, de peur d'arracher, ou d'endommager les boutons.

Il eſt une troiſieme ſorte de punaiſes qui ſont rouges & de moyenne groſſeur. En Normandie, où elles ſont fort nombreuſes, on les appelle des mazarins. Elles ne laiſſent pas que d'être répandues par-tout ailleurs. Elles vont en bande & déſolent les jardins, dévorent les fruits, criblent les feuilles & les mettent à jour. Au printemps, quand ces animaux attaquent un pêcher, ils rongent toute la verdure naiſſante juſque dans l'écorce même, & font périr l'arbre : comme ils aiment fort la chaleur, ils s'adonnent aux eſpaliers, & ne ſe débandent ailleurs que lors du temps chaud. Le plus grand nombre des Jardiniers qui n'obſervent rien, ne s'apperçoit nullement de tous ces dégâts, les voit d'un œil tranquille, & les laiſſe bonnement faire, ne les ſoupçonnant aucunement ; on les détruit en les écraſant.



Q

QUARRÉ *de jardin.* C'eſt un eſpace particulier du jardin ayant une forme quarrée & des allées au pourtour, qui partagent le jardin & le coupent en différentes pieces. On coupe enſuite & l'on diviſe les quarrés par planches, ayant autour d'elles des ſentiers. Il eſt auſſi des quarrés en une ſeule piece, & uniquement employés à une ſeule ſorte de plante; on dit un quarré de choux, de navets, de pois, &c. Alors ces quarrés on les ſeme à la volée, & on n'y pratique point, ni planches, ni ſentiers; mais il eſt plus propre & plus régulier, ſur-tout dans un jardin qui n'eſt pas immenſe, de partager les quarrés en planches & en ſentiers.

QUEUE ſignifie, dans le Jardinage, toute extrêmité attachée à quelque choſe, ou ce à quoi quelque choſe eſt attachée. On dit la queue d'une feuille, d'une fleur &

d'un fruit ; c'eſt l'attache qui les tient à la branche, ou à la tige.

Il faut bien prendre garde de caſſer la queue des fruits en les cueillant ; ils ne ſont plus, ni de miſe alors ſur la table ; ni de garde au fruitier.

La queue des feuilles, des fleurs & des fruits qu'on voit tous les jours, ſans y faire attention, renferme des curioſités dignes d'être remarquées. Elle eſt le canal par lequel les feuilles, les fleurs & les fruits reçoivent la nourriture de la branche, & elle contient quantité de petites parties, qui ſervent également à ſa ſubſiſtance, & à celle des choſes pour leſquelles elle eſt faite, & dont le détail ſeroit ici déplacé.

Les queues des plantes ſont auſſi diverſes que les figures mêmes des plantes.

Queue d'Aronde. Il veut dire queue d'hirondelle, & par corruption queue d'aronde. C'eſt un terme de quantité d'arts. Il a lieu parmi les Menuiſiers, Charpentiers, Serruriers & autres. C'eſt un emboîtement de deux pieces enſemble, encaſtrées de façon que l'entrée ſoit beaucoup plus étroite que le fond. Mais pour pou-

voir loger dans l'entaille cette extrêmité ; beaucoup plus large que l'entrée, on l'y introduit par en-dessus. Cette figure de queue d'aronde sert à expliquer comment les feuilles des plantes sont enclavées dans leur peau, comment celles des arbres peuvent tenir contre l'effort de certains grands vents, & comment, lors de leur chute, ces feuilles, en se rétrécissant & en diminuant de volume, se détachent de leurs entailles dans la peau, & tombent. Plusieurs Artisans disent encore queue d'hirondelle, quoique l'usage soit queue d'aronde. Cette figure est en effet celle de la queue de cet animal, & c'est d'après sa ressemblance avec elle, qu'elle est ainsi appellée dans les différens arts.

QUINCONCES. Mot grec, & non quinconges, comme disent quelques-uns. Ce sont des rangées d'arbres en échiquier, & non en échiquiet. Elles présentent des allées, de quelque côté qu'on les regarde.

La façon de planter la plus universelle, est de tout planter en échiquier, ce qui est une forme de quinconce. Elle est fort

avantageuſe pour gagner du terrein, pour faire plus aiſément les labours légers & les ſaclages, ainſi que pour le coup d'œil. C'eſt ainſi qu'on plante & qu'on doit planter tout dans les jardins utiles, & dans ceux de ſimple ornement, à l'exception des plate-bandes, des allées, de plein-bois & des maſſifs.

R

RABAISSER *un arbre.* C'eſt quand il monte trop, le ravaler en le coupant plus bas, ou ſur des bons yeux, ou ſur des branches jeunes & vigoureuſes. On dit encore dans un autre ſens rabaiſſer les branches ſur les côtés quand, au lieu de les placer perpendiculairement aux eſpaliers, ou aux contre-eſpaliers, on les tire de côté, depuis le bas du mur, ou du contre-eſpalier juſques en haut. C'eſt les étaler à la façon dont nous étendons nos bras de toute leur longueur; au lieu qu'en les montant droit, comme on a coutume de faire, on a tou-

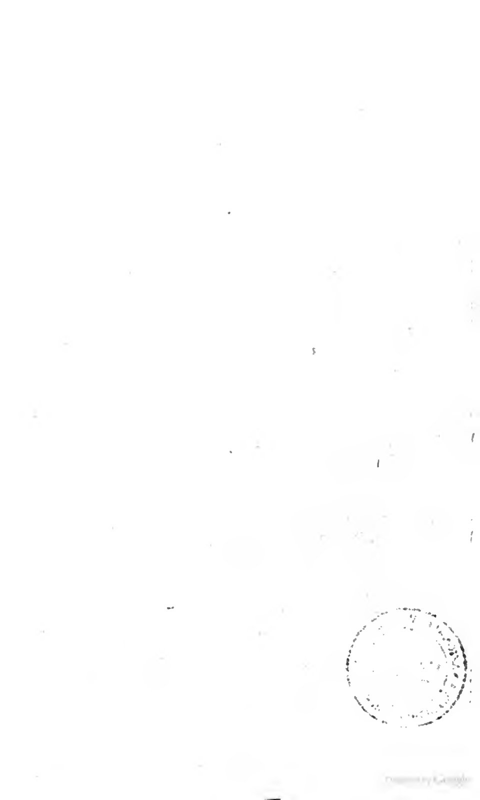
jours de fort vilains arbres, presque pas de fruits, & la muraille est toujours dégarnie du bas. *Voyez* EMPORTÉ.

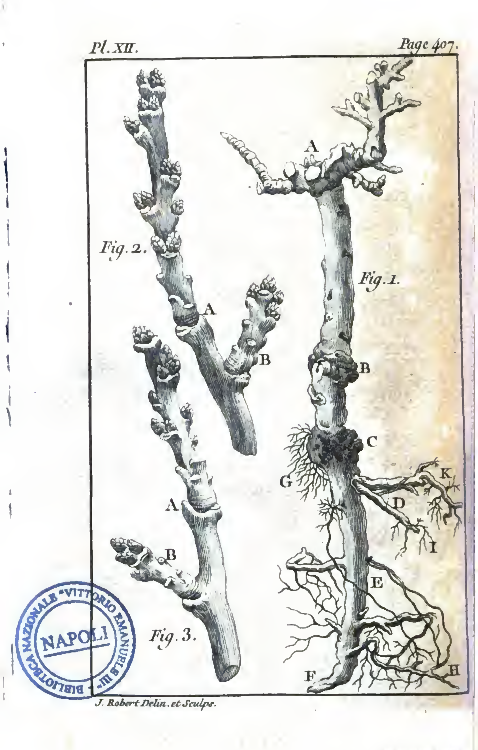
RABOUGRI, terme populaire. Il se dit des arbres, de toute plante & des fruits. Ratatiné & racorni font la même chose. C'est, en fait d'arbres, celui qui ne fait que rechigner, dont les pousses sont maigres, qui ne donne que des fruits mesquins, dont l'écorce est toute raboteuse, qui, au lieu de profiter, semble décroître, un arbre en un mot hideux, vilain à voir.

Ces sortes d'arbres péchent par le principe, vice d'origine, mauvaise plantation, mauvais régime, défaut aussi quelquefois de la part de la terre.

Le remede est d'en mettre un autre à la place, mais en changeant la terre, &c.

Plantes rabougries se dit des herbages & des fleurs qui ont les mêmes défauts que les arbres & les fruits rabougris. Les fruits rabougris sont de petits fruits ratatinés, graveleux en dehors, pleins de bosses & de creux, pierreux en-dedans, & qui n'ont nulle saveur. Le Jardinier est le maître d'empêcher les arbres d'avoir de tels fruits,





J. Robert Delin. et Sculps.

& ce en mille manieres trop longues à détailler ici.

RACINES, ſont la partie inférieure de toutes plantes, laquelle réſide & eſt cachée toujours en terre. C'eſt cette partie d'elles-mêmes qui toujours eſt formée la premiere dans toutes les ſemences, & qui reçoit, ou qui pompe directement les ſucs de la terre pour les faire paſſer continuellement à tout le reſte des plantes.

Les racines ſont compoſées d'une ſurpeau & d'une peau, & elles ſont criblées de petits trous de toutes parts. Dans toutes eſt un gluant dont il va être donné une légere ébauche.

La deuxiéme peau eſt toujours imbibée de ce gluant, qui eſt un ſuc limonneux & gras, ſervant à faire couler la ſeve, comme dans notre goſier le ſemblable, qui ſert à faire couler les nourritures, ſans quoi elles s'y attacheroient.

Toutes les racines ſont creuſes par les bouts, & ouvertes pour pomper, ou pour recevoir les ſucs de la terre.

Il eſt auſſi dans toutes des eſpaces vuides, des loges, des interſtices, des parois,

qui ſe vuident ſans ceſſe, & qui également à tout moment ſe rempliſſent, de même que nos veines où le ſang paſſe & s'échappe continuellement; mais qui eſt auſſi ſans ceſſe remplacé par ce même ſang arrivant toujours ſans diſcontinuer.

On range dans quatre claſſes les diverſes racines; ſavoir, des groſſes, des moyennes, des petites, & le chevelu, deſquelles va être dit un mot.

On dit racines chancies, moiſies, pourries, uſées, épuiſées, brulées par les bouts & chancreuſes. A toutes ces choſes ſont des remedes, mais que nul ne connoît, ou ne pratique. On laiſſe périr quantité d'arbres faute de ſoin, ou de ſavoir pour les panſer.

On appelle racines, quantité de plantes qui ſervent à nous nourrir, telles les panais, navets, carottes, raves, ſalſifis, &c.

Ces quatre ſortes de racines ſont des ligneuſes, ou oſſeuſes, qui ſont ainſi appellées, à cauſe qu'elles tiennent de la nature du bois & de nos os pour la ſolidité. Des demi-ligneuſes, ou demi-oſſeuſes, qui ſont in-

férieures à celles-là. Des fibreuſes, qui ſont des filets creux, plus, ou moins gros & alongés ; enfin les chevelues, à cauſe qu'elles ne ſont pas plus groſſes que des cheveux. Ailleurs on traite au long ce ſujet.

Faute d'avoir étudié ſuffiſamment la nature dans les racines, pour connoître leur tiſſu, leur organiſation, leur méchaniſme, leurs fonctions diverſes, leur action & leur jeu, non-ſeulement on ne les a pas aſſez ménagées ; mais on a péché griévement à leur égard, la pratique univerſelle étant de les mutiler étrangement. Tous en effet s'accordent en ce point, de n'en laiſſer preſque point en plantant, & nul livre qui ne le preſcrive. Monſieur de la Quintinie, entr'autres, excelle en ce point : il donne des préceptes pour le faire avec art, & il entre, à ce ſujet, dans un détail le plus ample. Quiconque eſt au fait du méchaniſme, tant interne, qu'externe, des racines, & de ce qui compoſe leur tiſſu intérieur, ſe garde bien de les offenſer aucunement ; & c'eſt ſur quoi il eſt queſtion d'inſtruire ici par rapport à un point eſſentiel univerſellement ignoré, & qui eſt des

plus curieux, & autant important pour la pratique.

Il n'y a point de plante, si petite qu'elle puisse être, où ne se rencontre nécessairement dans l'intérieur des racines une couche inhérente d'un muqueux, un gluant, un collant qui tapisse les parois du parenchyme. A ce muqueux est toujours joint un acide, ou un levain, tel qu'il puisse être, lequel est propre & particulier à chacune des especes des végétaux; de cet acide l'intérieur de la racine est toujours impregné. Ce muqueux sert d'abord à faciliter, comme a été dit, l'introduction & le passage des sucs de la terre dans les racines, puis dans tout le reste de la plante, où le semblable est placé par la nature. C'est ainsi que le Créateur a placé dans l'œsophage, ou le gosier de tout être vivant, un glaireux, un limonneux, un gluant, pour l'écoulement des nourritures dans l'estomac. Pareil muqueux, & une sorte de velouté est, pour diverses raisons, également dans nos visceres.

L'acide, ou le levain, qui semblablement y réside, sert à décomposer les sucs de la

terre, & à les rendre propres à chaque espece de plantes. La seve, qui est un liquide spiritueux composé de toutes parties nitreuses, sulphureuses, onctueuses en même-temps que balsamiques, n'est qu'une, quoi que dise, au contraire, le profâne vulgaire, & même quelques savans Cultivateurs. Les uns & les autres prétendent que la terre contient autant de sucs qu'il y a de plantes différentes, & que la seve est autant diverse : nous faisons voir dans notre Traité de la seve, qu'elle n'est qu'une. C'est à la faveur de ce levain, ainsi que par le moyen des moules intérieurs & des calibres où est le muqueux que cette seve acquiert tant de formes diverses, de configurations si variées, de qualités & de propriétés particulieres; & telle est la raison, du moins la plus apparente, pour laquelle la ciguë donne la mort, tandis que la laitue vivifie. Ainsi dans les animaux les nourritures, quoique les mêmes, sont modifiées diversement. C'est en conséquence aussi qu'une greffe appliquée sur un arbre, laquelle ne vit que de la substance du sauvageon, porte des feuilles, des fleurs & des

fruits tout autres qu'auparavant, à raison du changement d'organes travaillant tout différemment la feve.

Ce muqueux, qui eſt dans le parenchyme des racines, qui s'étend, & qui ſe communique à toute la plante, produit conjointement avec le levain, & auſſi par le moyen des organes, la diverſité de forme & de gout dans les feuilles, les fleurs & les fruits. Enfin les eaux minérales & autres contractant des qualités ferrugineuſes, & diverſes autres, ſuivant les veines de terres par leſquelles elles paſſent, peuvent donner un grand jour à ce problême. On peut, ſans recourir à des expériences fictives avec le vinaigre, l'eau-forte, & l'application de toutes matieres corroſives, s'aſſurer du vrai en diſſéquant, & en mettant dans ſa bouche, ou en décompoſant des morceaux de ſes racines. Ce muqueux s'apperçoit plus particuliérement dans les racines fibreuſes, en les froiſſant & les briſant dans les doigts.

De tout ce que deſſus que conclure ? Une foule de conſéquences, qui nous meneroient trop loin; mais en deux mots, qu'il faut reſpecter les racines, & en mieux

ufer envers elles, qu'on n'a fait jufqu'ici : enfin, qu'il en coute prodigieufement à la nature pour réparer tous les dommages qui lui font faits par la mutilation & le retranchement des racines, dont on dérange, & dont on détruit l'organifation & le méchanifme, tant interne qu'externe. *Voyez* SUÇOIR.

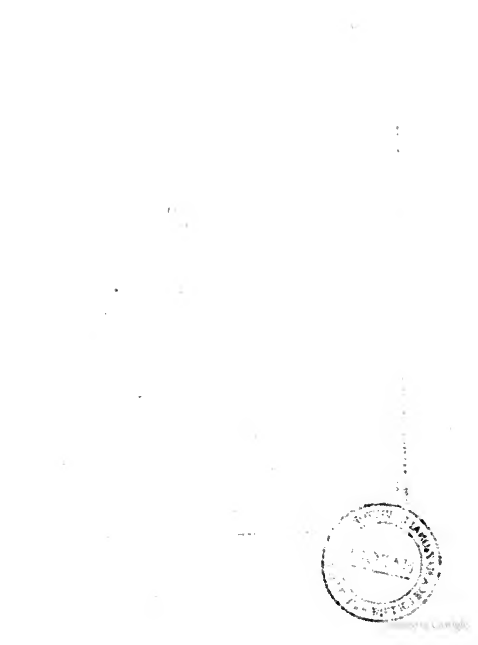
RACORNI, vient du mot de corne, qui, quand elle fent la chaleur, ou le feu, fe replie, fe refferre ; dont alors les parties fe rapprochent les unes des autres, compofant un moindre volume, & rempliffant un moindre efpace ; ou bien quand, étant à l'humidité, elle fe gonfle & fe déjette. Ainfi le cuir, le parchemin & autres, éprouvent le femblable, à l'occafion de ces deux contraires. C'eft dans le premier fens qu'en Jardinage on dit de la peau d'un arbre, d'un fruit, d'un légume qu'ils font racornis, quand ils fe fanent, fe rident, & lorfque cette peau n'eft point bandée, comme elle doit l'être, bouffie & rebondie. C'eft figne de dépériffement. Un Jardinier intelligent aimant fes plantes, n'attend pas que les chofes en viennent là : il

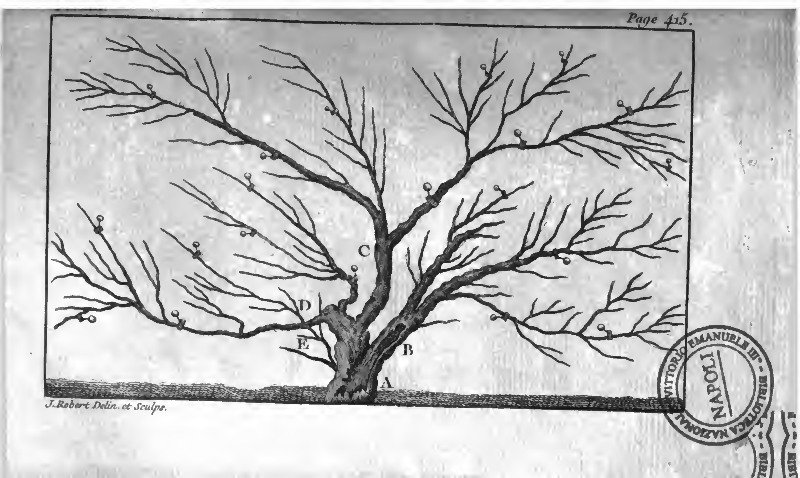
prévient le mal, ou il y remédie, & en cherche la cause. On donne en son lieu tous enseignemens à cet égard.

RACORNISSEMENT n'est autre que comme dessus, un flétrissement des parties & une sorte de rétraction sur elles-mêmes, un rétrécissement. *Voyez* CRISPATION.

RADICAL, HUMIDE RADICAL, il vient du latin, & veut dire principe d'humidité. On le dit particuliérement de la terre : si ce principe tarissoit, c'en seroit fait de toute plante ; & lorsque cet humide radical est altéré, ces mêmes plantes ont beaucoup à souffrir, si les arrosemens n'y suppléent.

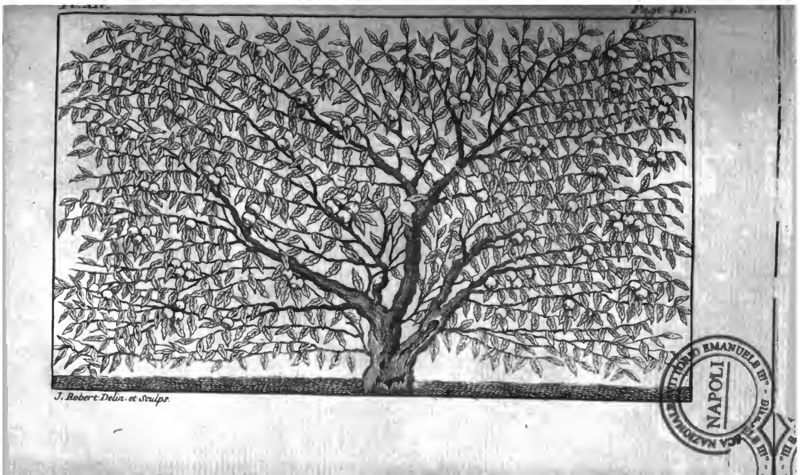
RAFRAICHIR les racines des arbres & des plantes avant que de les mettre en terre, ce n'est pas les écourter, comme font tous les Jardiniers, qui les réduisent presque à rien ; mais c'est ôter seulement à l'épaisseur d'un sou neuf l'extrêmité, qui est un peu gercée, ou fanée, ou bien auxquelles il se trouve de petits lambeaux par les bouts. *Voyez* HABILLER.





J. Robert Delin. et Sculps.




J. Robert Delin. et Sculps.

RAGRÉER. *Voyez* RAFRAÎCHIR, RÉPARER.

RAJEUNIR *un arbre ;* c'eſt le tailler uniquement ſur les branches de la nouvelle pouſſe, & ſupprimer la plus grande partie du vieux bois. Cette opération doit être faite avec toutes les précautions & les conditions requiſes, & toujours en employant l'onguent S. Fiacre ſur les plaies ſérieuſes.

RAMEAU. *Voyez* BOURGEON.

RAMIFICATION. Ce mot eſt compoſé du terme de rameau & du verbe faire, comme qui diroit, fait de différens rameaux.

On appelle ramifications dans les plantes les diverſes diſtributions des rameaux, ou branches moindres qui tirent leur origine de rameaux plus gros. C'eſt ainſi qu'à nos veines on apperçoit quantité de ramuſcules, ou petits rameaux dérivant des groſſes.

RAMIFICATIONS DES FEUILLES. Ce ſont certains filets qu'à travers les feuilles on apperçoit dans leur intérieur, & qui ſur le plat de ces mêmes feuilles ſont ras & unis,

mais faillans & raboteux au revers. C'eſt par-là que la ſeve leur arrive, & eſt diſperſée dans toute la capacité de la feuille, pour y être cuite & digérée par l'air qui les frappe, & tamiſée dans tous leurs contours & leurs circuits faits en forme de labyrinthes.

RAMPANT, Plantes Rampantes. Ce ſont celles qui, étant extrêmement tendres, creuſes en dedans, & remplies d'une humeur ſéreuſe, ne peuvent ſupporter d'être attachées à quoi que ce ſoit, & ſont répandues à plat ſur terre, où elles s'étendent au loin, chacune ſuivant leur capacité. Tels les melons, les concombres, les citrouilles, les courges & autres. Il eſt quantité d'autres plantes également rampantes, comme ſont la plupart des légumes, perſil, oſeille, épinards, pourpier. Il eſt des plantes ſarmenteuſes, telles que la vigne & ſes ſemblables, qui rampent également ſur terre; mais à qui il faut des ſupports, ou à qui la nature a accordé des griffes pour s'attacher, ou des grapins, tels le lierre, la vigne-vierge & autres. Il eſt auſſi de ces ſortes de plantes rampantes à qui cette

cette même nature a donné la faculté de s'entortiller autour de tout ce qu'elles rencontrent, ou ſpiralement, tels que les pois, les haricots, les lizerons, &c.

RAMUSCULE, diminutif de rameau, & qui veut dire petit rameau. Ce ſont dans les feuilles les diviſions de ces filets qui ſortent des plus gros, & dans les racines, ce ſont les petites qui ſortent des moyennes à différens étages.

RAPPELLER *un arbre*, eſt un terme nouveau; mais inventé avec jugement, & employé à Montreuil avec autant de diſcernement. Rappeller s'entend des arbres qui, après avoir été quelque temps laiſſés un peu à eux-mêmes juſqu'à un certain point, à cauſe de leur trop de vigueur, ſont, par la ſuite, tenus un peu plus de court. On les rappelle alors; c'eſt-à-dire, on les ſoulage à la taille, on les rapproche un peu, on les rabat & on les décharge.

RAPPROCHEMENT, RAPPROCHER, ſe dit des arbres & des paliſſades. Le rapprochement des arbres a lieu, quand les arbres s'étant trop allongés du haut & des côtés ſont dépouillés du bas & du milieu;

alors on eſt obligé de les tailler plus bas pour les regarnir. Mais ce rapprochement ſe fait par gradation, un peu dans une année, & un peu dans une autre, en 3, 4, 5, ou 6 ans; & voilà ce qui n'eſt rien moins qu'entendu dans le Jardinage.

On ne ſait que tout ſabrer d'abord, étriper, ébotter, réceper, étronçonner, tout abattre, voilà ce qu'on entend au mieux; mais ménager de bon bois pour ſe reprendre deſſus, ravaler adroitement, peu-à-peu, d'année en année, pour ne pas tout-à-coup épuiſer un arbre, à force de lui faire des plaies graves, où ſouvent les chancres & la gangrene gagnent & carient les arbres. S'attacher à tirer avantage de certaines pouſſes heureuſes, inattendues & capables de renouveller tout l'arbre; lui donner le temps de ſe remettre, le remonter avec de bons engrais, quand il y a lieu de tout eſpérer encore d'un arbre vif d'ailleurs; enfin ſe retourner habilement de diverſes façons pour ſauver un arbre en qui eſt encore de la reſſource; voilà ce qu'on ignore. L'on a plutôt fait d'arracher & de planter. Mais ce nouvel arbre combien durera-t-il?

Après peu d'années un pareil fort l'attend, qui n'eſt que la ſuite d'un traitement ſemblable à celui de ſon prédéceſſeur. C'eſt ainſi qu'on ne jouit point en dépenſant gros, en perdant beaucoup de temps, & toujours l'on n'a rien en comparaiſon de ce qu'on pourroit & devroit avoir.

RAPPROCHER une paliſſade de charmille, d'ormille, d'érables, de tilleuls, &c. C'eſt quand, au bout d'un certain nombre d'années qu'elle s'eſt trop allongée & éclaircie, on la coupe tout près du vieux bois pour lui faire pouſſer de nouveaux ſcions.

RAT dans les Jardins. Moyen de s'en délivrer. *Voyez* TAUPES.

RATATINÉ. *Voyez* RABOUGRI, RACORNI.

RATEAU, RATELER, RATISSER, RATISSOIRE, termes d'uſage dans le Jardinage, pour ſignifier des outils de cet art, & l'action de travailler avec.

RATEAU eſt un outil de bois où ſont des dents de fer, avec un long manche, pour attirer à ſoi les immondices du Jardin, les amaſſer pour les enlever.

RATELER, c'eſt avec le rateau faire ce que deſſus.

RATISSER, c'eſt avec la ratiſſoire gratter le deſſus de la terre pour ôter les mauvaiſes herbes, & les enlever par le moyen du rateau.

RATISSOIRE eſt un inſtrument de fer plat replié, long d'environ un pied & étroit, ayant une douille & un long manche de bois.

Il eſt une autre ratiſſoire qu'on appelle à pouſſer, & dont le fer eſt à plat, & l'on pouſſe en avant pour écrouter la terre; au lieu qu'avec celle ci-deſſus on fait en tirant à ſoi.

RAVALEMENT, RAVALER. Ce terme eſt pris de la Maçonnerie. Dans cet art on appelle ravaler un bâtiment, quand en s'y prenant du haut, on fait un nouvel enduit en allant toujours juſqu'en bas. Le même ſe pratique dans le Jardinage, quand un arbre eſt emporté, & qu'on le rabat ſur les branches inférieures. *Voyez* RABAISSER, RAJEUNIR, RAPPELLER & RAPPROCHER.

RAYON. Semer & planter par rayons.

Rayon, ou petite raie, c'eſt la même choſe. On dit rayon d'aſperges, de vigne, &c. *Voyez* TALUS.

Semer par rayons, c'eſt, après avoir fait avec un traçoir une raie ſur terre au cordeau, y répandre de la ſemence, ou des graines, & les couvrir de terre.

Planter en rayons ſe dit de la vigne & des aſperges plus particuliérement. Voici l'uſage commun. On fait au cordeau une fouille d'un, ou de deux pieds de profondeur, ſur autant, ou environ de large, & on laiſſe un entre-deux de terre de ſemblable grandeur, ſur lequel on jette la terre de la fouille, & l'on plante dans ce fond ainſi creuſé, puis d'année en année on prend de la terre de cet entre-deux pour rechauffer toujours le plant, juſqu'à ce que le fond ſoit rempli, & que tout ſoit de niveau. Tel eſt l'uſage ordinaire. Quoiqu'il ne ſoit point blâmable en lui-même, cependant on peut le perfectionner de la façon qui ſuit. Au lieu de deux pieds d'un rayon à l'autre & d'un ados ſemblable, en donner quatre; par conſéquent chaque planche & chaque rayon auront quatre

pieds. Alors il y aura beaucoup moins d'ombre que de la part des ados, ſi durs, & ſi près l'un de l'autre, à deux pieds de diſtance ſeulement : les plantes par conſéquent recevront plus amplement tous les bienfaits de l'air. Il ſera loiſible en outre d'eſpacer davantage ſon plant, qui aura plus de nourriture. Enfin combien de facilités pour les labours & pour placer les engrais, ainſi que pour tout le travail ? Il eſt encore d'autres avantages qui ne ſont point à comparer à ceux de l'uſage commun. On peut en eſſayer. Tout ce que deſſus eſt d'après l'expérience.

RAYONNER. C'eſt tirer & marquer avec un outil des raies ſur la terre, & la creuſer enſuite, ſuivant ce qu'on veut y planter. On dit rayonner pour planter des aſperges & de la vigne, &c.

RAYS, terme uſité à Montreuil, & inconnu par-tout ailleurs. Ce ſont les rayons des vieilles roues de caroſſes que des gens achetent à Paris, pour déchirer & mettre en piece. Les gens de Montreuil achetent ces rayons pour les faire ſceller au haut de leurs murailles en ſaillie, & deſſus ils po-

ſent des paillaſſons plats, comme a été dit. *Voyez* PAILLASSONS.

Pourquoi plutôt ces rays, ou rayons de roues que d'autres bois, comme pluſieurs en ont ? C'eſt par rapport aux diverſes couches de vermillon en huile qui les garantit de la pourriture.

REBOTTÉ, terme de Pépiniériſte. On appelle un arbre rebotté, celui que le Pépiniériſte n'a pu vendre, & qu'il a coupé tout près de ſa greffe. Il pouſſe un, ou deux jets, qui reſſemblent beaucoup aux jets des greffes ; mais ces arbres ainſi rebottés, à cauſe de ces deux plaies, ſi proches l'une de l'autre ; ſavoir, celle de la greffe de l'année précédente, & celle du rebottement faite tout près de celle-là en dernier lieu, ſont fort riſquables. Cependant il en eſt qui ne laiſſent pas que de bien faire : mais cela eſt plus rare que le contraire. Beaucoup de Jardiniers, qui ne s'y connoiſſent point, ou qui n'y regardent pas, prennent de ces arbres rebottés, & ſont fort ſouvent trompés. Le rebottement n'a lieu que par rapport au pêcher, qui, quand on le laiſſe ſans le rabattre, ſe dégarnit du bas, & n'eſt

plus de défaite ; ce qui n'arrive point aux autres arbres qui percent du bas, au lieu que rarement le pêcher.

RÉCEPER vient du latin, & veut dire couper une feconde fois. C'eft un arbre déja rebaiffé qu'on rabat plus bas encore, parce qu'il ne s'eft pas remis. *Voyez* ÉBOTTER & ÉTRIPER.

RECHIGNER. On entend par rechigner être de mauvaife humeur, chagrin, trifte, bourru, mélancolique, & l'on dit par comparaifon qu'un arbre rechigne quand il fait mauvaife figure dans le jardin, foit pour avoir été mal planté avec les racines écourtées & mutilées, comme auffi pour être trop avant dans terre, foit pour être charpenté continuellement, & privé de fes rameaux, qu'on ôte, ou qu'on pince & re-pince, qu'on racourcit fans fin, & qu'on tourmente en toutes manieres, foit pour être dans un terrein défavantageux, &c. *Voyez* RABOUGRI.

RÉCHAUF, RÉCHAUFFER, fe dit des couches. On appelle réchauf du fumier de cheval, ou de mulet fortant de deffous l'animal, lequel on place tout autour d'une

couche à l'épaiſſeur d'un pied, quand la couche commence à ſe refroidir.

Si l'on fabriquoit les couches, comme il eſt preſcrit à l'article des couches dans le préſent Dictionnaire, on ne ſeroit pas dans la néceſſité de réchauffer après coup, ni auſſi ſouvent qu'on le fait. Il eſt hors de doute que les couches tiendroient leur chaleur le double du temps ordinaire.

On peche aſſez communément dans le Jardinage au ſujet des réchaufs. On attend ordinairement que la couche ſoit preſque froide pour appliquer le réchauf; de plus on met la plupart du temps le réchauf de niveau avec ſa ſuperficie, au lieu de l'exhauſſer au moins de 6 pouces de plus : en outre il faudroit qu'il fût bien ſoudé, battu & piétiné; en ſus encore il ſeroit queſtion d'avoir toujours une ſeconde couche toute prête, & lorſque la précédente commenceroit à ſe ralentir, on tranſporteroit ſon plant ſur la nouvelle faite; bien entendu qu'on n'arracheroit point, & qu'on ne tireroit pas hors de terre de quelque façon que ce puiſſe être le plant; mais qu'uſant de petits pots à baſilic, on les tranſporte-

roit tout brandi ſur la nouvelle couche, & qu'on enfonceroit juſqu'au rebord, comme ils étoient. Enfin en ſuppoſant une terre factice pour ſubſtituer au terreau, qui eſt extrêmement poreux, & qui par conſéquent ſe refroidit auſſi aiſément qu'il s'échauffe, la couche conſerveroit bien plus long-temps encore ſa chaleur avec cette terre plus compacte & plus ſerrée, compoſée d'ailleurs de tous ingrédiens propres à s'échauffer ſuffiſamment, ſans trop s'enflammer.

Ce qui eſt propoſé ici, tant pour les réchaufs que pour les couches, n'empêcheroit pas que pour les ſalades de primeur, on ne pratiquât, comme on a fait juſqu'ici, en laiſſant ſon plant à demeure ſous chaque cloche ; mais il faudroit remonter & renforcer le terreau en lui donnant plus de corps. *Voyez* COUCHE, TERRE FACTICE.

Tout ce que deſſus, ainſi que ce qui eſt dit à l'article des couches, ne préjudicie en rien aux chaſſis ; ſeulement il y faudroit ſubſtituer au terreau la terre factice. Ceci

eſt tellement d'importance, qu'on ne peut trop le rebattre, ni inſiſter deſſus.

RÉCHAUFFER *des aſperges.* On pourroit s'y prendre autrement qu'on ne fait pour réchauffer des aſperges. Elles ſont communément maigres,. petites, courtes & toutes blanches, filandreuſes, ſouvent ameres, ou ſans gout. On les leve de terre, & on les met dans le terreau, ſoit ſous chaſſis, ſoit ſur couches chaudes. Le terreau eſt trop veule pour leur donner de la qualité. De plus ces aſperges qu'on réchauffe ainſi, ont d'ordinaire été cueillies l'année même, par conſéquent elles ne peuvent être valeureuſes : enfin la plupart du temps ces aſperges qu'on réchauffe ſont de vieux plants uſés qu'on veut détruire, & qui ſont invalides.

Voici donc comme il faudroit s'y prendre. Au lieu de déplanter, ce qui altere & affoiblit la plante, il faut réchauffer en place ; faire pour cet effet aux deux côtés d'un rayon d'aſperges de 5 à 6 ans dans ſa pleine vigueur, deux tranchées d'un pied & demi de large, & d'autant de profondeur. Là mettre du fumier chaud que l'on

piétine tant & plus pour qu'il tienne sa chaleur, & l'exhausser de chaque côté de 6 bons pouces de plus que la terre du rayon. Couvrir le rayon avec de la grande paille qui n'ait pas été sous les chevaux, laquelle on brise, ou de la grande litiere, qui ait été long-temps à l'air depuis qu'on l'a tirée de dessous les chevaux, & qui par conséquent n'ait point de gout. Si l'on a des chassis en commandement, on porte un, ou plusieurs chassis successivement sur le rayon, & l'on pousse plus, ou moins pour accélérer, ou retarder, suivant le besoin. Sur cette grande paille brisée, ou sur la litiere, on met une épaisseur de 8, ou 9 pouces de fumier chaud, & par-dessus des paillassons pour parer contre les humidités.

De temps à autre on leve le tout quand le froid n'est pas grand pour faire brunir & verdir les asperges, puis on recouvre. Si les gelées sont fortes, on se tient coi, & lorsqu'il est un rayon d'un beau soleil, on en profite. On ne réchauffe pas tout à la fois, mais successivement; faire à cet égard, savoir pour couvrir & découvrir, le mê-

me que pour les plants d'artichauts.

On obſerve de ne pas cueillir l'année même les rayons d'aſperges que l'on deſtine pour réchauffer, & on les laiſſe auſſi l'année d'après ſans les cueillir, &, par conſéquent, on peut, de deux années l'une, réchauffer alternativement les mêmes rayons.

Ces aſperges, qui ont été réchauffées, on les reſtaure pour les remettre de leur fatigue, avec fumier bien conſommé; on ôte la grande litiere qu'on a miſe deſſus & le fumier des réchaufs, & on remet la terre qu'on avoit ôtée.

Ne point laiſſer de lacunes; & ſi quelqu'aſperge vient à manquer, la remplacer par une autre, qu'on leve avec toutes ſes racines à un bout de rayon qui eſt ſacrifié pour ce ſujet.

Sur tout ce que deſſus, on peut enchérir & perfectionner. On ômet ici beaucoup de menus détails auxquels on peut ſuppléer; mais voilà le principal.

D'après cette pratique, on a des aſperges, à peu de différence près, auſſi groſ-

ſes, auſſi belles & auſſi ſavoureuſes que dans la ſaiſon.

Tout ce qui eſt ici preſcrit eſt dans un ſens moins embarraſſant, qu'en déplantant & en tranſportant ſur couches, ou ſous chaſſis, & eſt bien plus ſimple & plus naturel. Le tout à commencer vers la fin d'Octobre, & continuer juſqu'au printemps. Renouveller les réchaufs en cas de beſoin. Nous convenons que le tout eſt plus couteux que ſuivant la façon ordinaire. Mais qui ſont ceux qui mangent d'un tel mêts? ſi ce n'eſt les oppulens curieux, à qui rien ne coute pour ſe ſatisfaire. Quoi qu'il en ſoit, il vaut mieux patienter pour avoir chaque choſe en ſon temps.

RECOQUILLÉ, & non pas RECROQUEBILLÉ. Recoquillé veut dire, en parlant des feuilles, qui eſt replié en forme de coquilles : c'eſt ce qui arrive au printemps, quand les temps ſont contraires. *Voyez* CLOQUÉ.

REGREFFER veut dire greffer un arbre qui l'a déja été, parce que ſon fruit n'eſt pas bon, ou pour toute autre raiſon.

Quiconque veut avoir des fruits monſtrueux, n'a qu'à greffer tous les ans un même arbre ſur la pouſſe de la nouvelle greffe, en changeant toujours d'eſpece de greffes; & au bout de 9, 10, 11, ou 12 ans, les fruits qui viendront ſur la derniere greffe ſeront ſurprenans. L'expérience juſtifie ce point. Elle en a été faite plus d'une fois, & ſpécialement par l'Auteur du préſent Dictionnaire juſqu'à neuf fois, & en dernier, il a eu des fruits monſtrueux.

REMEDES quant aux plantes. *Voyez* MÉDICAMENT.

REMONTER DES TERRES, TERRES REMONTÉES. Ce ſont celles qui, dépourvues de ſubſtance, ſoit par leur nature, ſoit pour avoir trop porté, ſont renouvellées par d'autres terres qu'on y rapporte, ou par abondance de fumier qu'on a mêlés avec elles, ſoit avec force terreau gras.

RENOUVELLER. *Voyez* RAJEUNIR.

RÉPARER; terme de Jardinage. C'eſt, lorſqu'on a ſcié quelque branche, unir la plaie en ôtant avec le tranchant de la ſerpette toutes les bavures, les eſpeces d'eſ-

quilles, les petits lambeaux de l'écorce occasionnés par les dents de la ſcie. C'eſt à quoi il ne faut pas manquer ; autrement la plaie ne ſe recouvriroit point, le bois ſécheroit, & il s'y feroit un chancre. Surtout emplâtre d'onguent S. Fiacre.

REPLANTER veut dire planter une ſeconde fois, ſoit un arbre à la place d'un autre, ſoit un arbre qu'on tranſporte d'une place dans une autre. Quiconque plante bien, & ſuivant une méthode, eſt bien ſûr de ne point replanter. Ne devroit-on pas être las de replanter ſans fin, comme ſans jouir ? Que de temps perdu !

RÉSERVE, BRANCHE DE RÉSERVE. *Voyez* BRANCHE.

RESSORT. *Voyez* ÉLASTICITÉ.

REVERS DES FEUILLES, ou leur ENVERS. C'eſt cette partie plate d'elles-mêmes qui eſt en-deſſous. Toujours le revers, ou l'envers des feuilles eſt différent du deſſus. La nature a ſes raiſons dans ces ſortes de diſſemblances dans un même ſujet, & dont ailleurs on rend raiſon.

RIDES. *Voyez* ANNEAUX.

RIGOLE, RIGOLER, terme de Jardi-

nage.

nage. Rigole, ou petit creux tiré en long. Par rigole, on entend une fouille étroite faite dans la terre pour y mettre des semences, ou de menues plantes. Il est quantité de graines & de plantes qu'on seme & qu'on met dans des rigoles, comme l'oseille, le persil, le cerfeuil, les laitues à couteau, &c. Il est aussi des grosses semences que pareillement on met dans des rigoles, telles les pois, la poirée, la chircorée sauvage & autre. Le même est pour quantité de plantes & de fleurs qu'on met en bordures par rigoles; les fraisiers, par exemple, dont nous avons donné un Traité.

RIGOLER, c'est faire de ces tranchées étroites, ou fouiller des terres pour y mettre certaines plantes qu'on veut faire blanchir dans la terre, comme le céleri, que dans la suite on butte, & autres plantes.

Rigoler pour faire écouler les eaux; c'est faire de petites tranchées en forme d'orniere, pour diriger les eaux dehors. Il est aussi des rigoles faites avec des gouttieres pour porter les eaux d'un quartier du Jar-

din dans un autre, comme en ont la plupart des Maraiſchers autour de Paris.

ROBE, *fruits à robe*. Ce ſont tous ceux qui ont, à l'extérieur, une ſorte de ſurtout en forme d'écorce, dans lequel eſt enchaſſé le fruit. Tels les avelines, les noiſettes & le gland.

ROGNER. *Voyez* ARRÊTER, PINCER.

ROUILLE eſt une maladie des arbres & des autres plantes. Elle eſt appellée ainſi à cauſe des taches livides de la couleur de la rouille du fer qui les prend. Cette maladie, qui vient de bien des cauſes, fait grand tort aux plantes. Il eſt des remedes pour la guérir, quand elle n'a point fait trop de progrès. Les arroſemens faits avec des eaux trop dures & trop crues de puits fort profonds, & qui ſont trop froides, ou bien qui ont paſſé à travers des bancs de pierre tendre, font rouiller & périr quantité de plantes, les melons, entr'autres, & les concombres, le céleri, comme auſſi quantité de plantes tendres & délicates. Les humidités froides produiſent le même effet: les pluies démeſurées encore.

Arroſer en plein midi les plantes tendres ſur les feuilles, occaſionne la rouille. Le contraſte du chaud & du froid produit dans les plantes les mêmes effets qu'en nous, lorſqu'excédés de la chaleur, nous allons dans un lieu froid, où nous buvons alors très-frais. Telle eſt la cauſe la plus ordinaire de la rouille des plantes.

La rouille eſt préjudiciable aux plantes, en ce qu'elle attaque leurs feuilles, qui ſont les ouvrieres de la ſeve, & qui lui ſervent de cribles & de tamis; une plante rouillée ceſſe de profiter, elle va toujours en dépériſſant; enfin la plupart du temps elle avorte. Dès que les ouvrieres, faites pour travailler, cuire, digérer la ſeve, & de plus pour pomper au-dehors les bienfaits de l'air & les influences d'en haut, afin de les tranſmettre à toute la plante, ſont hors d'état de faire leurs fonctions à raiſon du dérangement de leur tiſſu, la plante patit de toute néceſſité. Les taches livides imprimées ſur les feuilles, ſont autant de froiſſemens, où la ſeve ne peut plus arriver; ces parties ainſi froiſſées venant à ſe ſecher, deviennent paralytiques.

La rouille a pour cause, entr'autres, les vents brulans auxquels succéde tout-à-coup une pluie froide & morfondante, qui incise & déchire les parties membraneuses de ces mêmes feuilles. Dans les lieux humides, soit du côté de la terre, soit du côté de l'impression de la trop grande humidité des vapeurs le long des étangs & amas d'eau, contribue encore à la rouille.

Les Maraischers autour de Paris arrosent sans observer quoi que ce soit de tout ce que dessus; mais d'abord ils ne peuvent faire autrement; ensuite ils ne s'en trouvent pas mieux : enfin ils usent de précautions envers les plantes délicates, de même que les curieux pour les fleurs & pour les plantes grasses. Nous traitons de la rouille dans notre Traité des maladies des plantes.



S

SACLER, ou SARCLER. M. de la Quintinie dit l'un & l'autre, I. Partie, p. 92, & dans son Dictionnaire ; mais le dire universel des Ouvriers & des gens de campagne est sacler. On entend par ce mot ôter, de quelque façon que ce soit, les mauvaises herbes.

SACLAGE est l'action de sacler.

SACLEUR, est celui qui sacle. Il est un art pour le faire à propos, sans nuire aux plantes utiles.

SACLOIR, est l'instrument de fer avec lequel on coupe les mauvaises herbes. Cet instrument est connu de tous les Jardiniers, & il est d'une différente forme & figure, suivant l'usage des lieux.

Jamais on ne devroit sacler dans un Jardin bien entendu, mais biner & serfouir. En ôtant les mauvaises herbes, dès leur naissance, on ne leur donne point le temps de s'approprier & de consumer en pure

perte les sucs de la terre ; ces mauvaises herbes font au moins autant de consommation de ces sucs, que les bonnes & les utiles. Il ne faut que comparer la production de ces herbages fortuits avec les plantes fructueuses qu'un même espace de terrein peut rendre, & l'on verra qu'ils sont équivalens à celles-ci, s'ils ne l'emportent. *Voyez* HERBES.

SAGE. Ce mot, dans le Jardinage, est consacré à Montreuil, pour signifier l'état d'un arbre qui, après avoir poussé follement par trop de vigueur & d'embonpoint, est enfin ce qu'ils appellent subjugué, à force de lui avoir laissé pousser des gourmands & des demi-gourmands, & de l'avoir chargé, tiré & allongé, pour, comme disent encore les bonnes gens de ce lieu, lui faire jetter son feu. C'est donc alors qu'un tel arbre est devenu sage. Cette sagesse, attribuée alors à cet arbre, consiste à ne plus pousser que modérément, & toutes branches fructueuses. Telle est la façon dont ces agriculteurs s'y prennent pour réduire ces arbres indociles, & ils y parviennent pour leur profit particulier, & pour

l'avancement de l'arbre qui, au moyen de ce qu'on lui lâche la bride, comme ils le disent encore, fait, en peu d'années, des progrès immenses.

Dans la vieille routine, on raccourcit toujours, on ravale & l'on rapproche sans cesse; au moyen de quoi l'on n'a, ni arbre, ni fruit, & l'on est des 10, 12, 15 ans à former des arbres.

Ils usent encore de ce même moyen pour ceux des arbres qui s'obstinent à ne pas donner de fruit. Les Jardiniers pendant des 10, 15 & 20 années, les tourmentent de toutes façons en pure perte. Mais sans les tourmenter ainsi & les mutiler, ils les ont bien-tôt rendu sages. Ils usent encore d'autres moyens non moins sensés & réfléchis, mais ignorés dans le Jardinage commun.

Ce mot se trouve employé dans la même signification par M. de la Quintinie, IV Partie, ch. XXXVII, p. 645.

SAIGNÉE *des arbres.* Tiré de la Chirurgie. Cette opération n'est entendue, ni faite à propos qu'à Montreuil. C'est une incision faite avec précaution & connoissance de cause par la pointe de la serpette à

l'écorce des arbres, ou des branches. C'est un des moyens dont se servent les gens de Montreuil pour traiter leurs arbres dans différentes circonstances où cette opération a lieu. Elle a ses regles & ses principes. Il faut être bien avisé & bien prudent pour ne pas l'employer contre les regles, par exemple, en face du soleil, & à l'exposition des pluies, ni à des arbres catéreux; mais toujours de côté & par derriere. Cette invention n'est pas pratiquée seulement à Montreuil. Il y a environ deux cens ans qu'elle fut mise en avant par le Docteur Tongres, Médecin Anglois, comme il paroît par les Mémoires de l'Académie de Londres. Nos Jardiniers, bonnes gens, n'abuseront pas d'une telle invention; ils ne la connoissent pas. On dit, par métaphore, saigner un ruisseau pour diminuer l'eau, &c.

SARMENT, nom qui a été donné au bois formé & aoûté de la vigne.

SARMENTEUX, Plante Sarmenteuse; c'est toute plante qui, de même que la vigne, quoique ligneuse, ne se soutient point par elle-même, comme les

arbres, telles la vigne-vierge, &c.

SAUVAGES, en parlant des fruits, ſont ceux qui viennent ſans être cultivés, ni greffés, tels que ceux des bois.

SAUVAGEON. Il ſe dit de tous les arbres, qui, ayant beſoin d'être greffés pour rapporter des fruits ſavoureux, ne porteroient que des fruits ſauvages, comme ceux des bois.

Tous les arbres ſont originairement ſauvageons. Ceux que nous greffons ont été pris dans les bois, & apportés dans nos jardins pour être entés ſur d'autres ſauvageons. Tous les jours on découvre dans les forêts de nouveaux fruits. M. de la Quintinie parle, dans ſon Ouvrage, de poires à lui apportées des bois par un Curieux de Guienne. Les Chartreux, dans leur liſte des fruits, accuſent quantité de nouveaux fruits, qu'ils donnent pour tels, ainſi que pour excellens. Il eſt une eſpece de poire, entr'autres, qu'on nomme la bergamotte de Hollande, qui ſe garde juſqu'au mois d'Août, laquelle eſt aſſez belle, paſſablement bonne, elle eſt de date aſſez récente. Tous les curieux devroient s'appliquer à multiplier ce fruit, pour les compottes ſur-

tout, & qui n'eſt pas indifférent à être employé au couteau.

SCARIFICATION, terme de Chirurgie par nous adapté au Jardinage. Cette opération eſt pour les arbres la même que pour les humains. Un arbre pouſſe à outrance, il fleurit toujours & ne porte jamais ; ſcarifiez-le, & lui laiſſez tout ſon bois durant une année ſans le tailler aucunement, & à coup ſûr, il rapportera la même année de l'opération. Elle ſe fait ainſi.

Avec le tranchant de la ſerpette vous inciſez tranſverſalement du bas en haut toutes les branches juſqu'à la partie ligneuſe, en faiſant une eſpece de hoche, en coulant la ſerpette en-deſſous, & la couchant par conſéquent. Vous faites de ſemblables inciſions dans tous les ſens, pardevant, par derriere, & des deux côtés. La diſtance d'une inciſion à l'autre doit être depuis 7, 8, ou 9 pouces juſqu'à 1 pied. Si l'on faiſoit les inciſions du haut vers le bas, les inciſions ne tarderoient pas à ſe fermer, & toujours la ſeve reprendroit ſon même cours ; mais ces inciſions étant faites en-deſſous, du bas en haut, il faut abſolu-

ment, que cette ſeve ſoit retardée dans ſon cours, qu'elle n'arrive que difficilement & par menues parcelles ; & par ce moyen elle eſt, de toute néceſſité, élabourée, cuite & digérée. De telles opérations, & de quantité d'autres ſemblables, dont on s'eſt aviſé, on rend dans l'Ouvrage les raiſons plus détaillées ; mais elles ſont rendues bien autrement certaines par l'expérience & le ſuccès. On la fait au renouveau, en Mars.

SCIE A MAIN. *Voyez* OUTIL DU JARDINAGE.

SECRÉTION. Ce terme vient d'un mot latin, qui veut dire ſéparation. La ſecrétion eſt un terme uſité en Médecine, & il ſignifie la ſéparation des parties groſſieres & ſuperflues des nourritures d'avec les parties alimentaires. Le même a lieu dans les végétaux. M. Halles, dans ſon Traité admirable de la Statique des Végétaux, admet dans les plantes de même que dans les animaux vivans, une faculté de ſe décharger des parties ſuperflues par voie d'éjection, & l'expérience le confirme. Leur peau eſt criblée de pores, comme la nôtre, par leſquels ils tranſpirent d'une façon auſſi

ſenſible que nous. Ils ſe dépouillent de leur vieille écorce par parties, & une autre écorce naiſſante, pouſſant celle-là, prend ſa place. Les baumes, les gommes, les réſines, fluant ſans cauſes forcées, &c. ainſi que les odeurs des fleurs, les chatons de certains arbres & autres, ſont une preuve de cette vérité.

SECTION, vient d'un mot latin, qui veut dire coupure. Il s'applique aux végétaux & aux inſectes. Le bled, par exemple, l'avoine, le ſeigle, & leurs ſemblables, ſont fendus par le milieu, d'une extrêmité à l'autre, & cette fente, ou coupure, s'appelle ſection. Dans les inſectes, comme dans les mouches à miel, les guêpes, les bourdons; ce qu'on appelle ſection, c'eſt le milieu de leur corps après leur eſtomac, qui paroît ne tenir qu'à un fil.

SEL. On dit les ſels de la terre, c'eſt-à-dire, les parties ſpiritueuſes qui ſont dans la terre, & qui participent à la nature du ſel. *Voyez* NITRE, NITREUX.

SEMENCES. *Voyez* GRAINES.

SEMER, c'eſt répandre la ſemence ſur terre, & l'y enfouir en la couvrant de terre.

Il y a plusieurs façons de semer ; savoir, à champ, ou en plein champ, ou à la volée, en rigole, en pots, c'est-à-dire, en faisant de petits bassins pour y mettre pois, feves, lentilles, &c. On dit encore semer au talon dans les terres meubles & les terres légeres, lorsqu'en frappant fermement du talon sur la terre, on y fait un trou, dans lequel on met des pois, & autres semences, qu'ensuite on recouvre de terre. Semer sagement, rien de plus rare. Tous mettent au moins le double de la semence, toujours ils ont peur de ne pas assez charger ; & quand le plant leve, il faut l'éclaircir, sinon il s'étiole ; & alors on n'a rien. Il est un proverbe qui dit : *qui seme dru recueille clair, & qui seme clair recueille dru.* Les habiles semeurs sont chiches de semence ; aussi recueillent-ils le double des autres. Les Jardiniers prodigues de semence, disent pour raison, qu'ils doutent de la bonté de leurs graines. A ce frivole prétexte, on répond en deux mots ; savoir, que pour s'assurer des semences, il est un expédient infaillible, le voici. Mettre tremper toute graine dans de l'eau tout simple-

ment, durant 5 ou 6 heures, plus, ou moins, peu importe. Toutes les graines qui ont des amandes bonnes vont au fond, & celles qui ſont vuides ſurnagent. Avec une écumoire enlever tout ce qui flotte, & le jettez en toute ſureté. Mettez les graines du fond ſur un torchon clair au ſoleil, ou en lieu ſec, pour ſe reſſuyer; puis ſemez, & vous êtes ſûr qu'il n'en manquera pas une ſeule graine. Mais parce que cela demande quelques momens, du ſoin, de l'attention, & une ſorte de ſujétion, & que tout ſe fait à la hâte dans le Jardinage, on ſeme à telle fin que de raiſon. Si la ſemence eſt trop drue, on en eſt quitte, dit-on, pour l'éclaircir. Mais le plant trop près ſe nuit, (on ne peut en diſconvenir); d'ailleurs c'eſt de la ſemence perdue; en outre, quel temps employé mal à propos à éclaircir le plant? Enfin en arrachant le plant de trop près, n'incommode-t-on pas le plant voiſin? On ne peut encore en diſconvenir: ſi au contraire la ſemence ne leve point, on en eſt quitte, dit-on encore, pour reſſemer; mais alors il eſt des ſemences dont la ſaiſon eſt paſſée, & on n'y revient plus.

On donne ici pour maxime à l'occaſion préſente, de ne jamais rien ſemer, ſans auparavant l'avoir mis tremper. M. de la Quintinie eſt de cet avis, quant au bien qui en réſulte. L'amande de la graine alors ſe gonfle, la peau ſe bande & s'étend, le germe humecté s'élance déja pour ſortir, toutes choſes qu'il faut que la nature faſſe, & dont, par ce moyen, on lui épargne les frais : auſſi elle en eſt tellement reconnoiſſante, que la germination en eſt admirablement diligentée. Mais point de ces mixtions folles, qui ſont de pures charlataneries; de l'eau tout ſimplement.

SÉMINALES, FEUILLES SÉMINALES. *Voyez* DISSIMILAIRES.

SERFOUETTE & SERFOUIR, inſtrument & action du Jardinage. La ſerfouette eſt un outil du Jardinage qui a une partie de ſon fer faite en forme de petite beſoche, & l'autre en forme d'une petite fourche à deux dents, lequel ſert à donner un labour léger aux plantes. *Voyez* BINAGE, biner, binette; ſerfouette & ſerfouir étant, à peu de choſes près, les mêmes que binette & biner.

SERFOUIR, c'eſt labourer avec la bi-

nette, de l'un, ou de l'autre de ſes côtés ; ou de tous deux, pour, ou enfouir, ou enlever les mauvaiſes herbes.

Quelques Jardiniers, peu inſtruits dans leur art, corrompent ce mot. Les uns diſent *ſarfouir*, les autres *ſarfouer*, d'autres encore *ſerfouetter*. Tous ces termes ſont contre les regles de l'art.

SERPETTES. *Voyez* OUTILS DU JARDINAGE.

SERRE vient du mot ſerrer. C'eſt tout lieu deſtiné pour ſerrer pendant l'hiver les plantes qui redoutent le froid. Aujourd'hui l'on pratique des ſerres d'une nouvelle invention toutes différentes de nos anciennes; mais qui ſont ſi diſpendieuſes, que chacun n'y peut atteindre.

Les Auteurs des nouvelles ſerres ſont principalement les Anglois & les Hollandois, à cauſe de la température ingratte du climat ; ils ont inventé des ſerres où, par le moyen d'une chaleur douce & modérée des fourneaux y pratiqués pour y faire un feu égal & ſucceſſif, on fait venir des pois en Mars, des haricots, des fraiſes ; & en Mai des pêches, des figues, du raiſin, des melons,



melons, des roſes, des jaſmins, des œillets, &c. Les Allemands s'y appliquent auſſi. Il eſt au Jardin Royal des Plantes, à Paris, de ces ſortes de ſerres ; mais pour des plantes de ſimple curioſité.

Nombre de Seigneurs & de Particuliers opulens ont de ſemblables ſerres. Il en eſt dans les Maiſons Royales. Nos Jardiniers n'ont pu encore atteindre au gouvernement de telles ſerres ; & communément ce ſont des Ouvriers qu'on fait venir des Pays étrangers, qui régiſſent ces ſortes de ſerres, tant le Jardinage eſt encore borné chez nous. La choſe n'eſt pourtant rien moins que difficile.

Il ſe paſſera encore un fort long-temps juſqu'à ce que nos gens y mordent. Accoutumés aux choſes de routine, à ce qu'on appelle trantran ; lorſqu'on les retire de là, & qu'on les emploie aux choſes où ils ne ſont pas verſés, ils n'y ſont plus. On en connoît plus d'un, pour qui l'on a fait les frais de les envoyer ſur les lieux, & qui en ſont revenus, à-peu-près, tels qu'ils étoient partis ; défaut d'abord de lumiere, de capacité, d'intelligence, d'induſ-

trie & de génie ; défaut ensuite d'éducation, de disposition naturelle ; enfin défaut de volonté & d'application. Vous envoyez à Rome de jeunes Éleves de Peinture, de Sculpture, d'Architecture, &c. mais ils ont, outre des commencemens & quelques notions de ces arts, un fonds avantageux du côté des talens : or quant à ceux des Jardiniers qu'on fait voyager dans les contrées où se pratiquent les serres chaudes, à peine savent-ils les premiers élémens de l'art dont ils font profession ; comment imaginer qu'ils pourront se styler à des pratiques toutes différentes de celles usitées chez eux ? Pour réussir, il faudroit envoyer un jeune homme qui n'eût pris aucun pli, qui, ayant du feu & de la bonne volonté, restât plusieurs années & s'appliquât. Notre méthode n'est pas, comme on dit, la mer à boire, & l'on ne peut, ou l'on ne veut y mordre.

SEVE. On entend par ce mot, un liquide spiritueux provenant des sucs de la terre, lequel est le principe de la formation des plantes, de leur accroissement, de leur fécondité & de leur multiplication.

La ſeve eſt proprement le ſang des arbres. Elle fait en eux, ainſi que dans toutes les plantes, les mêmes fonctions que le ſang dans les animaux. Elle eſt auſſi différente en eux que celui-ci dans ceux-là.

Seve ſe prend quelquefois pour gout. On dit d'un fruit, ou d'un vin qu'ils ont une ſeve exquiſe, pour dire un gout exquis.

On dit encore que les arbres ſont en ſeve, quand les boutons commencent à mouvoir. Il faut, dit-on auſſi, ſaiſir le temps de la ſeve pour greffer.

Il eſt, lors du ſolſtice & durant la canicule, un renouvellement de ſeve. On dit premiere ſeve, ſeconde ſeve, ſeve d'Août.

La ſeve, quoique la même dans ſon principe, eſt diverſe dans les différentes plantes pour ſa couleur, ſon gout, ſa forme, ſa figure, ſes qualités & propriétés. De toutes ces choſes, il eſt des raiſons très-pertinentes déduites ailleurs.

On dit arrêter la ſeve, la troubler dans ſon cours, retarder la ſeve, la précipiter, l'éventer, l'épuiſer, &c. comme encore l'action, le mouvement, l'impétuoſité,

l'irruption, l'intempérance & la ſurabondance ; la fougue même de la ſeve, & auſſi ſeve appauvrie, défaut de ſeve, inondation de ſeve, noyé par la ſeve, en parlant de l'écuſſon d'une greffe, &c. On dit encore amuſer la ſeve, en laiſſant beaucoup de bourgeons à un arbre. Eſt un Traité en forme ſur la ſeve, faiſant partie du préſent Ouvrage.

SEVRER. Tiré de l'uſage commun & tranſporté dans le Jardinage. C'eſt quand ayant couché en terre un rameau de quelque plante, ce qu'on appelle marcotte, on le coupe, & on le ſépare de la plante ſa mere, après que ce rameau a pris racines, pour le replanter ailleurs.

SILIQUE. *Voyez* GOUSSE, COSSATS.

SILLON. Ce mot a lieu dans le Jardinage, comme dans le labourage. On dit ſillonner pour faire un plant de vigne dans un des quarrés du jardin. On dit encore tirer un ſillon d'un bout à l'autre d'une allée pour planter dedans des fraiſiers d'après notre méthode, toute différente de celle juſqu'ici. En général tout ſillon dans le Jardinage, comme dans le vignoble, doit

être fait au cordeau, pour être droit & régulier.

Sillon & rayon, quoiqu'ils ne ſoient pas ſynonymes, approchent bien l'un de l'autre dans l'uſage commun du Jardinage.

SORTIES. Mot barbare pour les Jardiniers du commun; il vient du mot ſortir. Nous appellons ſorties, tous boutons, ou à bois, ou à fruit ſortant de la tige par en bas aux arbres nains qu'on plante. Tous les Pépinieriſtes, parce que leurs arbres ſont plantés trop près, coupent toutes les pouſſes du bas, leſquelles s'offuſqueroient, & qui empêcheroient d'aller, de venir & de labourer dans la pépiniere; mais ces arbres privés de ſorties, quand on les plante dans ſon jardin, ont toutes les peines imaginables à percer une écorce épaiſſe quelquefois de deux lignes, & ſouvent meurent à la peine; en outre, ſi ce ſont des arbres fruitiers, combien de temps ſont-ils à ſe mettre à fruit? Aux arbres de tige, c'eſt différent; il leur faut auſſi des ſorties, mais aux branches; pourquoi, au lieu d'abattre les têtes des arbres de tige, comme très-

ineptement on fait, laiſſer toujours quelques branchettes pour ſervir au paſſage & à l'introduction de la ſeve. Par ce moyen on a des arbres qui, la premiere année, ont des têtes régulieres formant déja un coup d'œil agréable, au lieu qu'en abattant la tête, votre arbre n'eſt plus qu'une perche fichée en terre, faiſant un fort vilain coup d'œil. A la ſeconde année, un arbre planté de la ſorte, c'eſt-à-dire, ayant des ſorties ſur le vieux bois, leſquelles font amplement des pouſſes que l'on éclaircit, en ôtant tout le fretin, préſente déja un arbre touffu, & à la troiſieme, il eſt arbre formé, comme d'ordinaire à dix, ſuivant la routine d'étêter. Le même eſt pour tous les arbres fruitiers, ou non, eſpaliers, contre-eſpaliers, buiſſons, quand on peut avoir des ſorties aux arbres qu'on plante, & du vieux bois ſortable, ſur qui on puiſſe ſe reprendre. Mais il faut tout dire, c'eſt qu'on doit planter non à racines écourtées, ou hachées, mais des arbres levés avec toutes racines de toute longueur ; & quand on eſt aſſez dépourvu de ſens pour planter ſans racines, ou à racines maſſacrées, il

faut étêter comme le ſtupide vulgaire, parce que ce ſont les racines ſeules qui peuvent fournir, & aux ſorties, & aux vieux bois. Par tel moyen on jouit & l'on n'attend pas. Ce point concernant les ſorties aux arbres, quand on plante, eſt une des clefs du Jardinage.

Une autre raiſon pour laquelle il eſt aſſez difficile d'avoir des ſorties aux arbres nains & aux tiges; c'eſt, en premier lieu, parce que la plupart des pépinieres étant en plein champ, on empaille les arbres l'hiver, de peur que le gibier ne mange l'écorce tendre de ces arbres, & afin de pouvoir les empailler, on coupe toutes les ſorties des arbres nains, ce que pourtant on pourroit ſe diſpenſer de faire : en ſecond lieu, on coupe les têtes en entier des tiges à cauſe du tranſport, & auſſi par routine.

SOUCHE. C'eſt la partie de toute plante, qui eſt entre la tige & les racines, & autrement dit le tronc auquel ſont attachées les racines. *Voyez* TRONC.

SOULEVER LA TERRE, voici ce que c'eſt. Un Jardinier plante un arbre tellement quellement; ceci n'eſt que trop or-

dinaire : au bout d'un mois, ou six semaines, quand la terre est affaissée, l'arbre se trouve enterré de 3, 4, 5, ou 6 pouces. Au lieu de fouiller alors avec précaution la terre, pour en tirer l'arbre, sans offenser les racines, & le replanter sagement, que fait-on ? Tous, sans exception, fourrent la beche entre deux terres plus bas que les racines, & faisant une pesée, ils la soulevent avec l'arbre, fourrant ensuite un peu de terre en-dessous. C'est tout d'un coup fait. Mais si l'arbre a des racines, que deviennent-elles ? Comment s'accommodent-elles d'un pareil traitement ? Ce qui est de certain, c'est que cette terre ainsi soulevée, ne tarde guere à s'affaisser, à peu de chose près, comme auparavant, & que l'arbre reste enterré. Le même est usité pour toutes les autres plantes trop enterrées, soit sur couche, soit en pleine terre. On souleve de la sorte, & l'on brise les racines. C'est ainsi que, sans croire mal faire, sans y faire attention, presque tout est fait à rebours du bon sens. Voilà sur quoi il faut absolument se réformer.

Terre soulevée s'entend des terres gon-

flées dans leur ſuperficie. Les labours ſoulevent la terre, puis, peu à peu, elle s'affaiſſe : les taupes en fouillant la terre, la ſoulevent. Rien ne ſouleve tant la terre & ne la rend plus meuble, ou mobile, que la neige & les gelées. Les pluies d'orage battent, au contraire, la terre & la plombent.

SOUPIRAUX, ou TRANCHÉES, terme d'Anatomie. Dans les plantes, on appelle ſoupiraux quantité d'ouvertures imperceptibles, par leſquelles l'air entre dans la capacité intérieure des plantes, & en ſort, de même que dans les corps animés. *Voyez* PORES.

Faute de liberté de ces ſoupiraux dans les plantes, ou elles languiſſent, ou elles périſſent. Les arbres plantés trop avant ne patiſſent & ne viennent à leur fin que par cette raiſon. C'eſt auſſi pour le même ſujet, que les arbres galeux & mouſſeux ne profitent pas.

Les arbres encore qu'on entortille avec quoi que ce puiſſe être par la tige, pour quelque motif que ce ſoit, ceſſent auſſi de profiter. Les arbres encore à qui on

laiſſe trop long-temps de ſuite les paillaſſons au printemps, blanchiſſent & s'attendriſſent, faute de reſpiration.

Toutes les plantes qu'on veut faire blanchir & attendrir, on les prive de l'air, telles les chicorées, le céleri, les cardons; enfin les plantes qui pomment par elles-mêmes, comme les laitues, les choux & autres, ne blanchiſſent & ne s'attendriſſent que faute de ſoupiraux dans l'intérieur d'elles-mêmes, ou de leur obſtruction. *Voyez* VENTOUSE.

SOUS-YEUX ſe dit de la vigne & des arbres. On appelle ſous-yeux ces petits yeux, ou boutons qui ſont placés au-deſſous des yeux formés de tous les arbres. Toujours ils ſont plus petits du double que ces yeux formés. Chacun de ces ſous-yeux a une plus petite feuille auſſi, qui lui ſert de mere nourrice, & cette feuille eſt conſtruite tout différemment que les grandes feuilles qui ſont aux yeux formés.

Ces ſous-yeux reſtent toujours nains, & ne produiſent que des bourgeons nains auſſi. Il eſt un moyen d'en tirer avantage

& de les convertir en boutons à fruit par le caſſement. *Voyez* CASSEMENT.

SPÉCULATIF. Ce ſont ceux des ſavans Phyſiciens qui ont raiſonné & raiſonnent ſur les phénomenes de la nature dans le Jardinage & la végétation; mais qui n'ayant pas opéré dans les diverſes fonctions de l'Agriculture, ne ſont pas à portée de raiſonner d'après une expérience ſuivie. C'eſt, en fait d'Agriculture & de Jardinage, ce qu'eſt un Médecin théoriſte qui n'a jamais pratiqué la Médecine, & qui n'a pas vu de malades.

SPIRALE. *Voyez* FIBRE.

STERCORATION vient d'un mot latin, qui veut dire excrément. Ce mot en Jardinage ſignifie tous les excrémens des animaux ſervant à amander la terre & à faire venir les plantes. *Voyez* FUMIER.

SUCCION, SUÇOIRS, vient du verbe ſucer. Ce qu'on nomme ſucer eſt attirer à ſoi, par le moyen des levres, tout liquide renfermé dans quoi que ce puiſſe être. Un enfant ſuce ainſi la mamelle de ſa mere pour en tirer le lait. La bouche & les levres de l'enfant ſont les ſuçoirs ou les or-

ganes & les inſtrumens qui ſervent à ſucer le lait de la mamelle. La ſuccion eſt l'action de cette faculté de ſucer. On ſuppoſe donc dans les plantes, de la part des racines, cette action de ſucer & de tetter les ſucs de la terre ; & comme l'enfant ne tette que pour faire paſſer le lait dans ſon eſtomac, afin d'être ſuſtenté, de même les racines n'aſpirent les ſucs de la terre que pour les tranſmettre au tronc, qui eſt le réſervoir commun, d'où ils ſont répartis dans tout l'arbre.

A propos de ces ſuçoirs (ceci eſt un des points le plus eſſentiel du Jardinage ſur lequel on ne peut trop inſiſter) : on avance ici deux vérités inconteſtables, capables, s'il en fût jamais, de faire impreſſion ſur ceux qui, faute, ou de lumieres, ou de réflexion, ou d'expérience, tarabuſtent tant & plus ces ſuçoirs, & ſur-tout les pivots des arbres, qui enſeignent à le faire, &, qui pis eſt, le preſcrivent. Il eſt, ſans contredit, une grande différence entre être ſimple ſpéculatif, ou être cultivateur & obſervateur tout à la fois ; entre ne voir que de loin & ſuperficiellement, ou conſidérer

de près, & voir attentivement ſur le tas même ſans diſcontinuer. Voici une premiere vérité démontrée par l'expérience & une foule de faits.

Non-ſeulement les racines ſucent, pompent & attirent les ſucs prochains de la terre ; mais encore ceux qui ſont au-delà à des diſtances éloignées, par propoſtion à la faculté de chacune d'elles, pour pomper & attraire la ſeve. C'eſt un fait certain que toutes les racines ne pompent, ne travaillent & ne charient la ſeve qu'à raiſon de leur étendue & de leur capacité. Pourquoi les arbriſſeaux & les arbuſtes ne parviennent-ils jamais à la groſſeur des chênes, des ormes, des noyers, marronniers & autres? C'eſt parce qu'ils n'ont que de petites racines, & en quantité bornée. Il faut pourtant obſerver que quelquefois la multitude des ſuçoirs dans certaines plantes, comme dans l'if, le pin, le ſapin, le cyprès, & autres ſemblables à racines touffues, équivaut par un ordre particulier de la nature à la groſſeur des ſuçoirs de nos arbres les plus gros, qui furent pourvus de racines ligneuſes d'une groſſeur prodigieuſe & d'une étendue

immenſe. Les autres raiſons étant étrangeres au préſent ſujet, ſont déduites ailleurs: mais cette exception nous fait voir que la nature, inépuiſable en reſſources, produit ſouvent les mêmes effets ; & arrive à la même fin par des moyens, en apparence, tout-à-fait diſparates.

A meſure donc que les ſuçoirs des arbres & des plantes quelconques pompent les ſucs de la terre, il ſe fait aux environs, de proche en proche, un envoi ſucceſſif de ſucs nouveaux, ſans quoi la ſeve tariroit: de plus s'il n'en étoit point ainſi, il ſeroit fort indifférent de planter près à près, ou non. La comparaiſon de l'enfant qui tette eſt la plus juſte, quant au préſent ſujet : cet enfant qui tette, aſpire non-ſeulement le lait qui eſt contigu au bouton de la mamelle, mais encore celui qui eſt au-delà ; puiſque à meſure qu'il tette, il ſe fait, de proche en proche, de la part des vaiſſeaux lactés, un dégorgement & une émanation ſucceſſive de nouvelles portions de ce lait, qui ſe porte vers le bouton d'icelle. On conçoit que, s'il n'en étoit point ainſi, la mamelle, après quelques gorgées de lait

de la part de l'enfant, tariroit infailliblement. Voilà une image la plus ressemblante de l'action des racines pompant la seve. En offensant donc, en coupant & en raccourcissant les suçoirs des plantes, qui sont le premier principe & les agens de la végétation, les pourvoyeuses, les meres nourrices des plantes, que fait-on autre chose, sinon d'altérer & de détruire l'organisation des plantes, de troubler & de déranger leur méchanisme ?

Ceux qui suivent & observent la nature sur le tas même, sont à portée de vérifier le tout. On abat, par exemple, quelques gros arbres, considérez la terre tout autour, & au loin par-delà les racines, & vous la verrez comme de la cendre. Le même est, par proportion aux plantes moyennes & aux petites, en semblable cas. Telle est la raison pour laquelle dans le Jardinage, quand on plante un arbre à la place d'un autre, soit vivant, soit mort, on observe scrupuleusement de changer la terre. Quant à la plantation d'un nouvel arbre dans le même trou d'un autre qui y est mort, M. de la Quintinie dit, que le nouvel arbre

qu'on y plante, sans changer la terre périt, à cause d'une impression & d'une odeur de mort laissée dans le trou par le prédécesseur. C'étoit l'opinion de son temps.

L'autre vérité n'est pas moins digne de toute l'attention, sur-tout des hommes de génie; savoir, qu'en détruisant, de propos délibéré, quelques suçoirs pour en faire pousser nombre d'autres, c'est infirmer la végétation, au lieu de la procurer. Ce n'est pas tant la multitude des petites racines, & sur-tout de telles racines procréées contre l'ordre de la nature, qui opérent la végétation, que le volume, la force, la longueur & le diametre. Cette proposition générale est vraie, toute proportion gardée, dans toutes les sortes de plantes. Quiconque prétend, en coupant les suçoirs, les multiplier, & par-là bien faire aux plantes, fait le même raisonnement que celui qui disoit, qu'au lieu d'un tuyau d'un pied de diametre à une pompe, ou à un réservoir, il en faudroit appliquer douze d'un pouce de diametre chacun; qu'au lieu d'un gros cable pour enlever quelque fardeau, on n'auroit qu'à multiplier les ficelles. Si ceux

ceux qui se sont déclarés contre les racines, à telle fin que de raison, avoient examiné & suivi les opérations de la nature, ils sauroient qu'une seule racine osseuse tire plus de seve, & la travaille mieux que cent racines fibreuses, & un millier de chevelus. Entre des exemples à l'infini de cette vérité, on produit celui des arbres fruitiers, ce qu'on appelle *sur franc*. Ces sortes d'arbres n'ont, la plupart, pour toutes racines qu'un pivot en forme de crosse allongée ; cependant nuls arbres aussi abondans en seve. Les Jardiniers n'en veulent point, parce qu'avec tous leurs efforts, ils ne peuvent les mettre à fruit, & dans nos mains ils portent fruit d'abord. A de tels arbres ôtez le pivot, c'est autant de morts. Si les Physiciens simples raisonneurs étoient en même-temps manouvriers, ô ! qu'ils changeroient de langage ; & si nos manouvriers étoient Physiciens jusqu'à un certain point, combien ils se réformeroient quant à l'opération. La Physique dont nous entendons parler ici, est cette Physique instrumentale & expérimentale dont nous

avons fait un Traité particulier que nous produirons en fon temps.

Il eft un miférable proverbe du Jardinage, contre lequel d'honnêtes gens & des gens fenfés ne peuvent trop s'élever, & que nous difcutons ailleurs ; favoir que, *fi un Jardinier plantoit fon pere, il lui couperoit la tête & les pieds.* En conféquence on a agi, & on agit encore. Des hommes de mérite d'ailleurs, ne rougiffent point de fe déclarer les apologiftes & les partifans d'une pratique auffi perverfe & auffi contraire à la nature. *V.* POMPEMENS, POMPER, RACINES.

SUPPURATION, terme de Médecine & de Chirurgie. Ce mot eft un mot compofé, qui vient principalement de celui de pus. Le pus eft une humeur corrompue, provenant de toute plaie quelconque. La fuppuration eft l'écoulement de cette humeur. Dans les végétaux, pour peu qu'on foit obfervateur, on reconnoîtra le femblable. On fait combien d'arbres font fujets à de pareils écoulemens d'humeurs provenantes du fuc nourricier corrompu, ou putréfié. Les arbres gommeux & réfineux en font foi. Combien d'ormes, entr'autres, à

qui l'on a fait des plaies graves, ſuppurent durant un très-long-temps? Il eſt un temps où la vigne & le bouleau, ſur-tout, à l'occaſion des plaies à eux faites, diſtillent d'abord une lymphe très-limpide; mais cette humeur ainſi découlante, à cauſe qu'elle eſt dérangée de ſon cours ordinaire, ſe pervertit enfin, elle ſe coagule & s'épaiſſit, formant un vrai pus dégénérant en ſânie, qui ronge, cave & carie, faiſant mourir ſouvent la partie maléficiée de l'arbre. Ceux qui exploitent les bois n'apperçoivent rien de plus fréquent que des arbres totalement cariés & creux en dedans, en conſéquence de pareilles humeurs vicieuſes du ſuc nourricier croupiſſant, lorſqu'il eſt hors de ſa place.

La même eſt, par rapport aux racines des arbres. Le commun des Jardiniers coupe les pivots des arbres, ainſi que le preſcrivent tous les ſuppôts du Jardinage. Donnez-vous la peine de paſſer votre main dans terre, de temps à autre, ſous l'endroit inciſé, & vous la trouverez mouillée, & une humeur putréfiée y fluant durant pluſieurs mois; & comme de cent

arbres à pivots amputés, il y en a cinquante qui périſſent durant un certain cours d'années, examinez la plaie du pivot, & vous verrez un chanci, un moiſi & un chancre corrodant, ayant miné les parties.

Nous avons fait voir dans un Ouvrage manuſcrit encore, dont il a déja été parlé, & lequel a été envoyé par Sa Majeſté à l'Académie Royale de S. Côme, à Paris, l'analogie, la conformité & la reſſemblance parfaite des plaies des végétaux avec celles des animaux vivans. Cette Académie honorable nous a fait délivrer le certificat le plus authentique en faveur de l'Ouvrage, qui eſt fondé uniquement ſur des faits. Cette piece, précieuſe pour nous, ſera produite dans le temps avec l'Ouvrage.

On paſſe volontiers à l'Auteur de l'Hiſtoire Naturelle d'avoir frondé ce ſentiment établi ici, faute par lui d'être verſé dans ce qui eſt du reſſort de la végétation. Quelques talens qu'on ait, on ne peut être univerſel. Voici les termes de cet Auteur célebre. »Comme nous ne connoiſſons nous-» mêmes qu'une voie pour arriver à un

» but, nous nous persuadons que la nature fait & opere tout par les mêmes » moyens . . . . Cette maniere de penser a » fait imaginer une infinité de faux rapports entre les productions naturelles ; » les plantes ont été comparées aux animaux . . . . leur organisation si différente » & leur méchanique si peu ressemblante, a » été souvent réduite à la même forme. » Le moule commun de toutes ces choses si dissemblables entr'elles, est moins » dans la nature que dans l'esprit de ceux » qui l'ont mal connue, & qui savent aussi » peu juger de la force d'une vérité, que » des justes limites d'une analogie comparée, &c. « Maniere de traiter l'Histoire Naturelle, page 10, 1 vol. page 12, au commencement.

SURPEAU. Ce mot est composé de deux mots, de *sur* & de *peau*. C'est, suivant les Anatomistes, & en Chirurgie, une peau mince & déliée, qui est appliquée sur la peau, ou le cuir. On la nomme aussi épiderme, mot tiré du grec. Toutes plantes quelconques ont, de même que tous les êtres vivans, une surpeau servant d'en-

veloppe, de fourreau & de couverture à la peau. La peau, ſurpeau, ou épiderme, ſont fort différens de ce qu'on appelle écorce. Il eſt permis, dans le langage des Eaux & Forêts, de n'en pas faire diſtinction ; mais non à un Phyſicien. Ce qu'on appelle ſtrictement écorce, eſt la partie épaiſſe & écailleuſe de l'arbre, ſurajoutée à la peau dans les arbres formés & âgés. Mais pourquoi cette partie écailleuſe ainſi ſurajoutée ? Pourquoi quantité d'arbres n'en ont-ils point ? A toutes ces queſtions & leurs ſemblables, le plus court ſeroit de dire, qu'il a plu à l'Être Souverain que cela fût ainſi ; néanmoins perçant à travers le voile de la nature, on peut dire que cette incruſtation de l'écorce ligneuſe ſurajoutée à la peau de ces ſortes d'arbres, ſert à deux fins ; d'abord à leur tranſpiration active & paſſive. Ces parties écailleuſes qui ſont graveleuſes & raboteuſes, & de qualité ſpongieuſe, reçoivent, conſervent & retiennent les influences nourricieres d'en haut, qui de-là ſont envoyées à travers la peau pour paſſer juſqu'au tiſſu cellulaire. Ces parties écailleuſes à force de ſervir de la ſorte, s'amolliſſent, s'attendriſſent & s'u-

ſent ; alors elles tombent, étant jettées dehors & pouſſées par des nouvelles que la nature forme au fure à meſure. Il eſt donc à préſumer, d'après ce double effet de la nature, qu'à ces ſortes d'arbres ces écorces écailleuſes furent formées pour tranſpirer de la ſorte, & que le même ordre de la nature a pourvu par d'autres moyens aux divers beſoins des arbres, à peau unie ſans écorce écailleuſe. On peut dire enſuite, que ces écorces écailleuſes ſont auſſi dans l'ordre de la nature, autant de plaſtrons, de ramparts, de préſervatifs contre les effets de l'air, les gelées, les grands vents, les rayons perçans du ſoleil, & contre tous les accidens nuiſibles, dont, pour ſe parer, tels arbres peuvent avoir beſoin, & non les autres. *Voyez* ÉPIDERME.

SURPLOMB, vient des arts. Quand on veut voir ſi quoi que ce ſoit eſt droit & perpendiculaire, on a un petit morceau de plomb ſuſpendu à une ficelle qu'on préſente à telle longueur qu'il eſt néceſſaire, & ſi le plomb, ou s'écarte, ou rentre, alors on voit ſi la choſe eſt d'à plomb. On voit du ſeul coup d'œil, ſi un arbre, ou une pa-

liſſade ſont d'à plomb. *Voyez* PLOMB, D'A PLOMB.

SURPOUSSES. Le mot porte avec lui ſa ſignification. C'eſt une pouſſe ſurajoutée à une pouſſe de l'année. Ces ſurpouſſes ſont de deux ſortes, les unes naturelles, & les autres qui ſont occaſionnées.

Ceci eſt très-curieux, connu juſqu'à un certain point, mais non approfondi : il faut obſerver que juſqu'au ſolſtice toutes les productions ſe font en conſéquence d'un mouvement univerſel produit par la nature à l'occaſion de l'application des rayons du ſoleil animant la ſeve. Tout alors eſt ordonné ſuivant des regles dont la nature ne ſe dément gueres : mais lors du ſolſtice, il ſe fait un ébranlement & un nouveau mouvement produits par l'action du ſoleil dardant preſque perpendiculairement, & c'eſt ce que nos gens de campagne appellent *renouvellement de ſeve*, ou *ſeve d'Août*, *ſeconde ſeve*. De ce renouvellement de ſeve, nous avons fait en ſon lieu un expoſé fort en détail. Or donc alors toutes les pouſſes qui ſe font aux arbres étant plus précipitées par l'action vive du ſoleil, ne

ſont pas ſi franches, que celles qui ſont dans l'ordre ordinaire : en conſidérant attentivement ces pouſſes nouvelles, elles paroiſſent comme ſurajoutées & entées ſur les précédentes. La couleur en eſt plus pâle ; la peau en eſt comme velue, & il n'eſt pas difficile de les diſtinguer de la pouſſe primitive, telles que celles qui ſont dans l'ordre commun de la nature, opérant lors du printemps ſucceſſivement & par degrés. La différence de ces deux façons d'opérer de la part de la nature, vient de ce qu'au printemps le ſoleil va toujours en avançant juſqu'au ſolſtice, & après le ſolſtice, toujours en rétrogradant. Quelle ſource de réflexions pour un Obſervateur !

Quant aux ſurpouſſes qui ſont occaſionnées, elles ſont à peu près ſemblables à celles-là, & ont tous les mêmes indices : elles n'adviennent que parce que l'on a coupé & rogné les pouſſes pr mitives. Communément on ne fait point d'uſage de ces ſurpouſſes ; on ſe garde bien de tailler deſſus Mais nous autres nous en faiſons uſage, quand il eſt queſtion d'arrêter

la ſeve, de la détourner & de la conſumer. *Voyez* VENTOUSES.

SYSTÊME. Il vient du grec. On entend par ſyſtême, un aſſemblage de penſées, d'opinions & de raiſonnemens, d'après leſquels on va en avant & l'on agit.

On dit, en Jardinage, ſyſtême de Montreuil. Il eſt le plus entendu, le plus induſtrieux & le plus conſéquent qui fût jamais en aucun autre genre.

Il eſt impoſſible de connoître le ſyſtême de Montreuil, qu'on ne fréquente les uns & les autres des gens du lieu. Il eſt répandu dans tous les habitans; mais il eſt des particularités dans la façon d'opérer des uns, qui ne ſe trouvent pas dans les autres. Quant aux principes & aux fondemens, ils ſont à peu près les mêmes dans tous, malgré la diverſité de quelques pratiques, de quelques ſentimens particuliers & d'opinions. Il faut avec eux, en quantité d'occaſions, deviner, conjecturer, ſuppoſer, ſupputer, combiner & tirer des conſéquences. Outre que les gens de Montreuil entendent mieux à opérer qu'à s'expliquer;

ils font ferrés & diffimulés, cachés & myf-
térieux, ne voulant fe découvrir à perfon-
ne, fur-tout aux Jardiniers ordinaires,
qu'ils ne font rien moins que fâchés de
voir dans des pratiques ruineufes pour les
arbres. Ils ne fe communiquent point à
eux. Ils leur font prendre le change en toute
occafion, & fe donnent bien de garde de
les relever & de les inftruire. Mais parce
que ce procédé fingulier de la part des gens
de Montreuil envers les Jardiniers ordinai-
res, pourroit donner lieu de mal penfer
fur leur compte; ce qui vient d'être dit a
befoin d'un petit éclairciffement : le voici
en peu de mots.

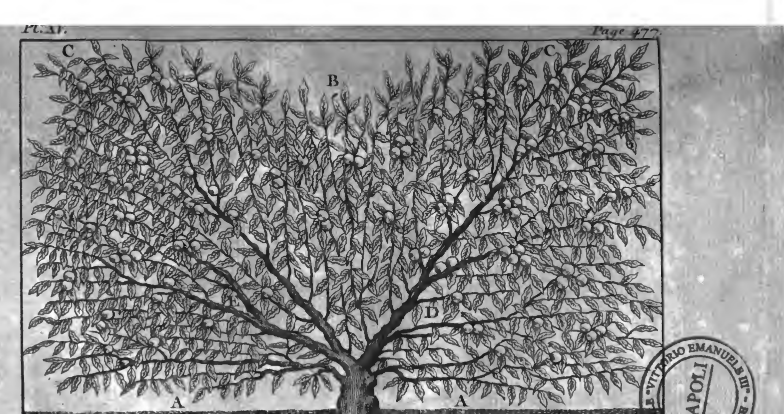
Jufqu'à il y a environ 30 ans, les gens
de Montreuil étoient les plus renommés,
fur-tout pour les pêches, particuliérement
du temps de M. Girardot, pere, à Bagno-
let, lequel avoit été Moufquetaire. Alors
tous les fruits de Montreuil avoient la vo-
gue; ils fe tiroient par préférence aux au-
tres, & fe vendoient fort cher. Ceux des
Jardiniers ordinaires qui intercepterent
quoi que foit de leur méthode, n'y com-
prirent rien & fe déchaînerent contre, at-

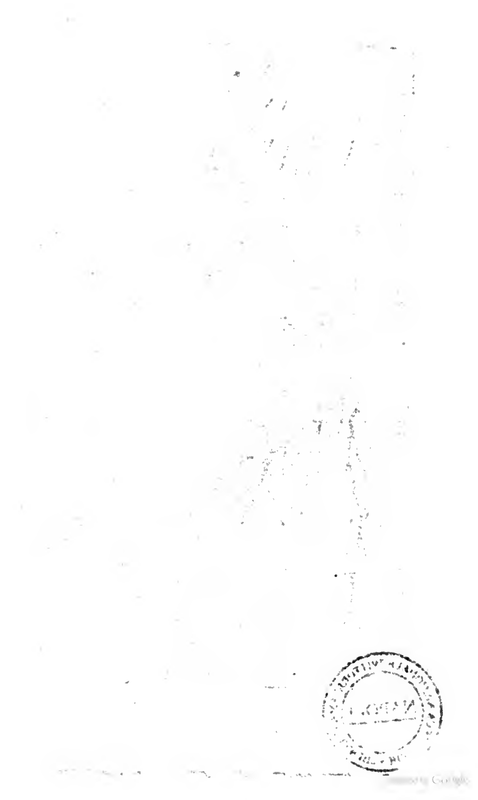
tribuant le ſuccès de leurs denrées à la ſeule bonté du terrein, grand cheval de bataille & refrein ordinaire des non-connoiſſeurs, comme des mal-intentionnés, voulant croupir dans l'ignorance ſans rien examiner. De cette vieille antipathie réciproque, il reſte toujours quelques veſtiges; & quoique la méthode de Montreuil ſoit divulguée & pratiquée en nombre d'endroits, néanmoins elle eſt méconnue en une infinité d'autres, même autour de Paris, dans les Provinces, & par-tout hors du Royaume, où d'après tout ce qui nous a paru de la part de perſonnes de gout chez l'Étranger, on attend après notre Ouvrage pour embraſſer cette méthode. Combien donc ceux-là ſont-ils loin de compte, qui s'imaginent connoître leur ſyſtême, ainſi que le prétendent la plupart des Jardiniers ? On dira dans la Préface comment on eſt parvenu à la découverte du ſyſtême des Montreuillois.

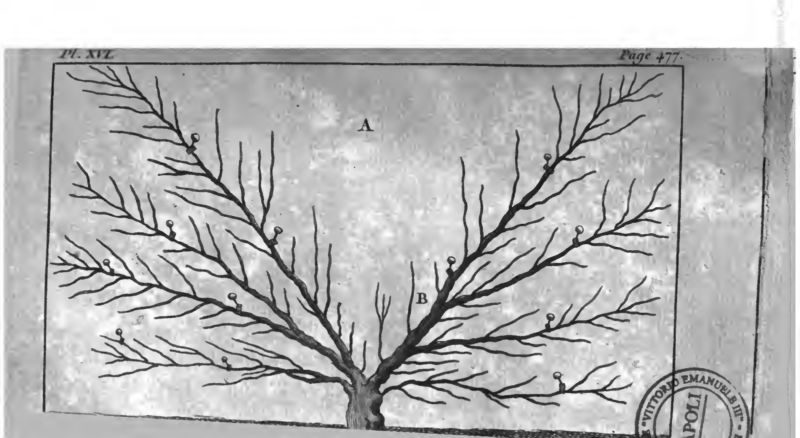
Jardiniers à ſyſtême. Ce ſont ceux qui, ayant enfanté dans leur cerveau quelque façon particuliere de diriger les arbres & les plantes, agiſſent en conſéquence



Pl. XV. Page 477.






A
B



ſans vouloir ſe départir de leurs ſentimens. Tel un Médecin épouſant par ſyſtême des pratiques deſtructives de la ſanté ; il faudra bien, diſoit-il, qu'à la fin la maladie s'y faſſe. Dans le Jardinage rien de ſi commun. Voyez tous les écrits faits ſur le Jardinage, & vous n'en trouverez pas un qui n'ait une ſorte de ſyſtême. Tels, entr'autres, certains Jardiniers, ſoit diſant, ne voulant point de fumier, & réduiſant tout au ſimple labour, & une foule d'autres.

T

TABLETTES. *Voyez* AUVENTS, PAILLASSONS PLATS, PLANCHES.

TAILLE *des arbres.* Tailler c'eſt un terme commun à bien des arts. On taille la pierre, on taille une plume, on taille quantité d'autres choſes utiles pour les arts particuliers.

On dit tailleur d'habits, tailler en plein drap, tailler des étoffes de toutes les ſor-

tes. La taille des arbres eſt contre nature. On ne taille pas les arbres des forêts, non plus que ceux des pleines campagnes & des vergers. Cependant ces derniers, parce qu'ils ne ſont pas taillés, pouſſent prodigieuſement, groſſiſſent & s'allongent en peu de temps ; un ſeul d'entr'eux porte plus de fruits qu'une douzaine de ceux par nous taillés.

Voici ce que c'eſt que la taille des arbres. C'eſt la ſuppreſſion des rameaux ſuperflus & le raccourciſſement de ceux qui ſont néceſſaires, & que l'on fait par le moyen d'un inſtrument tranchant, ou de la ſcie à main. Les raiſons de la taille, les conditions, les regles, le temps, la maniere d'y procéder, &c. ſont d'une trop longue diſcuſſion pour être ici traités. Mais la taille de tout arbre doit être faite avec prudence, avec ſageſſe, avec diſcernement. Tailler n'eſt point écourter les arbres, les mutiler, les inciſer ſans raiſon, les charpenter & les réduire preſque à rien. Que diroit-on de quelqu'un qui, au lieu de tailler une pierre, la réduiroit à la ſimple qualité de moi-

ſon, ou qui, en taillant une plume, l'affameroit au point qu'il en ôteroit tout le taillant? Voilà ce que font d'ordinaire tous les Jardiniers, & voilà ce qu'apprennent tous les livres. La fin de la taille eſt la ſanté de l'arbre, ſa fécondité, ſa belle figure, ſa durée, ainſi que la beauté des fruits & leur gout exquis. Il eſt un proverbe très-ſenſé, qui dit, *taillez peu, paliſſez prou.* Toujours on taille trop & trop court. *Voyez* COUPE, FAUSSES-COUPES, FLUTE, BEC DE FLUTE.

Conſidérez tous les arbres généralement quelconques, taillés par les Jardiniers ordinaires, & vous les verrez mutilés au point que ce ne ſont que plaies ſur plaies, formant des *nodus* les plus difformes. Ces *nodus* de tant de plaies non renfermées encore, ſont autant d'obſtacles à la communication de la ſeve; auſſi à ces arbres ainſi maléficiés, périt-il continuellement quelque branche; ils deviennent épaulés par la ſuite: grand nombre ſuccombant à tant de mauvais traitemens, périt à la fin.

Voici, quant à la taille, & quant à toute ſouſtraction, quelle qu'elle ſoit, des rameaux des arbres, l'une de ces vérités capi

tales, décisives quant à l'opération ; vérité méconnue, & dont l'ignorance est la source trop féconde des mauvais traitemens à eux faits jusqu'ici. Ceci est un point de Physique des plus curieux, non moins intéressans pour tous, Jardiniers, ou non Jardiniers : il paroîtra paradoxe à quelques-uns.

Tel traitement qu'on puisse faire à la tête d'un arbre, les racines n'en pompent pas moins la même quantité de seve qu'auparavant. Cette seve est toujours, comme ci-devant, portée, lancée & fouettée du bas en haut, & avec la même abondance ; mais les vases, les récipiens & les canaux formés par la nature, pour la recevoir pour la contenir, la travailler, la charier & la transmettre où besoin est, & ce sont les différentes branches, ces canaux, n'y sont plus, du moins dans la plus grande partie. Que fait-elle cette seve ? Ne trouvant plus des canaux suffisans pour s'y épancher, elle s'en fait de nouveaux. Ces nouveaux sont de deux sortes, ou des gourmands, ou des branches de faux bois ; & telle est leur origine (car aux arbres bien dirigés, & suivant notre

notre méthode, il y a très-peu, ou point des uns & des autres, tout eſt profit pour l'arbre). Voici en paſſant une réflexion à cette occaſion.

Tous les Jardiniers ne peuvent revenir de leur étonnement de voir les arbres dirigés par nous; groſſir & s'étendre prodigieuſement en peu d'années, & donner des fruits en ſi grande abondance : s'ils réfléchiſſoient, ils reconnoîtroient que c'eſt parce qu'au lieu de les appauvrir, de les tourmenter, & de les dénuer comme eux, nous les ménageons; & parce que cette énorme quantité de bois dont ils privent un arbre à la taille, & que cette infortunée victime de leur impéritie a produit, en pure perte pour lui, a tourné tout à ſon profit par notre façon de le travailler; & c'eſt ce qu'ils ne peuvent concevoir. En conſéquence, *blaſphemant ce qu'ils ignorent*, quelques-uns d'entr'eux (& ce n'eſt pas la plus ſaine partie de ceux de la profeſſion,) déclament à tort; & travers contre nous; diſant que nos arbres ne peuvent durer. Il en eſt qui ne rougiſſent point de dire qu'au bout de 4, ou 5 ans tous nos arbres pé-

rissent. Nous n'avons d'autre réponse à leur faire que celle-ci : allez dans tous les jardins où nous travaillons depuis 25 à 30 ans, & vous serez désabusés.

Pour revenir donc à notre sujet, ces gourmands & ces branches de faux bois occasionnés par une coupe vicieuse ; au lieu de s'en servir pour l'avantage & le profit de l'arbre, on les supprime encore l'année suivante, puis celle d'après, & l'arbre, par la raison que nous avons dite, pousse toujours à faux, & d'autant qu'on lui ôte plus de bois. C'est une source dont vous amoindrissez, ou supprimez le canal : quoi que vous fassiez à ce canal, la source n'en épanche pas moins la même quantité d'eau. Mais qu'arrive-t-il alors ? Débordement & inondation de toute nécessité. Il arrive encore à ces sortes d'arbres qu'on dépouille des canaux & des réceptacles de la seve, le même que ce qui se passe dans le corps humain, toute proportion gardée, quand a été faite l'amputation de quelque membre, une jambe, ou une cuisse : l'estomac n'en fait pas moins la même quantité de chyle qu'auparavant ; mais que devient le sang

contenu auparavant dans ce membre amputé ? La Médecine & la Chirurgie conviennent de deux choses : la premiere, que celui qui a ce membre de moins, doit être fort réservé sur le boire & le manger, & se faire saigner de temps à autre, sans quoi il pourroit être suffoqué, comme il n'arrive que trop souvent ; la seconde, qu'à moins d'une très-forte transpiration, un tel particulier ne pourroit vivre, s'il mangeoit comme ci-devant. Si donc, au lieu d'énerver les arbres, de les appauvrir, & de les dénuer, comme on fait, en les destituant de presque tout leur bois, on ne faisoit simplement que les décharger de ce qui fait confusion, & de ce qui peut nuire à leur figure réguliere, on secondoit la nature, on auroit, comme nous & comme ceux qui pratiquent notre méthode des arbres immenses, de grosseur prodigieuse en peu d'années, avec des fruits sans nombre, & de durée éternelle.

Enfin nous en revenons à notre dicton ; savoir, qu'on ne taille point les arbres fruitiers des campagnes & des vergers, ni les autres des forêts, dont nous avons les

ſemblables dans nos clos & dans nos parcs, & voyez quelle différence d'avec les nôtres perpétuellement tourmentés : auſſi avons-nous dit en ce ſens, que la taille eſt contre nature.

TALUS, terme de Maçonnerie adapté dans le Jardinage à toute élévation de terre, qui, au lieu d'être de pied droit & d'à plomb, eſt un peu couchée ; tel un mur de terraſſe, qui eſt ce qu'on appelle à fruit. Talus, en Jardinage, n'eſt autre qu'une élévation de terre, ou naturelle, ou artificielle, qui a du devers, étant beaucoup plus ſaillante par en bas que par en haut. On dit talus d'un rayon d'aſperges, d'un rayon de vigne, de céleri & autres. On dit également talus d'une terraſſe retenue par des gazons en guiſe de muraille. Border une allée, ou une planche en talus, c'eſt-à-dire, qu'il faut battre les terres, afin de les faire rentrer du haut, & que le bas ſoit plus ſaillant. On bat avec le revers de la beche, ou avec le dos d'une pelle, pour empêcher que les terres ne s'éboulent dans les ſentiers. *Voyez* DOS DE BAHUT.

TAN & TANNÉE. C'eſt de l'écorce de

chêne pilée & battue, réduite en poudre par le moyen des moulins à ce destinés. Dans la tannerie & dans la fabrique des cuirs, on se sert de ce tan & de ces écorces pilées pour travailler les peaux des animaux, & préparer tout ce qu'on appelle cuirs. Après les avoir bien lavés & bien ratissés, on les met dans des cuves cerclées de fer, & enterrés jusqu'au bord. On met deux, ou trois pouces, plus, ou moins d'épaisseur de ces écorces réduites en poudre, & l'on en garnit le fond de la cuve. On met sur ce tan des peaux étendues à plat, & l'on en fait un premier lit.

Sur chaque lit de ces peaux ainsi placées, on met un lit de ce tan de la même épaisseur que ci-dessus, & ainsi jusqu'à parfait remplissage de la cuve. On laisse durant 4, 5, 6 mois, un an, plus, ou moins, ces peaux déposées de la sorte, après qu'on les a bien humectées avec de l'eau. Les parties spiritueuses de cette écorce passent dans les peaux ; au moyen de cette couche de tan sur chacune des peaux, dessus & dessous elles se gonflent, se resserrent, elles se replient sur elles-mêmes, & acquierent une

épaiſſeur qu'elles n'avoient pas auparavant. Après que ces peaux ont été ſuffiſamment impregnées des parties ſpiritueuſes de ce tan, ou écorces pilées; on enleve la premiere couche d'icelles, & on les met en un tas; après quoi l'on tire chaque peau l'une après l'autre, puis on travaille ce tan, qu'on appelle alors de la tannée. C'eſt de ces poudres qui ont été ainſi dépoſées, qu'on fait, ce qu'on appelle à Paris des mottes, qui ſervent de chauffage aux pauvres gens, après qu'elles ont été ſéchées.

Le tan eſt employé dans le Jardinage pour mettre ſur des couches de fumier chaud. Mais qu'on ne ſe trompe point; ce n'eſt pas la tannée dont il vient d'être parlé, laquelle eſt deſtituée de tous ſes eſprits, & ſans vigueur. C'eſt le tan lui-même & qui n'a pas ſervi. On en met ſur ces couches chaudes communément un bon pied d'épaiſſeur. On dépoſe au fond ſur le fumier même, le plus gros de cette poudre, qui tient plus la chaleur que les parties fines & déliées de lui-même. Dans cette ſuperficie on fait des trous, & l'on y dépoſe des pots de terre pleins d'une terre factice, où l'on

ſeme & où l'on plante des ananas, & d'autres plantes curieuſes, qui ne peuvent venir que par artifice. Ce tan ainſi dépoſé ſur une couche de fumier, tient fort long-temps ſa chaleur ; elle dure le triple & le quadruple des couches de fumier ordinaire. C'eſt principalement aux Anglois & aux Hollandois que nous ſommes redevables de cette invention. Mais avouons que nos Jardiniers ſont encore bien novices, quant à l'uſage de ces couches de tan. Il faut eſpérer qu'avec le temps ils s'y entendront.

TATONNEMENT, Tatonner, Tatonneux ; cela regarde les fruits, quand, pour voir s'ils ſont mûrs, on y enfonce les doigts. M. de la Quintinie eſt furieux contre les tâtonneurs. Si c'eſt une pêche, outre qu'elle eſt déshonorée, étant meurtrie, elle ne tarde guere à pourrir, de même une figue, un abricot, une prune, une poire. Tâtonne-t-on les fruits rouges, ceriſes de tout genre, les fraiſes, les framboiſes, les groſeilles, de même les raiſins? Comment connoît-on la maturité de toutes ces ſortes de fruits ſans être Jardinier? La vue ſeule décide. De même il eſt des

indices presque certains de la maturité des autres fruits. Il est pour un grand nombre des moyens infaillibles pour s'en assurer, toutes les pêches, par exemple. Voici comme on s'y prend. Une pêche a toutes apparences d'être mûre, pour le savoir, vous l'empoignez avec les cinq doigts; mais sans appuyer aucunement, & vous tirez légérement à vous sans biaiser en tirant. Si elle est mûre, elle cede au plus petit effort, & laisse sa queue à la branche; quand on force tant soit peu plus, la queue vient, & toutes les fois qu'une pêche vient avec sa queue, elle n'est point mûre. Mais en l'empoignant, comme il vient d'être dit, elle vient d'abord dès qu'elle est mûre. Quant aux autres fruits, il seroit trop long de s'expliquer ici, on le fait ailleurs.

TAUPES dans les jardins. Secret infaillible pour les détruire.

Prendre des noix : autant de trous dans lesquels les taupes fouillent, autant de noix. Les faire bouillir une heure & demie dans de l'eau avec une bonne poignée de ciguë. En mettre environ de la grosseur d'une noix dans chaque trou; on suppose qu'on

n'aura mis de l'eau que pour que la préſente recette ait un peu de conſiſtance mollette.

La taupe fort friande de ce mets, n'en a pas plutôt mangé, qu'elle meurt.

Le même pour les rats, les loirs & les mulots. Cette recette eſt tirée de la Gazette du Commerce, comme ayant été fort éprouvée de longue main. On cite, mais on ne garantit point pour ne l'avoir pas éprouvé.

TAUPIERES, ou TERRES DE TAUPES. Cette terre que les taupes jettent dehors, après l'avoir broyée avec leurs pattes, & la pouſſant avec leur petit grouin, eſt peut-être le plus excellent engrais pour toutes les plantes. Par ces terres de taupieres, on n'entend pas ici toutes les terres quelconques que ces petits animaux fouillent indiſtinctement dans toutes ſortes d'endroits bons & mauvais; mais celles des bons terreins, & ſur-tout celles des bas prés où, de toutes parts, ces petits animaux élevent au-dehors des monceaux d'une terre noire, douce, émiée & pulvériſée. Voilà ce que vraiment on doit appeller terre-franche : elle doit faire la baſe de

toute terre factice, soit pour les orangers, soit pour les fleurs quelconques, les œillets entr'autres, soit pour les légumes, & particuliérement pour les melons, & pour les plantes curieuses, & aussi pour garnir les couches en guise de terreau pur, qui est l'excrément & le *caput mortuum* du fumier, & qui, par conséquent, est destitué de sucs, d'esprits & de toute vertu ; ou, s'il contient encore quelques sucs, ils sont trop déliés, & pas assez substantiels ; raison pour laquelle tant de melons si mauvais. Il est étonnant que nul encore n'ait fait attention à ce point, & que tous, jusqu'ici, se soient accordés à employer le terreau pur pour les couches. Qui est-ce qui ne sent pas la différence d'un légume sur terre, d'avec un autre sur terreau ? On donne dans un Traité des melons les moyens sûrs de les avoir tous excellens, & par le moyen d'une terre factice, & par le moyen d'un régime sensé, qui exclut toute mutilation, tant du côté des racines en les arrachant de dessus la couche pour les transplanter, au lieu de les semer dans de petits pots, & de les transplanter avec leur motte, qu'en incisant les

différens membres de la plante, sur-tout les privant de leurs feuilles, qui sont les meres nourrices des fruits, & qui leur servent de plastrons, d'auvents, de parasols, &c.

TENDRE, verbe actif; s'entend d'un cordeau, quand on veut dresser une allée, une plate-bande, une rigole, une tranchée, un rayon, &c. Ne jamais rien faire de toutes ces choses, qu'on ne tende auparavant le cordeau, pour tracer sur terre ce qui est à faire, autrement tout est de travers. *Voyez* CORDEAU.

TENDRE, adjectif. On dit *années tendres*. On appelle ainsi celles durant lesquelles les pluies sont fréquentes & abondantes, par opposition aux années seches.

TENONS. Ce mot vient du verbe tenir. Ce sont ces liens verds en forme de cornes, qui croissent à la vigne & à quantité de plantes avec quoi les bourgeons s'attachent l'un à l'autre, & s'accrochent à ce qui se rencontre dans le voisinage.

Aux vignes bien gouvernées dans le Jardinage, on ne voit aucun de ces tenons qui consument inutilement la seve, & qui

ſont confuſion & difformité. On les appelle auſſi des vrilles, parce que leurs extrêmités ſont repliées, & comme torſes, ainſi que l'extrêmité des meches des vrilles pour pouvoir creuſer & faire des trous. C'eſt par le moyen de ces ſortes d'attaches, ainſi pratiquées par la nature que les rameaux des vignes tiennent ſi fort à tout ce à quoi ils peuvent s'accrocher.

TERRASSIERS. Ce ſont des Ouvriers du Jardinage faiſant des fouilles de terres pour dreſſer des jardins, former des terraſſes, &c. Mais rien ne reſſemble moins à un Jardinier qu'un Terraſſier, pourquoi ſe bien garder de confondre l'un & l'autre enſemble. Un Terraſſier n'eſt qu'un manouvrier propre à des exercices pour leſquels il ne faut qu'un corps vigoureux & de bons bras; au lieu que pour l'autre, il faut, outre ces talens corporels, du génie, de la pénétration, de l'activité & de l'invention. En eſt-il grand nombre de la ſorte?

✱ TERRE. La terre eſt un des quatre élémens, laquelle nous habitons. Mais en Agriculture & en Jardinage, c'eſt cette partie d'elle-même que nous cultivons pour

en tirer de quoi pourvoir à notre ſubſiſtance & à nos beſoins.

Différentes ſortes de terres, terroirs, ou terreins. Chaque portion de cet élément ſolide, à la culture de chacune deſquelles nous nous exerçons, prend divers noms, ſuivant ſes différentes qualités. Il eſt des terres ſableuſes, marneuſes, argilleuſes, glaiſeuſes, grouetteuſes, fortes, légeres, froides, brûlantes, humides, ſeches, &c. bonnes enfin, médiocres & mauvaiſes.

La terre eſt une matrice univerſelle, comprenant dans ſon ſein les qualités propres à produire tout ce qui ſert à nos beſoins, comme à nos plaiſirs.

Rien de plus rare que de trouver parmi les cultivateurs de bons gourmets en fait de terres. M. de la Quintinie, après avoir expoſé tous les caractères diſtinctifs d'une bonne terre, établit pour preuve infaillible de la bonté de toute terre, la vigueur & l'embonpoint de toutes ſes productions.

On dit terre neuve, ou novale, *novalis ager*, dit Virgile. C'eſt celle qui eſt nouvellement défrichée, ou miſe en valeur, de quelque façon que ce puiſſe être.

Terre vierge, celle qui n'a jamais rapporté, comme les terres en fonds que l'on creuse, soit celle des caves ; des fosses, ou fossés, soit celle des terreins particuliers où l'on fouille fort avant.

Terre franche, est toute terre exempte d'aucunes mauvaises qualités, & qui possede toutes les bonnes qu'on requiert pour la végétation de toutes sortes de plantes. M. de la Quintinie la définit encore, en disant que toute terre bonne à bled, & où il réussit parfaitement, est vraiment terre franche, n'importe de quelle couleur.

Tous les Jardiniers prennent pour terre franche une terre jaunâtre, matte, pesante, argilleuse, dont on se sert communément pour enduire, soit des fours, soit des murs de clôture, comme pour la construction d'iceux ; mais ils sont grandement dans l'erreur sur cet article, comme sur bien d'autres. La seule terre franche est celle désignée par M. de la Quintinie, & celle des taupieres. *Voyez* TAUPIERES.

On dit terre à cheneviere, pour signifier la plus excellente terre, parce que pour le

chanvre, comme pour le lin, il ne peut être de trop bonne terre.

On dit auſſi terre effritée, qui eſt uſée & appauvrie, &c. qui a trop porté, & qui n'a pas été remontée par de bons engrais.

On appelle terre factice (ce mot vient du latin, qui veut dire faire, ou faite), toute terre apprêtée, compoſée & mélangée, telle celle des orangers, & des diverſes ſortes de fleurs, de fruits & de légumes, qui requierent qu'on ait recours à l'art pour les faire venir dans certains climats, ou pour les avoir plus promptement; telle encore la terre propre pour avoir de bons melons, à la place de tant de mauvais. *Voyez* TAUPIERES.

TERRES JECTICES, mot qui vient du latin, & qui eſt rendu en françois par celui de jetter. On appelle ainſi toutes les terres des fouilles quelconques, qui ſont tranſportées, jettées & répandues, ſoit pour s'en débarraſſer, ſoit pour hauſſer des terreins, remplir des creux, & former des voiries, ou chemins. Les démolitions de bâtimens, les immondices qui embarraſ-

ſent, les piérailles, les écurures d'étangs, de foſſés, de baſſins, de canaux & de mares, qu'on enleve & qu'on tranſporte, &c. tout cela s'appelle terres jectices.

Parmi ces terres nommées jectices, il en eſt quelques-unes qui ſont très-bonnes; telles ſont celles qu'on répand pour former des jardins & des terraſſes. Celles ſur-tout des boues & des immondices, des chemins & des rues des grandes villes; les iſſues d'animaux provenant des boucheries, les vidanges des foſſes des lieux d'aiſance, pourvu qu'elles aient été eſſorées pendant une couple d'hivers, avant que d'être tranſportées dans le jardin pour y être employées; car plutôt elles brûleroient les plantes.

TERRE *de gadoue*. A Paris on appelle dans le Jardinage terre de gadoue les amas de boues des rues, qu'on enleve tous les jours dans des tombereaux. On les dépoſe hors l'enceinte de la ville dans divers lieux indiqués pour ce ſujet par la Police. Il eſt enjoint aux villages circonvoiſins d'en enlever chacun leur quote-part; & quand ils manquent d'en prendre la quantité requiſe, les habitans ſont mis ſolidairement à une forte amande,

amande, & telle eſt une des raiſons pour laquelle tant de gros légumes, dont la halle de Paris abonde.

De plus, quantité de gens dans les contours de cette grande Ville vont, avec des voitures, enlever tous les matins à la halle & dans les marchés les herbages & les épluchures de toute nature, qu'ils mettent pourrir dans des foſſes, & l'hiver ils en font trafic. Un tombereau comble à trois chevaux coute autour de 6 livres, y compris la voiture. Les Vignerons autour de Paris en font une grande conſommation, pourquoi abondance de vin, mais fort mauvais.

TERRE DE POUDRETTE. *Voyez* POUDRETTE.

TERRE DE TAUPIERES. *Voyez* TAUPIERES.

TERREAU. C'eſt le réſidu, l'excrément & l'*arriere-faix* du fumier. Il n'a qu'un ſuc délié, & non ſubſtantiel. Pour avoir de bons melons, point de terreau pur; mais une terre factice, à peu près comme pour les orangers, excepté qu'il la faut moins matte, mais douce & mollette; on en donne

la recette dans un Traité de la Culture des melons : au moyen de cette recette & du régime, nul mauvais melon.

TÊTES *de saules*. Il se dit de certains toupillons de toutes sortes de branchettes, qui croissent quelquefois naturellement à des arbres appauvris & ruinés, mais toujours aux meilleurs arbres par la faute la plus ordinaire des Jardiniers. C'est ainsi qu'à force de rogner par les bouts ; de casser les extrêmités des bourgeons & des pousses de l'année, de pincer & repincer, sur-tout ceux du pêcher, il se forme en ces endroits-là même de ces toupillons de branchettes, qui pullulent sans fin, & qui plus on les ôte, plus ils repoussent en plus grand nombre, au moyen de quoi l'on épuise inutilement la seve. De plus, on force les yeux du bas, qui ne devroient s'ouvrir que l'année d'après, pour donner des fruits ; de s'ouvrir prématurement l'année même de leur pousse, & on les fait avorter ; au lieu que laissant les bourgeons de toute leur longueur, rien de toutes ces choses n'arrive, & l'accroissement a lieu sans troubler la nature & sans déranger son

cours, ſon méchaniſme & ſes organes.

TIGRE. C'eſt un petit animal, l'un des plus préjudiciables aux poiriers & aux pommiers d'eſpaliers du midi, du levant & du couchant. On l'a nommé tigre, à cauſe qu'il a ſur le dos de petites taches noires, ſemblables à celles de l'animal féroce dont il porte le nom. Il eſt plat & fait, à peu près, comme une très-petite punaiſe de chambre. Il eſt produit vers la mi-Mai, quand les feuilles ſont formées. Il les mange en-deſſous par le revers, & elles ſont toutes déchiquetées, & incruſtées de ſa fiente. Elles ſont alors par-deſſus de couleur livide, & la peau des branches eſt incruſtée du couvein de l'animal, qui dépoſe là ſes œufs. Deux choſes à faire; chercher l'animal & le tuer; on prend pour ce, des femmes: enſuite éponger, gratter & laver les branches: tout le reſte eſt pur charlataniſme.

TIRANT, BRANCHES TIRANTES. *Voyez* BRANCHES.

TIRER. Ce mot ſe prend en bonne & en mauvaiſe part dans le Jardinage; en bonne part, pour dire allonger un arbre,

lui donner toute l'étendue dont il est capable, conformément à sa vigueur, & non pas l'écourter & le circoncire, comme on a coutume de faire ; en mauvaise part, quand on donne une charge disproportionnée à la portée de l'arbre, & dans ce dernier sens, tout arbre tiré, ou trop allongé, sont la même chose.

On dit également, il faut tirer cet arbre, il pousse trop, ou bien, il faut bien se donner de garde de tirer cet autre, il ne pousse pas assez.

On dit coupe tirée, celle qui est allongée & prise de trop loin. Il est une regle infaillible pour une coupe réguliere ; savoir, qu'on ne doit jamais faire sa coupe plus basse que la naissance de l'œil sur lequel on asseoit sa taille. Si la coupe est plus basse, le petit canal, ou ce qu'on appelle le boyau umbilical qui charie la seve, est altéré & coupé, il n'y a pas plus de temps à mettre, & il n'y a pas plus de difficulté à faire sa coupe, comme il est prescrit ici, qu'à la faire irréguliere & dommageable, comme tous font. Mais pour l'un, il faut de l'attention, & l'autre se fait, comme on dit,

à boulevuë, en bruſquant l'ouvrage.

TIRÉ, Branche tirée. C'eſt une invention de M. de la Quintinie, pour avoir des fruits à plein vent & d'eſpalier tout enſemble. Voici ce que c'eſt.

On détache de l'eſpalier une branche de pêcher, ou d'abricotier, & l'on fiche en terre quelques échalas, auxquels on attache dans la plate-bande ces ſortes de branches, lorſque le fruit eſt bien noué & à couvert de tout danger. On laiſſe ainſi ces branches juſqu'environ une quinzaine de jours avant la maturité. Alors on les ôte des échalas, & on les remet en leur place, les paliſſant à l'eſpalier, donnant du jour aux fruits, afin que le ſoleil leur donne du coloris, & par ce moyen l'on a des fruits de plein vent aux eſpaliers.

TIRER. On dit tirer les allées du jardin, quand, après avoir ratiſſé la ſuperficie, on ſe ſert du rateau pour unir, applanir, dreſſer & égaler les terres, ou le ſable de ces mêmes allées.

TONDRE, Tondeur, Tonture. En Jardinage ces mots ont la même ſignification que dans l'uſage commun. Tondre

une brebis, c'eſt lui couper ſa laine. Tondre quelqu'un, c'eſt lui couper ſes cheveux. Ainſi tondre les arbres, c'eſt leur couper les bourgeons, pour leur faire prendre diverſes formes. On les tond en paliſſades, en boule, en maſſifs, &c. Aux ifs, par le moyen de la tonture, on fait prendre la figure d'oiſeaux, & de quantité d'animaux. On tond les grands arbres avec le croiſſant, & les arbriſſeaux, arbuſtes & moindres plantes, avec les ciſeaux à tondre, on tond les gazons.

TONDEUR eſt celui qui, avec ces ſortes d'inſtrumens, coupe les bourgeons. Que les bons Tondeurs ſont rares, ainſi que les bons Élagueurs!

TONTURE eſt l'action de tondre les arbres, arbriſſeaux & autres arbuſtes.

TOPIQUE eſt un mot grec, pris de la Médecine & de la Chirurgie. Il veut dire remede, ou médicament extérieur, qui n'entre point dans la capacité intérieure du corps humain. C'eſt un dicton ordinaire, que les topiques ne peuvent nuire, à raiſon de ce qu'ils ne ſont appliqués qu'extérieurement. Mais ce dicton vulgaire eſt dé-

montré faux en Jardinage, comme en Médecine & en Chirurgie. On veut faire passer des dartres vives qui sont sur le visage, l'humeur rentre, elle se dépose sur ce qu'on appelle les parties nobles, & il en résulte choses fâcheuses, souvent la mortalité. Un charlatan pour guérir des rhumatismes, & autres infirmités douloureuses, applique des topiques astringens, dissolvans, corrodans, &c. qui font souffrir des maux cruels, jusqu'à attaquer le genre nerveux; souvent jusqu'à faire périr. Le même a lieu quant au Jardinage. Une foule d'Empyriques, pêtris d'ignorance, s'ingere de composer quantité de recettes mystérieuses, soit en liquides, soit en une espece de pâte onctueuse, pour détruire les insectes, & aussi pour en garantir & préserver les arbres; mais tous, sans excepter un seul, sont bêtes, ou frippons, & d'ordinaire l'un & l'autre. Tous les topiques *graisseux*, appliqués sur les arbres leur sont funestes. Si l'on enduit avec de l'huile un arbre entier, il périra infailliblement, soit plutôt, soit plus tard. *Voyez* EMPLATRE, CHARLATAN.

TORSE. Ce mot vient de tordre, pris dans sa signification propre. On tord, ou fortuitement & sans le vouloir, ou de propos délibéré une branche & un bourgeon. Un Vigneron & un Jardinier veulent coucher en terre un cep de vigne pour provigner, & il leur arrive de le contourner. Alors il se fait un craquement, qui dénote que l'arrangement des fibres du dedans est détruit: en effet, cette vigne ne pousse pas l'année même, & ne donne pas de fruit. On veut empêcher une branche, ou un gourmand de profiter, il n'y a qu'à les tordre. Cette action de tordre est la même que celle dont se servent les faiseurs de fagots tordant des harres, excepté que la torse des arbres ne se fait qu'à un endroit, au lieu qu'à la harre c'est tout du long.

TRACER, c'est tirer sur terre des lignes, ou droites, ou courbes, soit pour former des allées, des quarrés, des sentiers, soit pour y planter; dans ce sens on dit tracer une plate-bande, un parterre, &c. On dit encore tracer une fouille de terre, un rayon de vigne, un rayon d'asperges, &c.

TRAÇOIR eſt un inſtrument du Jardinage, qui n'eſt autre qu'un long manche, au bout duquel eſt un morceau de fer, dégénérant un peu en pointe camuſe, & qui ſert à tracer ſur terre des deſſeins de parterres, ou telles & telles autres figures diverſes.

TRAINASSES vient du mot de traîner. Ce ſont de menus filets alongés, qui partent de la ſouche même des fraiſiers, & qui rampent ſur terre. Ces traînaſſes ainſi rampantes, ont divers nœuds, d'où ſortent des racines qui piquent dans terre. La premiere traînaſſe devenue plante, produit ſon ſemblable, qui ſe plante également lui-même, & en produit auſſi d'autres à ſon tour, juſqu'à 5, ou 6 de fil. De cette ſouche du fraiſier, d'où eſt partie cette premiere traînaſſe ſi féconde, pullulent à un fraiſier vigoureux 5, ou 6 autres pullulans de la ſorte. Mais toutes ces productions ſi multipliées, font avorter le maîtrepied, qui dépérit d'autant. Quiconque veut conſerver ſes faiſiers, doit, durant le cours de la belle ſaiſon, arracher tous les huit jours chacune de ces traînaſſes; & c'eſt à

quoi communément nul des Jardiniers des maisons de campagne ne veut s'astreindre: aussi n'ont-ils, excepté quelques premieres fraises, que des avortons, & on replante sans fin. On a évalué à dix mille écus par an la vente des fraises à Montreuil ; comme c'est leur gagne pain, ils ont grand soin d'arracher les traînasses.

A quatre pas de Montreuil, chez un Seigneur distingué en plus d'un genre, & qui mérite le plus d'être servi, on a planté, de science certaine, depuis environ 6 ans, au moins douze milliers de fraisiers de la ville du Bois où l'on fait trafic de fraisiers, & tous les ans on dépense en la table de ce brave Seigneur au moins pour 50 écus de fraises. Le Jardinier en est quitte pour dire que cette plante ne se plaît pas dans le lieu. Ainsi l'on vous berce, Maîtres, qui ne vous entendez pas au Jardinage, & vous êtes dupes.

TRANSPIRATION, mot qui vient du latin, & qui est d'usage dans la Médecine. C'est l'émanation, la sortie & l'envoi continuels des parcelles sensibles, ou insensibles de tout ce qu'on appelle corps, & les-

quelles vont se perdre continuellement aussi dans la capacité de l'air. Dans les corps vivans cette déperdition de ces parcelles d'eux-mêmes se réparent au fur à mesure par les nourritures.

Deux sortes de transpirations ; l'une sensible, qu'on apperçoit, telle que la sueur & toutes les parties grasses qui s'extravasent au-dehors, celle qui se fait en nous par la salivation & par le canal du nez, &c. l'autre insensible, qui est une sortie continuelle de quantité de parties spiritueuses & volatiles par les pores de la peau, & par la respiration. Les corps inanimés transpirent aussi d'une façon insensible suivant tous les Physiciens : mais ce détachement continuel des parcelles d'eux-mêmes, ne se répare point comme dans les êtres vivans.

Tous les végétaux ont, ainsi que les animaux, une double transpiration. Les odeurs des fleurs & des fruits en font preuve, ainsi que le changement d'écorce des arbres, qui est une espece de mue ; mais à travers leur peau & leurs feuilles, il se fait une grande dissipation de quantité de par-

ties d'eux-mêmes, & qui se réparent. Lors d'un soleil âpre, vous voyez les feuilles se faner, se rider, se recoquiller, & le lendemain matin, après la fraîcheur de la nuit & la rosée, vous appercevez leur peau, lâche auparavant, être alors bandée & rebondie, leurs feuilles droites & d'un verd riant, montrer leur surface applatie. Tout, pour peu qu'on soit observateur, sans être cultivateur, annonce dans les végétaux la double transpiration, telle que dans les autres êtres vivans. M. Halle, célébre Anglois, a traité savamment ce point dans sa Statique des Végétaux.

TRANSPLANTATION. C'est le transport d'un arbre placé dans un lieu pour le planter dans un autre. Cette opération du Jardinage est, peut-être, de toutes, la plus scabreuse, ainsi que la moins entendue. Deux sortes de transplantations ; l'une d'un lieu prochain du jardin à un autre ; & l'autre dans un lieu distant du Jardin. Celle qui se fait en proximité est bien plus facile & plus heureuse ; mais celle qui se fait au loin, est moins sujette à réussir, à cause du transport, durant lequel les racines, quel-

que couvertes qu'elles ſoient, ſont frappées & exhalées par l'air. Dans l'autre, au contraire, bien moins d'évaporation.

Il eſt des regles sûres pour réuſſir dans cette opération. Deux ſortes d'arbres s'offrent pour être tranſplantés ; des jeunes, qui n'ont pas des racines fortes, & d'autres plus âgés, qui ont des racines plus alongées. Pour les uns comme pour les autres, laiſſer, avant que de fouiller, une motte d'un bon pied au pourtour, puis en-deçà de la motte faire une tranchée juſqu'aux premieres racines : ſitôt qu'on rencontre les racines, ceſſer de fouiller avec la beche, & employer les fourches de nouvelle invention, allant juſqu'à l'extrêmité de ces mêmes racines, & les dégager toutes ainſi, ſans en couper une ſeule. Sapper par endeſſous la motte, qui tombe d'elle-même, l'enlever & replacer l'arbre dans un trou avec les racines, ainſi qu'elles étoient lors de la déplantation, ſoulager l'arbre par la tête en le déchargeant amplément. Un tel arbre travaillé, ainſi qu'il doit être, reprendra infailliblement & portera fruit.

TRANSVASER. Mot pris du latin. C'eſt

tirer d'un vaſe, de quelque façon convenable que ce puiſſe être, une plante avec ſa motte & ſes racines ſans les endommager, & la mettre dans un autre vaſe plus grand, ou plus convenable.

TRANSVERSAL. *Voyez* Fibre.

TREILLAGE, Treillager, Treillageurs. Les treillages, tels qu'ils ſont en uſage de nos jours, ſont une invention fort nouvelle dans le Jardinage, au dire de M. de la Quintinie. Les treillages en échalas quarrés, attachés par mailles avec du fil de fer, ſont plus brillans que la loque de Montreuil; mais la loque a des avantages infiniment au-deſſus. *Voyez* Loque.

TREILLAGER. C'eſt faire toutes ſortes de treillages de toutes mailles. Mais pour bien treillager, il faudroit peindre les bois avant que de les employer, ſauf à donner par la ſuite quelques coups de pinceaux où beſoin ſera.

Quand on peint en place, on ne peut peindre que les faces pardevant, & non parderriere, & par-là même le treillage périt trop ſouvent; au lieu que peignant les quatre faces, les treillages durent le double.

On peut alors, au bout de 15, ou 20 ans, lorſque la couleur eſt paſſée, y donner une couche pardevant.

TREILLAGEURS, ſont les ouvriers qui s'adonnent à la fabrication de ces ſortes de treillages. Ce ne ſont point des Jardiniers, mais les Jardiniers peuvent & doivent être Treillageurs. On appelle treilles des pieces de treillages fabriqués pour ſoutenir des vignes. Les Treillageurs ſont gens à redouter pour les arbres, comme les Peintres qui mettent les treillages en couleur, & les Maçons qui travaillent aux murs. C'eſt l'affaire du Jardinier d'uſer de tous moyens, leſquels détaillés ailleurs pour prévenir & empêcher le dégât.

TRÉPIGNER *la terre*. Il a deux ſignifications. On trépigne la terre néceſſairement & forcément, quand on eſt obligé d'aller autour des arbres pour les travailler; & on la trépigne exprès, quand on veut ſemer, ou planter dans des terres trop légeres, & qui n'ont point de corps. Ce dernier trépignement eſt un art, & il eſt façon de s'y prendre.

TROCHET ſe dit des fruits qui ſont raſ-

ſemblés en un tas les uns près des autres. Il eſt des eſpeces de fruits qui viennent ainſi par trochets, ſur-tout les poires de blanquet, d'ognonet, celles nommées caſſolette, le rouſſelet, ainſi que tous les fruits de petites eſpeces.

TRONC, terme de Jardinage & de Botanique. Par le mot de tronc communément on entend cette partie de l'arbre qui tient le milieu entre les racines & la tige. A lui ſont attachées les racines, & il eſt le vaſe commun auquel toutes reportent. Sur lui, comme une colonne ſur ſa baſe, porte d'à plomb la tige ; les racines ſont comme ſoudées avec lui, la tige eſt comme entée & incorporée avec lui. A l'endroit où les racines tiennent à lui, il en a la dureté & la roideur ; & à l'endroit où la tige ne fait qu'un avec lui, il eſt d'un tiſſu moins dur : ainſi le tronc eſt une partie intermédiaire entre les racines & la tige, qui tient des unes & de l'autre. Comme racine, il doit être dans la terre, & comme tige, il ne doit point y être juſqu'à être trop humecté par l'humide de la terre. Son emplacement, par conſéquent, eſt la ſuperficie de la terre,

terre, ou entre deux terres. Là il eſt aſſez avant pour être, comme racine, ſuffiſamment humecté par l'humide de la terre, ſans néanmoins être morfondu ; & là auſſi il n'eſt pas trop dehors pour être trop frappé par l'air, & en proie aux rayons du ſoleil.

Il eſt un fait univerſel à ſon ſujet ; ſavoir, que dans toutes les plantes que tous ſement, ou que la nature produit d'elle-même, il n'y en a pas une ſeule où le tronc ne ſe trouve, comme il vient d'être dit, à la ſuperficie de la terre.

Nombre de Jardiniers s'aviſent à la fin de l'automne de découvrir les troncs de tous leurs arbres. Qu'on leur en demande la raiſon, ils n'en ſavent point, ou n'en donnent que de pitoyables. Cette pratique eſt pernicieuſe, ruineuſe même. La gelée mord ſur ce tronc, le ride & le brule, au lieu qu'étant couvert par la terre, comme il eſt fait pour l'être, il eſt garanti par cette terre de la trop forte impreſſion de l'air pour lequel il n'eſt point fait, & des gelées. Il eſt fâcheux que M. de la Quin-

tinie ait donné dans pareil écart. Il prescrit cette pratique.

TUBE, ou TUYAU, c'est la même chose; il est de la Chymie : & quand on l'emploie dans la Physique du Jardinage, c'est par application, pour signifier un corps creux & allongé, tel le roseau & autres plantes creuses.

TUBERCULE, ou TUBÉROSITÉ. *Voyez* TUMEUR.

TUBÉREUX change de signification en Botanique & en Jardinage. Il se dit de certaines plantes, qui n'ayant, ni peau, ni écailles, ont des racines fibreuses rougeâtres; tel l'aconit d'hiver, qui déploie ses fleurs jaunes au commencement de Janvier.

TUER, dans le langage des gens de Montreuil s'entend des gourmands. Les Jardiniers les tuent en les abattant jusqu'à ce que l'arbre épuisé ne pousse plus, ni gourmands, ni autre branche. Les Montreuillois les tuent ces gourmands, en les chargeant prodigieusement, & les métamorphosant en branches fructueuses., & c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce

proverbe, commun parmi eux : *il faut tuer les gourmands, mais non les détruire.*

TUMEURS vient d'un mot latin, qui veut dire grosseur. Les arbres ont, à cet égard, les mêmes infirmités que nous. Ils ont des loupes, des squirres, des polypes, des verrues, ou poireaux, &c. Ces tumeurs, ou grosseurs sont contre nature, comme dans le corps humain. Il y a du remede quand on ne laisse pas vieillir ces choses. *Voyez* LOUPES.

TUTEUR, pris de l'usage commun. C'est un morceau de bois de bout, une perche, ou un échalas, auxquels on attache, ou un arbre trop foible, ou une branche qu'on craint que le vent ne casse, ou une jeune greffe qui pousse trop impétueusement, & que le vent pourroit décoller.

On donne encore le nom de tuteur à une tige d'arbre morte, à laquelle par en bas a poussé un beau rameau qu'on dresse le long de cette tige. On n'abat cette tige morte que quand ce rameau est suffisamment grand, & lorsqu'il est assez fort pour se passer de tuteur, & pour se soutenir tout seul.

Peu dans le Jardinage entendent à placer des tuteurs aux arbres. On fait communément plus de mal en les employant aussi gauchement qu'on le fait, que si on ne leur en mettoit pas.

Il faut garnir l'arbre avec de la mousse bien pelotée, ou un fort bouchon de paille, ou quelque vieux chiffon à tous les endroits où la perche touche à l'arbre; sans quoi l'ébranlement, l'agitation & la secousse des vents causeroient autant d'entamures à la tige & aux branches, qu'il y auroit d'endroits où la perche toucheroit à l'arbre: faute de telle attention, une foule d'arbres périssent tous. Au lieu d'employer des cordes & des ficelles, qui coupent & qui maculent la peau, il faut, pour retenir l'arbre, faire usage d'osier, ou de harre. Que de quinconces & d'allées dont les arbres sont de guinguoi faute de tuteurs! Le mal devient sans remede, quand les arbres ont grossi; alors la difformité est éternelle.



V

VALVULE, terme d'Anatomie pris du latin, qui veut dire porte, ou petite porte, parce que, soit dans l'Anatomie humaine, soit dans l'Anatomie végétale, ce qui est compris sous ce nom en fait la fonction.

VALVULES, en terme d'Anatomie, sont de petits corps membraneux, comme des especes de soupapes, servant à arrêter le cours précipité & impétueux du sang, & qui lui servent de digues dans nos vaisseaux.

M. Grew, savant Anatomiste des plantes, prétend qu'il n'est point de ces valvules dans les conduits de la seve. Mais ne pourroit-on pas dire, à bon droit, que les nodus qui sont à toutes les jonctions des branches, à celles des bourgeons, & à celles des yeux, ou boutons, pourroient bien faire dans les plantes la fonction de valvules dans le même sens que les valvules de

nos veines? On pourroit, peut-être, dire le même de la jonction des feuilles, ainsi que des liaisons, des rayons & des ramifications de ces mêmes feuilles. Il en est de même de ces especes de petits boutons, qui sont à l'une & à l'autre extrêmité de chaque queue des fruits. Chacune de ces extrêmités est toujours plus grosse que le reste de la queue, ayant la peau plus épaisse, ainsi que le dedans, qui est plus gonflé & plus fibreux.

Mais ce qui caractérise davantage ces valvules dans les plantes, ce sont les rides qui sont à tous les boutons à fruit & aux branches fructueuses : c'est ce que M. de la Quintinie appelle des *anneaux*, à cause, en effet, que ces rides sont posées, comme le seroient plusieurs anneaux, ou des bagues, qui seroient mises l'une proche de l'autre. Ces rides, ou anneaux servent à arrêter la seve, & à la retenir pour la faire fluer avec mesure & peu-à-peu, au lieu de s'enfiler d'abord, comme elle fait, dans les branches à bois qui n'ont pas de semblables rides, leur servant de valvules pour s'opposer au cours précipité de la seve.

VAPEURS *de la terre.* Ce mot eſt pris dans un ſens particulier en Jardinage. Il s'entend des humidités dépoſées ſur la terre & dans ſon fond, de quelque nature qu'elles ſoient ; pluies, neiges, brouillards, roſées, ſerein, grêles, givres, frimats, arroſemens, humidité des fumiers, &c. Toutes ces humidités tombant ſur la terre, remontent enſuite, & ſont pompées, puis emportées dans ce qu'on appelle la moyenne région de l'air, ſuivant ce principe que rien ne deſcend qui ne remonte de tout ce qui eſt des influences d'en haut, comme rien de tout cela ne remonte, qui ne redeſcende enſuite. C'eſt un flux & reflux perpétuel de ce qui monte dans la moyenne région de l'air, & qui en redeſcend.

Dans le printemps, lors des gelées, ces humidités remontant pour être tranſportées dans l'air, trouvent dans leur chemin les bourgeons tendres, les fleurs & les fruits nouvellement noués ; elles s'y attachent, elles s'y collent, & par leur qualité morfondante, elles les font périr. Mais quand ces mêmes humidités froides

ont une fois gagné le haut, & trouvent à se répandre çà & là, elles ne font pas grand mal. Aussi toujours les bas gelent d'abord, ainsi que tous les fonds, tandis que tous les hauts sont, ou garantis, ou moins maltraités.

En considération de ce que dessus, les Montreuillois couvrent le bas de leurs arbres avec des paillassons, & ils se contentent pour les hauts de petits paillassons plats, qui, rompant le cours de ces humidités nuisibles, garantissent communément les hauts.

VASE, ou LIMON DE RIVIERE, D'ÉTANG, DE MARES, & DE TOUT AMAS D'EAU. C'est un dépôt de parties terrestres de toute nature que l'eau entraîne avec elle, & dont elle se décharge, soit par-tout où elle passe, soit par-tout où elle séjourne.

Cet engrais est très-bon ; mais il est des observations à faire, & des précautions à prendre, ainsi que des regles de conduite à cet égard.

Toutes les vases n'étant pas les mêmes, ne conviennent pas également aux différentes terres. Les eaux qui charient avec elles des

particules de terres ſableuſes, marneuſes, glaiſeuſes, argilleuſes & grouetteuſes, &c. les dépoſent toutes également : or donc avant d'en faire uſage, il faut conſidérer principalement deux choſes ; d'abord la nature du ſol dominant, dont l'eau détache & entraîne avec elle les parties différentes ; enſuite la nature du terrein où l'on ſe propoſe d'employer ces ſortes d'engrais : mais qui eſt-ce parmi les Jardiniers, & parmi les Maîtres, s'entremettant aux choſes du Jardinage, qui faſſent attention à ces deux points ſi eſſentiels ? Une foule de gens, faute de cette double obſervation, pervertiſſent totalement leur terrein. Il en eſt de même des engrais de terres neuves, des démolitions, fumiers, & tous autres engrais. Mais quels remedes alors ? On va le voir d'après les deux exemples qui vont être rapportés.

Deux Curieux non Cultivateurs, chériſſant également leurs jardins, s'aviſerent de réformer & de renouveller leur terrein, l'un de ſon chef, & l'autre à l'inſtigation & par le conſeil de l'un de ceux appellés Jardiniers-*commeres*, gens avantageux, ne doutant jamais de rien, grandement ha-

bleurs, & s'entremettant à tout. L'un avoit un terrein fort froid, on le remonta avec de la vase de riviere; l'autre avoit un terrein passablement bon, mais un peu marneux & glaiseux; on le couvrit de sable jaune & blanc pour l'alléger. Deux ou trois ans se passent durant que tout va en dépérissant. Le premier fut obligé d'employer des restaurans, & force fumiers de qualité chaude; l'autre, de faire enlever les sables, sablons, &c. Mais quels frais!

Quiconque veut user de la vase, ou de terres de rivieres, qui toujours sont froides, mattes & crues, doit les laisser s'essorer à l'air, & se briser, s'amalgamer, pour ainsi dire, durant au moins un été & *Georg.* un hiver. Virgile le prescrit durant deux ans. Il est encore d'autres regles qu'on ne fait que rappeller: elles regardent le temps, la saison, la façon, la quantité plus, ou moins grande, &c. le tout demanderoit un trop long détail.

VASES, pour signifier canaux, conduits, récipiens de la seve. *Voyez* CANAL, CONDUIT.

VÉGÉTAUX, vient d'un mot latin. On

appelle végétaux tout ce qui est planté, soit plante terrestre, soit plante hydraulique, les arbres, arbrisseaux, arbustes, herbages & tout ce qui a des boutons, des branches, des feuilles, des fleurs, des fruits & des graines.

VÉGÉTER veut dire devenir vigoureux, croître & se fortifier. On dit végétation pour dire formation, accroissement & multiplication des végétaux, ou des plantes. Ces mots sont consacrés à cet usage dans le Jardinage. Trois choses en quoi consiste la végétation ; savoir, la nutrition à même des sucs de la terre, l'accroissement en longueur, largeur & profondeur ; enfin dans la multiplication par le moyen des graines pour se renouveller & se perpétuer.

VEINE de terre, terme figuré, comme on dit langue de terre ; l'un & l'autre pour signifier la différence de la terre dans le même sol, comme nos veines, qui, contenant le même sang, sont plus, ou moins grosses : ces termes métaphoriques ne sont employés que par rapport à l'étendue & au volume, & non par rapport à la qualité particuliere du sang.

VENTOUSE, vient principalement du mot de vent. On dit faire une ventouſe à un tonneau de vin pour lui donner de l'air. Dans la Maçonnerie c'eſt la même choſe que barbacane. On dit auſſi dans ce art ventouſe, ce qui ſert à donner de l'air, faire une ventouſe à des lieux d'aiſance, à une cheminée qui fume ; ce ſont autant de ſoupiraux pour attraire & introduire l'air du dehors, & faire évaporer celui du dedans. Dans ce même ſens, en fait d'hydraulique, on dit, pratiquer des ventouſes aux conduites d'eau, de peur qu'elles ne crevent. C'eſt dans un ſens métaphorique & d'application, que, conformément à ces idées, le mot de ventouſe eſt employé dans le Jardinage. Il y eſt inconnu par le commun des Jardiniers. Un auteur, appellé *Berṅard Paliſſy*, l'a introduit dans cet art il y a plus d'un ſiecle, & l'idée des différens effets de ces ventouſes eſt connue des gens de Montreuil, quant à la choſe ſignifiée, & voici ce que c'eſt.

Ce terme employé dans le ſens dont il eſt queſtion, a paru ſi propre & ſi énergique à M. de la Quintinie, qu'il en a fait uſage

pour les mêmes raiſons que dans le préſent Dictionnaire, & dans le ſens dont il eſt queſtion il eſt pris par de très-habiles Jardiniers, pour toute branche, tout bois, tout jet, tout rameau qu'on laiſſe à certains arbres pour conſumer la ſeve quand elle eſt trop abondante, & leſquels on jette à bas par la ſuite quand l'arbre ſe modere & ſe tourne à bien. Sans cette précaution & cette induſtrie, les arbres fourmilleroient de branches gourmandes, & de branches de faux bois. Les Jardiniers qui voient de pareils bois dans la taille de l'Auteur, ne manquent pas de critiquer ſa méthode & s'élever contre, déclamant à tort & à travers ſur ce qu'ils ignorent. Mais quand, interrogé par eux, il entend leurs difficultés, on leur répond en leur donnant tous les éclairciſſemens convenables, & on leur fait voir la néceſſité de conſerver ces faux bois, ces fauſſes pouſſes, & ce que communément on appelle ſurpouſſes.

VERMINE *des jardins.* Ce ſont tous les inſectes, de quelque nature qu'ils ſoient, qui tourmentent les plantes, com-

me les vermines à notre égard, & les autres vermines à l'égard des animaux. On fait, dans l'Ouvrage, l'exposé de tous les ennemis vivans, & des ennemis inanimés des plantes, & on donne des recettes les plus simples pour les en délivrer; comme pour les en garantir autant qu'il est possible. *Voyez* PUCERONS, PUNAISES.

VERTICAL, ou PERPENDICULAIRE. *Voyez* BRANCHE.

VEULE, en Jardinage, veut dire sans vigueur. On dit branche veule, celle qui n'a, ni corps, ni force, ni embonpoint; & tels sont les arbres mal plantés, ou en mauvaise terre, les plantes semées trop près, & celles qui n'ont point d'air. *Voyez* ETIOLÉ.

VISCOSITÉ, VISQUEUX. *V.* GLUANT, COLLANT, LIMONNEUX.

VIVACE, du mot de vivre. On appelle plantes vivaces, celles qui vivent durant un certain cours d'années. Le chêne & l'oranger passent, parmi nous, pour les plantes les plus vivaces.

VIVE JAUGE se dit de l'action de fumer, quand, au lieu de ne mettre qu'une

ſuperficie de fumier ſur la terre, on fait des tranchées, où l'on fait entrer une bonne épaiſſeur de fumier. C'eſt ainſi qu'on fume les arbres en les dégorgeant, & mettant au pourtour du fumier, qu'on laiſſe tout l'hiver, puis qu'on enfouit au printemps. C'eſt de la ſorte que les Vignerons fument leurs foſſes, & que les Maraichers fument leurs planches d'aſperges.

VIVIPARE. *Voyez* OVIPARE.

VOLÉE, *ſemer à la volée. Voyez* SEMER, CHAMP.

VORACE, tiré du latin. *Plantes voraces.* Par ce mot on entend les plantes qui mangent les autres, & qui effritent la terre. Le chiendent eſt une plante vorace, le chou & les autres végétaux qui conſument beaucoup. L'orme eſt une des grandes plantes les plus voraces. Il ne faut jamais planter au pied des arbres, ou près d'eux, aucune plante vorace, ni planter des arbres dans le voiſinage des grandes plantes voraces, dont les branches raviſſent tout l'air, & les racines pompent au loin tous les ſucs de la terre. Les mouſſes ſont plantes voraces.

VRILLE. C'est ce qui s'appelle tenon dans la vigne, & que par corruption les bonnes gens disent *nilles*. *Voyez* TENON, CORNES.

USUELLES, ou D'USAGE, c'est la même chose. On dit plantes usuelles, celles qui sont d'usage ordinaire pour la nourriture & pour la santé. M. Chomel, Médecin, a fait un excellent Traité des Plantes usuelles.

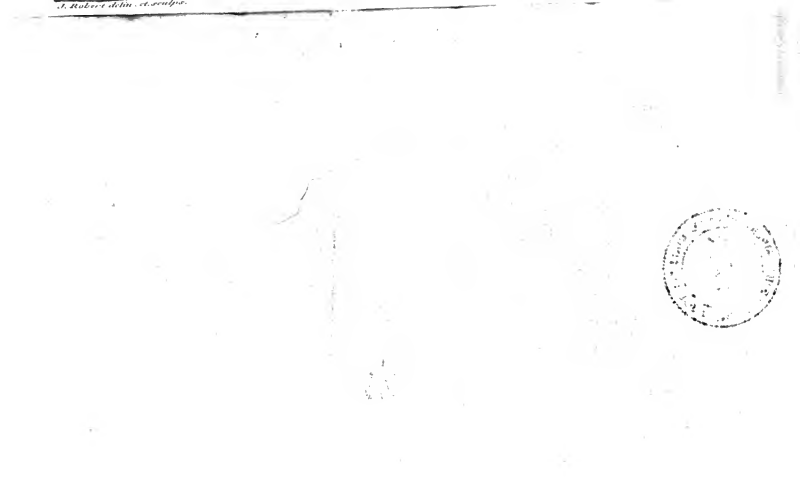
Y

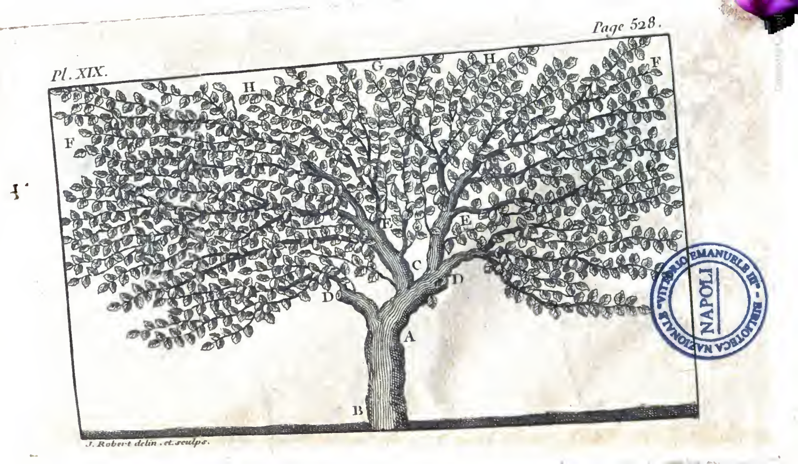
YEUX. *Voyez* BOUTONS.

FIN.

D
E
E
F F
C
G G
G G
G B G
A

J. Robert delin. et sculps.


J. Robert delin. et sculps.


Pl. XIX.
H
G
H
F
F
E
E
C
D
D
A
B
J. Robert delin. et sculps.



APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Ouvrage intitulé : *La Théorie & la Pratique du Jardinage*, premier Volume, qui eſt un *Dictionnaire étymologique & raiſonné ſur le Jardinage.* La longue expérience & la réputation de l'Auteur dans le gouvernement des arbres fruitiers, les ſuccès qu'il annonce avoir eus, & qu'il promet à ſes imitateurs, rendent ſon Livre un objet de curioſité pour les Jardiniers & les amateurs du Jardinage : on y trouve la méthode de tailler les arbres fruitiers, uſitée à Montreuil près de Paris, & qui n'a point encore été publiée, ainſi que pluſieurs pratiques extraordinaires qu'il eſt important d'apprécier en les éprouvant. Fait à Paris, ce 17 Juillet 1767.

LE BEGUE DE PRESLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé GUILLAUME-NICOLAS DESPREZ, notre Imprimeur-Libraire ordinaire & de notre Clergé de France, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & don-

ner au Public, *La Théorie & la Pratique du Jardinage par principes, d'après la Physique des Végétaux, ou le Jardinage & l'Agriculture démontrés, précédé d'un Dictionnaire sur le Jadinage, par M. l'Abbé Royer Schabol*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *dix* années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur de Lamoignon;

& qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble, ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le trente & unieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-sept, & de notre Regne le cinquante-deuxieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1052, fol. 271, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 5 Septembre 1767.

N. M. TILLIARD, *Adjoint.*

